BIBLIOTECA NACIONAL DE MADRID
201
60 A
11

OEUVRES

COMPLETES

DE

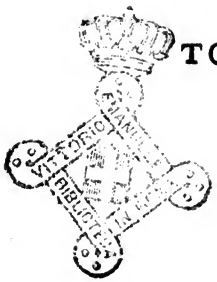
VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

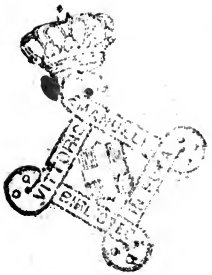


TOME ONZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

ТОФЕО 53439
1 1: ТОФЕО 53452

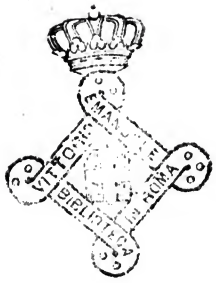

CAMBRIDGE
VICTORIA
EMBLEM

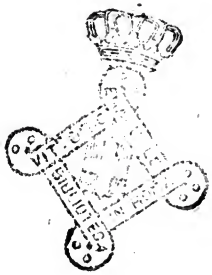
CHARLES VII.

Gravé d'après l'Original tiré du Cabinet du Roi par N.F. Maviez.

AGNES SOREL.

Dessiné par J.B. Vermay d'après les Portraits qui sont dans le Cabinet du Roi en 1788. A Genève par Ch. Mannet


VITTORIO EMANUELE
BIBLIOTECA



LE COM.TE DE DUNOIS.

Gravé d'après l'original exist. au Cabinet du Roi. par J. B. Tassaert 1789.

JEANNE D'ARC.

Benoist Sculp.

LA
PUCELLE
D'ORLEANS.

POEME EN VINGT-UN CHANTS.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Ce poëme eſt un des ouvrages de M. de *Voltaire* qui ont excité en même temps et le plus d'enthouſiaſme et les déclamations les plus violentes. Le jour où M. de *Voltaire* fut couronné au théâtre, les ſpectateurs qui l'accompagnèrent en foule juſqu'à ſa maiſon, criaient également autour de lui : *Vive la Henriade*, *vive Mahomet*, *vive la Pucelle*. Nous croyons donc qu'il ne ſera pas inutile d'entrer dans quelques détails hiſtoriques ſur ce poëme.

Il fut commencé vers l'an 1730 : et juſqu'à l'époque où M. de *Voltaire* vint s'établir aux environs de Genève, il ne fut connu que des amis de l'auteur qui avaient des copies de quelques chants, et des ſociétés où *Thiriot* en récitait des morceaux détachés.

Vers la fin de l'année 1755, il en parut une édition imprimée, que M. de *Voltaire* ſe hâta de déſavouer, et il en avait le droit. Non-ſeulement cette édition avait été faite ſur un manuſcrit volé à l'auteur ou à ſes amis, mais elle contenait un grand nombre

de vers que M. de *Voltaire* n'avait point faits, et quelques autres qu'il ne pouvait pas laiſſer ſubſiſter, parce que les circonſtances auxquelles ces vers feſaient alluſion étaient changées : nous en donnerons pluſieurs preuves dans les *notes* qui ſont jointes au poëme. La morale permet à un auteur de déſavouer les brouillons d'un ouvrage qu'on lui vole, et qu'on publie dans l'intention de le perdre.

On attribue cette édition à *la Beaumelle*, et au capucin *Maubert*, réfugié en Hollande. Cette entrepriſe devait leur rapporter de l'argent, et compromettre M. de *Voltaire*. Ils y trouvaient

Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Un libraire, nommé *Graſſet*, eut même l'impudence de propoſer à M. de *Voltaire* de lui payer un de ces manuſcrits volés, en le menaçant des dangers auxquels il s'expoſerait s'il ne l'achetait pas ; et le célèbre anatomiſte-poëte *Haller*, zélé proteſtant, protégea *Graſſet* contre M. de *Voltaire*.

Nous voyons par la lettre de l'auteur à l'académie françaiſe, que nous avons

jointe à la préface, que cette première édition fut faite à Francfort ſous le titre de Louvain. Il en parut fort peu de temps après deux éditions ſemblables en Hollande.

Les premiers éditeurs, très-irrités du déſaveu de M. de *Voltaire*, conſigné dans les papiers publics, réimprimèrent la Pucelle, en 1756, y joignirent le déſaveu pour s'en moquer, et pluſieurs pièces ſatiriques contre l'auteur. En ſe décelant ainſi eux-mêmes, ils empêchèrent une grande partie du mal qu'ils voulaient lui faire.

En 1757, il parut à Londres une autre édition de ce poëme, conforme aux premières, et ornée de gravures d'auſſi bon goût que les vers des éditeurs: les réimpreſſions ſe ſuccédèrent rapidement; et la Pucelle fut imprimée à Paris, pour la première fois, en 1759.

Ce fut en 1762 ſeulement que M. de *Voltaire* publia une édition de ſon ouvrage, très-différente de toutes les autres. Ce poëme fut réimprimé, en 1774, dans l'édition in-4°, avec quelques changemens et des additions aſſez conſidérables. C'eſt d'après cette dernière édition, revue et corrigée encore ſur d'anciens manuſcrits, que nous donnons ici la Pucelle.

Plusieurs entrepreneurs de librairie, en imprimant ce poëme, ont eu soin de rassembler les variantes, ce qui nous a obligés de prendre le même parti dans cette édition. Cependant, comme parmi ces variantes il en est quelques-unes qu'il est impossible de regretter, qui ne peuvent appartenir à M. de *Voltaire*, et qui ont été ajoutées par les éditeurs pour remplir les lacunes des morceaux que l'auteur n'avait pas achevés, nous avons cru pouvoir les supprimer, du moins en partie.

L'impossibilité d'anéantir ce qui a été imprimé tant de fois, et la nécessité de prouver aux lecteurs les interpolations des premiers éditeurs, sont les seuls motifs qui nous aient engagés à conserver un certain nombre de ces variantes.

Il nous reste maintenant à défendre la Pucelle contre les hommes graves qui pardonnent beaucoup moins à M. de *Voltaire* d'avoir ri aux dépens de *Jeanne d'Arc*, qu'à *Jean Cauchon*, évêque de Beauvais, de l'avoir fait brûler vive.

Il nous paraît qu'il n'y a que deux espèces d'ouvrages qui puissent nuire aux mœurs : 1°. ceux où l'on établirait que les hommes peuvent se permettre sans scrupule et sans

honte les crimes relatifs aux mœurs, tels que le viol, le rapt, l'adultère, la ſéduction, ou des actions honteuſes et dégoûtantes qui, ſans être des crimes, aviliſſent ceux qui les commettent; 2o. les ouvrages où l'on détaille certains rafinemens de débauche, certaines bizarreries des imaginations libertines.

Ces ouvrages peuvent être pernicieux, parce qu'il eſt à craindre qu'ils ne rendent les jeunes gens, qui les liſent avec avidité, inſenſibles aux plaiſirs honnêtes, à la douce et pure volupté qui naît de la nature.

Or il n'y a rien dans la Pucelle qui puiſſe mériter aucun de ces reproches. Les peintures voluptueuſes des amours d'*Agnès* et de *Dorothée* peuvent amuſer l'imagination, et non la corrompre. Les plaiſanteries plus libres dont l'ouvrage eſt ſemé ne ſont ni l'apologie des actions qu'elles peignent, ni une peinture de ces actions, propre à égarer l'imagination.

Ce poëme eſt un ouvrage deſtiné à donner des leçons de raiſon et de ſageſſe, ſous le voile de la volupté et de la folie. L'auteur peut y avoir bleſſé quelquefois le goût, et non la morale.

Nous ne prétendons pas donner ce poëme pour un catéchiſme ; mais il eſt du même genre que ces chanſons épicuriennes, ces couplets de table, où l'on célèbre l'inſouciance dans la conduite, les plaiſirs d'une vie voluptueuſe, et la douceur d'une ſociété libre, animée par la gaieté d'un repas. A-t-on jamais accuſé les auteurs de ces chanſons de vouloir établir qu'il fallait négliger tous ſes devoirs, paſſer ſa vie dans les bras d'une femme, ou autour d'une table? non, ſans doute : ils ont voulu dire ſeulement qu'il y avait plus de raiſon, d'innocence et de bonheur dans une vie voluptueuſe et douce, que dans une vie occupée d'intrigues, d'ambition, d'avidité ou d'hypocriſie.

Cette eſpèce d'exagération, qui naît de l'enthouſiaſme, eſt néceſſaire dans la poëſie. Viendra-t-il un temps où l'on ne parlera que le langage exact et ſévère de la raiſon? Mais ce temps eſt bien éloigné de nous, car il faudrait que tous les hommes puſſent entendre ce langage. Pourquoi ne ſerait-il point permis d'en emprunter un autre pour parler à ceux qui n'entendent point celui-ci?

D'ailleurs ce mélange de dévotion, de libertinage et de férocité guerrière, peint

dans la Pucelle, eſt l'image naïve des mœurs du temps. (1)

Voilà, à ce qu'il nous ſemble, dans quel eſprit les hommes ſévères doivent lire la Pucelle; et nous eſpérons qu'ils ſeront moins prompts à la condamner.

Enfin, ce poëme n'eût-il ſervi qu'à empêcher un ſeul libertin de devenir ſuperſtitieux et intolérant dans ſa vieilleſſe, il aurait fait plus de bien que toutes les plaiſanteries ne feront jamais de mal. Lorſqu'en jetant un coup d'œil attentif ſur le genre humain, on voit les droits des hommes, les devoirs ſacrés de l'humanité, attaqués et violés impunément, l'eſprit humain abruti par l'erreur, la rage du fanatiſme et celle des conquêtes ou des rapines agiter ſourdement tant d'hommes puiſſans, les fureurs de l'ambition et de l'avarice exerçant par-tout leurs ravages avec impunité, et qu'on entend un prédicateur tonner contre les erreurs de la

(1) Un chanoine de Paris, zélé *bourguignon*, rapporte en propres termes, dans ſes Annales, que pluſieurs de nos compilateurs d'hiſtoires de France ont eu la bonté de copier, que ſous le règne de *Charles VI*, DIEU affligea la ville de Paris d'une toux générale, en punition de ce que les petits garçons chantaient dans les rues : *Votre . . . a la toux, commère; votre . . . a la toux.*

volupté, il ſemble voir un médecin appelé auprès d'un peſtiféré, s'occuper gravement à le guérir d'un cor au pied.

Il ne ſera peut-être pas inutile d'examiner ici pourquoi l'on attache tant d'importance à l'auſtérité des mœurs. 1°. Dans les pays où les hommes ſont féroces, et où il y a de mauvaiſes lois, l'amour ou le goût du plaiſir produiſent de grands déſordres; et il a toujours été plus facile de faire des déclamations que de bonnes lois. 2°. Les vieillards, qui naturellement poſsèdent toute l'autorité, et dirigent les opinions, ne demandent pas mieux que de crier contre des fautes qui ſont celles d'un autre âge. 3°. La liberté des mœurs détruit le pouvoir des femmes, les empêche de l'étendre au-delà du terme de la beauté. 4°. La plupart des hommes ne ſont ni voleurs, ni calomniateurs, ni aſſaſſins. Il eſt donc très-naturel que par-tout les prêtres aient voulu exagérer les fautes de mœurs. Il y a peu d'hommes qui en ſoient exempts; la plupart même mettent de l'amour propre à en commettre, ou du moins à en avoir envie: de manière que tout homme à qui on a inſpiré des ſcrupules ſur cet objet, devient l'eſclave du pouvoir ſacerdotal.

Les prêtres peuvent laiſſer en repos la

conſcience des grands ſur leurs crimes ; et en leur inſpirant des remords ſur leurs plaiſirs, s'emparer d'eux, les gouverner, et faire d'un voluptueux un perſécuteur ardent et barbare.

Ils n'ont que ce moyen de ſe rendre maîtres des femmes, qui pour la plupart n'ont à ſe reprocher que des fautes de ce genre. Ils s'aſſurent par-là un moyen de gouverner deſpotiquement les eſprits faibles, les imaginations ardentes, et ſur-tout les vieillards qui, en expiation des vieilles fautes qu'ils ne peuvent plus répéter, ne demandent pas mieux que de dépouiller leurs héritiers en faveur des prêtres.

Nous obſerverons, en cinquième lieu, que ces mêmes fautes ſont préciſément celles pour leſquelles on peut ſe rendre ſévère en feſant le moins de ſacrifices. Il n'y a point de vertu qu'il ſoit ſi facile de pratiquer, ou de faire ſemblant de pratiquer, que la chaſteté ; il n'y en a point qui ſoit plus compatible avec l'abſence de toute vertu réelle, et l'aſſemblage de tous les vices : en ſorte que du moment où il eſt convenu d'y attacher une grande importance, tous les fripons ſont sûrs d'obtenir, à peu de frais, la conſidération publique.

Auſſi cherchez ſur tout le globe un pays où, nous ne diſons pas la pureté qui tient à la ſimplicité, mais l'auſtérité de mœurs ſoit en grand crédit, et vous ſerez sûr d'y trouver tous les vices et tous les crimes, même ceux que la débauche fait commettre.

PREFACE

DE

DOM APULEIUS RISORIUS,

BENEDICTIN.

REMERCIONS la bonne ame par laquelle une Pucelle nous eſt venue. Ce poëme héroïque et moral fut compoſé vers l'an 1730, comme les doctes le ſavent, et comme il appert par pluſieurs traits de cet ouvrage. Nous voyons dans une lettre de 1740, imprimée dans le recueil des opuſcules d'un grand prince, ſous le nom du *Philoſophe de Sans-ſouci*, qu'une princeſſe d'Allemagne, à laquelle on avait prêté le manuſcrit, ſeulement pour le lire, fut ſi édifiée de la circonſpection qui règne dans un ſujet ſi ſcabreux, qu'elle paſſa un jour et une nuit à le faire copier, et à tranſcrire elle-même tous les endroits les plus moraux. C'eſt cette même copie qui nous eſt enfin parvenue. On a ſouvent imprimé des lambeaux de notre Pucelle, et les vrais amateurs de la ſaine littérature

ont été bien ſcandaliſés de la voir ſi horriblement défigurée. (2) Des éditeurs l'ont

(2) Lorſque ces éditions parurent, M. de *Voltaire* crut devoir les déſavouer par une lettre adreſſée à l'academie françaiſe. Nous plaçons ici cette lettre et la réponſe de M. *Duclos*, alors ſecrétaire de l'académie.

MESSIEURS,

Je crois qu'il n'appartient qu'à ceux qui ſont, comme vous, à la tête de la littérature, d'adoucir les nouveaux déſagrémens auxquels les gens de lettres ſont expoſés depuis quelques années. Lorſqu'on donne une pièce de théâtre à Paris, ſi elle a un peu de ſuccès, on la tranſcrit d'abord aux repréſentations, et on l'imprime ſouvent pleine de fautes. Des curieux ſont-ils en poſſeſſion de quelques fragmens d'un ouvrage, on ſe hâte d'ajuſter ces fragmens comme on peut; on remplit les vides au haſard, et on donne hardiment, ſous le nom de l'auteur, un livre qui n'eſt pas le ſien. C'eſt à la fois le voler et le défigurer. C'eſt ainſi qu'on s'aviſa d'imprimer ſous mon nom, il y a deux ans, ſous le titre ridicule d'*Hiſtoire univerſelle*, deux petits volumes ſans ſuite et ſans ordre, qui ne contiendraient pas l'hiſtoire d'une ville, et où chaque date était une erreur: quand on ne peut imprimer l'ouvrage dont on eſt en poſſeſſion, on le vend en manuſcrit; et j'apprends qu'à préſent on débite de cette manière quelques fragmens informes et falſifiés des *mémoires* que j'avais amaſſés dans les archives publiques, ſur la guerre de 1741. On en uſe encore ainſi à l'égard d'une plaiſanterie faite, il y a plus de trente ans, ſur le même ſujet qui rendit *Chapelain* ſi fameux. Les copies manuſcrites qu'on m'en a envoyées de Paris ſont de telle nature qu'un homme qui a l'honneur d'être votre confrère, qui ſait un peu ſa langue, et qui a puiſé quelque goût dans votre ſociété et dans vos écrits, ne ſera jamais ſoupçonné d'avoir compoſé cet ouvrage tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une manière non moins ridicule et non moins révoltante. Ce poëme a été d'abord imprimé à Francfort, quoiqu'il ſoit annoncé de Louvain; et l'on vient

donnée en quinze chants, d'autres en ſeize, d'autres en dix-huit, d'autres en vingt-quatre, tantôt en coupant un chant en deux, tantôt en rempliſſant des lacunes

d'en donner en Hollande deux éditions qui ne ſont pas plus exactes que la première.

Cet abus de nous attribuer des ouvrages que nous n'avons pas faits, de falſifier ceux que nous avons faits, et de vendre ainſi notre nom, ne peut être détruit que par le décri dans lequel ces œuvres de ténèbres doivent tomber. C'eſt à vous, Meſſieurs, et aux académies formées ſur votre modèle, dont j'ai l'honneur d'être aſſocié, que je dois m'adreſſer : lorſque des hommes comme vous élèvent leurs voix pour réprouver tous ces ouvrages que l'ignorance et l'avidité débitent, le public que vous éclairez eſt bientôt déſabuſé.

Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

Réponſe de l'académie.

» L'académie eſt très-ſenſible aux chagrins que vous cauſent les éditions furtives et défigurées dont vous vous plaignez : c'eſt un malheur attaché à la célebrité. Ce qui doit vous conſoler, Monſieur, c'eſt de ſavoir que les lecteurs capables de ſentir le mérite de vos écrits ne vous attribueront jamais les ouvrages que l'ignorance et la malice vous imputent, et que tous les honnêtes gens partagent votre peine. En vous rendant compte des ſentimens de l'académie, je vous prie d'être perſuadé, &c. *Signé* DUCLOS, ſecrétaire. »

Ce fut peu de temps après la date de ces lettres que parut une nouvelle édition de la Pucelle, où l'on eut ſoin de les inſérer, avec un avertiſſement et d'autres pièces ſatiriques contre M. de *Voltaire ;* on peut conclure de là que ces premiers éditeurs étaient ſes ennemis, ou des hommes vils qui, pour tirer quelque argent d'un libraire, violaient un dépôt, et le falſifiaient en compromettant la ſureté d'un grand homme. On a accuſé de cette infamie *la Beaumelle* et *Maubert*.

par des vers que le cocher de *Vertamont*, ſortant du cabaret pour aller en bonne fortune, aurait déſavoués. (*a*)

Voici donc *Jeanne* dans toute ſa pureté. Nous craignons de faire un jugement téméraire en nommant l'auteur à qui on attribue ce poëme épique. Il ſuffit que les lecteurs puiſſent tirer quelque inſtruction de la morale cachée ſous les allégories du poëme. Qu'importe de connaître l'auteur? il y a beaucoup d'ouvrages que les doctes et les ſages liſent avec délices, ſans ſavoir qui les a faits, comme le *Pervigilium Veneris*, la ſatire ſous le nom de *Pétrone*, et tant d'autres.

(*a*) Dans les dernières éditions que des barbares ont faites de ce poëme, le lecteur eſt indigné de voir une multitude de vers tels que ceux-ci :

Chaudos ſuant et ſouffiant comme un bœuf,
Tâte du doigt ſi l'autre eſt une fille.
Au diable ſoit, dit-il, la ſotte aiguille.
Bientôt le diable emporte l'étui neuf.
Il veut encor ſecouer ſa guenille,
Chacun avait ſon trot et ſon allure.

On y dit de St *Louis* :

Qu'il eût mieux fait, certes le pauvre ſire,
De ſe gaudir avec ſa Margoton,
Onc ne tâta de biſque, d'ortolans, &c.

On y trouve *Calvin* du temps de *Charles VII*; tout eſt défiguré, tout eſt gâté par des abſurdités ſans nombre : c'eſt un capucin défroqué, lequel a pris le nom de *Maubert*, qui eſt l'auteur de cette infamie faite uniquement pour la canaille.

Ce

Ce qui nous console beaucoup, c'est qu'on trouvera dans notre Pucelle bien moins de choses hardies et libres, que dans tous les grands hommes d'Italie qui ont écrit dans ce goût.

Verùm enim verò, à commencer par le *Pulci*, nous serions bien fâchés que notre discret auteur eût approché des petites libertés que prend ce docteur florentin dans son *Morgante*. Ce *Luigi Pulci*, qui était un grave chanoine, composa son poëme, au milieu du quinzième siècle, pour la *Signora Lucrezia Tuornaboni*, mère de *Laurent de Médicis*, le magnifique ; et il est rapporté qu'on chantait le *Morgante* à la table de cette dame. C'est le second poëme épique qu'ait eu l'Italie. Il y a eu de grandes disputes parmi les savans, pour savoir si c'est un ouvrage sérieux ou plaisant.

Ceux qui l'ont cru sérieux se fondent sur l'exorde de chaque chant, qui commence par des versets de l'Ecriture. Voici, par exemple, l'exorde du premier chant :

In principio era il verbo appresso a Dio ;
Ed era Iddio il verbo, e el' verbo lui.
Questo era il principio al parer mio, &c.

Si le premier chant commence par l'évangile, le dernier finit par le *Salve, Regina ;* et cela peut justifier l'opinion de ceux qui

ont cru que l'auteur avait écrit ſérieuſement, puiſque, dans ce temps-là, les pièces de théâtre qu'on jouait en Italie étaient tirées de la paſſion et des actes des ſaints.

Ceux qui ont regardé le *Morgante* comme un ouvrage badin n'ont conſidéré que quelques hardieſſes trop fortes, auxquelles il s'abandonne.

Morgante demande à *Margutte* s'il eſt chrétien ou mahométan.

E ſe egli crede in Criſto o in Maometto.
Riſpoſe allor Margutte, per dir tel' toſto :
Io non credo più al nero che al azzurro ;
Ma nel cappone o leſſo o voglia arroſto,
. . . . . .
Ma ſopro tutto nel buon vino ho fede.
. . . . . .
Or queſte ſon' trè virtù cardinale,
La gola, il dado, el' culo come io t'o detto.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, que le *Creſcembeni*, qui ne fait nulle difficulté de ranger le *Pulci* parmi les vrais poëmes épiques, dit, pour l'excuſer, qu'il était l'écrivain de ſon temps le plus modeſte et le plus meſuré ; *il più modeſto e moderato ſcrittore.* Le fait eſt qu'il fut le précurſeur du *Boyardo* et de l'*Arioſte.* C'eſt par lui que les *Roland*, les *Renaud*, les *Olivier*, les *Dudon* furent célèbres en Italie, et il eſt preſque égal à l'*Arioſte* pour la pureté de la langue.

On en a fait depuis peu une très-belle édition *col' licenza di ſuperiori*. Ce n'eſt pas moi aſſurément qui l'ai faite; et ſi notre Pucelle parlait auſſi impudemment que ce *Margutte*, fils d'un prêtre turc et d'une religieuſe grecque, je me garderais bien de l'imprimer.

On ne trouvera pas non plus dans *Jeanne* les mêmes témérités que dans l'*Arioſte;* on n'y verra point un St *Jean* qui habite dans la lune, et qui dit :

Gli ſcrittori amo, e ſo il debito mio,
Che al voſtro mondo fu ſcrittori anche io;
E ben convenne ad mio lodato Criſto
Rendermi guiderdon d'un ſi gran ſorte, &c.

Cela eſt gaillard ; et St *Jean* prend là une licence qu'aucun ſaint de la Pucelle ne prendra jamais. Il ſemble que *Jéſus* ne doive ſa divinité qu'au premier chapitre de St *Jean*, et que cet évangéliſte l'ait flatté. Ce diſcours ſent un peu ſon ſocinien. Notre auteur diſcret n'a garde de tomber dans un tel excès.

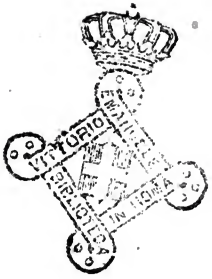
C'eſt encore pour nous un grand ſujet d'édification, que notre modeſte auteur n'ait imité aucun de nos anciens romans, dont le ſavant *Huet*, évêque d'Avranches, et le compilateur l'abbé *Lenglet* ont fait

l'hiſtoire. Qu'on ſe donne ſeulement le plaiſir de lire *Lancelot du Lac*, au chapitre intitulé : *Comment Lancelot coucha avec la royne, et comment le fire de Lagant la reprint;* on verra quelle eſt la pudeur de notre auteur, en comparaiſon de nos auteurs antiques.

Mais *quid dicam* de l'hiſtoire merveilleuſe de *Gargantua*, dédiée au cardinal de *Tournon*? On ſait que le chapitre des *Torche-cu* eſt un des plus modeſtes de l'ouvrage.

Nous ne parlons point ici des modernes; nous dirons ſeulement que tous les vieux contes imaginés en Italie, et mis en vers par *la Fontaine*, ſont encore moins moraux que notre Pucelle. Au reſte, nous ſouhaitons à tous nos graves cenſeurs les ſentimens délicats du beau *Monroſe;* à nos prudes, s'il y en a, la naïveté d'*Agnès*, et la tendreſſe de *Dorothée;* à nos guerriers, le bras de la robuſte *Jeanne;* à tous les jéſuites, le caractère du bon confeſſeur *Boniſoux;* à tous ceux qui tiennent une bonne maiſon, les attentions et le ſavoir-faire de *Bonneau*.

Nous croyons d'ailleurs ce petit livre un remède excellent contre les vapeurs qui affligent en ce temps ci pluſieurs dames et pluſieurs abbés; et quand nous n'aurions rendu que ce ſervice au public, nous croirions n'avoir pas perdu notre temps.


VITTORIO
EMANUELE

La pudeur passe et l'amour seul demeure,
Son tendre Amant l'embrasse tout à l'heure.

Chant 1er

J. M. Moreau le Jne inv. *1788.* *Simonet Sculp.*

LA PUCELLE D'ORLEANS.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Amours honnêtes de Charles VII et d'Agnès Sorel. Siége d'Orléans par les Anglais. Apparition de St Denis, &c.

Je ne suis né pour célébrer les saints : (*a*)
Ma voix est faible, et même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette Jeanne
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.
Elle affermit, de ses pucelles mains,
Des fleurs de lis la tige gallicane,
Sauva son roi de la rage anglicane,
Et le fit oindre au maître-autel de Reims.
Jeanne montra sous féminin visage,
Sous le corset et sous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
J'aimerais mieux, le soir, pour mon usage,
Une beauté douce comme un mouton ;
Mais Jeanne d'Arc eut un cœur de lion :

BIBLIOTECA MAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Vous le verrez, ſi liſez cet ouvrage.
Vous tremblerez de ſes exploits nouveaux ;
Et le plus grand de ſes rares travaux
Fut de garder un an ſon pucelage.

O Chapelain, (*b*) toi dont le violon
De diſcordante et gothique mémoire,
Sous un archet maudit par Apollon,
D'un ton ſi dur a raclé ſon hiſtoire ;
Vieux Chapelain, pour l'honneur de ton art,
Tu voudrais bien me prêter ton génie :
Je n'en veux point ; c'eſt pour la Motte-Houdart, (*c*)
Quand l'Iliade eſt par lui traveſtie. (*d*)

Le bon roi Charle, au printemps de ſes jours,
Au temps de pâque, en la cité de Tours,
A certain bal (ce prince aimait la danſe)
Avait trouvé, pour le bien de la France,
Une beauté nommée Agnès Sorel. (*e*)
Jamais l'Amour ne forma rien de tel.
Imaginez de Flore la jeuneſſe,
La taille et l'air de la nymphe des bois,
Et de Vénus la grâce enchantereſſe,
Et de l'Amour le ſéduiſant minois,
L'art d'Arachné, le doux chant des ſirènes :
Elle avait tout ; elle aurait dans ſes chaînes
Mis les héros, les ſages et les rois.
La voir, l'aimer, ſentir l'ardeur naiſſante
Des doux déſirs, et leur chaleur brûlante,

Lorgner Agnès, soupirer et trembler,
Perdre la voix en voulant lui parler,
Presser ses mains d'une main caressante,
Laisser briller sa flamme impatiente,
Montrer son trouble, en causer à son tour,
Lui plaire enfin, fut l'affaire d'un jour.
Princes et rois vont très-vîte en amour.
Agnès voulut, savante en l'art de plaire,
Couvrir le tout des voiles du mystère,
Voiles de gaze, et que les courtisans
Percent toujours de leurs yeux mal-fesans.
Pour colorer comme on put cette affaire,
Le roi fit choix du conseiller Bonneau, (*f*)
Confident sûr et très-bon Tourangeau :
Il eut l'emploi qui certes n'est pas mince,
Et qu'à la cour, où tout se peint en beau,
Nous appelons être l'ami du prince,
Et qu'à la ville, et sur-tout en province,
Les gens grossiers ont nommé maquereau.
Monsieur Bonneau, sur le bord de la Loire,
Etait seigneur d'un fort joli château.
Agnès un soir s'y rendit en bateau,
Et le roi Charle y vint à la nuit noire.
On y soupa ; Bonneau servit à boire ;
Tout fut sans faste, et non pas sans apprêts.
Festins des Dieux, vous n'êtes rien auprès !
Nos deux amans, pleins de trouble et de joie,
Ivres d'amour, à leurs désirs en proie,

Se renvoyaient des regards enchanteurs,
De leurs plaiſirs brûlans avant-coureurs.
Les doux propos, libres ſans indécence,
Aiguillonnaient leur vive impatience.
Le prince en feu des yeux la dévorait;
Contes d'amour d'un air tendre il feſait,
Et du genou le genou lui ferrait.

Le ſouper fait, on eut une muſique
Italienne, en genre chromatique; (g)
On y mêla trois différentes voix
Aux violons, aux flûtes, aux haut-bois.
Elles chantaient l'allégorique hiſtoire
De ces héros qu'Amour avait domptés,
Et qui pour plaire à de tendres beautés,
Avaient quitté les fureurs de la gloire.
Dans un réduit cette muſique était
Près de la chambre où le bon roi ſoupait.
La belle Agnès, diſcrète et retenue,
Entendait tout, et d'aucuns n'était vue.

Deja la lune eſt au haut de ſon cours:
Voilà minuit; c'eſt l'heure des amours.
Dans une alcove artiſtement dorée,
Point trop obſure, et point trop éclairée,
Entre deux draps que la Friſe a tiſſus,
D'Agnès Sorel les charmes ſont reçus.
Près de l'alcove une porte eſt ouverte,
Que dame Alix, ſuivante très-experte,

En

En s'en allant oublia de fermer.
O vous, amans, vous qui ſavez aimer,
Vous voyez bien l'extrême impatience
Dont pétillait notre bon roi de France !
Sur ſes cheveux, en treſſe retenus,
Parfums exquis ſont déjà répandus.
Il vient, il entre au lit de ſa maîtreſſe ;
Moment divin de joie et de tendreſſe ;
Le cœur leur bat ; l'amour et la pudeur
Au front d'Agnès font monter la rougeur.
La pudeur paſſe, et l'amour ſeul demeure.
Son tendre amant l'embraſſe tout à l'heure.
Ses yeux ardens, éblouis, enchantés,
Avidement parcourent ſes beautés.
Qui n'en ſerait en effet idolâtre ?

Sous un cou blanc qui fait honte à l'albâtre,
Sont deux tetons ſéparés, faits au tour,
Allans, venans, arrondis par l'Amour ;
Leur boutonnet a la couleur des roſes.
Teton charmant, qui jamais ne repoſes,
Vous invitiez les mains à vous preſſer,
L'œil à vous voir, la bouche à vous baiſer.
Pour mes lecteurs, tout plein de complaiſance,
J'allais montrer à leurs yeux ébaudis
De ce beau corps les contours arrondis ;
Mais la vertu qu'on nomme bienſéance
Vient arrêter mes pinceaux trop hardis. (*h*)

Tout eſt beauté, tout eſt charme dans elle.
La volupté, dont Agnès a ſa part,
Lui donne encore une grâce nouvelle;
Elle l'anime : amour eſt un grand fard,
Et le plaiſir embellit toute belle.

Trois mois entiers nos deux jeunes amans
Furent livrés à ces raviſſemens.
Du lit d'amour ils vont droit à la table.
Un déjeûner, reſtaurant délectable,
Rend à leurs ſens leur première vigueur;
Puis pour la chaſſe épris de même ardeur,
Ils vont tous deux ſur des chevaux d'Eſpagne,
Suivre cent chiens japans dans la campagne.
A leur retour on les conduit aux bains.
Pâtes, parfums, odeurs de l'Arabie,
Qui font la peau douce, fraîche et polie,
Sont prodigués ſur eux à pleines mains.

Le dîner vient; la délicate chère,
L'oiſeau du Phaſe et le coq de bruyère,
De vingt ragoûts l'apprêt délicieux,
Charment le nez, le palais et les yeux.
Du vin d'Aï la mouſſe pétillante,
Et du Tokai la liqueur jauniſſante, (*i*)
En chatouillant les fibres des cerveaux,
Y porte un feu qui s'exhale en bons mots
Auſſi brillans que la liqueur légère
Qui monte et ſaute et mouſſe au bord du verre:

L'ami Bonneau d'un gros rire applaudit
A ſon bon roi qui montre de l'eſprit.
Le dîner fait, on digère, on raiſonne,
On conte, on rit, on médit du prochain,
On fait brailler des vers à maître Alain,
On fait venir des docteurs de Sorbonne,
Des perroquets, un ſinge, un arlequin.
Le ſoleil baiſſe ; une troupe choiſie
Avec le roi court à la comédie ;
Et, ſur la fin de ce fortuné jour,
Le couple heureux s'enivre encor d'amour.

PLONGÉS tous deux dans le ſein des délices,
Ils paraiſſaient en goûter les prémices.
Toujours heureux et toujours plus ardens,
Point de ſoupçons, encor moins de querelles,
Nulle langueur ; et l'Amour et le Temps
Auprès d'Agnès ont oublié leurs ailes.
Charles ſouvent diſait entre ſes bras,
En lui donnant des baiſers tout de flamme :
Ma chère Agnès, idole de mon ame,
Le monde entier ne vaut point vos appas.
Vaincre et régner, ce n'eſt rien que folie.
Mon parlement (*k*) me bannit aujourd'hui ;
Au fier Anglais la France eſt aſſervie.
Ah ! qu'il ſoit roi, mais qu'il me porte envie :
J'ai votre cœur, je ſuis plus roi que lui.

Un tel diſcours n'eſt pas trop héroïque ;
Mais un héros, quand il tient dans un lit
Maîtreſſe honnête, et que l'amour le pique,
Peut s'oublier, et ne ſait ce qu'il dit.

Comme il menait cette joyeuſe vie,
Tel qu'un abbé dans ſa graſſe abbaye,
Le prince anglais (*l*) toujours plein de furie,
Toujours aux champs, toujours armé, botté,
Le pot en tête et la dague au côté,
Lance en arrêt, la viſière hauſſée,
Foulait aux pieds la France terraſſée.
Il marche, il vole, il renverſe en ſon cours
Les murs épais, les menaçantes tours,
Répand le ſang, prend l'argent, taxe, pille,
Livre aux ſoldats et la mère et la fille,
Fait violer des couvens de nonnains,
Boit le muſcat des pères bernardins,
Frappe en écus l'or qui couvre les ſaints,
Et, ſans reſpect pour Jéſus ni Marie,
De mainte égliſe il fait mainte écurie :
Ainſi qu'on voit dans une bergerie
Des loups ſanglans de carnage altérés,
Et ſous leurs dents les troupeaux déchirés,
Tandis qu'au loin, couché dans la prairie,
Colin s'endort ſur le ſein d'Egérie,
Et que ſon chien près d'eux eſt occupé
A ſe ſaiſir des reſtes du ſoupé.

Or, du plus haut du brillant apogée,
Séjour des saints, et fort loin de nos yeux,
Le bon Denis, (*m*) prêcheur de nos aïeux,
Vit les malheurs de la France affligée,
L'état horrible où l'Anglais l'a plongée,
Paris aux fers, et le roi très-chrétien
Baisant Agnès, et ne songeant à rien.
Ce bon Denis est patron de la France,
Ainsi que Mars fut le saint des Romains,
Ou bien Pallas chez les Athéniens.
Il faut pourtant en faire différence;
Un saint vaut mieux que tous les dieux païens.
Ah! par mon chef, dit-il, il n'est pas juste
De voir ainsi tomber l'empire auguste
Où de la foi j'ai planté l'étendard:
Trône des lis, tu cours trop de hasard;
Sang des Valois, je ressens tes misères.
Ne souffrons pas que les superbes frères
De Henri cinq, (*n*) sans droit et sans raison,
Chassent ainsi le fils de la maison.
J'ai, quoique saint, et Dieu me le pardonne,
Aversion pour la race bretonne:
Car, si j'en crois le livre des destins,
Un jour ces gens raisonneurs et mutins
Se gausseront des saintes décrétales,
Déchireront les romaines annales,
Et tous les ans le pape brûleront.
Vengeons de loin ce sacrilége affront:

Mes chers Français feront tous catholiques ;
Ces fiers Anglais feront tous hérétiques ;
Frappons, chaſſons ces dogues britanniques ;
Puniſſons-les, par quelque nouveau tour,
De tout le mal qu'ils doivent faire un jour.

DES Gallicans ainſi parlait l'apôtre,
De maudiſſons lardant ſa patenôtre :
Et cependant que tout ſeul il parlait,
Dans Orléans un conſeil ſe tenait.
Par les Anglais cette ville bloquée,
Au roi de France allait être extorquée.
Quelques ſeigneurs et quelques conſeillers,
Les uns pédans et les autres guerriers,
Sur divers tons déplorant leur misère,
Pour leur refrein diſaient : Que faut-il faire ?
Poton, la Hire, et le brave Dunois, (*o*)
S'écriaient tous en ſe mordant les doigts :
Allons, amis, mourons pour la patrie ;
Mais aux Anglais vendons cher notre vie.
Le Richemont criait tout haut : Par Dieu,
Dans Orléans il faut mettre le feu ;
Et que l'Anglais, qui penſe ici nous prendre,
N'ait rien de nous que fumée et que cendre.

POUR la Trimouille, il diſait : C'eſt en vain
Que mes parens me firent poitevin ;
J'ai dans Milan laiſſé ma Dorothée ;
Pour Orléans, hélas ! je l'ai quittée.

Je combattrai, mais je n'ai plus d'eſpoir :
Faut-il mourir, ô ciel, ſans la revoir ?
Le préſident Louvet, (*p*) grand perſonnage,
Au maintien grave, et qu'on eût pris pour ſage,
Dit : Je voudrais que préalablement
Nous fiſſions rendre arrêt de parlement
Contre l'Anglais, et qu'en ce cas énorme
Sur toute choſe on procédât en forme.
Louvet était un grand clerc ; mais hélas !
Il ignorait ſon triſte et piteux cas :
S'il le ſavait, ſa gravité prudente
Procéderait contre ſa préſidente.
Le grand Talbot, le chef des aſſiégeans,
Brûle pour elle, et règne ſur ſes ſens :
Louvet l'ignore, et ſa mâle éloquence
N'a pour objet que de venger la France.
Dans ce conſeil de ſages, de héros,
On entendait les plus nobles propos ;
Le bien public, la vertu les inſpire :
Sur-tout l'adroit et l'éloquent la Hire
Parla long-temps, et pourtant parla bien ;
Ils diſaient d'or, et ne concluaient rien.
Comme ils parlaient, on vit par la fenêtre
Je ne ſais quoi dans les airs apparaître.
Un beau fantôme au viſage vermeil,
Sur un rayon détaché du ſoleil,
Des cieux ouverts fend la voûte profonde.
Odeur de ſaint ſe ſentait à la ronde.

Le farfadet deſſus ſon chef avait
A deux pendans une mitre pointue
D'or et d'argent, ſur le ſommet fendue ;
Sa dalmatique au gré des vents flottait,
Son front brillait d'une ſainte auréole, (*q*)
Son cou penché laiſſait voir ſon étole,
Sa main portait ce bâton paſtoral
Qui fut jadis *lituus* augural. (*r*)
A cet objet qu'on diſcernait fort mal,
Voilà d'abord monſieur de la Trimouille,
Paillard dévot, qui prie et s'agenouille.
Le Richemont, qui porte un cœur de fer,
Blaſphémateur, jureur impitoyable,
Hauſſant la voix, dit que c'était le diable
Qui leur venait du fin fond de l'enfer ;
Que ce ferait choſe très-agréable
Si l'on pouvait parler à Lucifer.
Maître Louvet s'en courut au plus vîte
Chercher un pot tout rempli d'eau bénite.
Poton, la Hire et Dunois ébahis,
Ouvrent tous trois de grands yeux ébaubis.
Tous les valets ſont couchés ſur le ventre.
L'objet approche, et le ſaint fantôme entre
Tout doucement porté ſur ſon rayon ;
Puis donne à tous ſa bénédiction.
Soudain chacun ſe ſigne et ſe proſterne.

Il les relève avec un air paterne ;

Puis il leur dit : Ne faut vous effrayer ;
Je fuis Denis, (5) et faint de mon métier.
J'aime la Gaule, et l'ai catéchifée,
Et ma bonne ame eft très-fcandalifée
De voir Charlot, mon filleul tant aimé,
Dont le pays en cendre eft conſumé,
Et qui s'amuſe, au lieu de le défendre,
A deux tetons qu'il ne ceſſe de prendre.
J'ai réſolu d'aſſiſter aujourd'hui
Les bons Français qui combattent pour lui.
Je veux finir leur peine et leur misère.
Tout mal, dit-on, guérit par ſon contraire.
Or ſi Charlot veut, pour une catin,
Perdre la France et l'honneur avec elle,
J'ai réſolu, pour changer ſon deſtin,
De me ſervir des mains d'une pucelle.
Vous, ſi d'en-haut vous déſirez les biens,
Si vos cœurs ſont et français et chrétiens,
Si vous aimez le roi, l'Etat, l'Egliſe,
Aſſiſtez-moi dans ma ſainte entrepriſe ;
Montrez le nid où nous devons chercher.
Ce vrai phénix que je veux dénicher.

AINSI parla le vénérable ſire.
Quand il eut fait, chacun ſe prit à rire.
Le Richemont, né plaiſant et moqueur,
Lui dit : Ma foi, mon cher prédicateur,
Monſieur le ſaint, ce n'était pas la peine
D'abandonner le céleſte domaine

Pour demander à ce peuple méchant
Ce beau joyau que vous eſtimez tant.
Quand il s'agit de ſauver une ville,
Un pucelage eſt une arme inutile.
Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays ?
Vous en avez tant dans le paradis !
Rome et Lorette ont cent fois moins de cierges
Que chez les ſaints il n'eſt là-haut de vierges.
Chez les Français, hélas, il n'en eſt plus.
Tous nos moûtiers ſont à ſec là-deſſus.
Nos francs-archers, nos officiers, nos princes,
Ont dès long-temps dégarni les provinces.
Ils ont tous fait, en dépit de vos ſaints,
Plus de bâtards encor que d'orphelins. (*t*)
Monſieur Denis, pour finir nos querelles,
Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.

Le ſaint rougit de ce diſcours brutal ;
Puis auſſitôt il remonte à cheval
Sur ſon rayon, ſans dire une parole,
Pique des deux, et par les airs s'envole,
Pour déterrer, s'il peut, ce beau bijou,
Qu'on tient ſi rare, et dont on ſemble fou.
Laiſſons-le aller ; et tandis qu'il ſe perche
Sur l'un des traits qui vont porter le jour,
Ami lecteur, puiſſiez-vous en amour
Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche !

Fin du premier Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT PREMIER.

N. B. Les notes ſont de M. de *Voltaire*, et priſes dans l'édition in-4°.

Les ſeules notes relatives aux variantes ne ſont pas de l'auteur. Il n'a jamais donné d'autre variante que celle du premier vers du poëme. Toutes les autres ſont tirées des manuſcrits ou des premières éditions, dont nous entendons parler en général en citant celle de 1756 qui leur eſt conforme.

(*a*) PLUSIEURS éditions portent :

Vous m'ordonnez de célébrer des ſaints.

Cette leçon eſt correcte ; mais nous avons adopté l'autre, comme plus récréative. De plus elle montre la grande modeſtie de l'auteur. Il avoue qu'il n'eſt pas digne de chanter une pucelle. Il donne en cela un démenti aux éditeurs qui, dans une de leurs éditions de ſes œuvres, lui ont attribué une ode à ſainte *Geneviève*, dont aſſurément il n'eſt pas l'auteur.

(*b*) Tous les doctes ſavent qu'il y eut, du temps du cardinal de *Richelieu*, un *Chapelain*, auteur d'un fameux poëme de la Pucelle, dans lequel (à ce que dit *Boileau*) *il fit de méchans vers douze fois douze cents. Boileau* ne ſavait pas que ce grand homme en fit douze fois vingt-quatre cents, mais que par diſcrétion il n'en fit imprimer que la moitié. La maiſon de *Longueville*, qui deſcendait du beau bâtard *Dunois*, fit à l'illuſtre *Chapelain* une penſion de douze mille livres tournois. On pouvait mieux employer ſon argent.

(*c*) *La Motte-Houdart*, auteur d'une traduction en vers de l'Iliade, traduction très-abrégée, et cependant très-mal reçue. *Fontenelle*, dans l'éloge académique de *la Motte*, dit que c'eſt la faute de l'original.

(*d*) Il y a dans l'édition de 1756 :

Ou pour quelqu'un de ſon académie.

(*e*) *Agnès Sorel*, dame de Fromentau, près de Tours. Le roi *Charles VII* lui donna le château de Beauté-ſur-Marne, et on l'appela dame de *Beauté*. Elle eut deux enfans du roi, ſon amant, quoiqu'il n'eût point de privautés avec elle, ſuivant les hiſtoriographes de *Charles VII*, gens qui diſent toujours la vérité du vivant des rois.

(*f*) Perſonnage feint. Quelques curieux prétendent que le diſcret auteur avait en vue certain gros valet de chambre d'un certain prince ; mais nous ne ſommes pas de cet avis, et notre remarque ſubſiſte, comme dit *Dacier*.

(*g*) Le chromatique procède par pluſieurs ſemi-tons conſécutifs, ce qui produit une muſique efféminée, très-convenable à l'amour.

(*h*) Manuſcrit :

Tout répondait, lecteur, tu dois m'en croire,
A la beauté de ſa gorge d'yvoire.
La volupté, &c.

(*i*) Manuſcrit :

Et du tokai la liqueur jaunissante
Dans le cerveau portent un feu brillant ;
Mille bons mots en partent à l'inſtant.
Après dîner, on digère, on raiſonne,
On parle, on lit, on médit du prochain,
On fait brailler, &c.

(*k*) Le parlement de Paris fit ajourner trois fois à ſon de trompe le roi, alors dauphin, à la table de marbre, ſur les concluſions de l'avocat du roi, *Marigni*. (Voyez les recherches de *Paſquier*.)

(*l*) Ce prince anglais eſt le duc de *Bedfort*, frère puîné de *Henri V*, roi d'Angleterre, couronné roi de France à Paris.

(*m*) Ce bon *Denis* n'eſt point *Denis* le prétendu aréopagite, mais un évêque de Paris. L'abbé *Hildouin* fut le premier qui écrivit que cet évêque ayant été décapité, porta ſa tête entre ſes bras, de Paris juſqu'à l'abbaye qui porte ſon nom. On érigea enſuite des croix dans tous les endroits où ce ſaint s'était arrêté en chemin. Le cardinal de *Polignac* contant cette hiſtoire à madame la marquiſe du *Deffant*, et ajoutant que *Denis* n'avait eu de peine à porter ſa tête que juſqu'à

la première ſtation, cette dame lui répondit : *Je le crois bien, il n'y a dans de telles affaires que le premier pas qui coûte.*

(*n*) *Henri V*, roi d'Angleterre, le plus grand homme de ſon temps, beau-frère de *Charles VII*, dont il avait épouſé la ſœur, était mort à Vincennes, après avoir été reconnu roi de France à Paris ; ſon frère, le duc de *Bedfort*, gouvernait la meilleure partie de la France au nom de ſon neveu *Henri VI*, reconnu auſſi pour roi de France à Paris par le parlement, l'hôtel-de-ville, le châtelet, l'évêque, les corps de métiers, et la ſorbonne.

(*o*) *Poton de Saintrailles*, *la Hire*, grands capitaines : *Jean de Dunois*, fils naturel de *Jean d'Orléans* et de la comteſſe d'*Enghien* ; *Richemont*, connétable de France, depuis duc de Bretagne ; *la Trimouille*, d'une grande maiſon du Poitou.

(*p*) Le préſident *Louvet*, miniſtre d'Etat ſous *Charles VII*.

(*q*) Auréole, c'eſt la couronne de rayons que les ſaints ont toujours ſur la tête. Elle paraît imitée de la couronne de laurier, dont les feuilles divergentes ſemblaient environner de rayons la tête des héros ; ce qui a fait tirer à quelques-uns l'étymologie d'auréole, de *laurum*, *laureola* : d'autres la tirent d'*aurum*. Saint *Bernard* dit que cette couronne eſt d'or pour les vierges. *Coronam quam noſtri majores aureolam vocant, idcircò nominatam.*

(*r*) Le bâton des augures reſſemblait parfaitement à une croſſe.

(*s*) Ce *Denis*, patron de la France, eſt un ſaint de la façon des moines. Il ne vint jamais dans les Gaules. Voyez ſa légende dans le *Dictionnaire philoſophique* à l'article DENIS : vous apprendrez qu'il fut d'abord créé évêque d'Athènes par ſaint *Paul* ; qu'il alla rendre une viſite à la vierge *Marie*, et la complimenta ſur la mort de ſon fils ; qu'enſuite il quitta l'évêché d'Athènes pour celui de Paris ; qu'on le pendit, qu'il prêcha fort éloquemment du haut de ſa potence ; qu'on lui coupa la tête pour l'empêcher de parler ; qu'il prit ſa tête entre ſes bras, qu'il la baiſait en chemin, en allant à une lieue de Paris fonder une abbaye de ſon nom.

(*t*) Manuſcrit :

Ainſi, vieux fou, pour finir nos querelles,
Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.

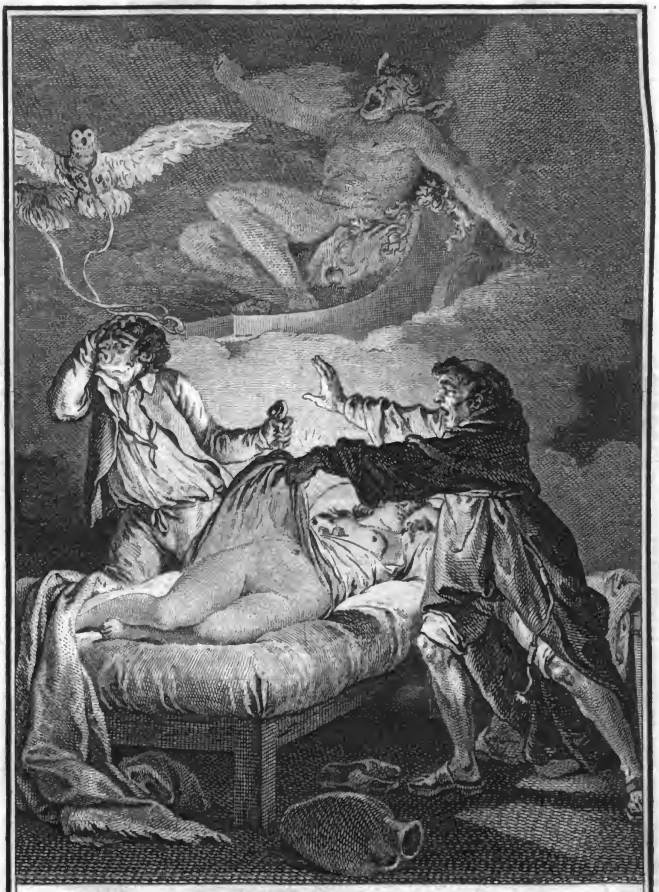
Fin des Notes et Variantes du Chant premier.

CHANT I.I.

ARGUMENT.

Jeanne, armée par St Denis, va trouver Charles VII à Tours : ce qu'elle fit en chemin ; et comment elle eut ſon brevet de pucelle.

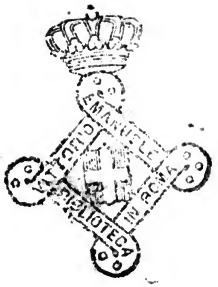
HEUREUX cent fois qui trouve un pucelage !
C'eſt un grand bien ; mais de toucher un cœur
Eſt à mon ſens un plus cher avantage.
Se voir aimé, c'eſt-là le vrai bonheur.
Qu'importe hélas ! d'arracher une fleur ?
C'eſt à l'amour à nous cueillir la roſe. (*a*)
De très-grands clercs ont gâté par leur gloſe
Un ſi beau texte ; ils ont cru faire voir
Que le plaiſir n'eſt point dans le devoir.
Je veux contre eux faire un jour un beau livre ;
J'enſeignerai le grand art de bien vivre ;
Je montrerai qu'en réglant nos déſirs,
C'eſt du devoir que viennent nos plaiſirs.
Dans cette honnête et ſavante entrepriſe,
Du haut des cieux ſaint Denis m'aidera ;
Je l'ai chanté, ſa main me ſoutiendra.



Le Moine gagne; un ſorcier eſt heureux !
Le Griſbourdon ſe ſaiſit des Enjeux ;

Pucelle Chant 2e

J. M. Moreau le J.e inv. *Dambrun Sculp.*


REAL
EMANUEL
BIBLIOTECA

En attendant il faut que je vous dise
Quel fut l'effet de sa sainte entremise.

Vers les confins du pays champenois,
Où cent poteaux, marqués de trois merlettes, (*b*)
Disaient aux gens : *En Lorraine vous êtes*,
Est un vieux bourg peu fameux autrefois ;
Mais il mérite un grand nom dans l'histoire ;
Car de lui vient le salut et la gloire
Des fleurs de lis et du peuple gaulois.
De Domremi chantons tous le village ;
Fesons passer son beau nom d'âge en âge.

O Domremi ! tes pauvres environs
N'ont ni muscats, ni pêches, ni citrons,
Ni mine d'or, ni bon vin qui nous damne ;
Mais c'est à toi que la France doit Jeanne.
Jeanne (*c*) y naquit : certain curé du lieu,
Fesant par-tout des serviteurs à Dieu,
Ardent au lit, à table, à la prière,
Moine autrefois, de Jeanne fut le père ;
Une robuste et grasse chambrière
Fut l'heureux moule où ce pasteur jeta
Cette beauté, qui les Anglais dompta.
Vers les seize ans, en une hôtellerie
On l'engagea pour servir l'écurie,
A Vaucouleurs ; et déjà de son nom
La renommée empliſſait le canton.

Son air eſt fier, aſſuré, mais honnête ;
Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête ;
Trente-deux dents d'une égale blancheur
Sont l'ornement de ſa bouche vermeille,
Qui ſemble aller de l'une à l'autre oreille,
Mais bien bordée et vive en ſa couleur,
Appétiſſante et fraîche par merveille.
Ses tetons bruns, mais fermes comme un roc,
Tentent la robe, et le caſque et le froc :
Elle eſt active, adroite, vigoureuſe ;
Et d'une main potelée et nerveuſe
Soutient fardeaux, verſe cent brocs de vin,
Sert le bourgeois, le noble, le robin :
Chemin feſant, vingt ſoufflets diſtribue
Aux étourdis dont l'indiſcrète main
Va tâtonnant ſa cuiſſe ou gorge nue ;
Travaille et rit du ſoir juſqu'au matin,
Conduit chevaux, les panſe, abreuve, étrille ;
Et les preſſant de ſa cuiſſe gentille,
Les monte à cru comme un ſoldat romain. (*d*)

O profondeur ! ô divine Sageſſe !
Que tu confonds l'orgueilleuſe faibleſſe
De tous ces grands ſi petits à tes yeux !
Que les petits ſont grands quand tu le veux !
Ton ſerviteur Denis le bienheureux
N'alla rôder aux palais des princeſſes,
N'alla chez vous, meſdames les ducheſſes ;

Denis

Denis courut, amis, qui le croirait ?
Chercher l'honneur, où ? dans un cabaret.

Il était temps que l'apôtre de France
Envers sa Jeanne usât de diligence.
Le bien public était en grand hasard.
De Satanas la malice est connue ;
Et si le saint fût arrivé plus tard
D'un seul moment, la France était perdue. (*e*)
Un cordelier, qu'on nommait Grisbourdon,
Avec Chandos arrivé d'Albion,
Etait alors dans cette hôtellerie :
Il aimait Jeanne autant que sa patrie.
C'était l'honneur de la pénaillerie,
De tous côtés allant en mission,
Prédicateur, confesseur, espion,
De plus, grand clerc en la sorcellerie, (*f*)
Savant dans l'art en Egypte sacré,
Dans ce grand art cultivé chez les mages,
Chez les Hébreux, chez les antiques sages,
De nos savans dans nos jours ignoré.
Jours malheureux ! tout est dégénéré.

En feuilletant ses livres de cabale,
Il vit qu'aux siens Jeanne serait fatale,
Qu'elle portait dessous son court jupon
Tout le destin d'Angleterre et de France.
Encouragé par la noble assistance
De son génie, il jura son cordon,

Son Dieu, ſon diable, et ſaint François d'Aſſiſe,
Qu'à ſes vertus Jeanne ſerait ſoumiſe,
Qu'il ſaiſirait ce beau palladion. (*g*)
Il s'écriait, en feſant l'oraiſon : (*h*)
Je ſervirai ma patrie et l'Egliſe ;
Moine et breton, je dois faire le bien
De mon pays, et plus encor le mien.

Au même temps, un ignorant, un ruſtre,
Lui diſputait cette conquête illuſtre :
Cet ignorant valait un cordelier ;
Car vous ſaurez qu'il était muletier ;
Le jour, la nuit, offrant ſans fin, ſans terme,
Son lourd ſervice et l'amour le plus ferme.
L'occaſion, la douce égalité,
Feſaient pencher Jeanne de ſon côté ;
Mais ſa pudeur triomphait de la flamme,
Qui par les yeux ſe gliſſait dans ſon ame.
Le Grisbourdon vit ſa naiſſante ardeur :
Mieux qu'elle encore il liſait dans ſon cœur.
Il vint trouver ſon rival ſi terrible ;
Puis il lui tint ce diſcours très-plauſible :

Puissant héros, qui paſſez au beſoin
Tous les mulets commis à votre ſoin,
Vous méritez, ſans doute, la Pucelle ;
Elle a mon cœur comme elle a tous vos vœux,
Rivaux ardens, nous nous craignons tous deux,

Et comme vous je ſuis amant fidèle.
Ça partageons, et rivaux ſans querelle,
Tâtons tous deux de ce morceau friand
Qu'on pourrait perdre en ſe le diſputant.
Conduiſez-moi vers le lit de la belle ;
J'évoquerai le démon du dormir ;
Ses doux pavots vont ſoudain l'aſſoupir,
Et tour à tour nous veillerons pour elle.

INCONTINENT le père au grand cordon
Prend ſon grimoire, évoque le démon,
Qui de Morphée eut autrefois le nom.
Ce peſant diable eſt maintenant en France. (*i*)
Vers le matin, lorſque nos avocats
Vont s'enrouer à commenter Cujas,
Avec meſſieurs il ronfle à l'audience.
L'après-dînée il aſſiſte aux ſermons
Des apprentis dans l'art des Maſſillons,
A leurs trois points, à leurs citations,
Aux lieux communs de leur belle éloquence.
Dans le parterre il vient bâiller le ſoir.

AUX cris du moine il monte en ſon char noir,
Par deux hiboux traîné dans la nuit ſombre.
Dans l'air il gliſſe, et doucement fend l'ombre.
Les yeux fermés, il arrive en bâillant,
Se met ſur Jeanne, et tâtonne et s'étend ;
Et ſecouant ſon pavot narcotique,
Lui ſouffle au ſein vapeur ſoporifique.

Tel on nous dit que le moine Girard, (*k*)
En confeſſant la gentille Cadière,
Inſinuait de ſon ſouffle paillard
De diablotaux une ample fourmillière.

Nos deux galans, pendant ce doux ſommeil,
Aiguillonnés du démon du réveil,
Avaient de Jeanne ôté la couverture.
Déjà trois dès roulant ſur ſon beau ſein,
Vont décider, au jeu de ſaint Guilain,
Lequel des deux doit tenter l'aventure.
Le moine gagne ; un ſorcier eſt heureux :
Le Grisbourdon ſe ſaiſit des enjeux ;
Il fond ſur Jeanne. O ſoudaine merveille !
Denis arrive, et Jeanne ſe réveille.
O Dieu, qu'un ſaint fait trembler tout pécheur !
Nos deux rivaux ſe renverſent de peur.
Chacun d'eux fuit, emportant dans le cœur
Avec la crainte un déſir de mal faire.
Vous avez vu, ſans doute, un commiſſaire
Cherchant de nuit un couvent de Vénus ;
Un jeune eſſaim de tendrons demi-nus
Saute du lit, s'eſquive, ſe dérobe
Aux yeux hagards du noir pédant en robe.
Ainſi fuyaient mes paillards confondus.

Denis s'avance et reconforte Jeanne,
Tremblante encor de l'attentat profane.

Puis il lui dit : Vaſe d'élection,
Le Dieu des rois, par tes mains innocentes,
Veut des Français venger l'oppreſſion,
Et renvoyer dans les champs d'Albion
Des fiers Anglais les cohortes ſanglantes.
Dieu fait changer, d'un ſouffle tout-puiſſant,
Le roſeau frêle en cèdre du Liban,
Sécher les mers, abaiſſer les collines,
Du monde entier réparer les ruines.
Devant tes pas la foudre grondera ;
Autour de toi la terreur volera,
Et tu verras l'ange de la victoire
Ouvrir pour toi les ſentiers de la gloire.
Suis-moi, renonce à tes humbles travaux ; (*l*)
Viens placer Jeanne au nombre des héros.

A ce diſcours terrible et pathétique, (*m*)
Très-conſolant et très-théologique,
Jeanne étonnée, ouvrant un large bec,
Crut quelque temps que l'on lui parlait grec.
La grâce agit : cette auguſtine grâce
Dans ſon eſprit porte un jour efficace.
Jeanne ſentit dans le fond de ſon cœur
Tous les élans d'une ſublime ardeur.
Non, ce n'eſt plus Jeanne la chambrière,
C'eſt un héros, c'eſt une ame guerrière.
Tel un bourgeois humble, ſimple, groſſier,
Qu'un vieux richard a fait ſon héritier,

En un palais fait changer ſa chaumière :
Son air honteux devient démarche fière ;
Les grands ſurpris admirent ſa hauteur,
Et les petits l'appellent monſeigneur. (*n*)

Or pour hâter leur auguſte entrepriſe,
Jeanne et Denis s'en vont droit à l'égliſe.
Lors apparut deſſus le maître-autel
(Fille de Jean, quelle fut ta ſurpriſe !)
Un beau harnois tout frais venu du ciel ;
Des arſenaux du terrible empyrée,
En cet inſtant, par l'archange Michel
La noble armure avait été tirée :
On y voyait l'armet de Débora ; (*o*)
Ce clou pointu, funeſte à Siſara ;
Le caillou rond, dont un berger fidelle
De Goliath entama la cervelle ;
Cette mâchoire avec quoi combattit
Le fier Samſon, qui ſes cordes rompit,
Lorſqu'il ſe vit vendu par ſa donzelle ; (*p*)
Le coutelet de la belle Judith,
Cette beauté ſi galamment perfide,
Qui, pour le ciel, faintement homicide,
Son cher amant maſſacra dans ſon lit.
A ces objets la ſainte émerveillée,
De cette armure eſt bientôt habillée ;
Elle vous prend et caſque et corſelet,
Braſſards, cuiſſarts, baudrier, gantelet,

Lance, clou, dague, épieu, caillou, mâchoire,
Marche, s'effaie, et brûle pour la gloire.

Toute héroïne a beſoin d'un courſier ;
Jeanne en demande au triſte muletier :
Mais auſſitôt un âne ſe préſente,
Au beau poil gris, à la voix éclatante,
Bien étrillé, ſellé, bridé, ferré,
Portant arçons, avec chanfrein doré,
Caracollant, du pied frappant la terre,
Comme un courſier de Thrace ou d'Angleterre.

Ce beau griſon deux ailes poſſédait
Sur ſon échine, et ſouvent s'en ſervait.
Ainſi Pégaſe, au haut des deux collines,
Portait jadis neuf pucelles divines ;
Et l'hippogriffe, à la lune volant,
Portait Aſtolphe au pays de ſaint Jean.
Mon cher lecteur veut connaître cet âne,
Qui vint alors offrir ſa croupe à Jeanne,
Il le ſaura, mais dans un autre chant : (*q*)
Je l'avertis cependant qu'il révère
Cet âne heureux qui n'eſt pas ſans myſtère.

Sur ſon griſon Jeanne a déjà ſauté ;
Sur ſon rayon Denis eſt remonté :
Tous deux s'en vont vers les rives de Loire,
Porter au roi l'eſpoir de la victoire.

L'âne tantôt trotte d'un pied léger,
Tantôt s'élève et fend les champs de l'air.
Le cordelier toujours plein de luxure,
Un peu remis de ſa triſte aventure,
Uſant enfin de ſes droits de ſorcier,
Change en mulet le pauvre muletier,
Monte deſſus, chevauche, pique, et jure
Qu'il ſuivra Jeanne au bout de la nature.
Le muletier en ſon mulet caché,
Bât ſur le dos, crut gagner au marché;
Et du vilain l'ame terreſtre et craſſe,
A peine vit qu'elle eût changé de place.

JEANNE et Denis s'en allaient donc vers Tours
Chercher ce roi plongé dans les amours.
Près d'Orléans, comme enſemble ils paſsèrent,
L'oſt des Anglais de nuit ils traversèrent.
Ces fiers Bretons, ayant bu triſtement,
Cuvaient leur vin, dormaient profondément.
Tout était ivre, et goujats et vedettes:
On n'entendait ni tambours ni trompettes;
L'un dans ſa tente était couché tout nu,
L'autre ronflait ſur ſon page étendu.

ALORS Denis, d'une voix paternelle,
Tint ces propos tout bas à la pucelle:
Fille de bien, tu ſauras que Niſus, (1)
Etant un ſoir aux tentes de Turnus,

Bien

Bien secondé de son cher Euryale,
Rendit la nuit aux Rutulois fatale.
Le même advint au quartier de Rhésus, (*s*)
Quand la valeur du preux fils de Tydée,
Par la nuit noire et par Ulysse aidée,
Sut envoyer, sans danger, sans effort,
Tant de Troyens du sommeil à la mort.
Tu peux jouir de semblable victoire.
Parle, dis-moi, veux-tu de cette gloire?
Jeanne lui dit : Je n'ai point lu l'histoire;
Mais je serais d'un courage bien bas,
De tuer gens qui ne combattent pas.
Disant ces mots elle avise une tente
Que les rayons de la lune brillante
Faisaient paraître à ses yeux éblouis,
Tente d'un chef ou d'un jeune marquis :
Cent gros flacons remplis de vin exquis
Sont tout auprès. Jeanne avec assurance
D'un grand pâté prend les vastes débris,
Et boit six coups avec monsieur Denis,
A la santé de son bon roi de France.

La tente était celle de Jean Chandos, (*t*)
Fameux guerrier qui dormait sur le dos.
Jeanne saisit sa redoutable épée,
Et sa culotte en velours découpée.
Ainsi jadis David, aimé de DIEU,
Ayant trouvé Saül en certain lieu,

Et lui pouvant ôter très-bien la vie,
De ſa chemiſe il lui coupa partie,
Pour faire voir à tous les potentats
Ce qu'il put faire, et ce qu'il ne fit pas.
Près de Chandos était un jeune page
De quatorze ans, mais charmant pour ſon âge,
Lequel montrait deux globes faits au tour,
Qu'on aurait pris pour ceux du tendre Amour.
Non loin du page était une écritoire,
Dont ſe ſervait le jeune homme après boire,
Quand tendrement quelques vers il feſait
Pour la beauté qui ſon cœur ſéduiſait.
Jeanne prend l'encre, et ſa main lui deſſine
Trois fleurs de lis, juſte deſſous l'échine;
Préſage heureux du bonheur des Gaulois,
Et monument de l'amour de ſes rois.
Le bon Denis voyait, ſe pâmant d'aiſe,
Les lis français ſur une feſſe anglaiſe.
Qui fut penaud le lendemain matin?
Ce fut Chandos, ayant cuvé ſon vin;
Car s'éveillant, il vit ſur ce beau page
Les fleurs de lis. Plein d'une juſte rage,
Il crie alerte, il croit qu'on le trahit;
A ſon épée il court auprès du lit;
Il cherche en vain, l'épée eſt diſparue;
Point de culotte; il ſe frotte la vue,
Il gronde, il crie, et penſe fermement
Que le grand diable eſt entré dans le camp.

Ah qu'un rayon de ſoleil et qu'un âne,
Cet âne ailé qui ſur ſon dos a Jeanne,
Du monde entier feraient bientôt le tour !
Jeanne et Denis arrivent à la cour.
Le doux prélat ſait par expérience
Qu'on eſt railleur à cette cour de France.
Il ſe ſouvient des propos inſolens
Que Richemont lui tint dans Orléans,
Et ne veut plus, à pareille aventure,
D'un ſaint évêque expoſer la figure.
Pour ſon honneur il prit un nouveau tour ;
Il s'affubla de la triſte encolure
Du bon Roger, ſeigneur de Baudricour, (*u*)
Preux chevalier et ferme catholique,
Hardi parleur, loyal et véridique,
Malgré cela pas trop mal à la cour.
Eh ! jour de Dieu, dit-il, parlant au prince,
Vous languiſſez au fond d'une province,
Eſclave roi, par l'Amour enchaîné !
Quoi ! votre bras indignement repoſe !
Ce front royal, ce front n'eſt couronné
Que de tiſſus et de myrte et de roſe !
Et vous laiſſez vos cruels ennemis
Rois dans la France et ſur le trône aſſis !
Allez mourir, ou faites la conquête
De vos Etats ravis par ces mutins :
Le diadême eſt fait pour votre tête,
Et les lauriers n'attendent que vos mains.

Dieu dont l'eſprit allume mon courage,
Dieu dont ma voix annonce le langage,
De ſa faveur eſt prêt à vous couvrir.
Oſez le croire, oſez vous ſecourir :
Suivez du moins cette auguſte amazone,
C'eſt votre appui, c'eſt le ſoutien du trône,
C'eſt par ſon bras que le maître des rois
Veut rétablir nos princes et nos lois.
Jeanne avec vous chaſſera la famille
De cet anglais ſi terrible et ſi fort :
Devenez homme ; et ſi c'eſt votre ſort
D'être à jamais mené par une fille,
Fuyez au moins celle qui vous perdit,
Qui votre cœur dans ſes bras amollit ;
Et digne enfin de ce ſecours étrange,
Suivez les pas de celle qui vous venge.
Un roi de France eut toujours dans le cœur (*)
Avec l'amour un très-grand fond d'honneur.
Du vieux ſoldat le diſcours pathétique
A diſſipé ſon ſommeil léthargique,
Ainſi qu'un ange un jour du haut des airs
De ſa trompette ébranlant l'univers,
Rouvrant la tombe, animant la pouſſière,
Rappellera les morts à la lumière :
Charle éveillé, Charle bouillant d'ardeur,
Ne lui répond qu'en s'écriant aux armes.
Les ſeuls combats à ſes yeux ont des charmes.
Il prend ſa pique, il brûle de fureur.

BIENTOT après la première chaleur
De ces tranſports où ſon ame eſt en proie,
Il voulut voir ſi celle qu'on envoie
Vient de la part du Diable ou du Seigneur,
Ce qu'il doit croire, et ſi ce grand prodige
Eſt en effet ou miracle ou preſtige.
Donc ſe tournant vers la fière beauté,
Le roi lui dit d'un ton de majeſté,
Qui confondrait toute autre fille qu'elle :
Jeanne, écoutez ; Jeanne, êtes-vous pucelle ?
Jeanne lui dit : O grand Sire, ordonnez
Que médecins, lunettes ſur le nez,
Matrones, clercs, pédans, apothicaires,
Viennent ſonder ces féminins myſtères ;
Et ſi quelqu'un ſe connaît à cela,
Qu'il trouſſe Jeanne, et qu'il regarde là.
A ſa réponſe et ſage et meſurée,
Le roi vit bien qu'elle était inſpirée.
Or ſus, dit-il, ſi vous en ſavez tant,
Fille de bien, dites-moi dans l'inſtant
Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle ;
Mais parlez net. Rien du tout, lui dit-elle.
Le roi ſurpris ſoudain s'agenouilla,
Cria tout haut miracle, et ſe ſigna.
Incontinent la cohorte fourrée,
Bonnet en tête, Hippocrate à la main,
Vient obſerver le pur et noble ſein
De l'amazone à leurs regards livrée : (*y*)

On la met nue ; et monſieur le doyen,
Ayant le tout conſidéré très-bien,
Deſſus, deſſous, expédie à la belle
En parchemin un brevet de pucelle.

L'ESPRIT tout fier de ce brevet ſacré,
Jeanne ſoudain d'un pas délibéré
Retourne au roi, devant lui s'agenouille,
Et déployant la ſuperbe dépouille
Que ſur l'Anglais elle a priſe en paſſant :
Permets, dit-elle, ô mon maître puiſſant,
Que ſous tes lois la main de ta ſervante
Oſe venger la France gémiſſante.
Je remplirai les oracles divins :
J'oſe à tes yeux jurer par mon courage,
Par cette épée et par mon pucelage,
Que tu feras huilé bientôt à Reims.
Tu chaſſeras les anglaiſes cohortes,
Qui d'Orléans environnent les portes.
Viens accomplir tes auguſtes deſtins,
Viens, et de Tours abandonnant la rive,
Dès ce moment ſouffres que je te ſuive.

LES courtiſans autour d'elle preſſés,
Les yeux au ciel et vers Jeanne adreſſés,
Battent des mains, l'admirent, la ſecondent.
Cent cris de joie à ſon diſcours répondent.
Dans cette foule il n'eſt point de guerrier
Qui ne voulût lui ſervir d'écuyer,

Porter ſa lance et lui donner ſa vie ;
Il n'en eſt point qui ne ſoit poſſédé
Et de la gloire, et de la noble envie
De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.
Prêt à partir chaque officier s'empreſſe :
L'un prend congé de ſa vieille maîtreſſe ;
L'un ſans argent va droit à l'uſurier ;
L'autre à ſon hôte, et compte ſans payer.
Denis a fait déployer l'oriflamme. (z)
A cet aſpect le roi Charles s'enflamme
D'un noble eſpoir à ſa valeur égal.
Cet étendard aux ennemis fatal,
Cette héroïne, et cet âne aux deux ailes,
Tout lui promet des palmes immortelles.

DENIS voulut, en partant de ces lieux,
Des deux amans épargner les adieux.
On eût verſé des larmes trop amères,
On eût perdu des heures toujours chères.

AGNÈS dormait, quoiqu'il fût un peu tard :
Elle était loin de craindre un tel départ.
Un ſonge heureux, dont les erreurs la frappent,
Lui retraçait des plaiſirs qui s'échappent.
Elle croyait tenir entre ſes bras
Le cher amant dont elle eſt ſouveraine ;
Songe flatteur, tu trompais ſes appas :
Son amant fuit, et ſaint Denis l'entraîne.

Tel dans Paris un médecin prudent
Force au régime un malade gourmand,
A l'appétit ſe montre inexorable,
Et ſans pitié le fait ſortir de table.

Le bon Denis eut à peine arraché
Le roi de France à ſon charmant péché,
Qu'il courut vîte à ſon ouaille chère,
A ſa pucelle, à ſa fille guerrière.
Il a repris ſon air de bienheureux,
Son ton dévot, ſes plats et courts cheveux,
L'anneau béni, la croſſe paſtorale,
Ses gants, ſa croix, ſa mitre épiſcopale:
Va, lui dit-il, ſers la France et ton roi;
Mon œil benin ſera toujours ſur toi.
Mais au laurier du courage héroïque,
Joins le roſier de la vertu pudique.
Je conduirai tes pas dans Orléans.
Lorſque Talbot, le chef des mécréans,
Le cœur ſaiſi du démon de luxure,
Croira tenir ſa préſidente impure,
Il tombera ſous ton robuſte bras.
Punis ſon crime, et ne l'imite pas.
Sois à jamais dévote avec courage
Je pars, adieu; penſe à ton pucelage.
La belle en fit un ſerment ſolennel;
Et ſon patron repartit pour le ciel.

Fin du ſecond Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT SECOND.

(*a*) Edition de 1756.

C'eſt à l'Amour à nous cueillir la roſe ;
Mes chers amis, ayons tous cet honneur ;
Ainſi ſoit-il ; mais parlons d'autre choſe.
Vers les confins, &c.

(*b*) Il y avait alors ſur toutes les frontières de Lorraine des poteaux aux armes du duc, qui ſont trois alérions ; ils ont été ôtés en 1738.

(*c*) Elle était en effet native du village de Domrémi, fille de *Jean d'Arc* et d'*Iſabeau*, âgée alors de vingt-cinq ans, et ſervante de cabaret ; ainſi ſon père n'était point curé. C'eſt une fiction poëtique qui n'eſt peut-être pas permiſe dans un ſujet grave.

(*d*) *Montait chevaux à poil, et feſait apertiſes qu'autres filles n'ont point coutume de faire*, comme dit la chronique de *Monſtrelet*.

(*e*) On lit dans quelques manuſcrits :

Voici le fait. Le père Grisbourdon,
Grand cordelier, grand chercheur d'aventure,
Prêcheur de nonne, écumant de luxure,
Avait juré ſon froc et ſon cordon,
Son Dieu, ſon diable et Saint-François d'Aſſiſe,
Que dans ſes lacs Jeannette ſerait priſe.
D'une autre part, un large muletier
Non moins hardi, non moins franc du collier, (*)

(*) Il y a dans un autre manuſcrit :

Le jour, la nuit, montrant ſans fin, ſans terme,
Signes certains de l'amour le plus ferme.
Même on a cru qu'à ce puiſſant objet
Notre héroïne enfin s'apprivoiſait.

Groſſièrement ſoupirait pour la belle,
Et par état ſe croyait né pour elle.
L'occaſion, la douce égalité
Feſaient pencher Jeanne de ſon côté.
Mais ſa pudeur triomphait de la flamme,
Qui par les yeux ſe gliſſait dans ſon ame.
Le franciſcain vit ſa naiſſante ardeur;
Mieux qu'elle encore il liſait dans ſon cœur.
Ce moine était grand clerc dans l'art magique,
Art cultivé dans ce beau ſiècle antique,
De nos ſavans en nos jours ignoré,
Car aujourd'hui tout a dégénéré.
En feuilletant, &c.

(*f*) La ſorcellerie était alors ſi en vogue que *Jeanne d'Arc* elle-même fut brûlée depuis comme ſorcière, ſur la requête de la ſorbonne.

(*g*) Figure de *Pallas*, à laquelle le deſtin de Troye était attaché : preſque tous les peuples ont eu de pareilles ſuperſtitions.

(*h*) Edition de 1762 :

J'aurai, dit-il, ma Jeanne en ma puiſſance;
Je ſuis anglais, je dois faire le bien
De mon pays, et plus encor le mien.

(*i*) Edition de 1756 :

Ce peſant diable eſt maintenant en France,
Avec meſſieurs il ronfle à l'audience,
Dans le parterre il vient bâiller le ſoir.

Qu'elle ſentait une ſubtile flamme,
Qui par les yeux ſe gliſſait dans ſon ame.
Je n'en crois rien : mais notre cordelier,
Hardi paillard, étant de plus ſorcier,
Alla trouver ce rival ſi terrible;
Puis il lui tint ce diſcours très-plauſible.
Puiſſant héros, &c.

(*k*) Le jéſuite *Girard*, convaincu d'avoir eu de petites privautés avec la demoiſelle *Cadière*, ſa pénitente, fut accuſé de l'avoir enforcelée en ſoufflant ſur elle. (*Voyez les notes du chant troiſième.*)

(*l*) Edition de 1756 :

„ Suis-moi, renonce à tes humbles travaux ;
„ Charle eſt un Jean, et Jeanne eſt un héros. „
A ce diſcours, &c.

(*m*) Dans l'édition de 1762, et les éditions précédentes, on liſait :

A ce diſcours terrible et pathétique,
Et qui n'eſt point en ſtyle académique,
Jeanne étonnée, ouvrant un large bec,
Crut quelque temps que l'on lui parlait grec.
Dans ce moment un rayon de la grâce
Dans ſon eſprit porte un jour efficace.

Et dans un manuſcrit :

A ce diſcours conſolant et terrible,
Pris mot pour mot des cahiers de la bible, &c.

(*n*) Edition de 1756 :

Telle plutôt cette heureuſe griſette
Que la nature ainſi que l'art forma
Pour le *ſérail* ou bien pour l'opéra,
Qu'une maman aviſée et diſcrète,
Au noble lit d'un fermier éleva,
Et que l'Amour, d'une main plus adroite,
Sous un monarque entre deux draps plaça.
Sa vive allure eſt un vrai port de reine,
Ses yeux fripons s'arment de majeſté,
Sa voix a pris le ton de ſouveraine,
Et ſur ſon rang ſon eſprit s'eſt monté.
Or pour hâter, &c.

(*o*) *Débora* eſt la première femme guerrière dont il ſoit parlé dans le monde. *Jahel*, autre héroïne, enfonça un clou

dans la tête du général *Sizara :* on conserve ce cloû dans plusieurs couvens grecs et latins, avec la mâchoire dont se servit *Samson*, la fronde de *David*, et le couperet avec lequel la célèbre *Judith* coupa la tête du général *Holoferne* ou *Olfern*, après avoir couché avec lui.

(*p*) Edition de 1756, et manuscrit :

Ces pots brillans dont Gédéon défit
De Madian la cohorte infidelle,
Le couperet de la belle Judith,
Cette beauté si saintement perfide
Qui, pour le ciel, galamment homicide,
Son cher amant massacra dans son lit.
Plus d'abondant le sacré cimeterre
Dont le Sauveur voulut que s'armât Pierre
Pour lui donner une oreille à guérir,
Et de son nom laisser un souvenir.

(*q*) Lecteur, qui avez du goût, remarquez que notre auteur, qui en a aussi, et qui est au-dessus des préjugés, rime toujours pour les oreilles plus que pour les yeux. Vous ne le verrez point faire rimer *trône* avec *bonne*, *pâte* avec *patte*, *homme* avec *héaume*. Une brève n'a pas le même son, et ne se prononce pas comme une longue. *Jean* et *chant* se prononcent de même.

(*r*) Aventure décrite dans l'Enéide.

(*s*) Aventure de l'Iliade.

(*t*) L'un des grands capitaines de ce temps-là.

(*u*) Il ne s'appelait point *Roger*, mais *Robert :* cette faute est légère ; ce fut lui qui mena *Jeanne d'Arc* à Tours, en 1429, et qui la présenta au roi. C'était un bon champenois qui n'y entendait pas finesse. Son château était auprès de Brienne en Champagne. J'ai vu sa devise sur la porte de ce pauvre château : c'était un cep de vigne avec la légende, *Beau, dru et court*. On peut juger par-là de l'esprit du temps.

(*x*) Edition de 1756 :

„ Un roi de France a toujours dans le cœur,
„ Malgré le vice, un très-grand fond d'honneur ;

„ Vous l'avez vu dernièrement, mes frères,
„ Lorſque Louis, ſe dérobant des bras
„ De la beauté qu'exorciſait Linières
„ Au bord du Rhin, du fond des Pays-Bas
„ Vint cogner Charle, et braver le trépas. „
Du vieux ſoldat, &c.

(*y*) Effectivement des médecins et des matrones viſitèrent *Jeanne d'Arc*, et la déclarèrent pucelle.

(*z*) Etendard apporté par un ange dans l'abbaye de Saint-Denis, lequel était autrefois entre les mains des comtes de *Vexin*.

Fin des Notes et Variantes du Chant ſecond.

CHANT III.

ARGUMENT.

Description du palais de la Sottise. Combat vers Orléans. Agnès se revêt de l'armure de Jeanne pour aller trouver son amant : elle est prise par les Anglais, et sa pudeur souffre beaucoup.

Ce n'est le tout d'avoir un grand courage,
Un coup d'œil ferme au milieu des combats,
D'être tranquille à l'aspect du carnage,
Et de conduire un monde de soldats ;
Car tout cela se voit en tous climats,
Et tour à tour ils ont cet avantage.
Qui me dira si nos ardens Français,
Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,
Sont plus savans que l'intrépide Anglais ?
Si le Germain l'emporte sur l'Ibère ?
Tous ont vaincu, tous ont été défaits.
Le grand Condé fut vaincu par Turenne ; (*a*)
Le fier Villars fut battu par Eugène ; (*b*)
De Staniſlas le vertueux support,
Ce roi soldat, dom Quichotte du Nord,
Dont la valeur a paru plus qu'humaine,
N'a-t-il pas vu, dans le fond de l'Ukraine,

Puis ſur Bonneau ſe penchant d'un air tendre,
C'en eſt donc fait, dit-elle, on me trahit.

Pucelle Chant 3e.

J.M. Moreau le jeune. Dambrun Sculp.

A Pultava tous ſes lauriers flétris (*c*)
Par un rival, objet de ſes mépris ?

Un beau ſecret ſerait, à mon avis,
De bien ſavoir éblouir le vulgaire,
De s'établir un divin caractère, (*d*)
D'en impoſer aux yeux des ennemis ;
Car les Romains, à qui tout fut ſoumis,
Domptaient l'Europe au milieu des miracles.
Le ciel pour eux prodigua les oracles.
Jupiter, Mars, Pollux et tous les dieux
Guidaient leur aigle et combattaient pour eux.
Le grand Bacchus qui mit l'Aſie en cendre,
L'antique Hercule et le fier Alexandre,
Pour mieux régner ſur les peuples conquis,
De Jupiter ont paſſé pour les fils :
Et l'on voyait les princes de la terre
A leurs genoux redouter le tonnerre,
Tomber du trône et leur offrir des vœux.

Denis ſuivit ces exemples fameux ;
Il prétendit que Jeanne la pucelle
Chez les Anglais paſsât même pour telle ;
Et que Bedfort, et l'amoureux Talbot,
Et Tirconel, et Chandos l'indévot,
Cruſſent la choſe, et qu'ils viſſent dans Jeanne
Un bras divin, fatal à tout profane.

Pour réuſſir en ce hardi deſſein,
Il s'en va prendre un vieux bénédictin,

Non tel que ceux dont le travail immenſe
Vient d'enrichir les libraires de France ;
Mais un prieur engraiſſé d'ignorance,
Et n'ayant lu que ſon miſſel latin :
Frère Lourdis fut le bon perſonnage
Qui fut choiſi pour ce nouveau voyage.
DEVERS la lune, où l'on tient que jadis
Etait placé des fous le paradis, (*f*)
Sur les confins de cet abyme immenſe,
Où le Chaos, et l'Erèbe et la Nuit,
Avant les temps de l'univers produit,
Ont exercé leur aveugle puiſſance,
Il eſt un vaſte et caverneux ſéjour,
Peu careſſé des doux rayons du jour,
Et qui n'a rien qu'une lumière affreuſe,
Froide, tremblante, incertaine et trompeuſe :
Pour toute étoile on a des feux follets.
L'air eſt peuplé de petits farfadets.
De ce pays la reine eſt la Sottiſe.
Ce vieil enfant porte une barbe griſe,
Oeil de travers et bouche à la Danchet. (*g*)
Sa lourde main tient pour ſceptre un hochet,
De l'Ignorance elle eſt, dit-on, la fille.
Près de ſon trône eſt ſa ſotte famille,
Le fol Orgueil, l'Opiniâtreté,
Et la Pareſſe et la Crédulité.
Elle eſt ſervie, elle eſt flattée en reine ;
On la croirait en effet ſouveraine ;

Mais

Mais ce n'eſt rien qu'un fantôme impuiſſant,
Un Chilperic, un vrai roi fainéant.
La Fourberie eſt ſon miniſtre avide.
Tout eſt réglé par ce maire perfide ;
Et la Sottiſe eſt ſon digne inſtrument.
Sa cour plénière eſt à ſon gré fournie
De gens profonds en fait d'aſtrologie,
Sûrs de leur art, à tous momens déçus,
Dupes, fripons, et partant toujours crus.

C'EST-LA qu'on voit les maîtres d'alchimie
Feſant de l'or, et n'ayant pas un ſou,
Les Roſes-croix, et tout ce peuple fou
Argumentant ſur la théologie.

LE gros Lourdis, pour aller en ces lieux,
Fut donc choiſi parmi tous ſes confrères.
Lorſque la nuit couvrait le front des cieux
D'un tourbillon de vapeurs non légères,
Enveloppé dans le ſein du repos,
Il fut conduit au paradis des ſots. (*h*)
Quand il y fut, il ne s'étonna guères :
Tout lui plaiſait, et même en arrivant,
Il crut encore être dans ſon couvent.

IL vit d'abord la ſuite emblématique
Des beaux tableaux de ce ſéjour antique.
Cacodémon, qui ce grand temple orna,
Sur la muraille à plaiſir griffonna

Un long croquis de toutes nos ſottiſes,
Traits d'étourdi, pas de clerc, balourdiſes,
Projets mal faits, plus mal exécutés,
Et tous les mois du mercure vantés.
Dans cet amas de merveilles confuſes,
Parmi ces flots d'impoſteurs et de buſes,
On voit ſur-tout un ſuperbe écoſſais,
Laſs eſt ſon nom ; nouveau roi des Français,
D'un beau papier il porte un diadême,
Et ſur ſon front il eſt écrit *ſyſtème ;* (*i*)
Environné de grands balots de vent,
Sa noble main les donne à tout venant :
Prêtres, catins, guerriers, gens de juſtice,
Lui vont porter leur or par avarice.

Ah quel ſpectacle ! ah vous êtes donc là,
Tendre Eſcobar, ſuffiſant (*k*) Molina,
Petit Doucin, dont la main pateline
Donne à baiſer une bulle divine, (*l*)
Que le Tellier (*m*) lourdement fabriqua,
Dont Rome même en ſecret ſe moqua,
Et qui chez nous eſt la noble origine
De nos partis, de nos diviſions,
Et qui pis eſt de volumes profonds,
Remplis, dit-on, de poiſons hérétiques,
Tous poiſons froids, et tous ſoporifiques.

Les combattans, nouveaux Bellérophons,
Dans cette nuit, montés ſur des chimères,

Les yeux bandés, cherchent leurs adverſaires ;
De longs ſifflets leur ſervent de clairons ;
Et dans leur docte et ſainte frénéſie,
Ils vont frappant à grands coups de veſſie.
Ciel, que d'écrits, de diſquiſitions,
De mandemens et d'explications,
Que l'on explique encor peur de s'entendre !

O chroniqueur des héros du Scamandre,
Toi qui jadis des grenouilles, des rats,
Si doctement as chanté les combats,
Sors du tombeau, viens célébrer la guerre
Que pour la bulle on fera ſur la terre !
Le janſéniſte, eſclave du deſtin,
Enfant perdu de la grâce efficace,
Dans ſes drapeaux porte un Saint-Auguſtin,
Et pour pluſieurs il marche avec audace. (*n*)
Les ennemis s'avancent tout courbés
Deſſus le dos de cent petits abbés.

Ceſſez, ceſſez, ô diſcordes civiles ;
Tout va changer : place, place, imbécilles.
Un grand tombeau ſans ornement, ſans art,
Eſt élevé non loin de Saint-Médard. (*o*)
L'eſprit divin, pour éclairer la France,
Sous cette tombe enferme ſa puiſſance ;
L'aveugle y court, et d'un pas chancelant,
Aux Quinze-vingts retourne en tâtonnant.

Le boiteux vient clopinant ſur la tombe,
Crie *hoſanna*, ſaute, gigotte et tombe.
Le ſourd approche, écoute, et n'entend rien.
Tout auſſitôt de pauvres gens de bien
D'aiſes pâmés, vrais témoins de miracle,
Du bon Pâris baiſent le tabernacle. (*p*)
Frère Lourdis fixant ſes deux gros yeux,
Voit ce ſaint œuvre, en rend grâces aux cieux,
Joint les deux mains, et riant d'un ſot rire,
Ne comprend rien, et toute choſe admire.
Ah ! le voici ce ſavant tribunal,
Moitié prélats et moitié monacal ;
D'inquiſiteurs une troupe ſacrée,
Eſt là pour Dieu de sbires entourée.
Ces ſaints docteurs, aſſis en jugement,
Ont pour habits plumes de chat-huant ;
Oreilles d'âne ornent leur tête auguſte :
Et pour peſer le juſte avec l'injuſte,
Le vrai, le faux, balance eſt dans leurs mains.
Cette balance a deux larges baſſins ;
L'un tout comblé contient l'or qu'ils excroquent,
Le bien, le ſang des pénitens qu'ils croquent ;
Dans l'autre ſont bulles, brefs, oremus,
Beaux chapelets, ſcapulaires, agnus.
Aux pieds bénits de la docte aſſemblée,
Voyez-vous pas le pauvre Galilée : (*q*)
Qui tout contrit leur demande pardon,
Bien condamné pour avoir eu raiſon ?

MURS de Loudun, quel nouveau feu s'allume ?
C'eſt un curé que le bûcher conſume :
Douze faquins ont déclaré ſorcier
Et fait griller meſſire Urbain Grandier. (*r*)

GALIGAÏ, ma chère maréchale, (*s*)
Du parlement, épaulé de maint pair,
La compagnie ignorante et vénale
Te fait chauffer en feu brillant et clair
Pour avoir fait pacte avec Lucifer.
Ah ! qu'aux ſavans notre France eſt fatale !
Qu'il y fait bon croire au pape, à l'enfer,
Et ſe borner à ſavoir ſon *Pater !*
Je vois plus loin cet arrêt authentique, (*t*)
Pour Ariſtote et contre l'émétique.

VENEZ, venez, mon beau père Girard, (*u*)
Vous méritez un long article à part.
Vous voilà donc, mon confeſſeur de fille,
Tendre dévot qui prêchez à la grille ;
Que dites-vous des pénitens appas
De ce tendron converti dans vos bras ?
J'eſtime fort cette douce aventure.
Tout eſt humain, Girard, en votre fait ;
Ce n'eſt pas-là pécher contre nature :
Que de dévots en ont encor plus fait !
Mais, mon ami, je ne m'attendais guère
De voir entrer le diable en cette affaire.

Girard, Girard, tous vos accuſateurs,
Jacobin, carme, et feſeur d'écriture,
Juges, témoins, ennemis, protecteurs,
Aucun de vous n'eſt ſorcier, je vous jure. (*)
Lourdis enfin voit nos vieux parlemens
De vingt prélats brûler les mandemens,
Et par arrêt exterminer la race
D'un certain fou qu'on nomme ſaint Ignace;
Mais, à leur tour, eux-même on les proſcrit:
Queſnel en pleure et ſaint Ignace en rit.
Paris s'émeut à leur deſtin tragique,
Et s'en conſole à l'opéra-comique.
O toi, Sottiſe! ô groſſe déité,
De qui les flancs à tout âge ont porté
Plus de mortels que Cibèle féconde
N'avait jadis donné de dieux au monde,
Qu'avec plaiſir ton grand œil hébété
Voit tes enfans dont ma patrie abonde:
Sots traducteurs, et ſots compilateurs,
Et ſots auteurs, et non moins ſots lecteurs.
Je t'interroge, ô ſuprême puiſſance!
Daigne m'apprendre, en cette foule immenſe,
De tes enfans qui ſont les plus chéris,
Les plus féconds en lourds et plats écrits,
Les plus conſtans à broncher comme à braire
A chaque pas dans la même carrière:
Ah! je connais que tes ſoins les plus doux
Sont pour l'auteur du journal de Trévoux.

TANDIS qu'ainſi Denis, notre bon père,
Devers la lune en ſecret préparait
Contre l'Anglais cet innocent myſtère,
Une autre ſcène en ce moment s'ouvrait
Chez les grands fous du monde ſublunaire.
Charle eſt déjà parti pour Orléans,
Ses étendards flottent au gré des vents.
A ſes côtés Jeanne, le caſque en tête,
Déjà de Reims lui promet la conquête.
Voyez-vous pas ces jeunes écuyers,
Et cette fleur de loyaux chevaliers ?
La lance au poing, cette troupe environne
Avec reſpect notre ſainte amazone.
Ainſi l'on voit le ſexe maſculin
A Fontevraud ſervir le féminin, (*y*)
Le ſceptre eſt là dans les mains d'une femme ;
Et père Anſelme eſt béni par madame.

LA belle Agnès en ces cruels momens,
Ne voyant plus ſon amant qu'elle adore,
Cède au chagrin dont l'excès la dévore ;
Un froid mortel s'empare de ſes ſens.
L'ami Bonneau, toujours plein d'induſtrie,
En cent façons la rappelle à la vie.
Elle ouvre encor ſes yeux, ces doux vainqueurs,
Mais ce n'eſt plus que pour verſer des pleurs :
Puis ſur Bonneau ſe penchant d'un air tendre,
C'en eſt donc fait, dit-elle, on me trahit.

Où va-t-il donc ? que veut-il entreprendre ?
Etait-ce-là le ſerment qu'il me fit,
Lorſqu'à ſa flamme il me fit condeſcendre ?
Toute la nuit il faudra donc m'étendre
Sans mon amant, ſeule au milieu d'un lit : (*z*)
Et cependant cette Jeanne hardie,
Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,
Va contre moi lui prévenir l'eſprit.
Ciel ! que je hais ces créatures fières,
Soldats en jupe, hommaſſes chevalières, (*aa*)
Du ſexe mâle affectant la valeur,
Sans poſſéder les agrémens du nôtre,
A tous les deux prétendant faire honneur,
Et qui ne ſont ni de l'un ni de l'autre.
Diſant ces mots elle pleure et rougit,
Frémit de rage, et de douleur gémit.
La jalouſie en ſes yeux étincelle ;
Puis tout à coup, d'une ruſe nouvelle
Le tendre amour lui fournit le deſſein.
Vers Orléans elle prend ſon chemin,
De dame Alix et de Bonneau ſuivie.
Agnès arrive en une hôtellerie,
Où dans l'inſtant, laſſe de chevaucher,
La fière Jeanne avait été coucher.
Agnès attend qu'en ce logis tout dorme,
Et cependant ſubtilement s'informe
Où couche Jeanne, où l'on met ſon harnois :
Puis dans la nuit ſe gliſſe en tapinois,

De

De Jean Chandos, prend la culotte et paſſe
Ses cuiſſes entre, et l'aiguillette lace ;
De l'amazone elle prend la cuiraſſe.
Le dur acier, forgé pour les combats,
Preſſe et meurtrit ſes membres délicats.
L'ami Bonneau la ſoutient ſous les bras.

La belle Agnès dit alors à voix baſſe :
Amour, Amour, maître de tous mes ſens,
Donne la force à cette main tremblante,
Fais-moi porter cette armure peſante,
Pour mieux toucher l'auteur de mes tourmens.
Mon amant veut une fille guerrière,
Tu fais d'Agnès un ſoldat pour lui plaire :
Je le ſuivrai ; qu'il permette aujourd'hui
Que ce ſoit moi qui combatte avec lui ;
Et ſi jamais la terrible tempête
Des dards anglais vient menacer ſa tête,
Qu'ils tombent tous ſur ces triſtes appas ;
Qu'il ſoit du moins ſauvé par mon trépas ;
Qu'il vive heureux, que je meure pâmée
Entre ſes bras, et que je meure aimée.
Tandis qu'ainſi cette belle parlait,
Et que Bonneau ſes armes lui mettait,
Le roi Charlot à trois milles était.

La tendre Agnès prétend à l'heure même,
Pendant la nuit, aller voir ce qu'elle aime.

Ainſi vêtue et pliant ſous le poids,
N'en pouvant plus, maudiſſant ſon harnois,
Sur un cheval elle s'en va juchée,
Jambe meurtrie, et la feſſe écorchée.
Le gros Bonneau, ſur un normand monté,
Va lourdement, et ronfle à ſon côté.
Le tendre Amour, qui craint tout pour la belle,
La voit partir, et ſoupire pour elle.
Agnès à peine avait gagné chemin,
Qu'elle entendit devers un bois voiſin
Bruit de chevaux, et grand cliquetis d'armes.
Le bruit redouble; et voici des gendarmes,
Vêtus de rouge; et, pour comble de maux,
C'étaient les gens de monſieur Jean Chandos.
L'un d'eux s'avance, et demande *qui vive?*
A ce grand cri notre amante naïve,
Songeant au roi, répondit ſans détour:
Je ſuis Agnès, vive France et l'Amour!
A ces deux noms, que le ciel équitable
Voulut unir du nœud le plus durable,
On prend Agnès et ſon gros confident;
Ils ſont tous deux menés incontinent
A ce Chandos qui, terrible en ſa rage,
Avait juré de venger ſon outrage,
Et de punir les brigands ennemis
Qui ſa culotte et ſon fer avaient pris.
Dans ces momens où la main bienfeſante
Du doux ſommeil laiſſe nos yeux ouverts,

Quand les oiſeaux reprennent leurs concerts,
Qu'on ſent en ſoi ſa vigueur renaiſſante,
Que les déſirs, pères des voluptés,
Sont par les ſens dans notre ame exités;
Dans ces momens, Chandos, on te préſente
La belle Agnès, plus belle et plus brillante
Que le ſoleil au bord de l'Orient.
Que ſentis-tu, Chandos, en t'éveillant,
Lorſque tu vis cette nymphe ſi belle
A tes côtés, et tes grègues ſur elle?
CHANDOS, preſſé d'un aiguillon bien vif,
La dévorait de ſon regard laſcif.
Agnès en tremble, et l'entend qui marmotte
Entre ſes dents: *Je t'aurai, ma culotte!*
A ſon chevet d'abord il la fait ſeoir:
Quittez, dit-il, ma belle priſonnière,
Quittez ce poids d'une armure étrangère.
Ainſi parlant, plein d'ardeur et d'eſpoir,
Il la décaſque, il vous la décuiraſſe:
La belle Agnès s'en défend avec grâce;
Elle rougit d'une aimable pudeur,
Penſant à Charle, et ſoumiſe au vainqueur.
Le gros Bonneau, que le Chandos deſtine
Au digne emploi de chef de ſa cuiſine,
Va dans l'inſtant mériter cet honneur;
Des boudins blancs il était l'inventeur,
Et tu lui dois, ô nation françaiſe!
Pâtés d'anguille, et gigots à la braiſe. (*bb*)

Monsieur Chandos, hélas ! que faites-vous !
Disait Agnès d'un ton timide et doux.
Pardieu, dit-il, (tout héros anglais jure) (*cc*)
Quelqu'un m'a fait une sanglante injure.
Cette culotte est mienne ; et je prendrai
Ce qui fut mien où je le trouverai.
Parler ainsi, mettre Agnès toute nue,
C'est même chose ; et la belle éperdue
Tout en pleurant était entre ses bras,
Et lui disait : non, je n'y consens pas.

Dans l'instant même un horrible fracas
Se fait entendre ; on crie : alerte, aux armes !
Et la trompette, organe du trépas,
Sonne la charge, et porte les alarmes.
A son réveil, Jeanne cherchant en vain
L'affublement du harnois masculin,
Son bel armet ombragé de l'aigrette,
Et son haubert, (*dd*) et sa large braguette, (*ee*)
Sans raisonner saisit soudainement
D'un écuyer le dur accoutrement,
Monte à cheval sur son âne, et s'écrie :
Venez venger l'honneur de la patrie.
Cent chevaliers s'empressent sur ses pas ;
Ils sont suivis de six cents vingt soldats.

Frère Lourdis, en ce moment de crise,
Du beau palais où règne la Sottise,

Eſt deſcendu chez les Anglais guerriers,
Environné d'atomes tout groſſiers,
Sur ſon gros dos portant balourderies,
Oeuvres de moine et belles âneries.
Ainſi bâté, ſitôt qu'il arriva,
Sur les Anglais ſa robe il ſecoua
Son ample robe; et dans leur camp verſa
Tous les tréſors de ſa craſſe ignorance,
Tréſors communs au bon pays de France.
Ainſi des nuits la noire déité,
Du haut d'un char d'ébène marqueté,
Répand ſur nous les pavots et les ſonges,
Et nous endort dans le ſein des menſonges.

Fin du troiſième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT TROISIEME.

(*a*) A la fameuſe bataille des Dunes, près de Dunkerque.

(*b*) A Malplaquet, près de Mons, en 1709.

Dans l'édition de 1756, au lieu de ces deux vers, on lit:

Le grand Condé fut battu par Turenne;
Créqui vaincu fut enſuite vainqueur;
L'heureux Villars, fanfaron plein de cœur,
Gagna le quitte ou double avec Eugène.
De Staniſlas, &c.

Il eſt aiſé de voir que *gagna le quitte ou double*, et le *fanfaron plein de cœur*, ne ſont pas de M. de *Voltaire*.

(*c*) Auſſi en 1709.

(*d*) Après un *divin caractère*, on liſait dans l'édition de 1756:

Avec cela tout eſt humble et ſoumis.
Voyons comment, dans la grande chronique,
Du fin Jéthro le gendre politique
S'y prit jadis pour être plus que roi.
Aux bonnes gens dont Jacob fut le père,
Gens d'eſprit faible et de robuſte foi,
Il dit que DIEU, lui montrant ſon derrière,
L'endoctrinait ſur l'admirable loi
Qui le devait, et les fils de ſon frère,
Entretenir pour jamais à rien faire;
Qu'il lui dictait tous les importans cas
Où les lépreux, les femmes bien appriſes
Devaient changer de robe et de chemiſes,
Paraître en rue ou reſter dans les draps.

De vingt pétards et d'autant de fuſées
Le feu ſaillant et les brillans éclats,
Sur un rocher caché dans les nuées,
Dont une garde et des ordres exprès
Aux curieux interdiſaient l'accès,
Pour les idiots furent une tempête;
Le peuple au loin admirant le fracas,
Du Tout-Puiſſant crut connaître le bras,
Et treſſaillit pour le hardi prophète.
Le drôle avait étudié ſa bête.
Seul au ſommet du myſtérieux mont,
Comme il voulut il fit la quarantaine;
Puis tout à coup ſe montra dans la plaine,
Cornes de bouc flamboyantes au front.
Du phyſicien le brillant phénomène,
Sur les eſprits fit un effet fort prompt.
Il dit que DIEU roulé dans un buiſſon,
A lui chétif avait donné leçon.
C'en fut aſſez; il vit en révérence
Tout un chacun recevoir ſon ſermon.
On crut du ciel encourir la vengeance,
Si l'on oſait manquer d'obéiſſance
Et de reſpect à monſieur Aaron;
Et des ſtatuts, dont l'auteur malhabile
Eût mérité les petites-maiſons,
Furent des lois que ce peuple imbécille
Crut renfermer le ſort des nations.
Le bon Numa de ſa nymphe ſubtile
S'aida très-bien chez les enfans de Mars;
Le grand Bacchus qui mit l'Aſie en cendre,
L'antique Hercule, et le fier Alexandre,
Et le premier de ces fameux Céſars,
De quelque dieu prétendirent deſcendre.
Ces fiers Romains, à qui tout fut ſoumis,
Domptaient l'Europe au milieu des miracles.
Le ciel pour eux, &c.

Ces vers ſont encore bien moins dans le ſtyle de M. de

Voltaire que dans celui du capucin *Maubert*, ou du propoſant *la Beaumelle*.

(*e*) On lit dans les manuſcrits :

Denis ſuivit ces exemples fameux :
Du merveilleux il ſe ſervit comme eux ;
Il prétendit que Jeanne la pucelle
Chez les Anglais paſsât même pour telle,
Et que Bedford et Talbot et Chandos
Et Tirconel, qui n'étaient pas des ſots,
Cruſſent la choſe, &c.

(*f*) On appelait autrefois *paradis des fous*, *paradis des ſots*, les limbes ; et on plaça dans ces limbes les ames des imbécilles et des petits enfans morts ſans baptême. *Limbe* ſignifie *bord*, *bordure ;* et c'était vers les bords de la lune qu'on avait établi ce paradis. *Milton* en parle ; il fait paſſer le diable par le paradis des ſots : *the paradiſe of fools*.

(*g*) Ceci paraît une alluſion aux fameux couplets de *Rouſſeau*.

Je te vois, innocent Danchet,
Grands yeux ouverts, bouche béante.

Une bouche à la Danchet était devenu une eſpèce de proverbe. Ce *Danchet* était un poëte médiocre, qui a fait quelques pièces de théâtre, &c. Au lieu de ces deux vers, on en trouve deux autres dans quelques manuſcrits :

Oreille longue avec le chef pointu,
Bouche béante, œil louche, pied tortu.
De l'ignorance, &c.

(*h*) Ce ſont les limbes inventés, dit-on, par un nommé *Pierre Chryſologue*. C'eſt-là qu'on envoie tous les petits enfans qui meurent ſans avoir été baptiſés ; car, s'ils meurent à 15 ans, ils ſont damnés ſans difficulté.

(*i*) Le ſyſtême fameux du ſieur *Laſs* ou *Law*, écoſſais, qui bouleverſa tant de fortunes en France depuis 1718 juſqu'à 1720, avait encore laiſſé des traces funeſtes, et l'on s'en reſſentait en 1730, qui fut le temps où nous jugeons que l'auteur commença ce poëme.

(*k*) On connaît assez, par les excellentes *Lettres provinciales*, les casuistes *Escobar* et *Molina*; ce *Molina* est appelé ici *suffisant*, par allusion à la grâce *suffisante* et *versatile*, sur laquelle il avait fait un système absurde, comme celui de ses adversaires.

(*l*) Edition de 1756 :

Donne à baiser une bulle divine ;
Plus d'un prélat la met dévotement
Tout à côté du nouveau testament.
Ciel ! à leurs yeux une cohorte fière
En même temps s'en torche le derrière ;
L'ignatien furieux, éperdu,
Court se saisir du sacré torche-cu.
Dieux ! quels combats ! quels flots d'encre et de bile !
On prêche, on court, on barbouille, on exile.
Toi qui jadis des grenouilles, &c.

(*m*) *Le Tellier*, jésuite, fils d'un procureur de Vire en Basse-Normandie, confesseur de *Louis XIV*, auteur de la *bulle* et de tous les troubles qui la suivirent, exilé pendant la régence, et dont la mémoire est abhorrée de nos jours. Le père *Doucin* était son premier ministre.

(*n*) Les jansénistes disent que le messie n'est venu que pour plusieurs.

(*o*) Ceci désigne les convulsionnaires, et les miracles attestés par des milliers de jansénistes, miracles dont *Carré de Mongeron* fit imprimer un gros recueil qu'il présenta au roi *Louis XV*.

(*p*) Le bon *Pâris* était un diacre imbécille, mais qui, étant un des jansénistes les plus zélés, et les plus accrédités parmi la populace, fut regardé comme un saint par cette populace. Ce fut vers l'an 1724 qu'on imagina d'aller prier sur la tombe de ce bon homme, au cimetière d'une église de Paris, érigée à un saint *Médard*, qui d'ailleurs est peu connu. Ce saint *Médard* n'avait jamais fait de miracles; mais l'abbé *Pâris* en fit une multitude. Le plus marqué est celui que madame la duchesse du *Maine* célébra dans cette chanson :

Un décroteur à la royale
Du talon gauche eſtropié
Obtint pour grâce ſpéciale
D'être boiteux de l'autre pied.

Ce ſaint *Pâris* fit trois ou quatre cents miracles de cette eſpèce : il aurait reſſuſcité des morts ſi on l'avait laiſſé faire ; mais la police y mit ordre ; de-là ce diſtique connu :

De par le roi, défenſe à DIEU
D'opérer miracle en ce lieu.

(*q*) *Galilée*, le fondateur de la philoſophie en Italie, fut condamné par la congrégation du Saint-Office, mis en priſon, et traité très-durement, non-ſeulement comme hérétique, mais comme ignorant, pour avoir démontré le mouvement de la terre.

(*r*) *Urbain Grandier*, curé de Loudun, condamné au feu, en 1629 par une commiſſion du conſeil, pour avoir mis le diable dans le corps de quelques religieuſes. Un nommé *la Ménardaie* a été aſſez imbécille pour faire imprimer, en 1749, un livre dans lequel il croit prouver la vérité de ces poſſeſſions.

(*s*) *Eléonore Galigaï*, fille de grande qualité, attachée à la reine *Marie de Médicis*, et ſa dame d'honneur, épouſe de *Concino Concini*, florentin, marquis d'Ancre, maréchal de France, fut non-ſeulement décapitée à la Grève, en 1617, comme il eſt dit dans l'abrégé chronologique de l'hiſtoire de France, mais fut brûlée comme ſorcière, et ſes biens furent donnés à ſes ennemis. Il n'y eut que cinq conſeillers qui, indignés d'une horreur ſi abſurde, ne voulurent pas aſſiſter au jugement.

(*t*) Le parlement, ſous *Louis XIII*, défendit, ſous peine des galères, qu'on enſeignât une autre doctrine que celle d'*Ariſtote*, et défendit enſuite l'émétique, mais ſans condamner aux galères les médecins ni les malades. *Louis XIV* fut guéri à Calais par l'émétique, et l'arrêt du parlement perdit de ſon crédit.

(*u*) L'hiſtoire du jéſuite *Girard* et de la *Cadière* eſt aſſez publique ; le jéſuite fut condamné au feu comme ſorcier par la moitié du parlement d'Aix, et abſous par l'autre moitié.

(*x*) Edition de 1756 :

Aucun de vous n'eſt ſorcier, je vous jure.
Lourdis était auſſi dans ce tableau :
Mais à ſes yeux il n'en put rien paraitre.
Il ne vit rien. Le cas n'eſt pas nouveau ;
Le plus habile a peine à s'y connaître.
Quand vers la lune ainſi l'on préparait
Contre l'Anglais, &c.

(*y*) *Fontevraud*, *Fontevraux*, *Fons-Ebraldi*, eſt un bourg en Anjou, à trois lieues de Saumur, connu par une célèbre abbaye de filles, chef-d'ordre, érigée par *Robert d'Arbriſſel*, né en 1047, et mort en 1117. Après avoir fixé ſes tabernacles à la forêt de Fontevraud, il parcourut nus pieds les provinces du royaume, afin d'exhorter à la pénitence les filles de joie, et de les attirer dans ſon cloître ; il fit de grandes converſions en ce genre, entre autres dans la ville de Rouen. Il perſuada à la célèbre reine *Bertrade* de prendre l'habit de Fontevraud, et il établit ſon ordre par toute la France. Le pape *Paſchal II* le mit ſous la protection du ſaint ſiége, en 1106. *Robert*, quelque temps avant ſa mort, en conféra le généralat à une dame nommée *Pétronille du Chemille*, et voulut que toujours une femme ſuccédât à une autre femme dans la dignité de chef de l'ordre, commandant également aux religieux comme aux religieuſes. Trente-quatre ou trente-cinq abbeſſes ont ſuccédé juſqu'à ce jour à *Pétronille*, parmi leſquelles on compte quatorze princeſſes, et dans ce nombre cinq de la maiſon de *Bourbon*. Voyez ſur cela *Sainte-Marthe*, dans le quatrième volume du *Gallia chriſtiana*, et le *Clypeus ordinis Fontebraldenſis* du père de la *Mainferme*.

(*z*) Edition de 1756 :

Jeanne en ces lieux conduite par l'Envie,
Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,
Portant culotte et brayette au-devant,
Large brayette, inutile ornement,
Jeanne la brune, en gendarme vêtue,
Va déſormais lui faſciner la vue ;
Jeanne plaira, moi je ſerai perdue.
Diſant ces mots, &c.

(*aa*) Il y a grande apparence que l'auteur a ici en vue les héroïnes de l'*Arioſte* et du *Taſſe*. Elles devaient être un peu mal-propres ; mais les chevaliers n'y regardaient pas de ſi près.

(*bb*) Edition de 1756 :

. . . . . *Et gigots à la braiſe.*
La dame Alix, malgré ſon teint flétri,
Parut encore à la troupe bretonne
De bonne priſe ; et Robert Makarti,
Brave écoſſais, vaillant chef de parti,
Dedans ſa tente emmena tôt la bonne.
Monſieur Chandos, &c.

(*cc*) Les Anglais jurent *by God*, *God damn me*, *blood*, &c. les Allemands *ſacrament ;* les Français, par un mot qui eſt au jurement des Italiens ce que l'action eſt à l'inſtrument ; les Eſpagnols, *voto à Dios*. Un révérend père récollet a fait un livre ſur les juremens de toutes les nations, qui ſera probablement très-exact et très-inſtructif : on l'imprime actuellement.

(*dd*) *Haubert*, *aubergeon*, cotte d'armes ; elle était d'ordinaire compoſée de mailles de fer, quelquefois couvertes de ſoie ou de laine blanche ; elle avait des manches larges, et un gorgerin. Les fiefs de haubert ſont ceux dont le ſeigneur avait droit de porter cette cotte.

(*ee*) *Braguettes*, de *braye*, *bracca*. On portait de longues braguettes détachées du haut-de-chauſſes ; et ſouvent au fond de ces braguettes on portait une orange qu'on préſentait aux dames. *Rabelais* parle d'un beau livre intitulé : *De la dignité des braguettes ;* c'était la prérogative diſtinctive du ſexe le plus noble ; c'eſt pourquoi la ſorbonne préſenta requête pour faire brûler la Pucelle, attendu qu'elle avait porté culotte avec braguette. Six évêques de France, aſſiſtés de l'évêque de Vincheſter, la condamnèrent au feu ; ce qui était bien juſte : c'eſt dommage que cela n'arrive pas plus ſouvent ; mais il ne faut déſeſpérer de rien.

Fin des Notes et Variantes du Chant troiſième.

Languiſſamment le beau Bâtard lorgnait.
Et pour lui ſeul ſon grand cœur gémiſſait.

Pucelle Chant 4e

Deſſiné par J. M.z Moreau le jeune. 1789. *Gravé par L. M.z Halbou.*

CHANT IV.

ARGUMENT.

Jeanne et Dunois combattent les Anglais. Ce qui leur arrive dans le château d'Hermaphrodix.

Si j'étais roi, je voudrais être juſte,
Dans le repos maintenir mes ſujets,
Et tous les jours de mon empire auguſte
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.
Que ſi j'étais contrôleur des finances,
Je donnerais à quelques beaux-eſprits,
Par-ci, par-là, de bonnes ordonnances ;
Car après tout leur travail vaut ſon prix.
Que ſi j'étais archevêque à Paris,
Je tâcherais avec le moliniſte
D'apprivoiſer le rude janſéniſte.
Mais ſi j'aimais une jeune beauté,
Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle,
Et chaque jour une fête nouvelle,
Chaſſant l'ennui de l'uniformité,
Tiendrait ſon cœur en mes fers arrêté.
Heureux amans, que l'abſence eſt cruelle !
Que de dangers on eſſuie en amour !

On riſque, hélas! dès qu'on quitte ſa belle,
D'être cocu deux ou trois fois par jour.
Le preux Chandos à peine avait la joie
De s'ébaudir ſur ſa nouvelle proie,
Que tout à coup Jeanne de rang en rang
Porte la mort, et fait couler le ſang.
De Débora la redoutable lance
Perce Dildo ſi fatal à la France,
Lui qui pilla les tréſors de Clairvaux,
Et viola les ſœurs de Fontevraux.
D'un coup nouveau les deux yeux elle crève
A Fonkinar digne d'aller en Grève.
Cet impudent, né dans les durs climats
De l'Hibernie au milieu des frimats,
Depuis trois ans feſait l'amour en France,
Comme un enfant de Rome ou de Florence.
Elle terraſſe et milord Halifax,
Et ſon couſin l'impertinent Borax,
Et Midarblou qui renia ſon père,
Et Bartonay qui fit cocu ſon frère.
A ſon exemple on ne voit chevalier,
Il n'eſt gendarme, il n'eſt bon écuyer,
Qui dix anglais n'enfile de ſa lance.
La mort les ſuit, la terreur les devance:
Ils croyent voir en ce moment affreux
Un dieu puiſſant qui combat avec eux.
Parmi le bruit de l'horrible tempête,
Frère Lourdis criait à pleine tête:

Elle eſt pucelle ; Anglais, frémiſſez tous,
C'eſt ſaint Denis qui l'arme contre vous ;
Elle eſt pucelle ; elle a fait des miracles ;
Contre ſon bras vous n'avez point d'obſtacles :
Vîte à genoux, excrémens d'Albion,
Demandez-lui ſa bénédiction.
Le fier Talbot, écumant de colère,
Incontinent fait empoigner le frère ;
On vous le lie, et le moine content,
Sans s'émouvoir, continuait, criant :
» Je ſuis martyr ; Anglais, il faut me croire ;
» Elle eſt pucelle ; elle aura la victoire. »
L'HOMME eſt crédule, et dans ſon faible cœur
Tout eſt reçu ; c'eſt une molle argile.
Mais que ſur-tout il paraît bien facile
De nous ſurprendre et de nous faire peur !
Du bon Lourdis le diſcours extatique
Fit plus d'effet ſur le cœur des ſoldats,
Que l'amazone et ſa troupe héroïque
N'en avaient fait par l'effort de leurs bras.
Ce vieil inſtinct qui fait croire aux prodiges,
L'eſprit d'erreur, le trouble, les vertiges, (*a*)
La froide crainte, et les illuſions,
Ont fait tourner la tête des Bretons.
De ces Bretons la nation hardie
Avait alors peu de philoſophie ;
Maints chevaliers étaient des eſprits lourds ;
Les beaux-eſprits ne ſont que de nos jours.

Le preux Chandos, toujours plein d'assurance,
Criait aux siens : Conquérans de la France,
Marchez à droite. Il dit, et dans l'instant
On tourne à gauche, et l'on fuit en jurant.
Ainsi jadis dans ces plaines fécondes
Que de l'Euphrate environnent les ondes,
Quand des humains l'orgueil capricieux
Voulut bâtir près des voûtes des cieux, (*b*)
Dieu ne voulant d'un pareil voisinage,
En cent jargons transmua leur langage.
Sitôt qu'un d'eux à boire demandait,
Plâtre ou mortier d'abord on lui donnait,
Et cette gent, de qui dieu se moquait,
Se sépara, laissant là son ouvrage.

On fait bientôt aux remparts d'Orléans
Ce grand combat contre les assiégeans.
La Renommée y vole à tire d'aile,
Et va prônant le nom de la Pucelle :
Vous connaissez l'impétueuse ardeur
De nos Français ; ces fous sont pleins d'honneur :
Ainsi qu'au bal ils vont tous aux batailles.
Déjà Dunois, la gloire des bâtards,
Dunois qu'en Grèce on aurait pris pour Mars,
Et la Trimouille, et la Hire, et Saintrailles,
Et Richemont, sont sortis des murailles,
Croyant déjà chasser les ennemis,
Et criant tous : Où sont-ils ? où sont-ils ?

Ils n'étaient pas bien loin ; car près des portes
Sire Talbot, homme de très-grand ſens,
Pour s'oppoſer à l'ardeur de nos gens,
En embuſcade avait mis dix cohortes.

Sire Talbot a depuis plus d'un jour
Juré tout haut par ſaint George et l'Amour,
Qu'il entrerait dans la ville aſſiégée.
Son ame était vivement partagée :
Du gros Louvet la ſuperbe moitié
Avait pour lui plus que de l'amitié ;
Et ce héros, qu'un noble eſpoir enflamme,
Veut conquérir et la ville et ſa dame.
Nos chevaliers à peine ont fait cent pas
Que ce Talbot leur tombe ſur les bras ;
Mais nos Français ne s'étonnèrent pas.
Champs d'Orléans, noble et petit théâtre
De ce combat terrible, opiniâtre,
Le ſang humain dont vous fûtes couverts
Vous engraiſſa pour plus de cent hivers.
Jamais les champs de Zama, (*c*) de Pharſale, (*d*)
De Malplaquet la campagne fatale, (*e*)
Célèbres lieux couverts de tant de morts,
N'ont vu tenter de plus hardis efforts.
Vous euſſiez vu les lances hériſſées,
L'une ſur l'autre en cent tronçons caſſées ;
Les écuyers, les chevaux renverſés,
Deſſus leurs pieds dans l'inſtant redreſſés ;

Le feu jaillir des coups de cimeterre,
Et du ſoleil redoubler la lumière;
De tous côtés, voler, tomber à bas
Epaules, nez, mentons, pieds, jambes, bras.

Du haut des cieux les anges de la guerre,
Le fier Michel, et l'exterminateur,
Et des Perſans le grand flagellateur, (*f*)
Avaient les yeux attachés ſur la terre,
Et regardaient ce combat plein d'horreur.

Michel alors prit la vaſte balance (*g*)
Où dans le ciel on pèſe les humains;
D'une main sûre il peſa les deſtins,
Et les héros d'Angleterre et de France.
Nos chevaliers peſés exactement,
Légers de poids par malheur ſe trouvèrent:
Du grand Talbot les deſtins l'emportèrent;
C'était du ciel un ſecret jugement.
Le Richemont ſe voit incontinent
Percé d'un trait de la hanche à la feſſe;
Le vieux Saintraille au-deſſus du genou;
Le beau la Hire, ah! je n'oſe dire où,
Mais que je plains ſa gentille maîtreſſe!
Dans un marais la Trimouille enfoncé
N'en put ſortir qu'avec un bras caſſé:
Donc à la ville il fallut qu'ils revinſſent
Tout éclopés, et qu'au lit ils ſe tinſſent.

Voilà comment ils furent bien punis ;
Car ils s'étaient moqués de saint Denis.

Comme il lui plaît Dieu fait justice ou grâce :
Quesnel (*h*) l'a dit, nul ne peut en douter.
Or il lui plut le bâtard excepter
Des étourdis dont il punit l'audace.
Un chacun d'eux, laidement ajusté,
S'en retournait sur un brancard porté,
En maugréant et Jeanne et sa fortune.
Dunois n'ayant égratignure aucune,
Pousse aux Anglais plus prompt que les éclairs :
Il fend leurs rangs, se fait jour à travers,
Passe, et se trouve aux lieux où la Pucelle
Fait tout tomber, où tout fuit devant elle.
Quand deux torrens, l'effroi des laboureurs,
Précipités du sommet des montagnes,
Mêlent leurs flots, assemblent leurs fureurs,
Ils vont noyer l'espoir de nos campagnes :
Plus dangereux étaient Jeanne et Dunois,
Unis ensemble, et frappans à la fois.

Dans leur ardeur si bien ils s'emportèrent,
Si rudement les Anglais ils chassèrent,
Que de leurs gens bientôt ils s'écartèrent.
La nuit survint ; Jeanne et l'autre héros,
N'entendant plus ni Français ni Chandos,
Font tous deux halte en criant *vive France*,
Au coin d'un bois où régnait le silence :

Au clair de lune ils cherchent le chemin,
Ils viennent, vont, tournent, le tout en vain :
Enfin rendus, ainſi que leur monture,
Mourans de faim, et laſſés de chercher,
Ils maudiſſaient la fatale aventure
D'avoir vaincu ſans ſavoir où coucher.
Tel un vaiſſeau ſans voile, ſans bouſſole,
Tournoie au gré de Neptune et d'Eole.
Un certain chien, qui paſſa tout auprès,
Pour les ſauver ſembla venir exprès ;
Ce chien approche, il jappe, il leur fait fête ;
Virant ſa queue, et portant haut ſa tête,
Devant eux marche ; et ſe tournant cent fois,
Il paraiſſait leur dire en ſon patois :
Venez par-là, Meſſieurs, ſuivez-moi vîte ;
Venez, vous dis-je, et vous aurez bon gîte.
Nos deux héros entendirent fort bien
Par ſes façons ce que voulait ce chien.
Ils ſuivent donc, guidés par l'eſpérance,
En priant DIEU pour le bien de la France,
Et ſe feſant tous deux de temps en temps
Sur leurs exploits de très-beaux complimens.
Du coin laſcif d'une vive prunelle
Dunois lorgnait malgré lui la Pucelle ;
Mais il ſavait qu'à ſon bijou caché
De tout l'Etat le ſort eſt attaché,
Et qu'à jamais la France eſt ruinée,
Si cette fleur ſe cueille avant l'année.

Il étouffait noblement ſes déſirs,
Et préférait l'Etat à ſes plaiſirs.
Et cependant, quand la route mal sûre
De l'âne ſaint feſait clocher l'allure,
Dunois ardent, Dunois officieux,
De ſon bras droit retenait la guerrière,
Et Jeanne d'Arc, en clignotant des yeux,
De ſon bras gauche étendu par derrière
Serrait auſſi ce héros vertueux :
Dont il advint, tandis qu'ils chevauchèrent,
Que très-ſouvent leurs bouches ſe touchèrent,
Pour ſe parler tous les deux de plus près
De la patrie et de ſes intérêts.

On m'a conté, ma belle Koniſmare, (*i*)
Que Charles douze, en ſon humeur bizarre,
Vainqueur des rois, et vainqueur de l'amour,
N'oſa t'admettre à ſa brutale cour.
Charles craignit de te rendre les armes ;
Il ſe ſentit, il évita tes charmes :
Mais tenir Jeanne, et ne point y toucher,
Se mettre à table, avoir faim ſans manger,
Cette victoire était cent fois plus belle.
Dunois reſſemble à Robert d'Arbriſſelle, (*k*)
A ce grand ſaint qui ſe plut à coucher
Entre les bras de deux nonnes feſſues,
A careſſer quatre cuiſſes dodues,
Quatre tetons, et le tout ſans pécher.

Au point du jour apparut à leur vue
Un beau palais d'une vaſte étendue :
De marbre blanc était bâti le mur ;
Une dorique et longue colonnade
Porte un balcon formé de jaſpe pur ;
De porcelaine était la baluſtrade.
Nos paladins enchantés, éblouis,
Crurent entrer tout droit en paradis.
Le chien aboie ; auſſitôt vingt trompettes
Se font entendre, et quarante eſtafiers
A pourpoints d'or, à brillantes braguettes,
Viennent s'offrir à nos deux chevaliers.
Très-galamment deux jeunes écuyers
Dans le palais par la main les conduiſent ;
Dans des bains d'or filles les introduiſent
Honnêtement ; puis lavés, eſſuyés,
D'un déjeûner amplement feſtoyés,
Dans de beaux lits brodés ils ſe couchèrent,
Et juſqu'au ſoir en héros ils ronflèrent.

Il faut ſavoir que le maître et ſeigneur
De ce logis, digne d'un empereur,
Etait le fils de l'un de ces génies
Des vaſtes cieux habitans éternels,
De qui ſouvent les grandeurs infinies
S'humaniſaient chez les faibles mortels.
Or cet eſprit, mêlant ſa chair divine
Avec la chair d'une bénédictine,

En avait eu le noble Hermaphrodix,
Grand nécromant, et le très-digne fils
De cet incube et de la mère Alix.
Le jour qu'il eut quatorze ans accomplis,
Son géniteur, descendant de sa sphère,
Lui dit : Enfant, tu me dois la lumière ;
Je viens te voir, tu peux former des vœux ;
Souhaite, parle, et je te rends heureux.
Hermaphrodix né très-voluptueux,
Et digne en tout de sa belle origine,
Dit : Je me sens de race bien divine,
Car je rassemble en moi tous les désirs,
Et je voudrais avoir tous les plaisirs.
De voluptés rassasiez mon ame ;
Je veux aimer comme homme et comme femme,
Etre la nuit du sexe féminin,
Et tout le jour du sexe masculin.
L'incube dit : *Tel sera ton destin ;*
Et dès ce jour la ribaude figure
Jouit des droits de sa double nature. (*l*)
Ainsi Platon, le confident des dieux, (*m*)
A prétendu que nos premiers aïeux,
D'un pur limon pétri des mains divines,
Nés tous parfaits, et nommés androgynes,
Egalement des deux sexes pourvus,
Se suffisaient par leurs propres vertus.

HERMAPHRODIX était bien au-dessus ;

Car ſe donner du plaiſir à ſoi-même,
Ce n'eſt pas là le fort le plus divin ;
Il eſt plus beau d'en donner au prochain,
Et deux à deux eſt le bonheur ſuprême.
Ses courtiſans diſaient que tour à tour
C'était Vénus, c'était le tendre Amour :
De tous côtés ils lui cherchaient des filles,
Des bacheliers ou des veuves gentilles.

HERMAPHRODIX avait oublié net
De demander un don plus néceſſaire,
Un don ſans quoi nul plaiſir n'eſt parfait,
Un don charmant ; eh quoi ? celui de plaire.
DIEU pour punir cet effréné paillard,
Le fit plus laid que Samuël Bernard ;
Jamais ſes yeux ne firent de conquêtes ;
C'eſt vainement qu'il prodiguait les fêtes,
Les longs repas, les danſes, les concerts,
Quelquefois même il compoſa des vers.
Mais quand le jour il tenait une belle,
Et quand la nuit ſa vanité femelle
Se ſoumettait à quelque audacieux,
Le ciel alors trahiſſait tous ſes vœux ;
Il recevait pour toutes embraſſades,
Mépris, dégoûts, injures, rebuſades.
Le juſte ciel lui feſait bien ſentir
Que les grandeurs ne ſont pas du plaiſir.
Quoi ! diſait-il, la moindre chambrière
Tient ſon galant étendu ſur ſon ſein ;

Un

Un lieutenant trouve une conſeillère,
Dans un moutier un moine a ſa nonnain :
Et moi génie, et riche, et ſouverain,
Je ſuis le ſeul dans la machine ronde
Privé d'un bien dont jouit tout le monde !
Lors il jura, par les quatre élémens,
Qu'il punirait les garçons et les belles
Qui n'auraient pas pour lui des ſentimens,
Et qu'il ferait des exemples ſanglans
Des cœurs ingrats, et ſur-tout des cruelles.

Il recevait en roi les ſurvenans :
Et de Saba la reine baſanée, (*n*)
Et Thaleſtris dans la Perſe amenée,
Avaient reçu de moins riches préſens
Des deux grands rois qui brûlèrent pour elles,
Qu'il n'en feſait aux chevaliers errans,
Aux bacheliers, aux gentes demoiſelles.
Mais ſi quelqu'un d'un eſprit trop rétif
Manquait pour lui d'un peu de complaiſance,
S'il lui feſait la moindre réſiſtance,
Il était sûr d'être empalé tout vif.

Le ſoir venu, monſeigneur étant femme,
Quatre huiſſiers de la part de madame
Viennent prier notre aimable bâtard
De vouloir bien deſcendre ſur le tard
Dans l'entreſol, tandis qu'en compagnie
Jeanne ſoupait avec cérémonie.

Le beau Dunois tout parfumé descend
Au cabinet où le soupé l'attend ;
Tel que jadis la sœur de Ptolomée, (o)
De tout plaisir noblement affamée,
Sut en donner à ces Romains fameux,
A ces héros fiers et voluptueux,
Au grand César, au brave ivrogne Antoine ;
Tel que moi-même en ai faits chez un moine,
Vainqueur heureux de ses pesans rivaux,
Quand on l'élut roi tondu de Clairvaux :
Ou tel encore aux voûtes éternelles,
Si l'on en croit frère Orphée et Nason,
Et frère Homère, Hésiode, Platon,
Le dieu des dieux, patron des infidèles,
Loin de Junon soupe avec Sémélé,
Avec Isis, Europe ou Danaé ;
Les plats sont mis sur la table divine
Des belles mains de la tendre Euphrosine,
Et de Thalie, et de la jeune Eglé,
Qui, comme on sait, sont là-haut les trois Graces,
Dont nos pédans suivent si peu les traces.

Le doux nectar est servi par Hébé,
Et par l'enfant du fondateur de Troie, (p)
Qui dans Ida par un aigle enlevé
De son seigneur en secret fait la joie.
Ainsi soupa madame Hermaphrodix
Avec Dunois, juste entre neuf et dix.

MADAME avait prodigué la parure :
Les diamans surchargeaient sa coiffure ;
Son gros cou jaune, et ses deux bras quarrés,
Sont de rubis, de perles entourés ;
Elle en était encor plus effroyable.
Elle le presse au sortir de la table :
Dunois trembla pour la première fois.
Des chevaliers c'était le plus courtois :
Il eût voulu de quelque politesse
Payer au moins les soins de son hôtesse ;
Et du tendron contemplant la laideur,
Il se disait : J'en aurai plus d'honneur.
Il n'en eut point : le plus brillant courage
Peut quelquefois essuyer cet outrage. (*q*)
Hermaphrodix en son affliction
Eut pour Dunois quelque compassion ;
Car en secret son ame était flattée
Des grands efforts du triste champion.
Sa probité, sa bonne intention
Fut cette fois pour le fait réputée.
Demain, dit-elle, on pourra vous offrir
Votre revanche. Allez, faites en sorte
Que votre amour sur vos respects l'emporte,
Et soyez prêt, seigneur, à mieux servir.
DÉJA du jour la belle avant-courrière
De l'orient entr'ouvrait la barrière.
Or vous savez que cet instant préfix
En cavalier changeait Hermaphrodix.

Alors brûlant d'une flamme nouvelle,
Il s'en va droit au lit de la Pucelle,
Les rideaux tire, et lui fourrant au ſein
Sans compliment ſon impudente main, (r)
En lui donnant un baiſer immodeſte,
Attente en maître à ſa pudeur céleſte :
Plus il s'agite, et plus il devient laid.
Jeanne, qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un ſoufflet
A poing fermé ſur ſon vilain viſage.
Ainſi j'ai vu, dans mes fertiles champs,
Sur un pré verd une de mes cavales,
Au poil de tigre, aux taches inégales,
Aux pieds légers, aux jarrets bondiſſans,
Réprimander d'une fière ruade
Un bouriquet de ſa croupe amoureux,
Qui dans ſa lourde et groſſière embraſſade
Dreſſait l'oreille et ſe croyait heureux.
Jeanne en cela fit, ſans doute, une faute ;
Elle devait des égards à ſon hôte.
De la pudeur je prends les intérêts ;
Cette vertu n'eſt point chez moi bannie ;
Mais quand un prince, et ſur-tout un génie,
De vous baiſer a quelque douce envie,
Il ne faut pas lui donner des ſoufflets.
Le fils d'Alix, quoiqu'il fût des plus laids,
N'avait point vu de femme aſſez hardie
Pour l'oſer battre en ſon propre palais.

Il crie, on vient ; ſes pages, ſes valets,
Gardes, lutins, à ſes ordres ſont prêts :
L'un d'eux lui dit que la fière Pucelle
Envers Dunois n'était pas ſi cruelle.
O calomnie ! affreux poiſon des cours,
Diſcours malins, faux rapports, médiſance,
Serpens maudits, ſifflerez-vous toujours
Chez les amans comme à la cour de France ?

NOTRE tyran, doublement outragé,
Sans nul délai voulut être vengé.
Il prononça la ſentence fatale :
Allez, dit-il, amis, qu'on les empale.
On obéit ; on fit incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Jeanne et Dunois, l'honneur de leur patrie,
S'en vont mourir au printemps de leur vie.
Le beau bâtard eſt garrotté tout nu,
Pour être aſſis ſur un bâton pointu.
Au même inſtant une troupe profane
Mène au poteau la belle et fière Jeanne ;
Et ſes ſoufflets, ainſi que ſes appas,
Seront punis par un affreux trépas.
De ſa chemiſe auſſitôt dépouillée,
De coups de fouet en paſſant flagellée,
Elle eſt livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois ſoumis à leurs fureurs,
N'attendant plus que ſon heure dernière,

Fesait à DIEU sa dévote prière ;
Mais une œillade impérieuse et fière,
De temps en temps étonnait les bourreaux,
Et ses regards disaient, c'est un héros.
Mais quand Dunois eut vu son héroïne,
Des fleurs de lis vengeresse divine,
Prête à subir cette effroyable mort,
Il déplora l'inconstance du sort :
De la Pucelle il parcourait les charmes ;
Et regardant les funestes apprêts
De ce trépas, il répandit des larmes,
Que pour lui-même il ne versa jamais.

NON moins superbe, et non moins charitable,
Jeanne aux frayeurs toujours impénétrable,
Languissamment le beau bâtard lorgnait,
Et pour lui seul son grand cœur gémissait.
Leur nudité, leur beauté, leur jeunesse,
En dépit d'eux réveillaient leur tendresse.
Ce feu si doux, si discret et si beau,
Ne s'échappait qu'au bord de leur tombeau :
Et cependant l'animal amphibie,
A son dépit joignant la jalousie,
Fesait aux siens l'effroyable signal
Qu'on empalât le couple déloyal.

DANS ce moment une voix de tonnerre,
Qui fit trembler et les airs et la terre,

Crie : *Arrêtez, gardez-vous d'empaler,*
N'empalez pas. Ces mots font reculer
Les fiers licteurs. On regarde, on aviſe
Sous le portail un grand homme d'égliſe,
Coiffé d'un froc, les reins ceints d'un cordon :
On reconnut le père Grisbourdon.
Ainſi qu'un chien dans la forêt voiſine,
Ayant ſenti d'une adroite narine
Le doux fumet, et tous ces petits corps
Sortant au loin de quelque cerf dix cors,
Il le pourſuit d'une courſe légère,
Et ſans le voir, par l'odorat mené,
Franchit foſſés, ſe gliſſe en la bruyère,
Par d'autres cerfs il n'eſt point détourné :
Ainſi le fils de ſaint François d'Aſſiſe,
Porté toujours ſur ſon lourd muletier,
De la Pucelle a ſuivi le ſentier,
Courant ſans ceſſe, et ne lâchant point priſe.
En arrivant il cria : Fils d'Alix,
Au nom du diable, et par les eaux du Styx,
Par le démon qui fut ton digne père,
Par le pſautier de ſœur Alix ta mère,
Sauve le jour à l'objet de mes vœux ;
Regarde-moi, je viens payer pour deux.
Si ce guerrier et ſi cette pucelle (*s*)
Ont mérité ton indignation,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle ;
Tu ſais quelle eſt ma réputation.

Tu vois de plus cet animal insigne,
Ce mien mulet de me porter si digne;
Je t'en fais don, c'est pour toi qu'il est fait;
Et tu diras, tel moine, tel mulet.
Laissons aller ce gendarme profane;
Qu'on le délie, et qu'on nous laisse Jeanne;
Nous demandons tous deux pour digne prix
Cette beauté dont nos cœurs sont épris. (*t*)

Jeanne écoutait cet horrible langage
En frémissant : sa foi, son pucelage,
Ses sentimens d'amour et de grandeur,
Plus que la vie étaient chers à son cœur.
La grâce encor, du ciel ce don suprême,
Dans son esprit combattait Dunois même.
Elle pleurait, elle implorait les cieux;
Et rougissant d'être ainsi toute nue,
De temps en temps fermant ses tristes yeux,
Ne voyant point, pensait n'être point vue.

Le bon Dunois était désespéré :
Quoi, disait-il, ce pendard décloîtré
Aura ma Jeanne, et perdra ma patrie!
Tout va céder à ce sorcier impie!
Tandis que moi, discret jusqu'à ce jour,
Modestement je cachais mon amour!

Et cependant l'offre honnête et polie
De Grisbourdon, fit un très-bon effet

Sur les cinq ſens, ſur l'ame du génie.
Il s'adoucit, il parut ſatisfait.
Ce ſoir, dit-il, vous et votre mulet,
Tenez-vous prêts : je cède, je pardonne
A ces Français ; je vous les abandonne. (*u*)
Le moine gris poſſédait le bâton
Du bon Jacob, (*x*) l'anneau de Salomon,
Sa clavicule, et la verge enchantée
Des conſeillers-ſorciers de Pharaon,
Et le balai ſur qui parut montée
Du preux Saül la ſorcière édentée,
Quand dans Endor à ce prince imprudent
Elle fit voir l'ame d'un revenant.
Le cordelier en ſavait tout autant ;
Il fit un cercle, et prit de la pouſſière,
Que ſur la bête il jeta par derrière,
En lui diſant ces mots toujours puiſſans
Que Zoroaſtre enſeignait aux Perſans. (*y*)
A ces grands mots dits en langue du diab e,
O grand pouvoir ! ô merveille ineffable !
Notre mulet ſur deux pieds ſe dreſſa,
Sa tête oblongue en ronde ſe changea,
Ses longs crins noirs, petits cheveux devinrent,
Sous ſon bonnet ſes oreilles ſe tinrent.
Ainſi jadis ce ſublime empereur, (*z*)
Dont DIEU punit le cœur dur et ſuperbe,
Devenu bœuf, et ſept ans nourri d'herbe,
Redevint homme et n'en fut pas meilleur.

Du cintre bleu de la céleſte ſphère
Denis voyait avec des yeux de père
De Jeanne d'Arc le déplorable cas ; (*aa*)
Il eût voulu s'élancer ici-bas,
Mais il était lui-même en embarras.
Denis s'était attiré ſur les bras
Par ſon voyage une fâcheuſe affaire.
Saint George était le patron d'Angleterre; (*bb*)
Il ſe plaignit que monſieur ſaint Denis,
Sans aucun ordre et ſans aucun avis,
A ſes Bretons eût fait ainſi la guerre.
George et Denis, de propos en propos,
Piqués au vif en vinrent aux gros mots.
Les ſaints anglais ont dans leur caractère
Je ne ſais quoi de dur et d'inſulaire :
On tient toujours un peu de ſon pays.
En vain notre ame eſt dans le paradis ;
Tout n'eſt pas pur, et l'accent de province
Ne ſe perd point, même à la cour du prince.

Mais il eſt temps, lecteur, de m'arrêter ;
Il faut fournir une longue carrière ;
J'ai peu d'haleine, et je dois vous conter
L'événement de tout ce grand myſtère,
Dire comment ce nœud ſe débrouilla,
Ce que fit Jeanne, et ce qui ſe paſſa
Dans les enfers, au ciel, et ſur la terre.

Fin du quatrième chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT QUATRIEME.

(*a*) Edition de 1756 :

La froide crainte et la confuſion
Sur les Anglais répandent leur poiſon.
Les cris perçans et les clameurs qu'ils jettent,
Les hurlemens que les échos répètent,
Et la trompette, et le ſon des tambours,
Font un vacarme à rendre les gens ſourds.
Le grand Chandos, toujours plein d'aſſurance,
Leur crie : Enfans, conquérans de la France,
Marchez à droite, &c.

(*b*) La tour de Babel fut élevée, comme on ſait, cent vingt ans après le déluge univerſel. *Flavien Joſephe* croit qu'elle fut bâtie par *Nemrod* ou *Nembrod :* le judicieux dom *Calmet* a donné le profil de cette tour élevée juſqu'à onze étages, et il a orné ſon dictionnaire de tailles-douces dans ce goût d'après les monumens : le livre du ſavant juif *Jaleus* donne à la tour de Babel vingt-ſept mille pas de hauteur, ce qui eſt bien vraiſemblable. Pluſieurs voyageurs ont vu les reſtes de cette tour.

Le ſaint patriarche, *Alexandre Eutychius*, aſſure dans ſes annales que ſoixante et douze hommes bâtirent cette tour. Ce fut, comme on le ſait, l'époque de la confuſion des langues : le fameux *Becan* prouve admirablement que la langue flamande fut celle qui retint le plus de l'hébraïque.

(*c*) Remarquez qu'à la bataille de Zama, entre *Publius Scipion* et *Annibal*, il y avait des français qui ſervaient dans l'armée carthaginoiſe, ſelon *Polybe*. Ce *Polybe*, contemporain et ami de *Scipion*, dit que le nombre était égal de part et d'autre ; le chevalier de *Folard* n'en convient pas : il prétend que *Scipion* attaqua en colonnes ; cependant il paraît que la choſe n'eſt pas poſſible, puiſque *Polybe* dit que les troupes combattaient toutes de main à main : c'eſt ſur quoi nous nous en rapportons aux doctes.

(*d*) *Nota bene* qu'à Pharsale *Pompée* avait cinquante-cinq mille hommes, et *César* vingt-deux mille ; le carnage fut grand : les vingt-deux mille césariens, après un combat opiniâtre, vainquirent les cinquante-cinq mille pompéiens : cette bataille décida du sort de la république romaine, et mit sous la puissance du mignon de *Nicomède* la Grèce, l'Asie mineure, l'Italie, les Gaules, l'Espagne, &c. &c.

Cette bataille eut plus de suites que le petit combat de *Jeanne ;* mais enfin c'est *Jeanne*, c'est notre *Pucelle :* sachons gré à notre cher compatriote d'avoir comparé les exploits de cette chère fille à ceux de *César* qui n'avait pas son pucelage. Les révérends pères jésuites n'ont-ils pas comparé saint *Ignace* à *César*, et saint *François Xavier* à *Alexandre ?* ils leur ressemblaient comme les vingt-quatre vieillards de *Pascal* ressemblent aux vingt-quatre vieillards de l'apocalypse : on compare tous les jours le premier roi venu à *César ;* pardonnons donc au grave chantre de notre héroïne, d'avoir comparé un petit choc de bibus aux batailles de Zama et de Pharsale.

(*e*) Il y eut à cette bataille vingt-huit mille sept cents hommes couchés, non pas sur le carreau, comme le dit un historien, mais dans la boue et dans le sang ; ils furent comptés par le marquis de *Crèvecœur*, aide-de-camp du maréchal de *Villars*, chargé de faire enterrer les morts. (Voyez le *Siècle de Louis XIV*, année 1709.)

(*f*) Apparemment que notre profond auteur donne le nom de *persans* aux soldats de *Sennacherib*, qui étaient assyriens, parce que les Persans furent long-temps dominateurs en Assyrie ; mais il est constant que l'ange du Seigneur tua tout seul cent quatre-vingt-cinq mille soldats de l'armée de *Sennacherib*, qui avait l'insolence de marcher contre Jérusalem ; et quand *Sennacherib* vit tous ces corps morts, il s'en retourna. Ceci arriva l'an du monde 3293, comme on dit ; cependant plusieurs doctes prétendent que cette aventure toute simple est de l'an 3295 : nous la croyons de 3296, comme nous le prouverons ci-dessous.

(*g*) Cet endroit paraît imité d'*Homère*. *Milton* fait peser les destins des hommes dans le signe de la balance.

(*h*) Allusion aux sentimens répandus dans les livres de *Quesnel*, prêtre de l'oratoire.

(*i*) *Aurore Konismare*, maîtresse du roi de Pologne *Auguste I*, et mère du célèbre comte de *Saxe*.

(*k*) *Robert d'Arbriſſel*, fondateur du bel ordre de Fontevraud : il convertit, en 1100, d'un coup de filet, par un ſeul ſermon, toutes les filles de joie de la ville de Rouen. Il s'impoſa un nouveau genre de martyre : ce fut de coucher toutes les nuits entre deux jeunes religieuſes pour tromper le diable, qui apparemment le lui rendit bien. Il n'aimait pas la loi ſalique ; car il fit une femme abbé général des moines et moineſſes de ſon ordre.

(*l*) Dans l'édition de 1756, et dans preſque toutes les autres, ce génie ſe nommait *Conculix*. Après *De ſa double nature*, on liſait :

Mais Conculix avait oublié net
De demander un don plus néceſſaire,
Un don ſans quoi nul plaiſir n'eſt parfait,
Un don charmant : eh quoi ? celui de plaire.
DIEU, pour punir ce génie effréné,
Le rendit laid comme un diable incarné ;
Et l'impudique avait deſſous le linge
Odeur de bouc, et poil gris d'un vieux ſinge :
Pour comble enfin, de lui-même charmé,
Il ſe croyait tout fait pour être aimé.
De tous côtés on lui cherchait des belles,
Des bacheliers, des pages, des pucelles ;
Et ſi quelqu'un à ce monſtre laſcif
N'accordait pas le plaiſir malhonnête,
Bouchait ſon nez, ou détournait la tête,
Il était sûr d'être empalé tout vif.

Le ſoir venu, Conculix étant femme,
Un farfadet, de la part de madame,
S'en vint prier monſeigneur le bâtard
A manger caille, oie, et bœuf au gros lard,
Dans l'entreſol, tandis qu'en compagnie
Jeanne ſoupait avec cérémonie.
Le beau Dunois tout parfumé deſcend ;
Chez Conculix un ſouper fin l'attend.
Madame avait prodigué la parure,
Les diamans, &c.

(*m*) Selon *Platon* l'homme fut formé avec les deux ſexes. *Adam* apparut tel à la dévote *Bourignon*, et à ſon directeur *Abadie*.

(*n*) La reine de Saba vint voir *Salomon*, dont elle eut un fils, qui eſt certainement la tige des rois d'Ethiopie, comme cela eſt prouvé. On ne ſait pas ce que devint la race d'*Alexandre* et de *Thaleſtris*.

(*o*) *Cléopâtre*.

(*p*) *Ganymède*.

(*q*) Edition de 1756 :

Lors Conculix, qui le crut impuiſſant,
Chaſſa du lit le guerrier languiſſant,
Et prononça la ſentence fatale,
Criant aux ſiens : Sergens, qu'on me l'empale.
Le beau Dunois vit faire incontinent
Tous les appréts de ce grand châtiment.
Ce fier guerrier, l'honneur de ſa patrie,
S'en va périr au printemps de ſa vie.
Dedans la cour il eſt conduit tout nu,
Pour être aſſis ſur un bâton pointu.
Déjà du jour la belle avant-courrière, &c.

(*r*) Edition de 1756 :

. . . . . Et lui fourrant au ſein
Les doigts velus d'une gluante main,
Il a déjà l'héroïne empeſtée
D'un gros baiſer de ſa bouche infectée.
Plus il s'agite, et plus il devient laid.
Jeanne, qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un ſoufflet,
A poing fermé, ſur ſon vilain viſage.
Le magot tombe, et roule au bas du lit,
Les yeux ſe poche, et le nez ſe meurtrit.
Il crie, il hurle. Une troupe profane
Vient à ſon aide ; on vous empoigne Jeanne ;

On va punir ſa fière cruauté
Par l'inſtrument chez les Turcs uſité.
De ſa chemiſe auſſitôt dépouillée,
De coups de fouet en paſſant déchirée,
Elle eſt livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois, &c.

(*s*) Edition de 1756 :

Si ce guerrier et ſi cette pucelle
N'ont pu remplir avec toi leur devoir,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle ;
D'un cordelier éprouve le pouvoir.
Tu vois, &c.

(*t*) Edition de 1756 :

On vous dira qu'il n'eſt point de femelle,
Tant pudibonde et tant vierge fût-elle,
Qui n'eût été fort aiſe en pareil cas.
Mais la Pucelle aimait mieux le trépas ;
Et ce ſecours infernal et lubrique
Semblait horrible à ſon ame pudique.
Elle pleurait, &c.

(*u*) Edition de 1756 et manuſcrits :

Pour Conculix, le diſcours énergique
Du cordelier fit ſur lui grand effet ;
Il accepta le marché ſéraphique.
Ce ſoir, dit-il, vous et votre mulet,
Tenez-vous prêts ; cependant je pardonne
A ces Français, et vous les abandonne.
Le moine alors, d'un air d'autorité,
Frappa trois coups ſur l'animal bâté,
Puis fit un cercle, et prit de la pouſſière
Que ſur la bête il jeta par derrière,
En lui diſant ces mots toujours puiſſans
Que Zoroaſtre, &c.

(*x*) Les charlatans ont le bâton de *Jacob ;* les magiciens les livres de *Salomon*, intitulés *l'anneau et la clavicule.* Les conſeillers du roi, ſorciers à la cour de *Pharaon*, qui firent les mêmes prodiges que *Moïſe*, s'appelaient *Jannès* et *Mambrès.* On ne ſait pas le nom de la pythoniſſe d'Endor qui évoqua l'ombre de *Samuel ;* mais tout le monde ſait ce que c'eſt qu'une ombre, et que cette femme avait un eſprit *Python* ou de *Python.*

(*y*) *Zoroaſtre*, dont le nom propre eſt *Zerduſt*, était un grand magicien, ainſi qu'*Albert le grand*, *Roger Bacon*, et le révérend père *Grisbourdon.*

(*z*) *Nébucadnetzar*, *Nabuchodonoſor*, fils de *Nabo-Polaſſar*, roi des Chaldéens, aſſiégea Jéruſalem, la prit, et fit charger de fers *Joachim*, roi de Juda, qu'il envoya priſonnier à Babylone, l'an du monde 3429. *Nébucadnetzar* fit un ſonge, et l'oublia ; les magiciens, les aſtrologues ni les ſages ne purent le deviner ; en conſéquence *Arioc*, officier de ſa maiſon, eut ordre de les faire mourir : le jeune *Daniel* devine le ſonge et l'explique ; ce ſonge était une ſtatue, &c. A quelque temps de-là *Nébucadnetzar* fit élever un coloſſe d'or pur, haut de ſoixante coudées, et large de ſix ; il obligea tout ſon peuple aſſemblé d'adorer ce coloſſe au ſon du cor, du clairon, de la harpe, de la ſaquebute et du pſaltérion ; et ſur le refus qu'en firent *Sidrac*, *Miſac* et *Habed-nego*, jeunes hébreux, compagnons de *Daniel*, le roi les fit jeter dans une fournaiſe, qu'on chauffa cette fois-là ſept fois plus qu'à l'ordinaire ; et ils en ſortirent ſains et ſaufs. *Nébucadnetzar* ſongea encore : il vit un arbre grand et fort ; le ſommet touchait les cieux, et les oiſeaux habitaient dans ſes branches. Un ſaint alors deſcendit, et cria : *Coupez l'arbre et l'ébranchez*, &c. *Daniel* expliqua encore ce ſonge ; il prédit au roi qu'il ſerait chaſſé d'entre les hommes, que pendant ſept ans ſon habitation ſerait avec les bêtes, qu'il paîtrait l'herbe comme les bœufs, juſqu'à ce que ſon poil crût comme celui de l'aigle, et ſes ongles comme ceux des oiſeaux ; ce qui arriva. *Tertullien* et ſaint *Auguſtin* diſent que *Nabuchodonoſor* s'imagina être bœuf, par l'effet d'une maladie qu'on nomme *lycanthropie.* Au bout de ſept ans ce prince recouvra ſa raiſon, et remonta ſur le trône : il ne vécut qu'un an depuis ſon rétabliſſement ; mais il l'emploÿa ſi bien, que ſaint *Auguſtin*, ſaint *Jérôme*, ſaint *Epiphane*, *Théodoret*, &c. cités par *Pérérius*, comptent ſur ſon ſalut.

(*aa*) Edition de 1756 :

Denis voyait avec des yeux de père
De Jeanne d'Arc le triſte et piteux cas ;
Faire eût-il dû de Vulcain le faux pas,
Il eût voulu s'élancer ſur la terre.
Mais il était lui-même, &c.

(*bb*) Il ne faut pas confondre *George*, patron d'Angleterre et de l'ordre de la jarretière, avec ſaint *George* le moine, tué pour avoir ſoulevé le peuple contre l'empereur *Zénon*. Notre ſaint *George* eſt le cappadocien, colonel au ſervice de *Dioclétien*, martyriſé, dit-on, en Perſe dans une ville nommée Dioſpole. Mais, comme les Perſans n'avaient point de ville de ce nom, on a placé depuis ſon martyre en Arménie, à Mitylène. Il n'y a pas plus de Mitylène en Arménie que de Dioſpole en Perſe. Mais ce qui eſt conſtant, c'eſt que *George* était colonel de cavalerie, puiſqu'il a encore ſon cheval en paradis.

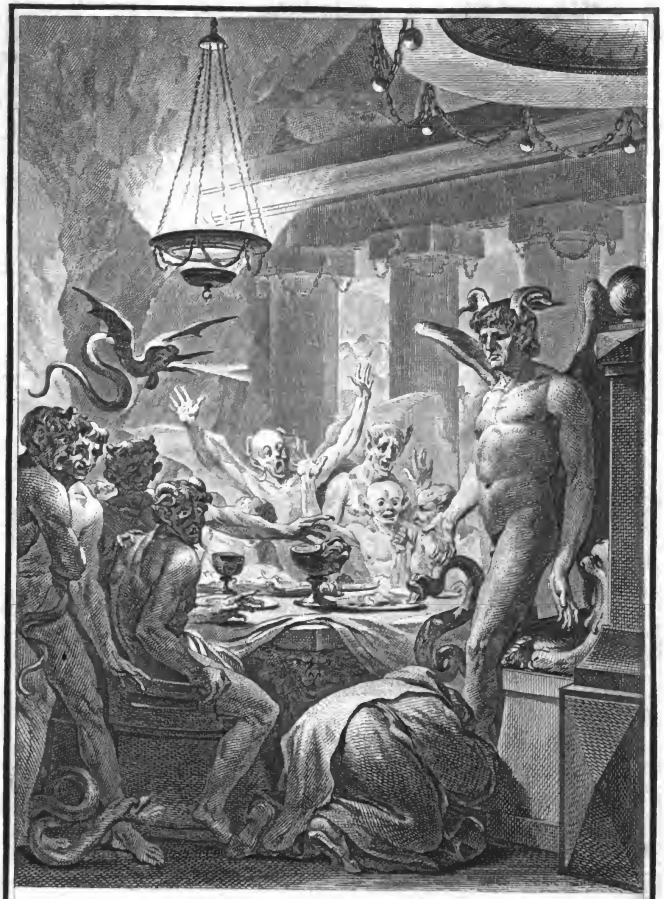
Fin des Notes et Variantes du Chant quatrième.

CHANT V.

ARGUMENT.

Le cordelier Grisbourdon, qui avait voulu violer Jeanne, eſt en enfer très-juſtement. Il raconte ſon aventure aux diables.

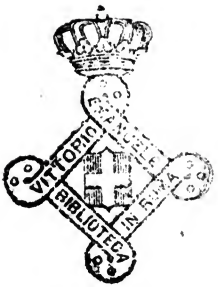
O mes amis, vivons en bons chrétiens!
C'eſt le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.
A ſon devoir il faut enfin ſe rendre.
Dans mon printemps j'ai hanté des vauriens;
A leurs déſirs ils ſe livraient en proie,
Souvent au bal, jamais dans le ſaint lieu,
Soupant, couchant chez des filles de joie,
Et ſe moquant des ſerviteurs de DIEU.
Qu'arrive-t-il? la mort, la mort fatale,
Au nez camard, à la tranchante faulx,
Vient viſiter nos diſeurs de bons mots;
La fièvre ardente, à la marche inégale,
Fille du Styx, huiſſière d'Atropos,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux;
A leur chevet une garde, un notaire,
Viennent leur dire: Allons, il faut partir;
Où voulez-vous, Monſieur, qu'on vous enterre?
Lors un tardif et faible repentir



Le Cordelier plein d'une ſainte horreur,
Baiſe à genoux l'ergot de ſon Seigneur;

Pucelle chant 5.

J. M. Moreau le j.ne inv. 1789 *Baquoy Sculp.*


VITTORIO
BIBLIOTECA

Sort à regret de leur mourante bouche.
L'un à ſon aide appelle ſaint Martin,
L'autre ſaint Roch, l'autre ſainte Mitouche. (*a*)
On pſalmodie, on braille du latin,
On les aſperge, hélas ! le tout en vain.
Aux pieds du lit ſe tapit le malin,
Ouvrant la griffe, et lorſque l'ame échappe
Du corps chétif, au paſſage il la happe,
Puis vous la porte au fin fond des enfers,
Digne ſéjour de ces eſprits pervers.

MON cher lecteur, il eſt temps de te dire
Qu'un jour Satan, ſeigneur du ſombre empire, (*b*)
A ſes vaſſaux donnait un grand régal.
Il était fête au manoir infernal :
On avait fait une énorme recrue,
Et les démons buvaient la bien-venue
D'un certain pape et d'un gros cardinal,
D'un roi du Nord, de quatorze chanoines, (*c*)
Trois intendans, deux conſeillers, vingt moines,
Tout frais venus du ſéjour des mortels,
Et dévolus aux braſiers éternels.
Le roi cornu de la huaille noire
Se déridait entouré de ſes pairs.
On s'enivrait du nectar des enfers,
On fredonnait quelques chanſons à boire,
Lorſqu'à la porte il s'élève un grand cri :
Ah ! bon jour donc, vous voilà, vous voici ;

C'eſt lui, Meſſieurs, c'eſt le grand émiſſaire,
C'eſt Grisbourdon notre féal ami ;
Entrez, entrez, et chauffez-vous ici :
Et bras deſſus, et bras deſſous, beau père,
Beau Grisbourdon, docteur de Luciſer,
Fils de Satan, apôtre de l'enfer.
On vous l'embraſſe, on le baiſe, on le ſerre ;
On vous le porte en moins d'un tour de main,
Toujours baiſé, vers le lieu du feſtin.

SATAN ſe lève, et lui dit : Fils du diable,
O des fraparts ornement véritable, (*d*)
Certes ſi tôt je n'eſpérais te voir ;
Chez les humains tu m'étais néceſſaire.
Qui mieux que toi peuplait notre manoir ?
Par toi la France était mon féminaire ;
En te voyant je perds tout mon eſpoir.
Mais du deſtin la volonté ſoit faite !
Bois avec nous, et prends place à ma draite.

LE cordelier, plein d'une ſainte horreur,
Baiſe à genoux l'ergot de ſon ſeigneur;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaſte et brûlante étendue,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuſe mort, les tourmens, les forfaits;
Trône éternel où ſied l'eſprit immonde,
Abyme immenſe où s'engloutit le monde ;

Sépulcre où gît la docte antiquité,
Eſprit, amour, ſavoir, grâce, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable,
D'enfans du ciel créés tous pour le diable.
Tu ſais, lecteur, qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs rois ſont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle,
Ce bon Trajan, des princes le modèle;
Ce doux Titus, l'amour de l'univers;
Les deux Catons, ces fléaux des pervers;
Ce Scipion maître de ſon courage,
Lui qui vainquit et l'amour et Carthage.
Vous y grillez, ſage et docte Platon,
Divin Homère, éloquent Cicéron;
Et vous, Socrate, enfant de la ſageſſe,
Martyr de DIEU dans la profane Gréce;
Juſte Ariſtide, et vertueux Solon:
Tous malheureux morts ſans confeſſion.

MAIS ce qui plus étonna Grisbourdon,
Ce fut de voir en la chaudière grande
Certains quidams, ſaints ou rois, dont le nom
Orne l'hiſtoire, et pare la légende.
Un des premiers était le roi Clovis. (*e*)
Je vois d'abord mon lecteur qui s'étonne
Qu'un ſi grand roi, qui tout ſon peuple a mis
Dans le chemin du benoît paradis,
N'ait pu jouir du ſalut qu'il nous donne.

Ah! qui croirait qu'un premier roi chrétien
Fût en effet damné comme un païen ?
Mais mon lecteur ſe ſouviendra très-bien
Qu'être lavé de cette eau ſalutaire
Ne ſuffit pas quand le cœur eſt gâté.
Or ce Clovis, dans le crime empâté,
Portait un cœur inhumain, ſanguinaire ;
Et ſaint Rémi ne put laver jamais
Ce roi des Francs, gangrené de forfaits.

PARMI ces grands, ces ſouverains du monde,
Enſevelis dans cette nuit profonde,
On diſcernait le fameux Conſtantin.
Eſt-il bien vrai ? criait avec ſurpriſe
Le moine gris : ô rigueur ! ô deſtin !
Quoi, ce héros fondateur de l'Egliſe,
Qui de la terre a chaſſé les faux dieux,
Eſt deſcendu dans l'enfer avec eux ?
Lors Conſtantin dit ces propres paroles : (*f*)
J'ai renverſé le culte des idoles;
Sur les débris de leurs temples fumans
Au DIEU du ciel j'ai prodigué l'encens;
Mais tous mes ſoins pour ſa grandeur ſuprême
N'eurent jamais d'autre objet que moi-même ;
Les ſaints autels n'étaient à mes regards
Qu'un marchepied du trône des Céſars.
L'ambition, les fureurs, les délices
Etaient mes dieux, avaient mes ſacrifices.

L'or des chrétiens, leurs intrigues, leur ſang,
Ont cimenté ma fortune et mon rang.
Pour conſerver cette grandeur ſi chère,
J'ai maſſacré mon malheureux beau-père.
Dans les plaiſirs, et dans le ſang plongé,
Faible et barbare en ma fureur jalouſe,
Ivre d'amour, et de ſoupçons rongé,
Je fis périr mon fils et mon épouſe.
O Grisbourdon, ne ſois plus étonné
Si comme toi Conſtantin eſt damné. (*g*)

Le révérend de plus en plus admire
Tous les ſecrets du ténébreux empire.
Il voit par-tout de grands prédicateurs,
Riches prélats, caſuiſtes, docteurs,
Moines d'Eſpagne, et nonnains d'Italie.
De tous les rois il voit les confeſſeurs,
De nos beautés il voit les directeurs :
Le paradis ils ont eu dans leur vie.
Il aperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard moitié blanc, moitié noir,
Portant crinière en écuelle arrondie.
Au fier aſpect de cet animal pie,
Le cordelier, riant d'un ris malin,
Se dit tout bas : cet homme eſt jacobin. (*h*)
Quel eſt ton nom ? lui cria-t-il ſoudain.
L'ombre répond d'un ton mélancolique :
Hélas ! mon fils, je ſuis ſaint Dominique. (*i*)

A ce diſcours, à cet auguſte nom,
Vous euſſiez vu reculer Grisbourdon ;
Il ſe ſignait, il ne pouvait le croire.
Comment, dit-il, dans la caverne noire
Un ſi grand ſaint, un apôtre, un docteur !
Vous de la foi le ſacré promoteur,
Homme de DIEU, prêcheur évangélique,
Vous dans l'enfer ainſi qu'un hérétique !
Certes ici la grâce eſt en défaut.
Pauvres humains, qu'on eſt trompé là-haut !
Et puis allez, dans vos cérémonies,
De tous les ſaints chanter les litanies.

LORS repartit avec un ton dolent
Notre eſpagnol au manteau noir et blanc :
Ne ſongeons plus aux vains diſcours des hommes ;
De leurs erreurs qu'importe le fracas ?
Infortunés, tourmentés où nous ſommes,
Loués, fêtés où nous ne ſommes pas :
Tel ſur la terre a plus d'une chapelle,
Qui dans l'enfer rôtit bien triſtement,
Et tel au monde on damne impunément,
Qui dans les cieux a la vie éternelle.
Pour moi, je ſuis dans la noire ſéquelle
Très-juſtement, pour avoir autrefois
Perſécuté ces pauvres Albigeois.
Je n'étais pas envoyé pour détruire,
Et je ſuis cuit pour les avoir fait cuire. (*k*)

OH,

Oh ! quand j'aurais une langue de fer,
Toujours parlant je ne pourrais ſuffire,
Mon cher lecteur, à te nombrer et dire
Combien de ſaints on rencontre en enfer.

Quand des damnés la cohorte rôtie
Eut aſſez fait au fils de ſaint François
Tous les honneurs de leur triſte patrie,
Chacun cria d'une commune voix :
Cher Grisbourdon, conte-nous, conte, conte,
Qui t'a conduit vers une fin ſi prompte ;
Conte-nous donc par quel étonnant cas
Ton ame dure eſt tombée ici-bas.
Meſſieurs, dit-il, je ne m'en défends pas ;
Je vous dirai mon étrange aventure ;
Elle pourra vous étonner d'abord :
Mais il ne faut me taxer d'impoſture ;
On ne ment plus ſitôt que l'on eſt mort.

J'étais là-haut, comme on ſait, votre apôtre ;
Et pour l'honneur du froc, et pour le vôtre,
Je concluais l'exploit le plus galant
Que jamais moine ait fait hors du couvent.
Mon muletier, ah l'animal inſigne !
Ah le grand homme ! ah quel rival condigne ! (*l*)
Mon muletier, ferme dans ſon devoir,
D'Hermaphrodix avait paſſé l'eſpoir.
J'avais auſſi pour ce monſtre femelle,
Sans vanité, prodigué tout mon zèle ;

Le fils d'Alix, ravi d'un tel effort,
Nous laiſſait Jeanne en vertu de l'accord.
Jeanne la forte, et Jeanne la rebelle,
Perdait bientôt ce grand nom de Pucelle ;
Entre mes bras elle ſe débattait,
Le muletier par deſſous la tenait,
Hermaphrodix de bon cœur ricanait.

MAIS croirez-vous ce que je vais vous dire ?
L'air s'entr'ouvrit, et du haut de l'empire
Qu'on nomme ciel (lieux où ni vous ni moi
N'irons jamais, et vous ſavez pourquoi)
Je vis deſcendre, ô fatale merveille!
Cet animal qui porte longue oreille,
Et qui jadis à Balaam parla,
Quand Balaam ſur la montagne alla.
Quel terrible âne ! il portait une ſelle
D'un beau velours, et ſur l'arçon d'icelle
Etait un ſabre à deux larges tranchans :
De chaque épaule il lui ſortait une aîle
Dont il volait, et devançait les vents.
A haute voix alors s'écria Jeanne :
DIEU ſoit loué! voici venir mon âne.
A ce diſcours je fus tranſi d'effroi ;
L'âne à l'inſtant ſes quatre genoux plie,
Lève ſa queue, et ſa tête polie,
Comme diſant à Dunois : monte-moi.
Dunois le monte, et l'animal s'envole

Sur notre tête, et paſſe, et caracole.
Dunois planant, le cimeterre en main,
Sur moi chétif fondit d'un vol ſoudain.
Mon cher Satan, mon ſeigneur ſouverain,
Ainſi, dit-on, lorſque tu fis la guerre
Imprudemment au maître du tonnerre, (*m*)
Tu vis ſur toi s'élancer ſaint Michel,
Vengeur fatal des injures du ciel.

RÉDUIT alors à défendre ma vie,
J'eus mon recours à la ſorcellerie.
Je dépouillai d'un nerveux cordelier
Le ſourcil noir, et le viſage altier.
Je pris la mine, et la forme charmante,
D'une beauté douce, fraîche, innocente;
De blonds cheveux ſe jouaient ſur mon ſein;
De gaze fine une étoffe brillante
Fit entrevoir une gorge naiſſante:
J'avais tout l'art du ſexe féminin.
Je compoſais mes yeux et mon viſage;
On y voyait cette naïveté
Qui toujours trompe, et qui toujours engage.
Sous ce vernis un air de volupté
Eût des humains rendu fou le plus ſage.
J'euſſe amolli le cœur le plus ſauvage;
Car j'avais tout, artifice et beauté.
Mon paladin en parut enchanté.

J'allais périr, ce héros invincible
Avait levé ſon braquemart (*n*) terrible ;
Son bras était à demi-deſcendu,
Et Grisbourdon ſe croyait pourfendu.

DUNOIS regarde, il s'émeut, il s'arrête.
Qui de Méduſe eût vu jadis la tête
Etait en roc mué ſoudainement :
Le beau Dunois changea bien autrement.
Il avait l'ame avec les yeux frappée ;
Je vis tomber ſa redoutable épée :
Je vis Dunois ſentir à mon aſpect
Beaucoup d'amour, et beaucoup de reſpect.
Qui n'aurait cru que j'euſſe eu la victoire?
Mais voici bien le pis de mon hiſtoire.

LE muletier, qui preſſait dans ſes bras
De Jeanne d'Arc les robuſtes appas,
En me voyant ſi gentille et ſi belle,
Brûla ſoudain d'une flamme nouvelle.
Hélas ! mon cœur ne le ſoupçonnait pas
De convoiter des charmes délicats.
Un cœur groſſier connaître l'inconſtance !
Il lâcha priſe, et j'eus la préférence.
Il quitte Jeanne ; ah funeſte beauté !
A peine Jeanne eſt-elle en liberté,
Qu'elle aperçut le brillant cimeterre
Qu'avait Dunois laiſſé tomber par terre.

Du fer tranchant ſa dextre ſe ſaiſit ;
Et dans l'inſtant que le ruſtre infidèle
Quittait pour moi la ſuperbe Pucelle,
Par le chignon Jeanne d'Arc m'abattit,
Et d'un revers la nuque me fendit.
Depuis ce temps je n'ai nulle nouvelle
Du muletier, de Jeanne la cruelle,
D'Hermaphrodix, de l'âne, de Dunois.
Puiſſent-ils tous être empalés cent fois !
Et que le ciel, qui confond les coupables,
Pour mon plaiſir les donne à tous les diables !
Ainſi parlait le moine avec aigreur,
Et tout l'enfer en rit d'aſſez bon cœur.

Fin du cinquième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT CINQUIEME.

(*a*) On disait autrefois *sainte n'y touche*, et on disait bien. On voit aisément que c'est une femme qui a l'air de n'y pas toucher; c'est par corruption qu'on dit *sainte Mitouche*. La langue dégénère tous les jours. J'aurais souhaité que l'auteur eût eu le courage de dire *sainte n'y touche*, comme nos pères.

(*b*) *Satan* est un mot chaldéen, qui signifie à peu-près l'*Arimane* des Perses, le *Typhon* des Egyptiens, le *Pluton* des Grecs, et parmi nous le diable. Ce n'est que chez nous qu'on le peint avec des cornes. Voyez le septième tome *De formâ diaboli* du révérend père *Tambourini*.

(*c*) Dans les premières éditions on lisait:

D'un roi du Nord, de quatorze chanoines,
De deux curés, et de quarante moines.

(*d*) *Frapart*, nom d'amitié que les cordeliers se donnèrent entre eux dès le quinzième siècle. Les doctes sont partagés sur l'étymologie de ce mot; il signifie certainement frappeur robuste, roide joûteur.

(*e*) On ne peut regarder cette damnation de *Clovis*, et de tant d'autres, que comme une fiction poëtique; cependant on peut, moralement parlant, dire que *Clovis* a pu être puni pour avoir fait assassiner plusieurs régas ses voisins, et plusieurs de ses parens; ce qui n'est pas trop chrétien.

(*f*) *Constantin* arracha la vie à son beau-père, à son beau-frère, à son neveu, à sa femme, à son fils, et fut le plus ambitieux, le plus vain, et le plus voluptueux de tous les hommes; d'ailleurs bon catholique: mais il mourut arien, et baptisé par un évêque arien.

(g) Edition de 1756 :

Si comme toi Conſtantin eſt damné,
Ainſi que lui vingt rois fêtés à Rome
Dans ces bas lieux brûleront à jamais.
Le pape eut beau, pour payer leurs bienfaits,
Les mettre en rouge au livre qu'on renomme,
Leur donner jour, et vouloir qu'on les chomme,
Le diable rit de tous ces beaux décrets.
D'après leur vie il leur lut leurs arrêts,
Et chacun d'eux, jugé ſur ſes forfaits,
Rôtit ou boût comme il fut méchant homme.
Riant au nez du ſire Conſtantin,
Le cordelier en fort mauvais latin
Fit compliment, puis en marchant admire
Tous les ſecrets du ténébreux empire.
En même rang que ces fameux brigands
Si ſottement célébrés ſur la terre,
Et juſtement dévoués aux tourmens
Dans les enfers, le très-révérend frère
Vit ſaint Louis, la fleur de nos patrons,
Ce ſaint Louis, le père des Bourbons.
Il maudiſſait la cruelle manie
Qui, ſur la foi d'un fourbe ultramontain,
Lui fit laiſſer à ſon mauvais deſtin,
Sans nuls galans, ſa femme tant jolie,
Pour s'en aller dans la turque Syrie (*)
Aſſaſſiner le pauvre Sarrazin.
Ce roi bigot, inſenſé paladin,
Qui dans le ciel aurait eu belle place,
S'il eût été tout ſimplement chrétien,
Grillait là-bas, et le méritait bien.
Homme pieux ſans être homme de bien,

(*) C'eſt en Egypte que ſaint *Louis* alla faire la guerre, et il mena ſa femme avec lui. Voyez *Joinville*, et concluez que M. de *Voltaire*, qui l'avait lu, n'a pu faire ces vers, d'ailleurs ſi peu dignes de lui.

Laiſſant le vrai pour prendre la grimace,
Il fut toujours au-delà de la grâce,
Et bien plus loin que les commandemens.
Il ſe feſſa, ſe couvrit de la haire,
Il but de l'eau, fit fort mauvaiſe chère;
Onc ne tâta de biſques, d'ortolans;
Onc ne mangea ni perdrix ni faiſans.
Sur un châlit, ſans fermer la paupière,
L'eſprit au ciel, la diſcipline en main,
Il attendit ſouvent le lendemain.
Il eût mieux fait, certes, le pauvre ſire,
De ſe gaudir avec ſa Margoton
Tranquillement au ſein de ſon empire.
C'eſt, ſur ma foi, pour aller au démon,
Un ſot chemin que celui du martyre.
Cet innocent renta les quinze-vingts,
Pour le Moutier dota cent pauvres filles,
Et fonda gîte aux dévots pélerins:
C'eſt bien de quoi le mettre au rang des ſaints!
Mais ſans remords, dans le ſein des familles,
Il répandit de ſes dévotes mains
Les triſtes fruits des combats inhumains,
Et le trépas et l'affreuſe indigence.
Il appauvrit, il dévaſta la France,
Il la remplit de veuves, d'orphelins;
Quel diable eût fait plus de mal aux humains?
Le Grisbourdon le vit, et fut ſe taire.
Dans un réduit, à feu de réverbère,
Il vit bouillir maints grands prédicateurs,
Riches prélats, caſuiſtes, docteurs,
Moines d'Eſpagne et nonnains d'Italie,
De tous les rois les graves confeſſeurs,
De nos beautés les paillards directeurs:
Le paradis ils ont eu dans leur vie.
Dans le foyer d'un grand feu de charbon,
La tête hors d'un énorme chaudron,
Sous un grand feutre en forme de galère,
Le moine vit le féroce Calvin,

Qui des deux yeux, au défaut de la main,
Faiſait la nique à Luther ſon confrère,
Puis menaçait un pontife romain.
A ſon regard farouche, atrabilaire,
On connaiſſait de l'orgueilleux ſectaire
Le mauvais cœur, l'eſprit intolérant,
L'ame jalouſe et digne d'un tyran.
Tout en cuiſant, il ſemblait être encore
Dans ſa cité qu'un galant homme abhorre,
Et que redoute un eſprit dégagé
Des contes vieux et du ſot préjugé,
A voir rôtir Servet le grand apôtre,
Juſte ennemi, toutefois indiſcret,
De ſaint auteur, de ſainte patenôtre,
Rival haï, dont tout le crime était
De raiſonner mieux que lui ne feſait.
Maître Calvin, les yeux chargés d'envie,
Semblait entendre et voir à ſes genoux
Lui crier grâce, et demander la vie,
Ce nivernois, (*) dont il fut ſi jaloux,
Ce ſot prélat, feſeur de boutonnières,
Galant chéri des jeunes chambrières,
Qui préféra les cafards génevois
Aux bonnes gens du pays champenois.
Pendez, pendez, le vilain ſemblait dire;
Baiſer ſoubrette eſt péché dont ma loi
Ne permet point aux huguenots de rire;
Et ce paillard doit périr ſur ma foi,
Pour avoir eu plus de plaiſir que moi.
Le cordelier, d'une voix de tonnerre
Qu'accompagnait un regard furieux,
Lui dit : Maraud, de quel droit ſur la terre
Prétendis-tu punir l'amour heureux ?

(*) *Spifame*, évêque de Nevers, décapité à Genève en 1566. *Calvin* eſt mort en 1564, et il n'était point queſtion de chambrières dans le procès de *Spifame*, qui n'était point réduit à la condition d'artiſan, mais était devenu membre du conſeil des deux cents et de celui des ſoixante. Ceux qui ont fait ces vers n'étaient pas au courant.

Qui t'avoua de la cruelle guerre
Que tu livras à ces enfans des dieux,
Qu'un zèle ardent pour la paix des familles
Conſacre au ſoin de ſoulager les filles ?
Dans la fureur dont il était atteint
Certes le moine allait faire tapage,
Et de Genève à mal mettre le ſaint,
Quand il connut qu'il était dans la cage,
Où de ſa main Lucifer même a peint
Tous les damnés que fournira chaque âge.
Quiconque entrait dans ce damné réduit
Se ſentait tôt animé de l'eſprit;
Il croyait voir, il lui ſemblait entendre
Se démener et gémir les portraits.
De l'avenir pénétrant les ſecrets
Comme prélens, ſans jamais s'y méprendre,
Il les avait dans ſon cerveau frappé;
Et des damnés, chez les races futures,
Il devinait les noires aventures
Mieux que prophète ou démon incarné.
Le Grisbourdon dedans la galerie
Venant calmer ſa clauſtrale furie,
Il aperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard, moitié blanc, moitié noir,
Portant crinière en écuelle arrondie.
Au fier aſpect, &c.

(*k*) Les cordeliers ont été de tout temps ennemis des dominicains.

(*i*) Il ſemble que l'auteur n'ait voulu faire ici qu'une plaiſanterie. Cependant ce *Guſman*, inventeur de l'inquiſition, et que nous appelons *Dominique*, fut réellement un perſécuteur. Il eſt certain que les Languedociens, nommés Albigeois, étaient des peuples fidèles à leur ſouverain, et qu'on leur fit la guerre la plus barbare, uniquement à cauſe de leurs dogmes. Il n'y a rien de plus abominable que de faire périr par le fer et par le feu un prince et ſes ſujets, ſous prétexte qu'ils ne penſent pas comme nous.

(*k*) Edition de 1756.

Non que je ſois condamné ſans retour,
J'eſpère encor me trouver quelque jour
Avec les ſaints au ſéjour de la gloire ;
Mais en ce lieu je fais mon purgatoire.
Oh ! quand j'aurais, &c.

(*l*) *Condigne*, du latin *condignus ;* ce mot ſe trouve dans les auteurs du ſeizième ſiècle.

(*m*) Cette guerre n'eſt rapportée que dans le livre apocryphe ſous le nom d'*Enoch ;* il n'en eſt parlé ailleurs dans aucun livre juif. Le chef de l'armée céleſte était en effet *Michel*, comme le dit notre auteur ; mais le capitaine des mauvais anges n'était point *Satan*, c'était *Semexiah :* on peut excuſer cette inadvertance dans un long poëme.

(*n*) Ancien mot qui ſignifie cimeterre.

Fin des Notes et Variantes du Chant cinquième.

CHANT VI.

ARGUMENT.

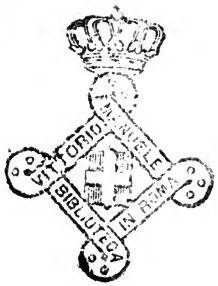
Aventure d'Agnès et de Monroſe. Temple de la Renommée. Aventure tragique de Dorothée.

QUITTONS l'enfer, quittons ce gouffre immonde,
Où Grisbourdon brûle avec Lucifer :
Dreſſons mon vol aux campagnes de l'air,
Et revoyons ce qui ſe paſſe au monde.
Ce monde, hélas ! eſt bien un autre enfer.
J'y vois par-tout l'innocence proſcrite,
L'homme de bien flétri par l'hypocrite ;
L'eſprit, le goût, les beaux arts éperdus,
Sont envolés, ainſi que les vertus.
Une rampante et lâche politique
Tient lieu de tout, eſt le mérite unique.
Le zèle affreux des dangereux dévots
Contre le ſage arme la main des ſots :
Et l'Intérêt ce vil roi de la terre,
Pour qui l'on fait et la paix et la guerre,
Triſte et penſif, auprès d'un coffre-fort
Vend le plus faible aux crimes du plus fort.
Chétifs mortels, inſenſés et coupables,

A ſes genoux le chétif Muletier,
Craignant pour ſoi le ſort du Cordelier,

Pucelle Ch. 6.

J.M. Moreau le J.ne inv. *Triere Sculp.*


VITTORIO EMANUELE
BIBLIOTECA
ROMA

De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir?
Ah malheureux! qui péchez ſans plaiſir,
Dans vos erreurs ſoyez plus raiſonnables;
Soyez au moins des pécheurs fortunés,
Et puiſqu'il faut que vous ſoyez damnés,
Damnez-vous donc pour des fautes aimables.

AGNES Sorel ſut en uſer ainſi.
On ne lui peut reprocher dans ſa vie
Que les douceurs d'une tendre folie.
Je lui pardonne, et je penſe qu'auſſi
DIEU tout clément aura pris pitié d'elle:
En paradis tout ſaint n'eſt pas pucelle;
Le repentir eſt vertu du pécheur.

QUAND Jeanne d'Arc défendait ſon honneur,
Et que du fil de ſa céleſte épée
De Grisbourdon la tête fut coupée,
Notre âne ailé, qui deſſus ſon harnois
Portait en l'air le chevalier Dunois,
Conçut alors le caprice profane
De l'éloigner, et de l'ôter à Jeanne.
Quelle raiſon en avait-il? l'amour;
Le tendre amour, et la naiſſante envie
Dont en ſecret ſon ame était ſaiſie.
L'ami lecteur apprendra quelque jour
Quel trait de flamme, et quelle idée hardie
Preſſait déjà ce héros d'Arcadie.

L'ANIMAL ſaint eut donc la fantaiſie
De s'envoler devers la Lombardie ;
Le bon Denis en ſecret conſeilla
Cette eſcapade à ſa monture ailée ;
Vous demandez, lecteur, pourquoi cela ?
C'eſt que Denis lut dans l'ame troublée
De ſon bel âne, et de ſon beau bâtard.
Tous deux brûlaient d'un feu qui tôt ou tard
Aurait pu nuire à la cauſe commune,
Perdre la France, et Jeanne, et ſa fortune.
Denis penſa que l'abſcence et le temps,
Les guériraient de leurs amours naiſſans.
Denis encore avait en cette affaire
Un autre but, une bonne œuvre à faire.
Craignez, lecteur, de blâmer ſes deſſeins ;
Et reſpectez tout ce que font les ſaints.

L'ANE céleſte, où Denis met ſa gloire,
S'envola donc loin des rives de Loire,
Droit vers le Rhône, et Dunois ſtupéfait
A tire d'aile eſt parti comme un trait.
Il regardait de loin ſon héroïne,
Qui toute nue, et le fer à la main,
Le cœur ému d'une fureur divine,
Rouge de ſang ſe frayait un chemin.
Hermaphrodix veut l'arrêter en vain ;
Ses farfadets, ſon peuple aérien,
En cent façons volent ſur ſon paſſage.

Jeanne s'en moque, et paſſe avec courage.
Lorſqu'en un bois quelque jeune imprudent
Voit une ruche, et s'approchant admire
L'art étonnant de ce palais de cire ;
De toutes parts un eſſaim bourdonnant
Sur mon badaud s'en vient fondre avec rage;
Un peuple ailé lui couvre le viſage :
L'homme piqué court à tort, à travers,
De ſes deux mains il frappe, il ſe démène,
Diſſipe, tue, écraſe par centaine
Cette canaille habitante des airs.
C'était ainſi que la Pucelle fière
Chaſſait au loin cette foule légère.

A ſes genoux le chétif muletier,
Craignant pour ſoi le ſort du cordelier,
Tremble et s'écrie : O Pucelle, ô ma mie !
Dans l'écurie autrefois tant ſervie !
Quelle furie ! épargne au moins ma vie ;
Que les honneurs ne changent point tes mœurs !
Tu vois mes pleurs, ah Jeanne ! je me meurs.

JEANNE répond : Faquin, je te fais grâce ;
Dans ton vil ſang, de fange tout chargé,
Ce fer divin ne ſera point plongé.
Végète encore, et que ta lourde maſſe
Ait à l'inſtant l'honneur de me porter :
Je ne te puis en mulet tranſlater ;

Mais ne m'importe ici de ta figure ;
Homme ou mulet, tu feras ma monture.
Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi,
Et je prétends le retrouver en toi ;
Çà qu'on se courbe : elle dit, et la bête
Baisse à l'instant sa chauve et lourde tête,
Marche des mains, et Jeanne sur son dos
Va dans les champs affronter les héros. (*a*)
Pour le Génie, il jura par son père
De tourmenter toujours les bons Français ;
Son cœur navré pencha vers les Anglais ;
Il se promit, dans sa juste colère ;
De se venger du tour qu'on lui jouait,
De bien punir tout Français indiscret
Qui pour son dam passerait sur sa terre.
Il fait bâtir au plus vîte un château
D'un goût bizarre, et tout-à-fait nouveau,
Un labyrinthe, un piége où sa vengeance
Veut attraper les héros de la France. (*b*)

Mais que devint la belle Agnès Sorel ?
Vous souvient-il de son trouble cruel ?
Comme elle fut interdite, éperdue,
Quand Jean Chandos l'embrassait toute nue ?
Ce Jean Chandos s'élança de ses bras
Très-brusquement, et courut aux combats.
La belle Agnès crut sortir d'embarras.
De son danger encor toute surprise,

Elle

Elle jurait de n'être jamais priſe
A l'avenir en un ſemblable cas.
Au bon roi Charle elle jurait tout bas
D'aimer toujours ce roi qui n'aime qu'elle,
De reſpecter ce tendre et doux lien,
Et de mourir plutôt qu'être infidelle :
Mais il ne faut jamais jurer de rien.

DANS ce fracas, dans ce trouble effroyable,
D'un camp ſurpris tumulte inſéparable,
Quand chacun court, officier et ſoldat,
Que l'un s'enfuit, et que l'autre combat,
Que les valets, fripons ſuivans l'armée,
Pillent le camp de peur des ennemis :
Parmi les cris, la poudre et la fumée,
La belle Agnès ſe voyant ſans habits,
Du grand Chandos entre en la garde-robe ;
Puis aviſant chemiſe, mules, robe,
Saiſit le tout en tremblant et ſans bruit ;
Même elle prend juſqu'au bonnet de nuit.
Tout vint à point : car de bonne fortune
Elle aperçut une jument bai-brune,
Bride à la bouche et ſelle ſur le dos,
Que l'on devait amener à Chandos.
Un écuyer, vieil ivrogne intrépide,
Tout en dormant la tenait par la bride.
L'adroite Agnès s'en va ſubtilement
Oter la bride à l'écuyer dormant ;

Puis ſe ſervant de certaine eſcabelle,
Y poſe un pied, monte, ſe met en ſelle,
Pique et s'en va, croyant gagner les bois,
Pleine de crainte et de joie à la fois.
L'ami Bonneau court à pied dans la plaine,
En maudiſſant ſa peſante bedaine,
Ce beau voyage, et la guerre, et la cour,
Et les Anglais, et Sorel, et l'amour.

Or de Chandos le très-fidèle page,
(Monroſe était le nom du (*c*) perſonnage)
Qui revenait ce matin d'un meſſage,
Voyant de loin tout ce qui ſe paſſait,
Cette jument qui vers les bois courait,
Et de Chandos la robe et le bonnet,
Devinant mal ce que ce pouvait être,
Crut fermement que c'était ſon cher maître,
Qui loin du camp demi-nu s'enfuyait.
Epouvanté de l'étrange aventure,
D'un coup de fouet il hâte ſa monture,
Galope, et crie : Ah mon maître ! ah ſeigneur !
Vous pourſuit-on ? Charlot eſt-il vainqueur ?
Où courez-vous ? Je vais par-tout vous ſuivre :
Si vous mourez, je ceſſerai de vivre;
Il dit, et vole, et le vent emportait
Lui, ſon cheval, et tout ce qu'il diſait.

La belle Agnès, qui ſe croit pourſuivie,
Court dans le bois au péril de ſa vie;

Le page y vole, et plus elle s'enfuit,
Plus notre anglais avec ardeur la ſuit.
La jument bronche, et la belle éperdue,
Jetant un cri dont retentit la nue,
Tombe à côté ſur la terre étendue.
Le page arrive auſſi prompt que les vents;
Mais il perdit l'uſage de ſes ſens,
Quand cette robe ouverte et voltigeante
Lui découvrit une beauté touchante,
Un ſein d'albâtre, et les charmans tréſors
Dont la nature enrichiſſait ſon corps.

Bel Adonis, (*d*) telle fut ta ſurpriſe,
Quand la maîtreſſe et de Mars et d'Anchiſe
Du haut des cieux, le ſoir au coin d'un bois,
S'offrit à toi pour la première fois.
Vénus, ſans doute, avait plus de parure;
Une jument n'avait point renverſé
Son corps divin de fatigue harraſſé;
Bonnet de nuit n'était point ſa coiffure;
Son cu d'ivoire était ſans meurtriſſure:
Mais Adonis, à ces attraits tout nus,
Balancerait entre Agnès et Vénus.

Le jeune anglais ſe ſentit l'ame atteinte
D'un feu mêlé de reſpect et de crainte;
Il prend Agnès, et l'embraſſe en tremblant:
Hélas! dit-il, ſeriez-vous point bleſſée?

Agnès ſur lui tourne un œil languiſſant,
Et d'une voix timide, embarraſſée,
En ſoupirant elle lui parle ainſi :
Qui que tu ſois qui me pourſuis ici,
Si tu n'as point un cœur né pour le crime,
N'abuſe point du malheur qui m'opprime ;
Jeune étranger, conſerve mon honneur,
Sois mon appui, ſois mon libérateur.
Elle ne put en dire davantage :
Elle pleura, détourna ſon viſage,
Triſte, confuſe, et tout bas promettant
D'être fidelle au bon roi ſon amant.
Monroſe ému, fut un temps en ſilence ;
Puis il lui dit d'un ton tendre et touchant :
O de ce monde adorable ornement,
Que ſur les cœurs vous avez de puiſſance!
Je ſuis à vous, comptez ſur mon ſecours;
Vous diſpoſez de mon cœur, de mes jours,
De tout mon ſang; ayez tant d'indulgence
Que d'accepter que j'oſe vous ſervir :
Je n'en veux point une autre récompenſe :
C'eſt être heureux que de vous ſecourir.
Il tire alors un flacon d'eau des carmes ;
Sa main timide en arroſe ſes charmes,
Et les endroits de roſes et de lis,
Qu'avaient la ſelle et la chute meurtris.
La belle Agnès rougiſſait ſans colère,
Ne trouvait point ſa main trop téméraire,

Et le lorgnait ſans bien ſavoir pourquoi,
Jurant toujours d'être fidelle au roi.
Le page ayant employé ſa bouteille :
Rare beauté, dit-il, je vous conſeille
De cheminer juſqu'en un bourg voiſin :
Nous marcherons par ce petit chemin.
Dedans ce bourg nul ſoldat ne demeure ;
Nous y ſerons avant qu'il ſoit une heure.
J'ai de l'argent ; et l'on vous trouvera
Et coiffe, et jupe, et tout ce qu'il faudra
Pour habiller avec plus de décence
Une beauté digne d'un roi de France.

La dame errante approuva ſon avis ;
Monroſe était ſi tendre et ſi ſoumis,
Etait ſi beau, ſavait à tel point vivre,
Qu'on ne pouvait s'empêcher de le ſuivre.

Quelque cenſeur, interrompant le fil
De mon diſcours, dira : Mais ſe peut-il
Qu'un étourdi, qu'un jeune anglais, qu'un page
Fut près d'Agnès reſpectueux et ſage ?
Qu'il ne prît point la moindre liberté ?
Ah ! laiſſez là vos cenſures rigides ;
Ce page aimait, et ſi la volupté
Nous rend hardis, l'amour nous rend timides.

Agnès et lui marchaient donc vers ce bourg,
S'entretenant de beaux propos d'amour,

D'exploits de guerre, et de chevalerie,
De vieux romans pleins de galanterie.
Notre écuyer, de cent pas en cent pas,
S'approchait d'elle, et baisait ses beaux bras;
Le tout d'un air respectueux et tendre;
La belle Agnès ne savait s'en défendre;
Mais rien de plus: ce jeune homme de bien
Voulait beaucoup, et ne demandait rien.
Dedans le bourg ils sont entrés à peine,
Dans un logis son écuyer la mène
Bien fatiguée; Agnès entre deux draps
Modestement repose ses appas.
Monrose court, et va tout hors d'haleine
Chercher par-tout pour dignement servir,
Alimenter, chauffer, coiffer, vêtir
Cette beauté déjà sa souveraine.
Charmant enfant dont l'amour et l'honneur
Ont pris plaisir à diriger le cœur,
Où sont les gens dont la sagesse égale
Les procédés de ton ame loyale?

Dans ce logis (je ne puis le nier) (*e*)
De Jean Chandos logeait un aumônier.
Tout aumônier est plus hardi qu'un page.
Le scélérat, informé du voyage
Du beau Monrose et de la belle Agnès,
Et trop instruit que dans son voisinage
A quatre pas reposaient tant d'attraits,

Preſſé ſoudain de ſon déſir infame,
Les yeux ardens, le ſang rempli de flamme,
Le corps en rut, de luxure enivré,
Entre en jurant comme un déſeſpéré,
Ferme la porte, et les deux rideaux tire.
Mais, cher lecteur, il convient de te dire
Ce que feſait en ce même moment
Le grand Dunois ſur ſon âne volant.
A u haut des airs, où les Alpes chenues
Portent leur tête et diviſent les nues,
Vers ce rocher fendu par Annibal, (*f*)
Fameux paſſage aux Romains ſi fatal,
Qui voit le ciel s'arrondir ſur ſa tête,
Et ſous ſes pieds ſe former la tempête,
Eſt un palais de marbre tranſparent,
Sans toit ni porte, ouvert à tout venant.
Tous les dedans ſont des glaces fidelles;
Si que chacun qui paſſe devant elles,
Ou belle ou laide, ou jeune homme ou barbon,
Peut ſe mirer tant qu'il lui ſemble bon.
Mille chemins mènent devers l'empire
De ces beaux lieux où ſi bien l'on ſe mire;
Mais ces chemins ſont tous bien dangereux;
Il faut franchir des abymes affreux.
Tel bien ſouvent ſur ce nouvel Olympe
Eſt arrivé ſans trop ſavoir par où;
Chacun y court; et tandis que l'un grimpe,
Il en eſt cent qui ſe caſſent le cou.

De ce palais la ſuperbe maîtreſſe
Eſt cette vieille et bavarde déeſſe,
La Renommée, à qui dans tous les temps
Le plus modeſte a donné quelque encens.
Le ſage dit que ſon cœur la mépriſe,
Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom,
Que la louange eſt pour l'ame un poiſon:
Le ſage ment, et dit une ſottiſe.

La Renommée eſt donc en ces beaux lieux.
Les courtiſans dont elle eſt entourée,
Princes, pédans, guerriers, religieux,
Cohorte vaine, et de vent enivrée,
Vont tous priant, et criant à genoux:
O Renommée! ô puiſſante déeſſe!
Qui ſavez tout, et qui parlez ſans ceſſe,
Par charité, parlez un peu de nous!

Pour contenter leurs ardeurs indiſcrètes,
La Renommée a toujours deux trompettes:
L'une à ſa bouche, appliquée à propos,
Va célébrant les exploits des héros;
L'autre eſt au cu, puiſqu'il faut vous le dire;
C'eſt celle-ci qui ſert à nous inſtruire
De ce fatras de volumes nouveaux, (g)
Productions de plumes mercenaires,
Et du Parnaſſe inſectes éphémères,
Qui l'un par l'autre éclipſés tour-à-tour,
Faits en un mois, périſſent en un jour,

Enſevelis

Enſevelis dans le fond des colléges,
Rongés des vers, eux, et leurs priviléges.

Un vil ramas de prétendus auteurs,
Du vrai génie infames détracteurs,
Guyon, Fréron, la Beaumelle, Nonotte;
Et ce rebut de la troupe bigotte,
Ce Savatier, de la fraude inſtrument,
Qui vend ſa plume, et ment pour de l'argent;
Tous ces marchands d'opprobre et de fumée,
Oſent pourtant chercher la Renommée;
Couverts de fange, ils ont la vanité
De ſe montrer à la divinité.
A coups de fouet chaſſés du ſanctuaire,
A peine encore ils ont vu ſon derrière. (*h*)

Gentil Dunois, ſur ton ânon monté,
En ce beau lieu tu te vis tranſporté.
Ton nom fameux, qu'avec juſtice on fête,
Etait corné par la trompette honnête.
Tu regardas ces miroirs ſi polis.
O quelle joie enchantait tes eſprits!
Car tu voyais dans ces glaces brillantes
De tes vertus les peintures vivantes;
Non-ſeulement des ſiéges, des combats,
Et ces exploits qui font tant de fracas;
Mais des vertus encor plus difficiles,
Des malheureux de tes bienfaits chargés,

Te béniſſant au ſein de leurs aſiles,
Des gens de bien à la cour protégés,
Des orphelins de leurs tuteurs vengés.
Dunois ainſi contemplant ſon hiſtoire,
Se complaiſait à jouir de ſa gloire.
Son âne auſſi s'amuſant à ſe voir,
Se pavanait de miroir en miroir.

On entendit, deſſus ces entrefaites,
Sonner en l'air une des deux trompettes;
Elle diſait : Voici l'horrible jour
Où dans Milan la ſentence eſt dictée;
On va brûler la belle Dorothée :
Pleurez, mortels, qui connaiſſez l'amour.
Qui ? dit Dunois ; quelle eſt donc cette belle ?
Qu'a-t-elle fait ? pourquoi la brûle-t-on ?
Paſſe après tout ſi c'eſt une laidron ;
Mais dans le feu mettre un jeune tendron,
Par tous les ſaints c'eſt choſe trop cruelle !
Les Milanais ont donc perdu l'eſprit.
Comme il parlait, la trompette reprit :
O Dorothée, ô pauvre Dorothée !
En feu cuiſant tu vas être jetée,
Si la valeur d'un chevalier loyal
Ne te *recout* de ce braſier fatal.

A cet avis Dunois ſentit dans l'ame
Un prompt déſir de ſecourir la dame :

Car vous ſavez que ſitôt qu'il s'offrait
Occaſion de marquer ſon courage,
Venger un tort, redreſſer quelque outrage,
Sans raiſonner ce héros y courait.
Allons, dit-il à ſon âne fidèle,
Vole à Milan, vole où l'honneur t'appelle.
L'âne auſſitôt ſes deux ailes étend ;
Un chérubin va moins rapidement. (*i*)
On voit déjà la ville où la juſtice
Arrangeait tout pour cet affreux ſupplice.
Dans la grand' place on élève un bûcher ;
Trois cents archers, gens cruels et timides,
Du mal d'autrui monſtres toujours avides,
Rangent le peuple, empêchent d'approcher.
On voit par-tout le beau monde aux fenêtres,
Attendant l'heure, et déjà larmoyant ;
Sur un balcon l'archevêque et ſes prêtres
Obſervent tout d'un œil ferme et content.

Quatre alguazils (*k*) amènent Dorothée,
Nue en chemiſe, et de fer garrottée.
Le déſeſpoir et la confuſion,
Le juſte excès de ſon affliction,
Devant ſes yeux répandent un nuage ;
Des pleurs amers inondent ſon viſage.
Elle entrevoit, d'un œil mal aſſuré,
L'affreux poteau pour ſa mort préparé ;
Et ſes ſanglots ſe feſant un paſſage :

O mon amant ! ô toi qui dans mon cœur
Règnes encore en ces momens d'horreur !..
Elle ne put en dire davantage ;
Et, bégayant le nom de ſon amant,
Elle tomba ſans voix, ſans mouvement,
Le front jauni d'une pâleur mortelle;
Dans cet état elle était encor belle.

Un ſcélérat nommé Sacrogorgon,
De l'archevêque infame champion, (*l*)
La dague au poing, vers le bûcher s'avance,
Le chef armé de fer et d'impudence,
Et dit tout haut : Meſſieurs, je jure DIEU
Que Dorothée a mérité le feu.
Eſt-il quelqu'un qui prenne ſa querelle ?
Eſt-il quelqu'un qui combatte pour elle ?
S'il en eſt un, que cet audacieux
Oſe à l'inſtant ſe montrer à mes yeux,
Voici de quoi lui fendre la cervelle.
Diſant ces mots il marche fièrement,
Branlant en l'air un braquemart (*m*) tranchant,
Roulant les yeux, tordant ſa laide bouche.
On frémiſſait à ſon aſpect farouche ;
Et dans la ville il n'était écuyer
Qui Dorothée osât juſtifier.
Sacrogorgon venait de les confondre :
Chacun pleurait, et nul n'oſait répondre.

Le fier prélat, du haut de ſon balcon,
Encourageait le brutal champion.

Le beau Dunois, qui planait ſur la place,
Fut ſi choqué de l'inſolente audace
De ce pervers; et Dorothée en pleurs
Etait ſi belle au ſein de tant d'horreurs,
Son déſeſpoir la rendait ſi touchante,
Qu'en la voyant il la crut innocente.
Il ſaute à terre, et d'un ton élevé :
C'eſt moi, dit-il, face de réprouvé,
Qui viens ici montrer par mon courage,
Que Dorothée eſt vertueuſe et ſage,
Et que tu n'es qu'un fanfaron brutal,
Suppôt du crime, et menteur déloyal.
Je veux d'abord ſavoir de Dorothée
Quelle noirceur lui peut être imputée,
Quel eſt ſon cas, et par quel guet-à-pan
On fait brûler les belles à Milan.
Il dit : le peuple, à la ſurpriſe en proie,
Pouſſa des cris d'eſpérance et de joie.
Sacrogorgon, qui ſe mourait de peur,
Fit comme il put ſemblant d'avoir du cœur.
Le fier prélat, ſous ſa mine hypocrite,
Ne peut cacher le trouble qui l'agite.

A Dorothée alors le beau Dunois
S'en vint parler d'un air noble et courtois.

Les yeux baiſſés, la belle lui raconte,
En ſoupirant, ſon malheur et ſa honte :
L'âne divin, ſur l'égliſe perché,
De tout ce cas paraiſſait fort touché ;
Et de Milan les dévotes familles
Béniſſaient DIEU qui prend pitié des filles.

Fin du ſixième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT SIXIEME.

(*a*) Edition de 1756:

Pour Conculix, honteux, plein de colère,
Il s'en alla murmurer chez ſon père.
Mais que devint, &c.

(*b*) Voyez le dix-ſeptième Chant.

(*c*) C'eſt le même page ſur le derrière duquel *Jeanne* avait crayonné trois fleurs de lis.

(*d*) *Adonis* ou *Adoni*, fils de *Cinyras* et de *Myrrha*, dieu des Phéniciens, amant de *Vénus Aſtarté*. Les Phéniciens pleuraient tous les ans ſa mort, enſuite ils ſe réjouiſſaient de ſa réſurrection.

(*e*) Manuſcrit:

Dans ce logis était un aumônier,
Fier, peu ſoigneux de dire ſon pſautier.
Tout aumônier, &c.

(*f*) On croit qu'*Annibal* paſſa par la Savoie: c'eſt donc chez les Savoyards qu'eſt le temple de la Renommée.

(*g*) Edition de 1756 et manuſcrit:

De ce fatras de volumes nouveaux,
Vers de Danchet, proſe de Marivaux,
Nouveau Cyrus, voyage de Sethos,
Tous fort loués et qu'on ne ſaurait lire;
Qui l'un par l'autre, &c.

(*h*) Ce ramas eſt bien vil en effet. Ces gens-là, comme on ſait, ont vomi des torrens de calomnies contre l'auteur qui

ne leur avait fait aucun mal. Ils ont imprimé qu'il était un plagiaire, qu'il ne croyait pas en DIEU, que le bienfaiteur de la race de *Corneille* était l'ennemi de *Corneille;* qu'il était fils d'un paysan. Ils lui ont attribué les aventures les plus fausses. Ils ont redit vingt fois qu'il vendait ses ouvrages. Il est bien juste qu'à la fin il chasse cette canaille du sanctuaire de la Renommée, où elle a voulu s'introduire, comme des voleurs se glissent de nuit dans une église pour y voler des calices. (Voyez sur *Sabatier*, nommé ici *Savatier* par dérision, et sur tous ces autres messieurs, le texte et les notes du dix-huitième Chant.)

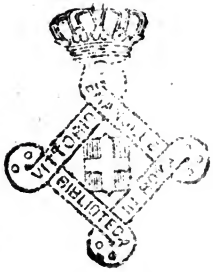
(*i*) *Chérubin*, esprit céleste, ou ange du second ordre de la première hiérarchie. Ce mot vient de l'hébreu *chérub*, dont le pluriel est *chérubim*. Les chérubins avaient quatre ailes comme quatre faces, et des pieds de bœuf.

(*k*) Alguazil: *Guazil* en arabe signifie huissier; de-là *alguazil*, archer espagnol.

(*l*) Champion vient de champ, pion du champ: *Pion*, mot indien adopté par les Arabes; il signifie soldat.

(*m*) Braquemart, du grec *brachi-machara*, courte épée.

Fin des Notes et Variantes du Chant sixième.


VITTORIO
BIBLIOTECA

Allons, dit-il, venez à moi, mon âne:

Pucelle Chant 7e

J. Mo. Moreau le Jne inv. *Delignon sculp.*

CHANT VII.

ARGUMENT.

Comment Dunois ſauva Dorothée condamnée à la mort par l'inquiſition.

LORSQU'AUTREFOIS, au printemps de mes jours,
Je fus quitté par ma belle maîtreſſe,
Mon tendre cœur fut navré de triſteſſe,
Et je penſai renoncer aux amours;
Mais d'offenſer par le moindre diſcours
Cette beauté que j'avais encenſée,
De ſon bonheur oſer troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma penſée.
Gêner un cœur, ce n'eſt pas ma façon.
Que ſi je traite ainſi les infidelles,
Vous comprenez, à plus forte raiſon,
Que je reſpecte encor plus les cruelles.
Il eſt affreux d'aller perſécuter
Un jeune cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtreſſe, objet de votre hommage,
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux eſclavage :
On trouve aſſez de quoi ſe conſoler;
Ou bien buvez : c'eſt un parti fort ſage.

Et plût à DIEU qu'en un cas tout pareil,
Le tonſuré qu'amour rendit barbare,
Cet oppreſſeur d'une beauté ſi rare,
Se fût ſervi d'un auſſi bon conſeil!

DÉJA Dunois à la belle affligée
Avait rendu le courage et l'eſpoir :
Mais avant tout il convenait ſavoir
Les attentats dont elle était chargée.

O vous, dit-elle, en baiſſant ſes beaux yeux,
Ange divin, qui deſcendez des cieux,
Vous qui venez prendre ici ma défenſe,
Vous ſavez bien quelle eſt mon innocence.
Dunois reprit : Je ne ſuis qu'un mortel ;
Je ſuis venu par une étrange allure,
Pour vous ſauver d'un trépas ſi cruel.
Nul dans les cœurs ne lit que l'Eternel.
Je crois votre ame et vertueuſe et pure ;
Mais dites-moi, pour DIEU, votre aventure.

LORS Dorothée, en eſſuyant les pleurs
Dont le torrent ſon beau viſage mouille,
Dit : L'amour ſeul a fait tous mes malheurs.
Connaiſſez-vous monſieur de la Trimouille?

OUI, dit Dunois, c'eſt mon meilleur ami;
Peu de héros ont une ame auſſi belle ;

Mon roi n'a point de guerrier plus fidèle ;
L'Anglais n'a point de plus fier ennemi ;
Nul chevalier n'eſt plus digne qu'on l'aime.
Il eſt trop vrai, dit-elle, c'eſt lui-même.
Il ne s'eſt pas écoulé plus d'un an
Depuis le jour qu'il a quitté Milan.
C'eſt en ces lieux qu'il m'avait adorée ;
Il le jurait, et joſe être aſſurée
Que ſon grand cœur eſt toujours enflammé,
Qu'il m'aime encor, car il eſt trop aimé.

Ne doutez point, dit Dunois, de ſon ame ;
Votre beauté vous répond de ſa flamme :
Je le connais ; il eſt, ainſi que moi,
A ſes amours fidèle comme au roi.
L'autre reprit : Ah ! Monſieur, je vous croi.
O jour heureux où je le vis paraître,
Où des mortels il était à mes yeux
Le plus aimable et le plus vertueux,
Où de mon cœur il ſe rendit le maître !
Je l'adorais avant que ma raiſon
Eût pu ſavoir ſi je l'aimais ou non.

Ce fut, Monſieur, ô moment délectable !
Chez l'archevêque, où nous étions à table,
Que ce héros plein de ſa paſſion
Me fit, me fit ſa déclaration.
Ah ! j'en perdis la parole et la vue.
Mon ſang brûla d'une ardeur inconnue :

Du tendre amour j'ignorais le danger,
Et de plaiſir je ne pouvais manger.
Le lendemain il me rendit viſite :
Elle fut courte, il prit congé trop vîte.
Quand il partit, mon cœur le rappelait,
Mon tendre cœur après lui s'envolait.
Le lendemain il eut un tête-à-tête
Un peu plus long, mais non pas moins honnête.
Le lendemain il en reçut le prix,
Par deux baiſers ſur mes lèvres ravis.
Le lendemain il oſa davantage ;
Il me promit la foi de mariage.
Le lendemain il fut entreprenant ;
Le lendemain il me fit un enfant.
Que dis-je ? hélas ! faut-il que je raconte
De point en point mes malheurs et ma honte,
Sans que je ſache, ô digne chevalier,
A quel héros j'oſe me confier ?

Le chevalier par pure obéiſſance
Dit, ſans vanter ſes faits ni ſa naiſſance :
Je ſuis Dunois. C'était en dire aſſez.
Dieu, reprit-elle, ô dieu, qui m'exaucez,
Quoi, vos bontés font voler à mon aide
Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède ! (*a*)
Ah ! qu'on voit bien d'où vous tenez le jour,
Charmant bâtard, cœur noble, ame ſublime ;
Le tendre Amour me feſait ſa victime ;

Mon ſalut vient d'un enfant de l'Amour :
Le ciel eſt juſte, et l'eſpoir me ranime.

Vous ſaurez donc, brave et gentil Dunois,
Que mon amant, au bout de quelques mois,
Fut obligé de partir pour la guerre,
Guerre funeſte, et maudite Angleterre !
Il écouta la voix de ſon devoir.
Mon tendre amour était au déſeſpoir.
Un tel état vous eſt connu, ſans doute,
Et vous ſavez, Monſieur, ce qu'il en coûte.
Ce fier devoir fit ſeul tous nos malheurs ;
Je l'éprouvais en répandant des pleurs :
Mon cœur était forcé de ſe contraindre,
Et je mourais, mais ſans pouvoir me plaindre.
Il me donna le préſent amoureux
D'un bracelet fait de ſes blonds cheveux,
Et ſon portrait qui, trompant ſon abſence,
M'a fait cent fois retrouver ſa préſence.
Un cher écrit ſur-tout il me laiſſa,
Que de ſa main le ferme Amour traça.
C'était, Monſieur, une juſte promeſſe,
Un sûr garant de ſa ſainte tendreſſe ;
On y liſait : Je jure par l'Amour,
Par les plaiſirs de mon ame enchantée,
De revenir bientôt en cette cour,
Pour épouſer ma chère Dorothée.

Las ! il partit, il porta ſa valeur
Dans Orléans. Peut-être il eſt encore
Dans ces remparts où l'appela l'honneur.
Ah! s'il ſavait quels maux et quelle horreur
Sont, loin de lui, le prix de mon ardeur!
Non, juſte ciel! il vaut mieux qu'il l'ignore.

Il partit donc ; et moi je m'en allai,
Loin des ſoupçons d'une ville indiſcrète,
Chercher aux champs une ſombre retraite,
Conforme aux ſoins de mon cœur déſolé.
Mes parens morts, libre dans ma triſteſſe,
Cachée au monde, et fuyant tous les yeux,
Dans le ſecret le plus myſtérieux
J'enſevelis mes pleurs et ma groſſeſſe.
Mais par malheur, hélas! je ſuis la nièce
De l'archevêque : à ces funeſtes mots,
Elle ſentit redoubler ſes ſanglots.

Puis vers le ciel tournant ſes yeux en larmes,
J'avais, dit-elle, en ſecret mis au jour
Ce tendre fruit de mon furtif amour ;
Avec mon fils conſolant mes alarmes,
De mon amant j'attendais le retour.
A l'archevêque il prit en fantaiſie
De venir voir quelle eſpèce de vie
Menait ſa nièce au fond de ces forêts :
Pour ma campagne il quitta ſon palais ;

Il fut touché de mes faibles attraits.
Cette beauté, préſent cher et funeſte,
Ce don fatal, qu'aujourd'hui je déteſte,
Perça ſon cœur des plus dangereux traits.
Il s'expliqua : ciel, que je fus ſurpriſe!
Je lui parlai des devoirs de ſon rang,
De ſon état, des nœuds ſacrés du ſang :
Je remontrai l'horreur de l'entrepriſe ;
Elle outrageait la nature et l'Egliſe.
Hélas ! j'eus beau lui parler de devoir,
Il s'entêta d'un chimérique eſpoir.
Il ſe flattait que mon cœur indocile
D'aucun objet ne s'était prévenu,
Qu'enfin l'amour ne m'était point connu,
Que ſon triomphe en ſerait plus facile ;
Il m'accablait de ſes ſoins fatigans,
De ſes déſirs rebutés et preſſans.

HÉLAS ! un jour que toute à ma triſteſſe
Je reliſais cette douce promeſſe,
Que de mes pleurs je mouillais cet écrit,
Mon cruel oncle en liſant me ſurprit.
Il ſe ſaiſit, d'une main ennemie,
De ce papier qui contenait ma vie :
Il lut ; il vit dans cet écrit fatal
Tous mes ſecrets, ma flamme, et ſon rival.
Son ame alors, jalouſe et forcenée,
A ſes déſirs fut plus abandonnée.

Toujours alerte, et toujours m'épiant,
Il fut bientôt que j'avais un enfant.
Sans doute, un autre en eût perdu courage ;
Mais l'archevêque en devint plus ardent ;
Et se sentant sur moi cet avantage :
Ah! me dit-il, n'est-ce donc qu'avec moi
Que vous aurez la fureur d'être sage ?
Et vos faveurs seront le seul partage
De l'étourdi qui ravit votre foi ?
Osez-vous bien me faire résistance ?
Y pensez-vous ? vous ne méritez pas
Le fol amour que j'ai pour vos appas :
Cédez sur l'heure, ou craignez ma vengeance,
Je me jetai tremblante à ses genoux ;
J'attestai DIEU, je répandis des larmes.
Lui, furieux d'amour et de courroux,
En cet état me trouva plus de charmes.
Il me renverse, et va me violer ;
A mon secours il fallut appeler :
Tout son amour soudain se tourne en rage.
D'un oncle, ô ciel ! souffrir un tel outrage !
De coups affreux il meurtrit mon visage.
On vient au bruit ; mon oncle au même instant
Joint à son crime un crime encor plus grand :
Chrétiens, dit-il, ma nièce est une impie ;
Je l'abandonne, et je l'excommunie :
Un hérétique, un damné suborneur
Publiquement a fait son déshonneur ;

L'enfant

L'enfant qu'ils ont eſt un fruit d'adultère.
Que DIEU confonde et le fils et la mère !
Et puiſqu'ils ont ma malédiction,
Qu'ils ſoient livrés à l'inquiſition.

IL ne fit point une menace vaine ;
Et dans Milan le traître arrive à peine,
Qu'il fait agir le grand inquiſiteur.
On me ſaiſit, priſonnière on m'entraîne
Dans des cachots, où le pain de douleur
Etait ma ſeule et triſte nourriture :
Lieux ſouterrains, lieux d'une nuit obſcure,
Séjour de mort, et tombeau des vivans !
Après trois jours on me rend la lumière,
Mais pour la perdre au milieu des tourmens.
Vous les voyez ces braſiers dévorans ;
C'eſt là qu'il faut expirer à vingt ans.
Voilà mon lit à mon heure dernière !
C'eſt là, c'eſt là, ſans votre bras vengeur,
Qu'on m'arrachait la vie avec l'honneur !
Plus d'un guerrier aurait, ſelon l'uſage,
Pris ma défenſe, et pour moi combattu ;
Mais l'archevêque enchaîne leur vertu :
Contre l'Egliſe ils n'ont point de courage. (*b*)
Qu'attendre, hélas ! d'un cœur italien ?
Ils tremblent tous à l'aſpect d'une étole ; (*c*)
Mais un Français n'eſt alarmé de rien,
Et braverait le pape au Capitole.

A ces propos Dunois piqué d'honneur,
Plein de pitié pour la belle accuſée,
Plein de courroux pour ſon perſécuteur,
Brûlait déjà d'exercer ſa valeur,
Et ſe flattait d'une victoire aiſée :
Bien ſurpris fut de ſe voir entouré
De cent archers, dont la cohorte fière
L'inveſtiſſait noblement par derrière.
Un cuiſtre en robe, avec bonnet carré,
Criait d'un ton de vrai *miſerere :*
„ On fait ſavoir de par la ſainte Egliſe,
„ Par Monſeigneur, pour la gloire de DIEU,
„ A tous chrétiens que le ciel favoriſe,
„ Que nous venons de condamner au feu
„ Cet étranger, ce champion profane,
„ De Dorothée infame chevalier,
„ Comme infidèle, hérétique et ſorcier ;
Qu'il ſoit brûlé ſur l'heure avec ſon âne. „

CRUEL prélat, Buſiris en ſoutane, (*d*)
C'était, perfide, un tour de ton métier ;
Tu redoutais le bras de ce guerrier,
Tu t'entendais avec le ſaint office
Pour opprimer, ſous le nom de juſtice,
Quiconque eût pu lever le voile affreux
Dont tu cachais ton crime à tous les yeux.

TOUT auſſitôt l'aſſaſſine cohorte,
Du ſaint office abominable eſcorte,

Pour ſe ſaiſir du ſuperbe Dunois,
Deux pas avance, et recule de trois;
Puis marche encor; puis ſe ſigne et s'arrête.
Sacrogorgon, qui tremblait à leur tête,
Leur crie : Allons, il faut vaincre ou périr;
De ce ſorcier tâchons de nous ſaiſir.
Au milieu d'eux les diacres de la ville,
Les ſacriſtains arrivent à la file :
L'un tient un pot, et l'autre un goupillon; (*e*)
Ils font leur ronde, et de leur eau ſalée
Benoîtement aſpergent l'aſſemblée.
On exorciſe, on maudit le démon;
Et le prélat, toujours l'ame troublée,
Donne par-tout la bénédiction.

Le grand Dunois, non ſans émotion,
Voit qu'on le prend pour envoyé du diable :
Lors ſaiſiſſant de ſon bras redoutable
Sa grande épée, et de l'autre montrant
Un chapelet, catholique inſtrument,
De ſon ſalut cher et ſacré garant :
Allons, dit-il, venez à moi, mon âne.
L'âne deſcend, Dunois monte, et ſoudain
Il va frappant, en moins d'un tour de main,
De ces croquans la cohorte profane.
Il perce à l'un le *ſternum* et le bras; (*f*)
Il atteint l'autre à l'os qu'on nomme atlas : (*g*)
Qui voit tomber ſon nez et ſa mâchoire,

Qui ſon oreille, et qui ſon *humerus;*
Qui pour jamais s'en va dans la nuit noire,
Et qui s'enfuit diſant ſes *oremus.*
L'âne au milieu du ſang et du carnage,
Du paladin ſeconde le courage;
Il vole, il rue, il mord, il foule aux pieds
Ce tourbillon de faquins effrayés.
Sacrogorgon abaiſſant ſa viſière,
Toujours jurant s'en allait en arrière;
Dunois le joint, l'atteint à l'os *pubis;* (*h*)
Le fer ſanglant lui ſort par le *coccis:* (*i*)
Le vilain tombe, et le peuple s'écrie:
Béni ſoit DIEU! le barbare eſt ſans vie.

LE ſcélérat encor ſe débattait
Sur la pouſſière, et ſon cœur palpitait,
Quand le héros lui dit: Ame traîtreſſe,
L'enfer t'attend; crains le diable, et confeſſe
Que l'archevêque eſt un coquin mitré,
Un raviſſeur, un parjure avéré;
Que Dorothée eſt l'innocence même;
Qu'elle eſt fidelle au tendre amant qu'elle aime;
Et que tu n'es qu'un ſot et qu'un fripon.
Oui; Monſeigneur, oui, vous avez raiſon:
Je ſuis un ſot, la choſe eſt par trop claire,
Et votre épée a prouvé cette affaire.
Il dit: ſon ame alla chez le démon.
Ainſi mourut le fier Sacrogorgon.

DANS l'inſtant même où ce bravache infame
A Belzébut rendait ſa vilaine ame,
Devers la place arrive un écuyer,
Portant ſalade (*k*) avec lance dorée :
Deux poſtillons à la jaune livrée
Allaient devant. C'était choſe aſſurée
Qu'il arrivait quelque grand chevalier.
A cet objet, la belle Dorothée,
D'étonnement et d'amour tranſportée :
Ah ! DIEU puiſſant, ſe mit-elle à crier,
Serait-ce lui ! ferait-il bien poſſible !
A mes malheurs le ciel eſt trop ſenſible.

LES Milanais, peuple très-curieux,
Vers l'écuyer avaient tourné les yeux.

EH ! cher lecteur, n'êtes-vous pas honteux
De reſſembler à ce peuple volage,
Et d'occuper vos yeux et votre eſprit
Du changement qui dans Milan ſe fit ?
Eſt-ce donc-là le but de mon ouvrage ?
Songez, lecteur, aux remparts d'Orléans,
Au roi de France, aux cruels aſſiégeans,
A la Pucelle, à l'illuſtre amazone,
La vengereſſe et du peuple et du trône,
Qui ſans jupon, ſans pourpoint ni bonnet,
Parmi les champs comme un centaure allait,
Ayant en DIEU ſa plus ferme eſpérance,
Comptant ſur lui plus que ſur ſa vaillance,

Et s'adreſſant à monſieur ſaint Denis,
Qui cabalait alors en paradis
Contre ſaint George en faveur de la France.

SUR-TOUT, lecteur, n'oubliez point Agnès,
Ayez l'eſprit tout plein de ſes attraits :
Tout honnête homme à mon gré doit s'y plaire.
Eſt-il quelqu'un ſi morne et ſi ſévère,
Que pour Agnès il ſoit ſans intérêt ?

ET franchement dites-moi, s'il vous plaît,
Si Dorothée au feu fut condamnée ;
Si le Seigneur, du haut du firmament,
Sauva le jour à cette infortunée,
Semblable cas advient très-rarement.
Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
Pour qui vos pleurs ne peuvent s'eſſuyer,
Soit dans les bras d'un robuſte aumônier,
Ou ſemble épris pour quelque jeune page ;
Cet accident peut-être eſt plus commun.
Pour l'amener ne faut miracle aucun.
Je l'avoûrai, j'aime toute aventure
Qui tient de près à l'humaine nature ;
Car je ſuis homme, et je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines faibleſſes ;
J'ai dans mon temps poſſédé des maîtreſſes,
Et j'aime encore à retrouver mon cœur.

Fin du ſeptième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT SEPTIEME.

(*a*) Edition de 1756 :

Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède!
Gentil guerrier, noble fils de l'Amour,
Eh quoi! c'eſt vous, vous l'eſpoir de la France,
Qui me ſauvez et l'honneur et le jour!
Votre nom ſeul aurait ma confiance.
Vous ſaurez donc, &c.

(*b*) Dans les premières éditions on liſait :

Contre l'Egliſe ils n'ont pas de courage,
Ardens au mal, de glace pour le bien.
Qu'attendre, hélas! &c.

(*c*) *Etole ;* ornement ſacerdotal qu'on paſſe par-deſſus le ſurplis. Ce mot vient du grec στολη, qui ſignifie *une robe longue*. L'étole eſt aujourd'hui une bande large de quatre doigts. L'étole des anciens était fort différente ; c'était quelquefois un habit de cérémonie que les rois donnaient à ceux qu'ils voulaient honorer ; de-là ces expreſſions de l'Ecriture : *Stolam gloriæ induit eum*, &c.

(*d*) *Buſiris* était un roi d'Egypte qui paſſait pour un tyran.

(*e*) Le *goupillon* eſt un inſtrument garni en tout ſens de ſoies de porc priſes dans des fils d'archal, paſſés à l'extrémité d'un manche de bois ou de métal. Il ſert à diſtribuer l'eau bénite, &c. Cet inſtrument était uſité dans l'antiquité ; on s'en ſervait pour arroſer les initiés de l'eau luſtrale.

(*f*) *Sternum*, terme grec, comme ſont preſque tous ceux de l'anatomie ; c'eſt cette partie antérieure de la poitrine à laquelle ſont jointes les côtes : elle eſt compoſée de ſept os

ſi bien aſſemblés, qu'ils ſemblent n'en faire qu'un. C'eſt la cuiraſſe que la nature a donnée au cœur et aux poumons.

(*g*) *Atlas*, la première vertèbre du cou : elle ſoutient tous les fardeaux qu'on poſe ſur la tête, laquelle tourne ſur cet *atlas* comme ſur un pivot.

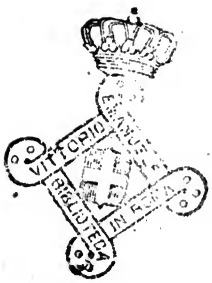
(*h*) *Pubis*, de puberté, os barré, qui ſe joint aux deux hanches, *os pubis*, *os pectinis*.

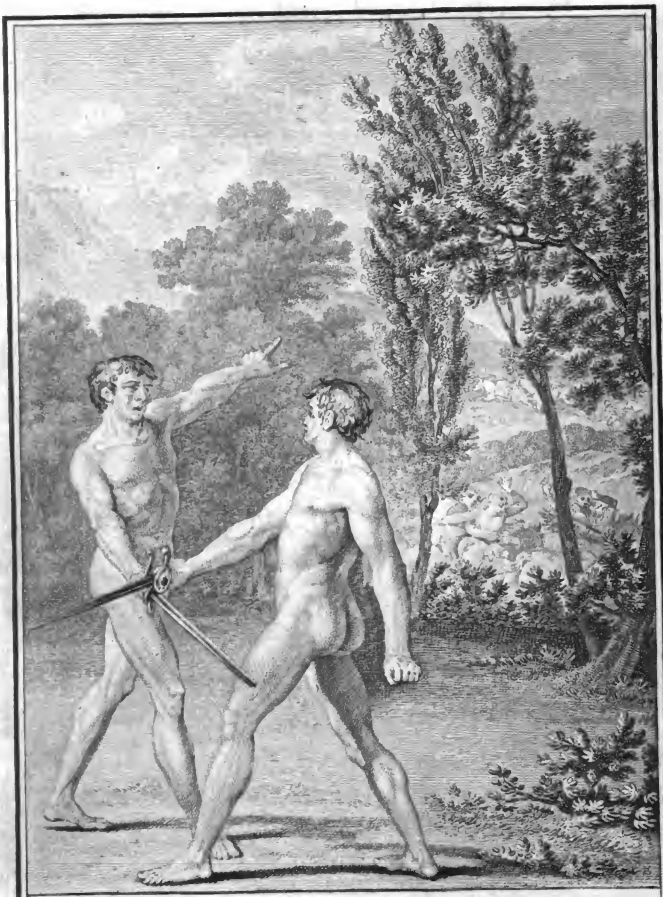
(*i*) *Coccis*, κοκκυξ, croupion, placé immédiatement au-deſſous de l'os *ſacrum*. Il n'eſt pas honnête d'être bleſſé là.

(*k*) *Salade ;* on devrait dire *cilade*, de *celata ;* mais le mauvais uſage prévaut par-tout.

Fin des Notes et Variantes du Chant ſeptième.

CHANT


VITTORIO
BIBLIOTECA



. . . . . oh ! oh ! dit le Breton,

Dieu me pardonne, on nous a pris nos belles ;

Chant 8e

A. M. Moreau le Jeune. 1788 *Laguet Sculp.*

CHANT VIII.

ARGUMENT.

Comment le charmant la Trimouille rencontra un anglais à Notre-Dame de Lorette, et ce qui s'enſuivit avec ſa Dorothée.

QUE cette hiſtoire eſt ſage, intéreſſante!
Comme elle forme et *l'eſprit et le cœur!*
Comme on y voit la vertu triomphante,
Des chevaliers le courage et l'honneur,
Les droits des rois, des belles la pudeur!
C'eſt un jardin dont tout le tour m'enchante
Par ſa culture et ſa variété.
J'y vois ſur-tout l'aimable chaſteté,
Des belles fleurs la fleur la plus brillante,
Comme un lis blanc que le ciel a planté,
Levant ſans tache une tête éclatante.
Filles, garçons, liſez aſſidûment
De la vertu ce divin rudiment:
Il fut écrit par notre abbé Tritême, (*a*)
Savant picard, de ſon ſiècle ornement;
Il prit Agnès et Jeanne pour ſon thême.
Que je l'admire, et que je mè ſais gré
D'avoir toujours hautement préféré

Cette lecture honnête et profitable,
A ce fatras d'inſipides romans
Que je vois naître et mourir tous les ans,
De cerveaux creux avortons languiſſans !
De Jeanne d'Arc l'hiſtoire véritable
Triomphera de l'envie et du temps.
Le vrai me plaît, le vrai ſeul eſt durable.

De Jeanne d'Arc cependant, cher lecteur,
En ce moment je ne puis rendre compte ;
Car Dorothée, et Dunois ſon vengeur,
Et la Trimouille objet de ſon ardeur,
Ont de grands droits ; et j'avoûrai ſans honte
Qu'avec raiſon vous vouliez être inſtruit
Des beaux effets que leur amour produit.

Près d'Orléans vous avez ſouvenance
Que la Trimouille, ornement du Poitou,
Pour ſon bon roi ſignalant ſa vaillance,
Dans un foſſé fut plongé juſqu'au cou.
Ses écuyers tirèrent avec peine,
Du ſale fond de la fangeuſe arène,
Notre héros, en cent endroits froiſſé,
Un bras démis, le coude fracaſſé.
Vers les remparts de la ville aſſiégée
On reportait ſa figure affligée ;
Mais de Talbot les efforts vigilans
Avaient fermé les chemins d'Orléans.

On tranſporta, de crainte de ſurpriſe,
Mon paladin, par de ſecrets détours,
Sur un brancard, en la cité de Tours,
Cité fidelle, au roi Charles ſoumiſe.
Un charlatan, arrivé de Veniſe,
Adroitement remit ſon *radius*, (*b*)
Dont le pivot rejoignit l'*humerus*.
Son écuyer lui fit bientôt connaître
Qu'il ne pouvait retourner vers ſon maître,
Que les chemins étaient fermés pour lui.
Le chevalier, fidèle à ſa tendreſſe,
Se réſolut, dans ſon cuiſant ennui,
D'aller au moins rejoindre ſa maîtreſſe.

Il courut donc, à travers cent haſards,
Au beau pays conquis par les Lombards.
En arrivant aux portes de la ville,
Le Poitevin eſt entouré, heurté,
Preſſé des flots d'une foule imbécille,
Qui d'un pas lourd, et d'un œil hébété,
Court à Milan des campagnes voiſines;
Bourgeois, manans, moines, bénédictines,
Mères, enfans: c'eſt un bruit, un concours,
Un chamaillis; chacun ſe précipite;
On tombe, on crie: Arrivons, entrons vîte:
Nous n'aurons pas tels plaiſirs tous les jours.

Le paladin ſut bientôt quelle fête
Allait chômer ce bon peuple lombard,

Et quel ſpectacle à ſes yeux on apprête.
Ma Dorothée ! ô ciel ! Il dit, et part ;
Et ſon courſier s'élançant ſur la tête
Des curieux, le porte en quatre bonds
Dans les faubourgs, dans la ville, à la place,
Où du bâtard la généreuſe audace
A diſſipé tous ces monſtres félons ;
Où Dorothée, interdite, éperdue,
Oſait à peine encor lever la vue.
L'abbé Tritême, avec tout ſon talent,
N'eût pu jamais nous faire la peinture
De la ſurpriſe et du faiſiſſement,
Et des tranſports dont cette ame ſi pure
Fut pénétrée en voyant ſon amant.
Quel coloris, quel pinceau pourrait rendre
Ce doux mélange, et ſi vif et ſi tendre,
L'impreſſion d'un reſte de douleur,
La douce joie où ſe livrait ſon cœur,
Son embarras, ſa pudeur et ſa honte,
Que par degrés la tendreſſe ſurmonte ?
Son la Trimouille, ardent, ivre d'amour,
Entre ſes bras la tient long-temps ſerrée,
Faible, attendrie, encor toute éplorée ;
Il embraſſait, il baiſait tour à tour
Le grand Dunois, et ſa maîtreſſe, et l'âne.

Tout le beau ſexe, aux fenêtres penché,
Battait des mains, de tendreſſe touché ;

On voyait fuir tous les gens à ſoutane
Sur les débris du bûcher renverſé
Qui dans le ſang nage au loin diſperſé.
Sur ces débris le bâtard intrépide
De Dorothée affermiſſant les pas,
A l'air, le port et le maintien d'Alcide,
Qui ſous ſes pieds enchaînant le trépas,
Le triple chien et la triple Euménide,
Remit Alceſte à ſon dolent époux,
Quoiqu'en ſecret il fût un peu jaloux.

Avec honneur la belle Dorothée
Fut en litière à ſon logis portée,
Des deux héros noblement eſcortée.
Le lendemain le bâtard généreux
Vint près du lit du beau couple amoureux :
Je ſens, dit-il, que je ſuis inutile
Aux doux plaiſirs que vous goûtez tous deux :
Il me convient de ſortir de la ville ;
Jeanne et mon roi me rappellent près d'eux ;
Il faut les joindre, et je ſens trop que Jeanne
Doit regretter la perte de ſon âne.
Le grand Denis, le patron de nos lois,
M'a cette nuit préſenté ſa figure :
J'ai vu Denis tout comme je vous vois ;
Il me prêta ſa divine monture,
Pour ſecourir les dames et les rois :

Denis m'enjoint de revoir ma patrie.
Grâces au ciel, Dorothée eſt ſervie,
Je dois ſervir Charles ſept à ſon tour.
Goûtez les fruits de votre tendre amour.
A mon bon roi je vais donner ma vie ;
Le temps me preſſe, et mon âne m'attend.

SUR mon cheval je vous ſuis à l'inſtant,
Lui répliqua l'aimable la Trimouille.
La belle dit : C'eſt auſſi mon projet ;
Un déſir vif dès long-temps me chatouille
De contempler la cour de Charles ſept,
Sa cour ſi belle, en héros ſi féconde,
Sa tendre Agnès, qui gouverne ſon cœur,
Sa fière Jeanne, en qui valeur abonde.
Mon cher amant, mon cher libérateur,
Me conduiraient juſques au bout du monde.
Mais ſur le point d'être cuite en ce lieu,
En récitant ma prière ſecrète,
Je fis tout bas à la Vierge un beau vœu,
De viſiter ſa maiſon de Lorette,
S'il lui plaiſait de me tirer du feu.
Tout auſſitôt la mère du bon DIEU
Vous députa ſur votre âne céleſte ;
Vous me ſauvez de ce bûcher funeſte ;
Je vis par vous ; mon vœu doit ſe tenir,
Sans quoi la Vierge a droit de me punir.

Votre diſcours eſt très-juſte et très-ſage,
Dit la Trimouille ; et ce pélerinage
Eſt à mes yeux un devoir bien ſacré :
Vous permettrez que je ſois du voyage.
J'aime Lorette, et je vous conduirai.
Allez, Dunois, par la plaine étoilée,
Fendez les airs, volez aux champs de Blois ;
Nous vous joindrons avant qu'il ſoit un mois.
Et vous, Madame, à Lorette appelée,
Venez remplir votre vœu ſi pieux ;
Moi j'en fais un digne de vos beaux yeux :
C'eſt de prouver à toute heure, en tous lieux,
A tout venant, par l'épée et la lance,
Que vous devez avoir la préférence
Sur toute fille ou femme de renom,
Que nulle n'eſt et ſi ſage et ſi belle.
Elle rougit. Cependant le griſon
Frappe du pied, s'élève ſur ſon aile,
Plane dans l'air, et laiſſant l'horizon,
Porte Dunois vers les ſources du Rhône.

Le Poitevin prend le chemin d'Ancône (*c*)
Avec ſa dame, un bourdon dans la main,
Portant tous deux chapeau de pélerin,
Bien relevé de coquilles bénies.
A leur ceinture un roſaire pendait
De beaux grains d'or et de perles unies :

Le paladin ſouvent le récitait,
Diſait *Ave :* la belle répondait
Par des ſoupirs, et par des litanies ;
Et *je vous aime* était le doux refrain
Des *oremus* qu'ils chantaient en chemin.
Ils vont à Parme, à Plaiſance, à Modène,
Dans Urbino, dans la tour de Céſène,
Toujours logés dans de très-beaux châteaux
De princes, ducs, comtes et cardinaux.
Le paladin eut par-tout l'avantage
De ſoutenir que dans le monde entier
Il n'eſt beauté plus aimable et plus ſage
Que Dorothée ; et nul n'oſa nier
Ce qu'avançait un ſi grand perſonnage ;
Tant les ſeigneurs de tout ce beau canton
Avaient d'égards et de diſcrétion.

Enfin portés ſur les bords du Musône,
Près Ricanate en la Marche d'Ancône,
Les pélerins virent briller de loin
Cette maiſon de la ſainte Madône,
Ces murs divins de qui le ciel prend ſoin ;
Murs convoités des avides corſaires,
Et qu'autrefois des anges tutélaires
Firent voler dans les plaines des airs,
Comme un vaiſſeau qui fend le ſein des mers.
A *Loretto* les anges s'arrêtèrent ; (*d*)
Les murs ſacrés d'eux-mêmes ſe fondèrent ;

Et ce que l'art a de plus précieux,
De plus brillant, de plus induſtrieux,
Fut employé depuis par les ſaints pères,
Maîtres du monde, et du ciel grands-vicaires,
A l'ornement de ces auguſtes lieux.
Les deux amans de cheval deſcendirent,
D'un cœur contrit à deux genoux ſe mirent :
Puis chacun d'eux, pour accomplir ſon vœu,
Offrit des dons pleins de magnificence,
Tous acceptés avec reconnaiſſance
Par la Madône, et les moines du lieu.

Au cabaret les deux amans dînèrent ;
Et ce fut là qu'à table ils rencontrèrent
Un brave anglais, fier, dur, et ſans ſouci,
Qui venait voir la ſainte Vierge auſſi
Par paſſe-temps, ſe moquant dans ſon ame
Et de Lorette et de ſa Notre-Dame :
Parfait anglais, voyageant ſans deſſein,
Achetant cher de modernes antiques,
Regardant tout avec un air hautain,
Et mépriſant les ſaints et leurs reliques.
De tout français c'eſt l'ennemi mortel,
Et ſon nom eſt Chriſtophe d'Arondel.
Il parcourait triſtement l'Italie ;
Et ſe ſentant fort ſujet à l'ennui,
Il amenait ſa maîtreſſe avec lui,
Plus dédaigneuſe encor, plus impolie,

Parlant fort peu, mais belle, faite au tour,
Douce la nuit, insolente le jour,
A table, au lit, par caprice emportée,
Et le contraire en tout de Dorothée.

Le beau baron, du Poitou l'ornement,
Lui fit d'abord un petit compliment,
Sans recevoir aucune repartie,
Puis il parla de la Vierge Marie;
Puis il conta comme il avait promis,
Chez les Lombards, à monsieur saint Denis,
De soutenir en tout lieu la sagesse,
Et la beauté de sa chère maîtresse.
Je crois, dit-il au dédaigneux Breton,
Que votre dame est noble, et d'un grand nom,
Qu'elle est sur-tout aussi sage que belle:
Je crois encor, quoiqu'elle n'ait rien dit,
Que dans le fond elle a beaucoup d'esprit;
Mais Dorothée est fort au-dessus d'elle;
Vous l'avoûrez: on peut sans l'abaisser
Au second rang dignement la placer.

Le fier Anglais, à ce discours honnête,
Le regarda des pieds jusqu'à la tête:
Pardieu, dit-il, il m'importe fort peu
Que vous ayez à Denis fait un vœu;
Et peu me chaut que votre damoiselle
Soit sage ou folle, et soit ou laide ou belle.

Chacun ſe doit contenter de ſon bien
Tout uniment, ſans ſe vanter de rien.
Mais puiſqu'ici vous avez l'impudence
D'oſer prétendre à quelque préférence
Sur un anglais, je vous enſeignerai
Votre devoir, et je vous prouverai
Que tout anglais en affaires pareilles
A tout français donne ſur les oreilles ;
Que ma maîtreſſe en figure, en couleur,
En gorge, en bras, cuiſſes, taille, rondeur,
Même en ſageſſe, en ſentimens d'honneur,
Vaut cent fois mieux que votre pélerine ;
Et que mon roi, (dont je fais peu de cas)
Quand il voudra, ſaura bien mettre à bas
Et votre maître et ſa groſſe héroïne.
Hé bien, reprit le noble Poitevin,
Sortons de table, éprouvons-nous ſoudain ;
A vos dépens je ſoutiendrai peut-être
Mon tendre amour, mon pays, et mon maître.
Mais comme il faut être toujours courtois,
De deux combats je vous laiſſe le choix,
Soit à cheval, ſoit à pied ; l'un et l'autre
Me ſont égaux : mon choix ſuivra le vôtre.
A pied, mort-dieu ! dit le rude Breton ;
Je n'aime point qu'un cheval ait la gloire
De partager ma peine et ma victoire.
Point de cuiraſſe, et point de morion ;
C'eſt à mon ſens une arme de poltron ;

Il fait trop chaud, j'aime à combattre à l'aiſe.
Je veux tout nu vous ſoutenir ma thèſe :
Nos deux beautés jugeront mieux des coups.

Très-volontiers, dit d'un ton noble et doux
Le beau Français. Sa chère Dorothée
Frémit de crainte à ce défi cruel,
Quoiqu'en ſecret ſon ame fût flattée
D'être l'objet d'un ſi noble duel.
Elle tremblait que Chriſtophe Arondel
Ne tranſperçât de quelque coup mortel
La douce peau de ſon cher la Trimouille,
Que de ſes pleurs tendrement elle mouille.
La dame anglaiſe animait ſon anglais,
D'un coup d'œil fier et sûr de ſes attraits.
Elle n'avait jamais verſé de larmes;
Son cœur altier ſe plaiſait aux alarmes,
Et les combats des coqs de ſon pays
Avaient été ſes paſſe-temps chéris.
Son nom était Judith de Roſamore,
Cher à Briſtol, et que Cambridge honore. (*e*)

Voila déjà nos braves paladins
Dans un champ clos près d'en venir aux mains :
Tous deux charmés, dans leurs nobles querelles,
De ſoutenir leur patrie et leurs belles.
La tête haute, et le fer de droit fil,
Le bras tendu, le corps en ſon profil,

En tierce, en quarte, ils joignent leurs épées,
L'une par l'autre à tout moment frappées.
C'eſt un plaiſir de les voir ſe baiſſer,
Se relever, reculer, avancer,
Parer, ſauter, ſe ménager des feintes,
Et ſe porter les plus rudes atteintes.
Ainſi l'on voit dans une belle nuit,
Sous le lion ou ſous la canicule,
Tout l'horizon qui s'enflamme et qui brûle
De mille feux dont notre œil s'éblouit :
Un éclair paſſe, un autre éclair le ſuit.

Le Poitevin adreſſe une apoſtrophe
Droit au menton du ſuperbe Chriſtophe ;
Puis en arrière il ſaute allègrement,
Toujours en garde ; et Chriſtophe à l'inſtant
Engage en tierce en ferrant la meſure,
Au ferrailleur inflige une bleſſure
Sur une cuiſſe ; et de ſang empourpré,
Ce bel ivoire eſt teint et bigarré.

Ils s'acharnaient à cette noble eſcrime,
Voulant mourir pour jouir de l'eſtime
De leur maîtreſſe, et pour bien décider
Quelle beauté doit à l'autre céder ;
Lorſqu'un bandit des Etats du ſaint père
Avec ſa troupe entra dans ces cantons
Pour s'acquitter de ſes dévotions.

Le ſcélérat ſe nommait Martinguerre,
Voleur de jour, voleur de nuit, corſaire,
Mais faintement à la Vierge attaché,
Et ſans manquer récitant ſon roſaire,
Pour être pur et net de tout péché.
Il aperçut ſur le pré les deux belles,
Et leurs chevaux, et leurs brillantes ſelles,
Et leurs mulets chargés d'or et d'*agnus*.
Dès qu'il les vit, on ne les revit plus.
Il vous enlève, et Judith Roſamore,
Et Dorothée, et le bagage encore,
Mulets, chevaux, et part comme un éclair.

Les champions tenaient toujours en l'air,
A poing fermé, leurs brandiſſantes lames,
Et ferraillaient pour l'honneur de ces dames.
Le Poitevin s'aviſe le premier
Que ſa maîtreſſe eſt comme diſparue.
Il voit de loin courir ſon écuyer;
Il s'ébahit, et ſon arme pointue
Reſte en ſa main ſans force, et ſans effet.
Sire Arondel demeure ſtupéfait.
Tous deux reſtaient la prunelle effarée,
Bouche béante, et la mine égarée,
L'un contre l'autre. Oh! oh! dit le Breton,
Dieu me pardonne, on nous a pris nos belles;
Nous nous donnons cent coups d'eſtramaçon
Très-ſottement; courons vîte après elles,

Reprenons-les, et nous nous rebattrons
Pour leurs beaux yeux quand nous les trouverons.

L'AUTRE en convient, et différant la fête,
En bons amis ils ſe mettent en quête
De leur maîtreſſe. A peine ils font cent pas,
Que l'un s'écrie : ah ! la cuiſſe ! ah ! le bras !
L'autre criait : la poitrine ! et la tête !
Et n'ayant plus ces eſprits animaux
Qui vont au cœur et qui font les héros,
Ayant perdu cette ardeur enflammée
Avec leur ſang au combat conſumée,
Tous deux meurtris, faibles et languiſſans,
Sur le gazon tombent en même temps,
Et de leur ſang ils rougiſſent la terre.
Leurs écuyers, qui ſuivaient Martinguerre,
Vont à ſa piſte, et gagnent le pays.
Les deux héros, ſans valets, ſans habits,
Et ſans argent, étendus dans la plaine,
Manquant de tout, croyaient leur fin prochaine ;
Lorſqu'une vieille, en paſſant vers ces lieux,
Les voyant nus s'approcha plus près d'eux,
En eut pitié, les fit ſur des civières
Porter chez elle ; et par des reſtaurans
En moins de rien leur rendit tous leurs ſens,
Leurs coloris et leurs forces premières.

LA bonne vieille, en ce lieu reſpecté,
Eſt en odeur qu'on dit de ſainteté.

Devers Ancône il n'eſt point de béate,
Point d'ame ſainte en qui la grâce éclate
Par des bienfaits plus ſignalés, plus grands.
Elle prédit la pluie et le beau temps;
Elle guérit les bleſſures légères
Avec de l'huile et de ſaintes prières;
Elle a parfois converti des méchans.

Les paladins à la vieille contèrent
Leur aventure, et conſeil demandèrent.
La décrépite alors ſe recueillit,
Pria Marie, ouvrit la bouche, et dit,
Allez en paix, aimez tous deux vos belles,
Mais que ce ſoit à bonne intention;
Et gardez-vous de vous tuer pour elles.
Les doux objets de votre affection
Sont maintenant à des épreuves rudes;
Je plains leurs maux et vos ſollicitudes.
Habillez-vous; prenez des chevaux frais,
Ne manquez pas le chemin qu'il faut prendre;
Le ciel par moi daigne ici vous apprendre,
Pour les trouver, qu'il faut courir après.

Le Poitevin admira l'énergie
De ce diſcours; et le Breton penſif
Lui dit: Je crois à votre prophétie;
Nous pourſuivrons le voleur fugitif,
Quand nous aurons retrouvé des montures,

Et

Et des pourpoints et fur-tout des armures.
La vieille dit : On vous en fournira.
Un circoncis par bonheur était là,
Enfant barbu d'Iſâc et de Juda,
Dont la belle ame, à ſervir empreſſée,
Feſait fleurir la gent déprépucée.
Le digne hébreu leur prêta galamment
Deux mille écus à quarante pour cent,
Selon les *us* de la race bénite
En Canaan par Moïſe conduite;
Et le profit que le juif s'arrogea
Entre la ſainte et lui ſe partagea.

Fin du huitième Chant.

NOTES

DU CHANT HUITIEME.

(*a*) L'ABBÉ *Tritême* n'était point de Picardie ; il était du diocèse de Trèves ; il mourut en 1516. Nous n'oserions assurer que sa famille ne fut pas d'origine picarde ; nous nous en rapportons au savant auteur, qui, sans doute, a vu le manuscrit de la Pucelle dans quelque abbaye de bénédictins.

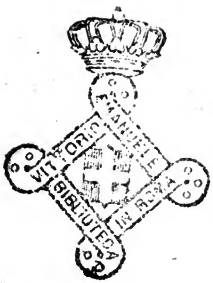
(*b*) Le *radius* et l'*ulna* sont les deux os qui partent du coude et se joignent au poignet ; l'*humerus* est l'os du bras qui se joint à l'épaule.

(*c*) C'est dans la Marche d'Ancône qu'est la maison de la Vierge apportée de Nazareth par les anges ; ils la mirent d'abord en dépôt en Dalmatie, pendant trois ans et sept mois, et ensuite la posèrent près de Ricanati. Sa statue est de quatre pieds de haut ; son visage noir ; elle porte la même tiare que le pape : on connaît ses miracles et ses trésors.

(*d*) Ils ne s'arrêtèrent pas d'abord à *Loretto ;* c'est une inadvertance de notre auteur : *non ego paucis offendar maculis.* Cependant on peut dire pour sa défense, que les anges s'arrêtèrent enfin à Lorette, eux et la maison, après avoir essayé de plusieurs autres pays qui ne plurent point à la sainte Vierge. Cette aventure se passa sous le pontificat de *Boniface VIII*, dont on dit qu'il usurpa sa place comme un renard, qu'il s'y comporta comme un loup, et qu'il mourut comme un chien. Les historiens qui ont parlé ainsi de *Boniface* n'avaient pas de pension de la cour de Rome.

(*e*) Bristol et Cambridge, deux villes célèbres, la première par son commerce, la seconde par son université qui a eu de grands hommes.

Fin des Notes du Chant huitième.


REAL BIBLIOTECA
PORTUGUESA

D'un gros baiſer la barbouille, & lui dit,
J'aimai toûjours les filles d'Angleterre.

Pucelle Chant 9e

J. B. M. le Moyne del. et inv. *Dambrun Sculp.*

CHANT IX.

ARGUMENT.

Comment la Trimouille et ſire Arondel retrouvèrent leurs maîtreſſes en Provence ; et du cas étrange advenu dans la Sainte-Baume.

DEUX chevaliers qui ſe ſont bien battus,
Soit à cheval, ſoit à la noble eſcrime,
Avec le ſabre ou de longs fers pointus,
De pied en cap tout couverts, ou tout nus,
Ont l'un pour l'autre une ſecrète eſtime;
Et chacun d'eux exalte les vertus
Et les grands coups de ſon digne adverſaire,
Lorſque ſur-tout il n'eſt plus en colère.
Mais s'il advient, après ce beau conflit,
Quelque accident, quelque triſte fortune,
Quelque misère à tous les deux commune,
Incontinent le malheur les unit :
L'amitié naît de leurs deſtins contraires,
Et deux héros perſécutés ſont frères.
C'eſt ce qu'on vit dans le cas ſi cruel
De la Trimouille et du triſte Arondel.
Cet Arondel reçut de la nature
Une ame altière, indifférente, et dure;

Mais il ſentit ſes entrailles d'airain
Se ramollir pour le doux Poitevin :
Et la Trimouille, en ſe laiſſant ſurprendre
A ces beaux nœuds qui forment l'amitié,
Suivit ſon goût ; car ſon cœur eſt né tendre.
Que je me ſens, dit-il, fortifié,
Mon cher ami, par votre courtoiſie !
Ma Dorothée, hélas ! me fut ravie ;
Vous m'aiderez, au milieu des combats,
A retrouver la trace de ſes pas,
A délivrer ce que mon cœur adore ;
J'affronterai les plus cruels trépas,
Pour vous nantir de votre Roſamore.

Les deux amans, les deux nouveaux amis,
Partent enſemble ; et ſur un faux avis
Marchent en hâte, et tirent vers Livourne.
Le raviſſeur d'un autre côté tourne,
Par un chemin juſtement oppoſé.
Tandis qu'ainſi le couple ſe fourvoie,
Au ſcélérat rien ne fut plus aiſé
Que d'enlever ſa noble et riche proie.
Il la conduit bientôt en ſureté
Dans un château des chemins écarté,
Près de la mer, entre Rome et Gayette :
Maſure affreuſe, exécrable retraite,
Où l'inſolence et la rapacité,
La gourmandiſe et la mal-propreté,

L'emportement de l'ivreſſe bruyante,
Les démêlés, les combats qu'elle enfante,
La dégoûtante et ſale impureté
Qui de l'amour éteint les tendres flammes,
Tous les excès des plus vilaines ames,
Font voir à l'œil ce qu'eſt le genre humain,
Lorſqu'à lui-même il eſt livré ſans frein.
Du Créateur image ſi parfaite,
Or voilà donc comme vous êtes faite!

En arrivant le corſaire effronté
Se met à table, et fait placer les belles
Sans compliment chacune à ſon côté,
Mange, dévore, et boit à leur ſanté.
Puis il leur dit: Voyez, Meſdemoiſelles,
Qui de vous deux couche avec moi la nuit.
Tout m'eſt égal, tout m'eſt bon, tout me duit;
Poil blond, poil noir, anglaiſe, italienne,
Petite ou grande, infidelle ou chrétienne,
Il ne m'importe; et buvons. A ces mots
La rougeur monte à l'aimable viſage
De Dorothée: elle éclate en ſanglots;
Sur ſes beaux yeux il ſe forme un nuage,
Qui tombe en pleurs ſur ce nez fait au tour,
Sur ce menton où l'on dit que l'Amour
Lui fit un creux la careſſant un jour;
Dans la triſteſſe elle eſt enſevelie.
Judith l'anglaiſe un moment recueillie,

Et regardant le corſaire inhumain,
D'un air de tête et d'un ſouris hautain :
Je veux, dit-elle, avoir ici la joie
Sur le minuit de me voir votre proie;
Et l'on ſaura ce qu'avec un bandit
Peut une anglaiſe alors qu'elle eſt au lit.
A ce propos le brave Martinguerre
D'un gros baiſer la barbouille, et lui dit :
J'aimai toujours les filles d'Angleterre.
Il la rebaiſe, et puis vide un grand verre ;
En vide un autre ; et mange, et boit, et rit,
Et chante, et jure ; et ſa main effrontée,
Sans nul égard, ſe porte impudemment
Sur Roſamore, et puis ſur Dorothée.
Celle-ci pleure ; et l'autre fièrement,
Sans s'émouvoir, ſans changer de viſage,
Laiſſe tout faire au rude perſonnage.
Enfin de table il ſort en bégayant,
Le pied mal sûr, mais l'œil étincelant,
Avertiſſant, d'un geſte de corſaire,
Qu'on ſoit fidelle aux marchés convenus;
Et rayonnant des préſens de Bacchus,
Il ſe prépare aux combats de Cythère.

La Milanaiſe, avec des yeux confus,
Dit à l'Anglaiſe : Oſerez-vous, ma chère,
Du ſcélérat conſommer le déſir ?
Mérite-t-il qu'une beauté ſi fière

S'abaiſſe au point de donner du plaiſir ?
Je prétends bien lui donner autre choſe,
Dit Roſamore ; on verra ce que j'oſe ;
Je ſais venger ma gloire, et mes appas.
Je ſuis fidelle au chevalier que j'aime.
Sachez que DIEU, par ſa bonté ſuprême,
M'a fait préſent de deux robuſtes bras,
Et que Judith eſt mon nom de baptême.
Daignez m'attendre en cet indigne lieu,
Laiſſez-moi faire, et ſur-tout priez DIEU.
Puis elle part, et va la tête haute
Se mettre au lit à côté de ſon hôte.

LA nuit couvrait d'un voile ténébreux
Les toits pourris de ce repaire affreux.
Des malandrins la groſſière cohue
Cuvait ſon vin dans la grange étendue ;
Et Dorothée, en ces momens d'horreur,
Demeurait ſeule, et ſe mourait de peur.

LE boucanier, dans la groſſe partie
Par où l'on penſe, était tout offuſqué
De la vapeur des raiſins d'Italie.
Moins à l'amour qu'au ſommeil provoqué,
Il va preſſant d'une main engourdie
Les fiers appas dont ſon cœur eſt piqué :
Et la Judith, prodiguant ſes tendreſſes,
L'enveloppait, par de fauſſes careſſes,

Dans les filets que lui tendait la mort.
Le diſſolu, laſſé d'un tel effort,
Bâille un moment, tourne la tête, et dort.
A ſon chevet pendait le cimeterre
Qui fit long-temps redouter Martinguerre.
Notre Bretonne auſſitôt le tira,
En invoquant Judith, et Débora, (*a*)
Jahel, Aod, et Simon nommé Pierre,
Simon Barjone aux oreilles fatal,
Qu'à ſurpaſſer l'héroïne s'aprête.
Puis empoignant les crins de l'animal
De ſa main gauche, et ſoulevant la tête,
La tête lourde, et le front engourdi
Du mécréant qui ronfle appeſanti,
Elle s'ajuſte, et ſa droite élevée
Tranche le cou du brave débauché.
De ſang, de vin, la couche eſt abreuvée;
Le large tronc de ſon chef détaché
Rougit le front de la noble héroïne,
Par trente jets de liqueur purpurine.
Notre amazone alors ſaute du lit,
Portant en main cette tête ſanglante,
Et va trouver ſa compagne tremblante,
Qui dans ſes bras tombe, et s'évanouit;
Puis reprenant ſes ſens et ſon eſprit:
Ah! juſte DIEU, quelle femme vous êtes!
Quelle action! quel coup, et quel danger!

Où

Où fuirons-nous ? ſi ſur ces entrefaites
Quelqu'un s'éveille, on va nous égorger.
Parlez plus bas, répliqua Roſamore,
Ma miſſion n'eſt pas finie encore,
Prenez courage, et marchez avec moi.
L'autre reprit courage avec effroi.

Leurs deux amans, errans toujours loin d'elles,
Couraient par-tout ſans avoir rien trouvé.
A Gène enfin l'un et l'autre arrivé,
Ayant par terre en vain cherché leurs belles,
S'en vont par mer à la merci des flots,
Des deux objets qui troublent leur repos
Aux quatre vents demander des nouvelles.
Ces quatre vents les portent tour à tour,
Tantôt aux bords de cet heureux ſéjour,
Où des chrétiens le père apoſtolique
Tient humblement les clefs du paradis ;
Tantôt au fond du golfe Adriatique,
Où le vieux doge eſt l'époux de Thétis; (*b*)
Puis devers Naple, au rivage fertile
Où Sannazar eſt trop près de Virgile ; (*c*)
Ces dieux mutins, prompts, ailés, et joufflus,
Qui ne ſont plus les enfans d'Orithye,
Sur le dos bleu des flots qu'ils ont émus,
Les font voguer à ces gouffres connus,
Où l'onde amère autrefois engloutie
Par la Carybde, aujourd'hui ne l'eſt plus ; (*d*)

Où de nos jours on ne peut plus entendre
Les hurlemens des dogues de Scylla ;
Où les géans, écrasés sous l'Etna, (*e*)
Ne jettent plus la flamme avec la cendre ;
Tant l'univers avec le temps changea.
Le couple errant, non loin de Syracuse,
Va saluer la fontaine Aréthuse,
Qui dans son sein tout couvert de roseaux,
De son amant ne reçoit plus les eaux. (*f*)
Ils ont bientôt découvert le rivage
Où floriſſaient Auguſtin (*g*) et Carthage ;
Séjour affreux, dans nos jours infecté
Par les fureurs et la rapacité
Des muſulmans, enfans de l'ignorance.
Enfin le ciel conduit nos chevaliers
Aux doux climats de la belle Provence.
LA, ſur des bords couronnés d'oliviers,
On voit les tours de Marſeille l'antique,
Beau monument d'un vieux peuple ionique. (*h*)
Noble cité, grecque et libre autrefois,
Tu n'as plus rien de ce double avantage ;
Il eſt plus beau de ſervir ſous nos rois ;
C'eſt, comme on ſait, un bien heureux partage.
Mais tes confins poſsèdent un tréſor
Plus merveilleux, plus ſalutaire encor.
Chacun connaît la belle Magdelène,
Qui de ſon temps ayant ſervi l'Amour,
Servit le ciel étant ſur le retour,

Et qui pleura ſa vanité mondaine.
Elle partit des rives du Jourdain,
Pour s'en aller au pays de Provence,
Et ſe feſſa long-temps par pénitence,
Au fond d'un creux du roc de Maximin. (*i*)
Depuis ce temps un baume tout divin
Parfume l'air qu'en ces lieux on reſpire.
Plus d'une fille, et plus d'un pélerin,
Grimpe au rocher, pour abjurer l'empire
Du dieu d'amour, qu'on nomme eſprit malin.

On tient qu'un jour la pénitente juive,
Prête à mourir, requit une faveur
De Maximin ſon pieux directeur:
Obtenez-moi, ſi jamais il arrive
Que ſur mon roc une paire d'amans
En rendez-vous viennent paſſer leur temps,
Leurs feux impurs dans tous les deux s'éteignent;
Qu'au même inſtant ils s'évitent, ſe craignent,
Et qu'une forte et vive averſion
Soit de leurs cœurs la ſeule paſſion.
Ainſi parla la ſainte aventurière.
Son confeſſeur exauça ſa prière.
Depuis ce temps ces lieux ſanctifiés
Vous font haïr les gens que vous aimiez.

Les paladins, ayant bien vu Marſeilles,
Son port, ſa rade, et toutes les merveilles
Dont les bourgeois rebattaient leurs oreilles,

Furent requis de viſiter le roc,
Ce roc fameux, ſurnommé Sainte-Baume,
Tant célébré chez la gent porte-froc,
Et dont l'odeur parfumait le royaume.
Le beau français y va par piété,
Le fier anglais par curioſité.
En graviſſant ils virent près du dôme,
Sur les degrés dans ce roc pratiqués,
Des voyageurs à prier appliqués.
Dans cette troupe étaient deux voyageuſes,
L'une à genoux, mains jointes, cou tendu;
L'autre debout, et des plus dédaigneuſes.

O doux objets! moment inattendu!
Ils ont tous deux reconnu leurs maîtreſſes!
Les voilà donc pécheurs et péchereſſes,
Dans ce parvis ſi funeſte aux amours.
En peu de mots l'anglaiſe leur raconte
Comment ſon bras, par le divin ſecours,
Sur Martinguerre a ſu venger ſa honte.
Elle eut le ſoin, dans ce péril urgent,
De ſe ſaiſir d'une bourſe aſſez ronde
Qu'avait le mort, attendu que l'argent
Eſt inutile aux gens de l'autre monde.
Puis franchiſſant, dans l'horreur de la nuit,
Les murs mal clos de cet affreux réduit,
Le ſabre au poing, vers la prochaine rive
Elle a conduit ſa compagne craintive,

Elle a monté ſur un léger eſquif ;
Et réveillant matelots, capitaine,
En bien payant, le couple fugitif
A navigé ſur la mer de Tyrrène.
Enfin des vents le ſort capricieux,
Ou bien le ciel qui fait tout pour le mieux,
Les met tous quatre aux pieds de Magdelène.

O grand miracle ! ô vertu ſouveraine !
A chaque mot que prononçait Judith,
De ſon amant le grand cœur s'affadit ;
Ciel, quel dégoût ! et bientôt quelle haine
Succède aux traits du plus charmant amour !
Il eſt payé d'un ſemblable retour.
Ce la Trimouille, à qui ſa Dorothée
Parut long-temps plus belle que le jour,
La trouve laide, imbécille, affectée,
Gauche, mauſſade, et lui tourne le dos.
La belle en lui voyait le roi des ſots,
Le déteſtait et détournait la vue ;
Et Magdelène, au milieu d'une nue,
Goûtait en paix la ſatisfaction
D'avoir produit cette converſion.

Mais Magdelène, hélas ! fut bien déçue,
Car elle obtint des ſaints du paradis,
Que tout amant venu dans ſon logis
N'aimerait plus l'objet de ſes faibleſſes,

Tant qu'il ſerait dans ces rochers bénis.
Mais dans ſes vœux la ſainte avait omis
De ſtipuler que les amans guéris
Ne prendraient pas de nouvelles maîtreſſes.
Saint Maximin ne prévit point le cas,
Dont il advint que l'anglaiſe infidelle
Au poitevin tendit ſes deux beaux bras,
Et qu'Arondel jouit des doux appas
De Dorothée, et fut enchanté d'elle.
L'abbé Tritême a même prétendu
Que Magdelène, à ce troc imprévu,
Du haut du ciel s'était miſe à ſourire.
On peut le croire, et la juſtifier.
La vertu plaît : mais, malgré ſon empire,
On a du goût pour ſon premier métier.

Il arriva que les quatre parties
De Sainte-Baume à peine étaient ſorties,
Que le miracle alors n'opéra plus.
Il n'a d'effet que dans l'auguſte enceinte,
Et dans le creux de cette roche ſainte.
Au bas du mont la Trimouille confus
D'avoir haï quelque temps Dorothée,
Rendant juſtice à ſes touchans attraits,
La retrouva plus tendre que jamais,
Plus que jamais elle s'en vit fêtée ;
Et Dorothée, en proie à ſa douleur,
Par ſon amour expia ſon erreur

Entre les bras du héros qu'elle adore.
Sire Arondel reprit ſa Roſamore,
Dont le courroux fut bientôt déſarmé.
Chacun aima comme il avait aimé:
Et je puis dire encor que Magdelène
En les voyant leur pardonna ſans peine.

Le dur Anglais, l'aimable Poitevin,
Ayant chacun leur héroïne en croupe,
Vers Orléans prirent leur droit chemin,
Tous deux brûlans de rejoindre leur troupe,
Et de venger l'honneur de leur pays.
Diſcrets amans, généreux ennemis,
Ils voyageaient comme de vrais amis,
Sans déformais ſe faire de querelles,
Ni pour leurs rois, ni même pour leurs belles.

Fin du neuvième Chant.

NOTES

DU CHANT NEUVIEME.

(*a*) Il n'eſt lecteur qui ne connaiſſe la belle *Judith*. *Débora*, brave épouſe de *Lapidoth*, défit le roi *Jabin*, qui avait neuf cents chariots armés de faulx, dans un pays de montagnes où il n'y a aujourd'hui que des ânes. La brave femme *Jahel*, épouſe de *Haber*, reçut chez elle *Sizara*, maréchal général de *Jabin*: elle l'enivra avec du lait, et cloua ſa tête à terre d'une tempe à l'autre avec un clou; c'était un maître clou, et elle une maitreſſe femme. *Aod* le gaucher alla trouver le roi *Eglon* de la part du Seigneur, et lui enfonça un grand couteau dans le ventre avec la main gauche, et auſſitôt *Eglon* alla à la ſelle. Quant à *Simon Barjone*, il ne coupa qu'une oreille à *Malchus*, et encore eut-il ordre de remettre l'épée au fourreau, ce qui prouve que l'Egliſe ne doit point verſer le ſang.

(*b*) On ſait que le doge de Veniſe épouſe la mer.

(*c*) *Sannazar*, poëte médiocre, enterré près de *Virgile*, mais dans un plus beau tombeau.

(*d*) Autrefois cet endroit paſſait pour un gouffre très dangereux.

(*e*) L'Etna ne jette plus de flammes que très-rarement.

(*f*) Le paſſage ſouterrain du fleuve Alphée, juſqu'à la fontaine Aréthuſe, eſt reconnu pour une fable.

(*g*) Saint *Auguſtin* était évêque d'Hippone.

(*h*) Les Phocéens.

(*i*) Le rocher de Saint-Maximin eſt tout auprès; c'eſt le chemin de la Sainte-Baume.

Fin des Notes du Chant neuvième.

VITTORIO EMANUELE
BIBLIOTECA
IN ROMA

Et ſi jamais je vais en Paradis,
Je n'y ſerai qu'auprès de Magdelène.

Vieille Chanſon.

Jos. Ma. Moreau le jeune inv. *L. Cretelle, Sculp.*

CHANT X.

ARGUMENT.

Agnès Sorel pourſuivie par l'aumônier de Jean Chandos. Regrets de ſon amant, &c. Ce qui advint à la belle Agnès dans un couvent.

Eh quoi ! toujours clouer une préface
A tous mes chants ! la morale me laſſe ;
Un ſimple fait conté naïvement,
Ne contenant que la vérité pure,
Narré ſuccinct, ſans frivole ornement,
Point trop d'eſprit, aucun rafinement,
Voilà de quoi déſarmer la cenſure.
Allons au fait, lecteur, tout rondement, (*a*)
C'eſt mon avis. Tableau d'après nature,
S'il eſt bien fait, n'a beſoin de bordure.

Le bon roi Charle, allant vers Orléans,
Enflait le cœur de ſes fiers combattans,
Les rempliſſait de joie et d'eſpérance,
Et relevait le deſtin de la France.
Il ne parlait que d'aller aux combats ;
Il étalait une fière allégreſſe ;
Mais en ſecret il ſoupirait tout bas,
Car il était abſent de ſa maîtreſſe.

L'avoir laiſſée, avoir pu ſeulement
De ſon Agnès s'écarter un moment,
C'était un trait d'une vertu ſuprême,
C'était quitter la moitié de ſoi-même.

Lorsqu'il ſe fut au logis renfermé,
Et qu'en ſon cœur il eut un peu calmé
L'emportement du démon de la gloire,
L'autre démon qui préſide à l'amour,
Vint à ſes ſens s'expliquer à ſon tour;
Il plaidait mieux : il gagna la victoire.
D'un air diſtrait le bon prince écouta
Tous les propos dont on le tourmenta :
Puis en ſa chambre en ſecret il alla,
Où, d'un cœur triſte, et d'une main tremblante,
Il écrivit une lettre touchante,
Que de ſes pleurs tendrement il mouilla;
Pour les ſécher Bonneau n'était pas là.
Certain butor, gentilhomme ordinaire,
Fut dépêché, chargé du doux billet.
Une heure après, ô douleur trop amère!
Notre courrier rapporte le poulet.
Le roi, ſaiſi d'une crainte mortelle,
Lui dit : Hélas! pourquoi donc reviens-tu?
Quoi, mon billet?.... Sire, tout eſt perdu;
Sire, armez-vous de force et de vertu.
Les Anglais.... Sire.... ah! tout eſt confondu;
Sire,.... ils ont pris Agnès et la Pucelle.

A ce propos dit ſans ménagement,
Le roi tomba, perdit tout ſentiment,
Et de ſes ſens il ne reprit l'uſage
Que pour ſentir l'effet de ſon tourment.
Contre un tel coup quiconque a du courage,
N'eſt pas, ſans doute, un véritable amant:
Le roi l'était; un tel événement
Le tranſperçait de douleur et de rage.
Ses chevaliers perdirent tous leurs ſoins
A l'arracher à ſa douleur cruelle;
Charles fut près d'en perdre la cervelle:
Son père, hélas! devint fou pour bien moins.
Ah! cria-t-il, que l'on m'enlève Jeanne,
Mes chevaliers, tous mes gens à ſoutane,
Mon directeur, et le peu de pays
Que m'ont laiſſé mes deſtins ennemis!
Cruels Anglais, ôtez-moi plus encore,
Mais laiſſez-moi ce que mon cœur adore.

Amour, Agnès, monarque malheureux!
Que fais-je ici, m'arrachant les cheveux?
Je l'ai perdue, il faudra que j'en meure.
Je l'ai perdue; et pendant que je pleure,
Peut-être hélas! quelque inſolent anglais
A ſon plaiſir ſubjugue ſes attraits,
Nés ſeulement pour des baiſers français.
Une autre bouche à tes lèvres charmantes
Pourrait ravir ces faveurs ſi touchantes!

Une autre main careſſer tes beautés !
Un autre... ô ciel ! que de calamités !
Et qui ſait même, en ce moment terrible,
A leurs plaiſirs ſi tu n'es pas ſenſible ?
Qui ſait, hélas ! ſi ton tempérament
Ne trahit pas ton malheureux amant ?
Le triſte roi, de cette incertitude
Ne pouvant plus ſouffrir l'inquiétude,
Va ſur ce cas conſulter les docteurs,
Nécromanciens, devins, ſorboniqueurs,
Juifs, jacobins, quiconque ſavait lire. (*b*)

MESSIEURS, dit-il, il convient de me dire
Si mon Agnès eſt fidelle à ſa foi,
Si pour moi ſeul ſa belle ame ſoupire :
Gardez-vous bien de tromper votre roi ;
Dites-moi tout ; de tout il faut m'inſtruire.
Eux bien payés conſultèrent ſoudain,
En grec, hébreu, ſyriaque, latin ;
L'un, du roi Charle examine la main,
L'autre en quarré deſſine une figure ;
Un autre obſerve et Venus et Mercure ;
Un autre va, ſon pſautier parcourant,
Diſant *amen*, et tout bas murmurant.
Cet autre-ci regarde au fond d'un verre,
Et celui-là fait des cercles à terre : (*c*)
Car c'eſt ainſi que dans l'antiquité
On a toujours cherché la vérité.

Aux yeux du prince ils travaillent, ils fuent;
Puis louant Dieu tous enſemble ils concluent
Que ce grand roi peut dormir en repos,
Qu'il eſt le ſeul parmi tous les héros
A qui le ciel, par ſa grâce infinie,
Daigne octroyer une fidelle amie;
Qu'Agnès eſt ſage, et fuit tous les amans.
Puis fiez-vous à meſſieurs les ſavans. (*d*)

Cet aumônier terrible, inexorable,
Avait ſaiſi le moment favorable :
Malgré les cris, malgré les pleurs d'Agnès,
Il triomphait de ſes jeunes attraits, (*e*)
Il raviſſait des plaiſirs imparfaits;
Tranſports groſſiers, volupté ſans tendreſſe,
Triſte union ſans douceur, ſans careſſe,
Plaiſirs honteux qu'Amour ne connaît pas :
Car qui voudrait tenir entre ſes bras
Une beauté qui détourne la bouche,
Qui de ſes pleurs inonde votre couche ?
Un honnête homme a bien d'autres déſirs : (*f*)
Il n'eſt heureux qu'en donnant des plaiſirs.
Un aumônier n'eſt pas ſi difficile;
Il va piquant ſa monture indocile,
Sans s'informer ſi le jeune tendron
Sous ſon empire a du plaiſir ou non.

Le page aimable, amoureux et timide,
Qui dans le bourg était allé courir,

Pour dignement honorer et ſervir
La déité qui de ſon ſort décide,
Revint enfin. Las! il revint trop tard.
Il entre, il voit le damné de frappart,
Qui tout en feu, dans ſa brutale joie,
Se démenait, et dévorait ſa proie.
Le beau Monroſe, à cet objet fatal,
Le fer en main, vole ſur l'animal;
Du chapelain l'impudique furie
Cède au beſoin de défendre ſa vie;
Du lit il ſaute, il empoigne un bâton,
Il s'en eſcrime, il accolle le page.
Chacun des deux eſt brave champion;
Monroſe eſt plein d'amour et de courage,
Et l'aumônier de luxure et de rage.

Les gens heureux, qui goûtent dans les champs
La douce paix, fruit des jours innocens,
Ont vu ſouvent près de quelque bocage
Un loup cruel, affamé de carnage,
Qui de ſes dents déchire la toiſon,
Et boit le ſang d'un malheureux mouton.
Si quelque chien, à l'oreille écourtée,
Au cœur ſuperbe, à la gueule endentée,
Vient comme un trait tout prêt à guerroyer,
Incontinent l'animal carnaſſier
Laiſſe tomber de ſa gueule écumante
Sur le gazon la victime innocente;

Il court au chien qui, ſur lui s'élançant,
A l'ennemi livre un combat ſanglant ;
Le loup mordu, tout bouillant de colère,
Croit étrangler ſon ſuperbe adverſaire ;
Et le mouton, palpitant auprès d'eux,
Fait pour le chien de très-ſincères vœux.
C'était ainſi que l'aumônier nerveux,
D'un cœur farouche, et d'un bras formidable,
Se débattait contre le page aimable ;
Tandis qu'Agnès, demi-morte de peur,
Reſtait au lit, digne prix du vainqueur.

L'HOTE et l'hôteſſe, et toute la famille,
Et les valets, et la petite fille,
Montent au bruit ; on ſe jette entre deux :
On fit ſortir l'aumônier ſcandaleux ;
Et contre lui chacun fut pour le page :
Jeuneſſe et grâce ont par-tout l'avantage.
Le beau Monroſe eut donc la liberté
De reſter ſeul auprès de ſa beauté ;
Et ſon rival, hardi dans ſa détreſſe,
Sans s'étonner alla chanter ſa meſſe.

AGNÈS honteuſe, Agnès au déſeſpoir
Qu'un ſacriſtain à ce point l'eût pollue,
Et plus encor qu'un beau page l'eût vue
Dans le combat indignement vaincue,
Verſait des pleurs, et n'oſait plus le voir.

Elle eût voulu que la mort la plus prompte
Fermât ſes yeux et terminât ſa honte ;
Elle diſait dans ſon grand déſarroi,
Pour tout diſcours : Ah ! Monſieur, tuez-moi.
Qui vous, mourir ! lui répondit Monroſe ;
Je vous perdrais ! ce prêtre en ſerait cauſe !
Ah ! croyez-moi, ſi vous aviez péché,
Il faudrait vivre et prendre patience.
Eſt-ce à nous deux de faire pénitence ?
D'un vain remords votre cœur eſt touché,
Divine Agnès : quelle erreur eſt la vôtre,
De vous punir pour le péché d'un autre !
Si ſon diſcours n'était pas éloquent,
Ses yeux l'étaient ; un feu tendre et touchant
Inſinuait à la belle attendrie
Quelque déſir de conſerver ſa vie.

Fallut dîner : car, malgré leurs chagrins,
(Chétif mortel, j'en ai l'expérience ;)
Les malheureux ne font point abſtinence.
En enrageant on fait encor bombance.
Voilà pourquoi tous ces auteurs divins,
Ce bon Virgile, et ce bavard Homère
Que tout ſavant, même en bâillant, révère,
Ne manquent point, au milieu des combats,
L'occaſion de parler d'un repas.
La belle Agnès dîna donc tête à tête,
Près de ſon lit, avec ce page honnête.

Tous

Tous deux d'abord également honteux,
Sur leur assiette arrêtaient leurs beaux yeux ;
Puis enhardis tous deux se regardèrent,
Et puis enfin tous deux ils se lorgnèrent.

Vous savez bien que dans la fleur des ans,
Quand la santé brille dans tous vous sens,
Qu'un bon dîner fait couler dans vos veines
Des passions les semences soudaines ;
Tout votre cœur cède au besoin d'aimer :
Vous vous sentez doucement enflammer
D'une chaleur bénigne et pétillante ;
La chair est faible, et le diable vous tente.

Le beau Monrose, en ces temps dangereux,
Ne pouvant plus commander à ses feux,
Se jette aux pieds de la belle éplorée :
O cher objet ! ô maîtresse adorée !
C'est à moi seul désormais de mourir ;
Ayez pitié d'un cœur soumis et tendre :
Quoi, mon amour ne pourrait obtenir
Ce qu'un barbare a bien osé vous prendre !
Ah ! si le crime a pu le rendre heureux,
Que devez-vous à l'amour vertueux ?
C'est lui qui parle, et vous devez l'entendre.
Cet argument paraissait assez bon.
Agnès sentit le poids de la raison.
Une heure encore elle osa se défendre,

Elle voulut reculer ſon bonheur,
Pour accorder le plaiſir et l'honneur,
Sachant très-bien qu'un peu de réſiſtance
Vaut encor mieux que trop de complaiſance.
Monroſe enfin, Monroſe fortuné,
Eut tous les droits d'un amant couronné;
Du vrai bonheur il eut la jouiſſance.
Du prince anglais la gloire et la puiſſance
Ne s'étendait que ſur les rois vaincus,
Le fier Henri n'avait pris que la France,
Le lot du page était bien au-deſſus.

Mais que la joie eſt trompeuſe et légère!
Que le bonheur eſt choſe paſſagère!
Le charmant page à peine avait goûté
De ce torrent de pure volupté,
Que des Anglais arrive une cohorte.
On monte, on entre, on enfonce la porte.
Couple enivré des careſſes d'Amour,
C'eſt l'aumônier qui vous joua ce tour. (*g*)
La douce Agnès, de crainte évanouie,
Avec Monroſe eſt auſſitôt ſaiſie;
C'eſt à Chandos qu'on prétend les mener.
A quoi Chandos va-t-il les condamner?
Tendres amans, vous craignez ſa vengeance;
Vous ſavez trop, par votre expérience,
Que cet anglais eſt ſans compaſſion.
Dans leurs beaux yeux eſt la confuſion;

Le déſeſpoir les preſſe et les dévore ;
Et cependant ils ſe lorgnaient encore :
Ils rougiſſaient de s'être faits heureux.
A Jean Chandos que diront-ils tous deux ? (*h*)
Dans le chemin advint que de fortune
Ce corps anglais rencontra ſur la brune
Vingt chevaliers qui, pour Charles tenaient,
Et qui de nuit en ces quartiers rodaient,
Pour découvrir ſi l'on avait nouvelle
Touchant Agnès et touchant la Pucelle.

QUAND deux mâtins, deux coqs et deux amans,
Nez contre nez, ſe rencontrent aux champs ;
Lorſqu'un ſuppôt de la grâce efficace
Trouve un cou tors de l'école d'Ignace ;
Quand un enfant de Luther ou Calvin
Voit par haſard un prêtre ultramontain,
Sans perdre temps un grand combat commence,
A coups de gueule, ou de plume ou de lance.
Semblablement les gendarmes de France,
Tout du plus loin qu'ils virent les Bretons,
Fondent deſſus, légers comme faucons.
Les gens anglais ſont gens qui ſe défendent ;
Mille beaux coups ſe donnent et ſe rendent.
Le fier courſier qui notre Agnès portait,
Etait actif, jeune, fringant comme elle ;
Il ſe cabrait, il ruait, il tournait ;
Agnès allait ſautillant ſur la ſelle.

Bientôt au bruit des cruels combattans
Il s'effarouche, il prend le mors aux dents.
Agnès en vain veut d'une main timide
Le gouverner dans ſa courſe rapide ;
Elle eſt trop faible : il lui fallut enfin
A ſon cheval remettre ſon deſtin.
Le beau Monroſe, au fort de la mêlée,
Ne peut ſavoir où ſa nymphe eſt allée ;
Le courſier vole auſſi prompt que le vent ;
Et ſans relâche ayant couru ſix mille,
Il s'arrêta dans un vallon tranquille,
Tout vis-à-vis la porte d'un couvent.
Un bois était près de ce monaſtère :
Auprès du bois une onde vive et claire
Fuit et revient, et par de longs détours
Parmi des fleurs, elle pourſuit ſon cours.
Plus loin s'élève une colline verte,
A chaque automne enrichie et couverte
Des doux préſens dont Noé nous dota,
Lorſqu'à la fin ſon grand coffre il quitta,
Pour réparer du genre humain la perte ;
Et que laſſé du ſpectacle de l'eau,
Il fit du vin par un art tout nouveau.
Flore et Pomone, et la féconde haleine
Des doux zéphyrs parfument ces beaux champs ;
Sans ſe laſſer, l'œil charmé s'y promène.
Le paradis de nos premiers parens
N'avait point eu de vallons plus rians,

Plus fortunés; et jamais la nature
Ne fut plus belle et plus riche et plus pure.
L'air qu'on reſpire en ces lieux écartés
Porte la paix dans les cœurs agités;
Et des chagrins calmant l'inquiétude,
Fait aux mondains aimer la ſolitude.
Au bord de l'onde Agnès ſe repoſa,
Sur le couvent ſes deux beaux yeux fixa,
Et de ſes ſens le trouble s'apaiſa.
C'était, lecteur, un couvent de nonnettes.
Ah! dit Agnès, adorables retraites!
Lieux où le ciel a verſé ſes bienfaits,
Séjour heureux d'innocence et de paix!
Hélas! du ciel la faveur infinie
Peut-être ici me conduit tout exprès,
Pour y pleurer les erreurs de ma vie.
De chaſtes ſœurs, épouſes de leur Dieu,
De leurs vertus embaument ce beau lieu;
Et moi, fameuſe entre les pécheresſes,
J'ai conſumé mes jours dans les faibleſſes.
Agnès ainſi parlant à haute voix,
Sur le portail aperçut une croix:
Elle adora d'humilité profonde
Ce ſigne heureux du ſalut de ce monde;
Et ſe ſentant quelque componction,
Elle comptait s'en aller à confeſſe;
Car de l'amour à la dévotion
Il n'eſt qu'un pas; l'un et l'autre eſt faibleſſe.

Or du Moutier la vénérable abbeſſe
Depuis deux jours était allée à Blois,
Pour du couvent y ſoutenir les droits.
Ma ſœur Beſogne avait en ſon abſence
Du ſaint troupeau la bénigne intendance.
Elle accourut au plus vîte au parloir,
Puis fit ouvrir pour Agnès recevoir.
Entrez, dit-elle, aimable voyageuſe;
Quel bon patron, quelle fête joyeuſe
Peut amener au pied de nos autels
Cette beauté dangereuſe aux mortels?
Seriez-vous point quelque ange ou quelque ſainte,
Qui des hauts cieux abandonne l'enceinte,
Pour ici-bas nous faire la faveur
De conſoler les filles du Seigneur?
Agnès répond: C'eſt pour moi trop d'honneur;
Je ſuis, ma ſœur, une pauvre mondaine;
De grands péchés mes beaux jours ſont ourdis;
Et ſi jamais je vais en paradis,
Je n'y ferai qu'auprès de Magdelène.
De mon deſtin le caprice fatal,
Dieu, mon bon ange, et ſur-tout mon cheval,
Ne ſais comment, en ces lieux m'ont portée;
De grands remords mon ame eſt agitée;
Mon cœur n'eſt point dans le crime endurci;
J'aime le bien, j'en ai perdu la trace,
Je la retrouve, et je ſens que la grâce
Pour mon ſalut veut que je couche ici.

Ma ſœur Beſogne, avec douceur prudente,
Encouragea la belle pénitente ;
Et de la grâce exaltant les attraits,
Dans ſa cellule elle conduit Agnès ;
Cellule propre et bien enluminée,
Pleine de fleurs et galamment ornée,
Lit ample et doux : on dirait que l'Amour
A de ſes mains arrangé ce ſéjour.
Agnès tout bas louant la Providence,
Vit qu'il eſt doux de faire pénitence.

Après ſoupé (car je n'omettrai point
Dans mes récits ce noble et digne point)
Beſogne dit à la belle étrangère :
Il eſt nuit cloſe, et vous ſavez, ma chère,
Que c'eſt le temps où les eſprits malins (*i*)
Rôdent par-tout, et vont tenter les ſaints.
Il nous faut faire une œuvre profitable ;
Couchons enſemble, afin que, ſi le diable
Veut contre nous faire ici quelque effort,
Nous trouvant deux, le diable en ſoit moins fort.
La dame errante accepta la partie :
Elle ſe couche, et croit faire œuvre pie ;
Croit qu'elle eſt ſainte, et que le ciel l'abſout ;
Mais ſon deſtin la pourſuivait par-tout.

Puis-je au lecteur raconter ſans vergogne,
Ce que c'était que cette ſœur Beſogne ?

Il faut le dire, il faut tout publier.
Ma ſœur Beſogne était un bachelier,
Qui d'un Hercule eut la force en partage,
Et d'Adonis le gracieux viſage,
N'ayant encor que vingt ans et demi,
Blanc comme lait, et frais comme roſée
La dame abbeſſe, en perſonne aviſée,
En avait fait depuis peu ſon ami.
Sœur bachelier vivait dans l'abbaye,
En cultivant ſon ouaille jolie :
Ainſi qu'Achille, en fille déguiſé,
Chez Lycomède était favoriſé
Des doux baiſers de ſa Déidamie.

La pénitente était à peine au lit
Avec ſa ſœur, ſoudain elle ſentit
Dans la nonnain métamorphoſe étrange.
Aſſurément elle gagnait au change.
Crier, ſe plaindre, éveiller le couvent,
N'aurait été qu'un ſcandale imprudent.
Souffrir en paix, ſoupirer et ſe taire,
Se réſigner eſt tout ce qu'on peut faire.
Puis rarement en telle occaſion
On a le temps de la réflexion.
Quand ſœur Beſogne à ſa fureur clauſtrale
(Car on ſe laſſe) eut mis quelque intervalle,
La belle Agnès, non ſans contrition,
Fit en ſecret cette réflexion :

C'eſt

C'eſt donc en vain que j'eus toujours en tête
Le beau projet d'être une femme honnête ;
C'eſt donc en vain que l'on fait ce qu'on peut :
N'eſt pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du dixième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DIXIEME.

(*a*) Edition de 1756 :

Va donc, Voltaire, au fait plus rondement,
C'eſt mon avis, &c.

Ce vers eſt une nouvelle preuve que M. de *Voltaire* n'eut aucune part à la publication des premières éditions de ce poëme, et qu'elles furent faites par ſes ennemis.

(*b*) Ces ſortes de divinations étaient fort uſitées ; nous voyons même que le roi *Philippe III* envoya un évêque et un abbé à une béguine de Nivelle auprès de Bruxelles, grande devineresſe, pour ſavoir ſi *Marie de Brabant*, ſa femme, lui était fidelle.

(*c*) Edition de 1756 :

Il n'eſt aucun qui doute de ſon art ;
Aucun ne croit qu'un diable n'y prend part.
Aux yeux du prince, &c.

(*d*) *ibid.* Ils ſe trompaient, hélas ! les bonnes gens :
Agnès aimait ; . . . . . .
Puis fiez-vous, &c.

(*e*) *ibid.* Il triomphait de ſes jeunes attraits ;
Et l'accablant de ſa mâle éloquence,
Il raviſſait des plaiſirs imparfaits :
Volupté triſte, et fauſſe jouiſſance,
Plaiſirs honteux, &c.

(*f*) *ibid.* A ſes baiſers il veut que l'on ripoſte,
Et qu'on l'invite à . . . . . ,

On retrouve ici le ſtyle des éditeurs, et l'on voit que ces vers ont été interpollés.

(*g*) Edition de 1756 :

On prend Agnès, on prend ſon ami tendre ;
Devers Chandos on s'en va les mener ;
Certes au diable il me faudrait donner,
Pour vous décrire et pour vous bien apprendre
L'effroi, le trouble et la confuſion,
Le déſeſpoir, la déſolation,
L'amas d'horreurs, l'état épouvantable
Qui le beau page et ſon Agnès accable.
Ils rougiſſaient, &c.

(*h*) Le dixième chant de l'édition de 1762 eſt diviſé en deux dans l'édition de 1756, où le huitième chant finit par ces vers :

A Jean Chandos que diront-ils tous deux ?

Et le neuvième commence par celui-ci :

Dans le chemin advint que de fortune.

(*i*) Ce ne fut jamais que pendant la nuit que les lémures, les larves, les bons et mauvais génies apparurent ; il en était de même de nos farfadets, le chant du coq les feſait tous diſparaître.

Fin des Notes et Variantes du Chant dixième.

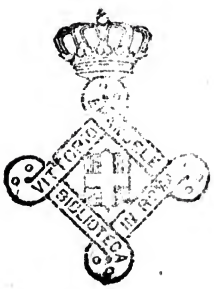
CHANT XI.

ARGUMENT.

Les Anglais violent le couvent : combat de ſaint George, patron d'Angleterre, contre ſaint Denis, patron de la France.

Je vous dirai, ſans harangue inutile,
Que le matin nos deux charmans reclus,
Laſſés tous deux de plaiſirs défendus,
S'abandonnaient, l'un vers l'autre étendus,
Au doux repos d'une ivreſſe tranquille.

Un bruit affreux dérangea leur ſommeil.
De tous côtés les flambeaux de la guerre,
L'horrible mort éclaire leur réveil ;
Près du couvent le ſang couvrait la terre.
Cet eſcadron de malandrins anglais
Avait battu cet eſcadron français.
Ceux-ci s'en vont au travers de la plaine,
Le fer en main ; ceux-là volent après,
Frappant, tuant, criant tous hors d'haleine :
Mourez ſur l'heure, ou rendez-nous Agnès.
Mais aucun d'eux n'en ſavait des nouvelles.
Le vieux Colin, paſteur de ces cantons,
Leur dit : Meſſieurs, en gardant mes moutons,


VITTORIO EMANUELE
BIBLIOTECA

Il a mon caſque ; il a ma ſoubreveſte.
Il était vrai ; la Jeanne avait raiſon.

Pucelle Chant 11e

J. M. Moreau le jeune. *Simonet Sculp.*

Je vis hier le miracle des belles,
Qui vers le ſoir entrait en ce Moutier.
Lors les Anglais ſe mirent à crier :
Ah ! c'eſt Agnès, n'en doutons point, c'eſt elle ;
Entrons, amis. La cohorte cruelle
Saute à l'inſtant deſſus ces murs bénis.
Voilà les loups au milieu des brebis.

Dans le dortoir, de cellule en cellule,
A la chapelle, à la cave, en tout lieu,
Ces ennemis des ſervantes de Dieu,
Attaquent tout ſans honte et ſans ſcrupule.
Ah ! ſœur Agnès, ſœur Marton, ſœur Urſule,
Où courez-vous, levant les mains aux cieux,
Le trouble au ſein, la mort dans vos beaux yeux ?
Où fuyez-vous, colombes gémiſſantes ?
Vous embraſſez, interdites, tremblantes,
Ce ſaint autel, aſile redouté,
Sacré garant de votre chaſteté.
C'eſt vainement, dans ce péril funeſte,
Que vous criez à votre époux céleſte.
A ſes yeux même, à ces mêmes autels,
Tendre troupeau, vos raviſſeurs cruels
Vont profaner la foi pure et ſacrée
Qu'innocemment votre bouche a jurée.

Je ſais qu'il eſt des lecteurs bien mondains,
Gens ſans pudeur, ennemis des nonnains,

Mauvais plaiſans, de qui l'eſprit frivole
Oſe inſulter aux filles qu'on viole :
Laiſſons-les dire. — Hélas ! mes chères ſœurs,
Qu'il eſt affreux pour de ſi jeunes cœurs,
Pour des beautés ſi ſimples, ſi timides,
De ſe débattre en des bras homicides ;
De recevoir les baiſers dégoûtans
De ces félons de carnage fumans
Qui, d'un effort déteſtable et farouche,
Les yeux en feu, le blaſphême à la bouche,
Mêlant l'outrage avec la volupté,
Vous font l'amour avec férocité !
De qui l'haleine horrible, empoiſonnée,
La barbe dure et la main forcenée,
Le corps hideux, le bras noir et ſanglant,
Semblent donner la mort en careſſant,
Et qu'on prendrait, dans leurs fureurs étranges,
Pour des démons qui violent des anges !

DÉJA le crime, aux regards effrontés,
A fait rougir ces pudiques beautés.
Sœur Rebondi, ſi dévote et ſi ſage,
Au fier Shipunk eſt tombée en partage.
Le dur Barclay, l'incrédule Warton,
Sont tous les deux après ſœur Amidon.
On pleure, on prie, on jure, on preſſe, on cogne.
Dans le tumulte on voyait ſœur Beſogne
Se débattant contre Bard et Parſon.

Ils ignoraient que Beſogne eſt garçon,
Et la preſſaient ſans entendre raiſon.
Aimable Agnès, dans la troupe affligée
Vous n'étiez pas pour être négligée ;
Et votre ſort, objet charmant et doux,
Eſt à jamais de pécher malgré vous.
Le chef ſanglant de la gent ſacrilége,
Hardi vainqueur, vous preſſe et vous aſſiége,
Et les ſoldats, ſoumis dans leur fureur,
Avec reſpect lui cédaient cet honneur.
Le juſte ciel, en ſes décrets ſévères,
Met quelquefois un terme à nos misères.
Car dans le temps que meſſieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination
Tout au milieu de la ſainte Sion,
Du haut des cieux le patron de la France,
Le bon Denis, propice à l'innocence,
Sut échapper aux ſoupçons inquiets
Du fier ſaint George, ennemi des Français.
Du paradis il vint en diligence :
Mais pour deſcendre au terreſtre ſéjour,
Plus ne monta ſur un rayon du jour ;
Sa marche alors aurait paru trop claire.
Il s'en alla vers le dieu du myſtère, (*a*)
Dieu ſage et fin, grand ennemi du bruit,
Qui par-tout vole et ne va que de nuit.
Il favoriſe (et certes c'eſt dommage)
Force fripons ; mais il conduit le ſage;

Il eſt ſans ceſſe à l'égliſe, à la cour ;
Au temps jadis il a guidé l'Amour.
Il mit d'abord au milieu d'un nuage
Le bon Denis ; puis il fit le voyage
Par un chemin ſolitaire, écarté,
Parlant tout bas, et marchant de côté.

Des bons Français le protecteur fidèle,
Non loin de Blois rencontra la Pucelle,
Qui ſur le dos de ſon gros muletier
Gagnait pays par un petit ſentier,
En priant Dieu qu'une heureuſe aventure
Lui fit enfin retrouver ſon armure.
Tout du plus loin que ſaint Denis la vit,
D'un ton bénin le bon patron lui dit :
O ma pucelle, ô vierge deſtinée
A protéger les filles et les rois,
Viens ſecourir la pudeur aux abois,
Viens réprimer la rage forcenée,
Viens ; que ce bras vengeur des fleurs de lis
Soit le ſauveur de mes tendrons bénis :
Vois ce couvent ; le temps preſſe, on viole :
Viens, ma pucelle ; il dit, et Jeanne y vole ;
Le cher patron lui ſervant d'écuyer,
A coups de fouet hâtait le muletier.

Vous voici, Jeanne, au milieu des infames
Qui tourmentaient ces vénérables dames.

Jeanne était nue ; un anglais impudent
Vers cet objet tourne soudain la tête ;
Il la convoite ; il penſe fermement
Qu'elle venait pour être de la fête.
Vers elle il court, et ſur ſa nudité
Il va cherchant la ſale volupté.
On lui répond d'un coup de cimeterre
Droit ſur le nez. L'infame roule à terre,
Jurant ce mot des Français révéré,
Mot énergique, au plaiſir conſacré,
Mot que ſouvent le profane vulgaire
Indignement prononce en ſa colère.
JEANNE à ſes pieds foulant ſon corps ſanglant,
Criait tout haut à ce peuple méchant :
Ceſſez, cruels, ceſſez, troupe profane ;
O violeurs, craignez Dieu, craignez Jeanne.
Ces mécréans, au grand œuvre attachés,
N'écoutaient rien, ſur leurs nonnains juchés ;
Tels des ânons broutent des fleurs naiſſantes
Malgré les cris du maître et des ſervantes.
Jeanne qui voit leurs impudens travaux,
De grande horreur ſaintement tranſportée,
Invoquant DIEU, de Denis aſſiſtée,
Le fer en main, vole de dos en dos,
De nuque en nuque, et d'échine en échine,
Frappant, perçant de ſa pique divine ;
Pourfendant l'un alors qu'il commençait,
Dépêchant l'autre alors qu'il finiſſait,

Et moiſſonnant la cohorte félonne ;
Si que chacun fut percé ſur ſa nonne,
Et perdant l'ame au fort de ſon déſir,
Allait au diable en mourant de plaiſir.

Isac Warton, dont la lubrique rage
Avait preſſé ſon déteſtable ouvrage,
Ce dur Warton fut le ſeul écuyer
Qui de ſa nonne oſa ſe délier ;
Et droit en pied reprenant ſon armure,
Attendit Jeanne, et changea de poſture.

O vous, grand Saint, protecteur de l'Etat,
Bon ſaint Denis, témoin de ce combat,
Daignez redire à ma muſe fidelle
Ce qu'à vos yeux fit alors ma pucelle.
Jeanne d'abord frémit, s'émerveilla :
Mon cher Denis ! mon ſaint, que vois-je là ?
Mon corſelet, mon armure céleſte,
Ce beau préſent que tu m'avais donné
Brille à mes yeux au dos de ce damné !
Il a mon caſque, il a ma ſoubreveſte.
Il était vrai ; la Jeanne avait raiſon :
La belle Agnès en troquant de jupon,
De cette armure en ſecret habillée,
Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée.
Isâc Warton, écuyer de Chandos,
Prit cette armure et s'en couvrit le dos. (*b*)

O Jeanne d'Arc, ô fleur des héroïnes,
Tu combattais pour tes armes divines,
Pour ton grand roi ſi long-temps outragé,
Pour la pudeur de cent bénédictines,
Pour ſaint Denis de leur honneur chargé.
Denis la voit qui donne avec audace
Cent coups de ſabre à ſa propre cuiraſſe,
A ſon armet d'une aigrette ombragé.
Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir Vulcain les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins peſans et moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Son gros canon trop bravé ſur la terre.

Le fier anglais, de fer enharnaché,
Recule un pas; ſon ame eſt ſtupéfaite,
Quand il ſe voit ſi rudement touché
Par une jeune et fringante brunette.
La voyant nue il ſentit des remords;
Sa main tremblait de bleſſer ce beau corps.
Il ſe défend, et combat en arrière,
De l'ennemie admirant les tréſors,
Et ſe moquant de ſa vertu guerrière.

Saint George alors au ſein du paradis
Ne voyant plus ſon confrère Denis,
Se douta bien que le ſaint de la France
Portait aux ſiens ſa divine aſſiſtance.

Il promenait ſes regards inquiets
Dans les recoins du céleſte palais.
Sans balancer auſſitôt il demande
Son beau cheval connu dans la légende.
Le cheval vint; George le bien monté, (*c*)
La lance au poing, et le ſabre au côté,
Va parcourant cet effroyable eſpace
Que des humains veut meſurer l'audace;
Ces cieux divers, ces globes lumineux
Que fait tourner René le ſonge-creux, (*d*)
Dans un amas de ſubtile pouſſière,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guère;
Et que Newton, rêveur bien plus fameux,
Fait tournoyer ſans bouſſole et ſans guide
Autour de rien, tout au travers du vide.

George, enflammé de dépit et d'orgueil,
Franchit ce vide, arrive en un clin d'œil
Devers les lieux arroſés par la Loire,
Où ſaint Denis croyait chanter victoire.
Ainſi l'on voit dans la profonde nuit
Une comète, en ſa longue carrière,
Etinceler d'une horrible lumière.
On voit ſa queue, et le peuple frémit;
Le pape en tremble, et la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.

Tout du plus loin que ſaint George aperçut
Monſieur Denis, de colère il s'émut;

Et brandiſſant ſa lance meurtrière,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère : (*e*)
Denis, Denis ! rival faible et hargneux,
Timide appui d'un parti malheureux,
Tu deſcends donc en ſecret ſur la terre
Pour égorger mes héros d'Angleterre !
Crois-tu changer les ordres du deſtin,
Avec ton âne et ton bras féminin ?
Ne crains-tu pas que ma juſte vengeance
Puniſſe enfin, toi, ta fille et la France ?
Ton triſte chef, branlant ſur ton cou tors,
S'eſt déjà vu ſéparé de ton corps :
Je veux t'ôter, aux yeux de ton égliſe,
Ta tête chauve en ſon lieu mal remiſe,
Et t'envoyer vers les murs de Paris,
Digne patron des badauts attendris,
Dans ton faubourg, où l'on chôme ta fête,
Tenir encore et rebaiſer ta tête.
Le bon Denis, levant les mains aux cieux,
Lui répondit d'un ton noble et pieux :
O grand ſaint George, ô mon puiſſant confrère !
Veux-tu toujours écouter ta colère ?
Depuis le temps que nous ſommes au ciel,
Ton cœur dévot eſt tout pétri de fiel.
Nous faudra-t-il, bienheureux que nous ſommes,
Saints enchâſſés, tant fêtés chez les hommes,
Nous qui devons l'exemple aux nations,
Nous décrier par nos diviſions ?

Veux-tu porter une guerre cruelle
Dans le ſéjour de la paix éternelle ?
Juſques à quand les ſaints de ton pays
Mettront-ils donc le trouble en paradis ?
O fiers Anglais, gens toujours trop hardis,
Le ciel un jour à ſon tour en colère
Se laſſera de vos façons de faire ;
Ce ciel n'aura, grâce à vos ſoins jaloux,
Plus de dévots qui viennent de chez vous.
Malheureux ſaint ; pieux atrabilaire,
Patron maudit d'un peuple ſanguinaire,
Sois plus traitable ; et pour DIEU, laiſſe-moi
Sauver la France et ſecourir mon roi !

A ce diſcours George bouillant de rage,
Sentit monter le rouge à ſon viſage ;
Et des badauts contemplant le patron,
Il redoubla de force et de courage,
Car il prenait Denis pour un poltron.
Il fond ſur lui, tel qu'un puiſſant faucon
Vole de loin ſur un tendre pigeon.
Denis recule, et prudent il appelle
A haute voix ſon âne ſi fidèle,
Son âne ailé, ſa joie et ſon ſecours.
Viens, criait-il, viens défendre mes jours.
Ainſi parlant, le bon Denis oublie
Que jamais ſaint n'a pu perdre la vie.

LE beau griſon revenait d'Italie

En ce moment; et moi conteur ſuccint,
J'ai déjà dit ce qui fit qu'il revint.
A ſon Denis dos et ſelle il préſente.
Notre patron, ſur ſon âne élancé,
Sentit ſoudain ſa valeur renaiſſante.
Subtilement il avait ramaſſé
Le fer tranchant d'un anglais trépaſſé.
Lors brandiſſant le fatal cimeterre,
Il pouſſe à George, il le preſſe, il le ſerre.
George indigné lui fait tomber en bref
Trois horions ſur ſon malheureux chef:
Tous ſont parés; Denis garde ſa tête,
Et de ſes coups dirige la tempête
Sur le cheval et ſur le cavalier.
Le feu jaillit de l'élaſtique acier;
Les fers croiſés, et de taille et de pointe,
A tout moment vont, au fort du combat,
Chercher le cou, le caſque, le rabat,
Et l'auréole, et l'endroit délicat
Où la cuiraſſe à l'aiguillette eſt jointe.
Ces vains efforts les rendaient plus ardens;
Tous deux tenaient la victoire en ſuſpens, (*f*)
Quand de ſa voix terrible et diſcordante,
L'âne entonna ſon octave écorchante.
Le ciel en tremble; écho du fond des bois
En frémiſſant répète cette voix.
George pâlit: Denis d'une main leſte
Fait une feinte, et d'un revers céleſte

Tranche le nez du grand ſaint d'Albion. (*g*)
Le bout ſanglant roule ſur ſon arçon.

GEORGE ſans nez, mais non pas ſans courage,
Venge à l'inſtant l'honneur de ſon viſage;
Et jurant Dieu, ſelon les nobles *us*
De ſes Anglais, d'un coup de cimeterre
Coupe à Denis ce que jadis ſaint Pierre,
Certain jeudi, fit tomber à Malchus.

A ce ſpectacle, à la voix ampoulée
De l'âne ſaint, à ſes terribles cris,
Tout fut ému dans les divins lambris.
Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors, et des arches du ciel
On vit ſortir l'archange Gabriel,
Qui, ſoutenu ſur ſes brillantes ailes,
Fend doucement les plaines éternelles,
Portant en main la verge qu'autrefois
Devers le Nil eut le divin Moïſe,
Quand dans la mer ſuſpendue et ſoumiſe
Il engloutit les peuples et les rois.

QUE vois-je ici? cria-t-il en colère;
Deux ſaints patrons, deux enfans de lumière,
Du DIEU de paix confidens éternels,
Vont s'échiner comme de vils mortels!
Laiſſez, laiſſez aux ſots enfans des femmes
Les paſſions, et le fer et les flammes;

Abandonnez

Abandonnez à leur profane ſort
Les corps chétifs de ces groſſières ames,
Nés dans la fange et formés pour la mort :
Mais vous, enfans qu'au ſéjour de la vie
Le ciel nourrit de ſa pure ambroſie,
Etes-vous las d'être trop fortunés ?
Etes-vous fous ? ciel ! une oreille, un nez !
Vous que la grâce et la miſéricorde
Avaient formés pour prêcher la concorde,
Pouvez-vous bien de je ne ſais quels rois
En étourdis embraſſer la querelle ?
Ou renoncez à la voûte éternelle,
Ou dans l'inſtant qu'on ſe rende à mes lois,
Que dans vos cœurs la charité s'éveille.
George inſolent, ramaſſez cette oreille,
Ramaſſez, dis-je ; et vous, monſieur Denis,
Prenez ce nez avec vos doigts bénis :
Que chaque choſe en ſon lieu ſoit remiſe.

Denis ſoudain va, d'une main ſoumiſe,
Rendre le bout au nez qu'il fit camus.
George à Denis rend l'oreille dévote
Qu'il lui coupa. Chacun des deux marmotte
A Gabriel un gentil *oremus ;*
Tout ſe rajuſte, et chaque cartilage
Va ſe placer à l'air de ſon viſage.
Sang, fibres, chair, tout ſe conſolida ;
Et nul veſtige aux deux ſaints ne reſta

De nez coupé, ni d'oreille abattue ;
Tant les ſaints ont la chair ferme et dodue.

Puis Gabriel, d'un ton de préſident :
Çà qu'on s'embraſſe ; il dit, et dans l'inſtant
Le doux Denis, ſans fiel en ſans colère,
De bonne foi baiſa ſon adverſaire.
Mais le fier George en l'embraſſant jurait,
Et promettait que Denis le paîrait.
Le bel archange, après cette embraſſade,
Prend mes deux ſaints, et d'un air gracieux
A ſes côtés les fait voguer aux cieux,
Où de nectar on leur verſe raſade.

Peu de lecteurs croiront ce grand combat ;
Mais ſous les murs qu'arroſait le Scamandre,
N'a-t-on pas vu jadis avec éclat
Les dieux armés de l'Olympe deſcendre ?
N'a-t-on pas vu chez cet anglais Milton
D'anges ailés toute une légion (*h*)
Rougir de ſang les céleſtes campagnes,
Jeter au nez quatre ou cinq cents montagnes,
Et qui pis eſt avoir du gros canon ? (*i*)
Or ſi jadis Michel et le démon
Se ſont battus, meſſieurs Denis et George
Pouvaient, ſans doute, à plus forte raiſon,
Se rencontrer et ſe couper la gorge.

Mais dans le ciel ſi la paix revenait,
Il en était autrement ſur la terre,

Séjour maudit de diſcorde et de guerre.
Le bon roi Charle en cent endroits courait,
Nommait Agnès, la cherchait, et pleurait.
Et cependant Jeanne la foudroyante,
De ſon épée invincible et ſanglante,
Au fier Warton le trépas préparait;
Elle l'atteint vers l'énorme partie
Dont cet anglais profana le couvent;
Warton chancelle, et ſon glaive tranchant
Quitte ſa main par la mort engourdie;
Il tombe, et meurt en reniant les ſaints.
Le vieux troupeau des antiques nonnains,
Voyant aux pieds de l'amazone auguſte
Le chevalier ſanglant et trébuché,
Diſant *Ave*, s'écriait: Il eſt juſte
Qu'on ſoit puni par où l'on a péché.

Soeur Rebondi, qui dans la ſacriſtie
A ſuccombé ſous le vainqueur impie,
Pleurait le traître en rendant grâce au ciel;
Et meſurant des yeux le criminel,
Elle diſait d'une voix charitable:
Hélas! hélas! nul ne fut plus coupable.

Fin du onzième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT ONZIEME.

(*a*) On ne connaît point dans l'antiquité le dieu du myſtère ; c'eſt, ſans doute, une invention de notre auteur, une allégorie. Il y avait pluſieurs ſortes de myſtères chez les gentils, au rapport de *Pauſanias*, de *Porphyre*, de *Lactance*, d'*Aulus Gellius*, d'*Apuleius*, &c. Mais ce n'eſt pas cela dont il s'agit ici.

(*b*) Edition de 1756 :

Et Dieu permit qu'en ce jour la Pucelle
Contre Warton combattit pour icelle.

Le fier Anglais, de fer enharnaché,
Eut à ſon tour l'ame bien ſtupéfaite,
Quand il ſe vit ſi vivement chargé, &c.

(*c*) Il eſt indubitable qu'on repréſente toujours ſaint *George* ſur un beau cheval, et de-là vient le proverbe, *monté comme un ſaint George*.

(*d*) Alluſion aux tourbillons de *Deſcartes*, et à ſa matière ſubtile, imaginations ridicules et qui ont eu ſi long-temps la vogue. On ne ſait pourquoi l'auteur applique auſſi l'épithète de *rêveur* à *Newton*, qui a prouvé le vide ; c'eſt apparemment parce que *Newton* ſoupçonne qu'un eſprit extrêmement élaſtique eſt la cauſe de la gravitation ; au reſte, il ne faut pas prendre une plaiſanterie à la lettre.

(*e*) Tout ce morceau eſt viſiblement imité d'*Homère*. *Minerve* dit à *Mars* ce que le ſage *Denis* dit ici au fier *George* : *O Mars, ô Mars, dieu ſanglant, qui ne te plais qu'aux combats*, &c.

(*f*) Edition de 1756 :

Paul pour Denis gageait contre Vincens,
Quand de ſa voix, &c.

Vers ridicule de l'éditeur *Maubert*.

(*g*) Toujours imitation d'*Homère*, qui fait bleſſer *Mars* lui-même.

(*h*) *Milton*, au cinquième chant du *Paradis perdu*, aſſûre qu'une partie des anges fit de la poudre et des canons, et renverſa par terre dans le ciel des légions d'anges; que ceux-ci prirent dans le ciel des centaines de montagnes, les chargèrent ſur leur dos, avec les forêts plantées ſur ces montagnes et les fleuves qui en coulaient, et qu'ils jetèrent fleuves, montagnes et forêts ſur l'artillerie ennemie. C'eſt un des morceaux les plus vraiſemblables de ce poëme.

(*i*) Edition de 1756 :

Et qui pis eſt avoir du gros canon ?

Pardonnez-moi ce peu de fiction,
Qui, ſous les noms de Denis et de George,
Vous a dépeint les peuples d'Albion
Et les Français, qui ſe coupaient la gorge.
Mais dans le ciel, &c.

Fin des Notes et Variantes du Chant onzième.

CHANT XII.

ARGUMENT.

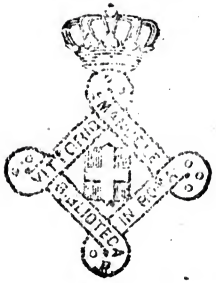
Monroſe tue l'aumônier. Charles retrouve Agnès, qui ſe conſolait avec Monroſe dans le château de Cutendre.

J'AVAIS juré de laiſſer la morale, (*a*)
De conter net, de fuir les longs diſcours :
Mais que ne peut ce grand dieu des amours ?
Il eſt bavard, et ma plume inégale
Va griffonnant de ſon bec effilé
Ce qu'il inſpire à mon cerveau brûlé.
Jeunes beautés, filles, veuves ou femmes,
Qu'il enrôla ſous ſes drapeaux charmans,
Vous qui lancez et recevez ſes flammes,
Or dites-moi, quand deux jeunes amans,
Egaux en grâce, en mérite, en talens,
Aux doux plaiſirs tous deux vous ſollicitent,
Egalement vous preſſent, vous excitent,
Mettent en feu vos ſenſibles appas,
Vous éprouvez un étrange embarras.
Connaiſſez-vous cette hiſtoire frivole
D'un certain âne, illuſtre dans l'école ?

Il en eſt ſûr, il quitte ſon repas.
Adieu, Bonneau ; je cours entre ſes bras.

Pucelle Chant 12e

J.M. Moreau le Jne del. *De Longueil Sculp.*


BIBLIOTECA

Dans l'écurie on vint lui préſenter
Pour ſon dîner deux meſures égales,
De même forme, à pareils intervalles :
Des deux côtés l'âne ſe vit tenter
Egalement, et dreſſant ſes oreilles
Juſte au milieu des deux formes pareilles,
De l'équilibre accompliſſant les lois,
Mourut de faim, de peur de faire un choix.
N'imitez pas cette philoſophie ;
Daignez plutôt honorer tout d'un temps,
De vos bontés vos deux jeunes amans,
Et gardez-vous de riſquer votre vie.
A quelques pas de ce joli couvent,
Si pollué, ſi triſte et ſi ſanglant,
Où le matin vingt nonnes affligées
Par l'amazone ont été trop vengées,
Près de la Loire était un vieux château
A pont-levis, mâchicoulis, tourelles ; (*b*)
Un long canal tranſparent, à fleur d'eau,
En ſerpentant tournait au pied d'icelles,
Puis embraſſait, en quatre cents jets d'arc,
Les murs épais qui défendaient le parc :
Un vieux baron, ſurnommé de Cutendre,
Etait ſeigneur de cet heureux logis.
En ſureté chacun pouvait s'y rendre.
Le vieux ſeigneur, dont l'ame eſt bonne et tendre,
En avait fait l'aſile du pays.
Français, Anglais, tous étaient ſes amis.

Tout voyageur en coche, en botte, en guêtre,
Ou prince, ou moine, ou nonne, ou turc, ou prêtre,
Y recevait un accueil gracieux :
Mais il fallait qu'on entrât deux à deux ;
Car tout baron a quelque fantaiſie,
Et celui-ci pour jamais réſolut,
Qu'en ſon châtel en nombre pair on fût,
Jamais impair. Telle était ſa folie.
Quand deux à deux on abordait chez lui,
Tout allait bien : mais malheur à celui
Qui venait ſeul en ce logis ſe rendre ;
Il ſoupait mal ; il lui fallait attendre
Qu'un compagnon formât ce nombre heureux,
Nombre parfait qui fait que deux font deux.

La fière Jeanne ayant repris ſes armes,
Qui cliquetaient ſur ſes robuſtes charmes,
Devers la nuit y conduiſit au frais,
En deviſant, la belle et douce Agnès.
Cet aumônier qui la ſuivait de près,
Cet aumônier ardent, inſatiable,
Arrive aux murs du logis charitable.
Ainſi qu'un loup qui mâche ſous ſa dent
Le fin duvet d'un jeune agneau bêlant,
Plein de l'ardeur d'achever ſa curée,
Va du bercail eſcalader l'entrée :
Tel enflammé de ſa lubrique ardeur,
L'œil tout en feu, l'aumônier raviſſeur

Allait

Allait cherchant les reſtes de ſa joie,
Qu'on lui ravit lorſqu'il tenait ſa proie.
Il ſonne, il crie : on vient ; on aperçut
Qu'il était ſeul ; or ſoudain il parut
Que les deux bois, dont les forces mouvantes
Font ébranler les ſolives tremblantes
Du pont-levis, par les airs s'élevaient,
Et s'élevant le pont-levis hauſſaient.
A ce ſpectacle, à cet ordre du maître,
Qui jura Dieu ? ce fut mon vilain prêtre.
Il ſuit des yeux les deux mobiles bois ;
Il tend les mains, veut crier, perd la voix.
On voit ſouvent, du haut d'une gouttière,
Deſcendre un chat auprès d'une volière,
Paſſant la griffe à travers les barreaux,
Qui contre lui défendent les oiſeaux :
Son œil pourſuit cette eſpèce emplumée,
Qui ſe tapit au fond d'une ramée.
Notre aumônier fut encor plus confus,
Alors qu'il vit ſous des ormes touffus
Un beau jeune homme, à la treſſe dorée,
Au ſourcil noir, à la mine aſſurée,
Aux yeux brillans, au menton cotonné,
Au teint fleuri, par les Grâces orné,
Tout rayonnant des couleurs du bel âge :
C'était l'Amour, ou c'était mon beau page :
C'était Monroſe. Il avait tout le jour
Cherché l'objet de ſon naiſſant amour.

Dans le couvent reçu par les nonnettes,
Il apparut à ces filles diſcrètes
Non moins charmant que l'ange Gabriel,
Pour les bénir venant du haut du ciel.
Les tendres ſœurs, voyant le beau Monroſe,
Sentaient rougir leurs viſages de roſe,
Diſant tout bas : Ah ! que n'était-il là,
Dieu paternel, quand on nous viola !
Toutes en cercle autour de lui ſe mirent,
Parlant ſans ceſſe ; et lorſqu'elles apprirent
Que ce beau page allait chercher Agnès,
On lui donna le courſier le plus frais,
Avec un guide, afin que ſans eſclandre
Il arrivât au château de Cutendre.
En arrivant il vit près du chemin,
Non loin du pont, l'aumônier inhumain.
Lors tout ému de joie et de colère :
Ah ! c'eſt donc toi, prêtre de Belzébut !
Je jure ici Chandos et mon ſalut,
Et plus encor les yeux qui m'ont ſu plaire,
Que tes forfaits vont enfin ſe payer.
Sans repartir, le bouillant aumônier
Prend d'une main par la rage tremblante
Un piſtolet, en preſſe la détente ; (*c*)
Le chien s'abat, le feu prend, le coup part ;
Le plomb chaſſé ſiffle et vole au haſard,
Suivant au loin la ligne mal mirée
Que lui traçait une main égarée.

Le page viſe, et par un coup plus sûr
Atteint le front, ce front horrible et dur,
Où ſe peignait une ame déteſtable.

L'AUMONIER tombe, et le page vainqueur
Sentit alors dans le fond de ſon cœur
De la pitié le mouvement aimable.
Hélas! dit-il, meurs du moins en chrétien;
Dis *Te Deum;* tu vécus comme un chien;
Demande au ciel pardon de ta luxure;
Prononce *amen*, donne ton ame à DIEU.
Non, répondit le maraud à tonſure,
Je ſuis damné, je vais au diable, adieu.
Il dit et meurt; ſon ame déloyale
Alla groſſir la cohorte infernale. (*d*)

TANDIS qu'ainſi ce monſtre impénitent
Allait rôtir aux braſiers de Satan,
Le bon roi Charle, accablé de triſteſſe,
Allait cherchant ſon errante maîtreſſe,
Se promenant, pour calmer ſa douleur,
Devers la Loire avec ſon confeſſeur.
Il faut ici, lecteur, que je remarque
En peu de mots ce que c'eſt qu'un docteur,
Qu'en ſa jeuneſſe un amoureux monarque
Par étiquette a pris pour directeur.
C'eſt un mortel tout pétri d'indulgence,
Qui doucement fait pencher dans ſes mains,

Du bien, du mal la trompeuſe balance,
Vous mène au ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher ſon maître en conſcience :
Son ton, ſes yeux, ſon geſte compoſant,
Obſervant tout, flattant avec adreſſe
Le favori, le maître, la maîtreſſe ;
Toujours accort, et toujours complaiſant.

Le confeſſeur du monarque gallique
Etait un fils du bon ſaint Dominique ;
Il s'appelait le père Bonifoux,
Homme de bien, ſe feſant tout à tous.
Il lui diſait d'un ton dévot et doux :
Que je vous plains ! la partie animale
Prend le deſſus : la choſe eſt bien fatale.
Aimer Agnès eſt un péché vraiment ;
Mais ce péché ſe pardonne aiſément :
Au temps jadis il était fort en vogue
Chez les Hébreux, enfans du Décalogue.
Cet Abraham, ce père des croyans,
Avec Agar s'aviſa d'être père ;
Car ſa ſervante avait des yeux charmans
Qui de Sara méritaient la colère.
Jacob le juſte épouſa les deux ſœurs.
Tout patriarche a connu les douceurs
Du changement dans l'amoureux myſtère.
Le vieux Booz en ſon vieux lit reçut
Après moiſſon la bonne et vieille Ruth.

Et ſans compter la belle Betzabée,
Du bon David l'ame fut abſorbée
Dans les plaiſirs de ſon ample ſérail.
Son vaillant fils, fameux par ſa crinière,
Un beau matin, par vertu ſingulière,
Vous repaſſa tout ce gentil bercail.
De Salomon vous ſavez le partage :
Comme un oracle on écoutait ſa voix ;
Il ſavait tout, et des rois le plus ſage
Etait auſſi le plus galant des rois.
De leurs péchés ſi vous ſuivez la trace,
Si vos beaux ans ſont livrés à l'amour,
Conſolez-vous ; la ſageſſe a ſon tour.
Jeune on s'égare, et vieux on obtient grâce.

Ah ! dit Charlot, ce diſcours eſt fort bon,
Mais que je ſuis bien loin de Salomon !
Que ſon bonheur augmente mes détreſſes !
Pour ſes ébats il eut trois cents maîtreſſes ; (*e*)
Je n'en ai qu'une ; hélas ! je ne l'ai plus.

Des pleurs alors, ſur ſon nez répandus,
Interrompaient ſa voix tendre et plaintive,
Lorſqu'il aviſe, en tournant vers la rive,
Sur un cheval trottant d'un pas hardi,
Un manteau rouge, un ventre rebondi,
Un vieux rabat ; c'était Bonneau lui-même.
Or chacun ſait qu'après l'objet qu'on aime,

Rien n'eſt plus doux pour un parfait amant
Que de trouver ſon très-cher confident.
Le roi perdant et reprenant haleine,
Crie à Bonneau : Quel démon te ramène ?
Que fait Agnès ? dis, d'où viens-tu ? quels lieux
Sont embellis, éclairés par ſes yeux ?
Où la trouver ? dis donc, réponds donc, parle.

Aux queſtions qu'enfilait le roi Charle,
Le bon Bonneau conta de point en point
Comme il avait été mis en pourpoint,
Comme il avait ſervi dans la cuiſine,
Comme il avait, par fraude clandeſtine
Et par miracle, à Chandos échappé,
Quand à ſe battre on était occupé ;
Comme on cherchait cette beauté divine :
Sans rien omettre il raconta fort bien
Ce qu'il ſavait ; mais il ne ſavait rien.
Il ignorait la fatale aventure,
Du prêtre anglais la brutale luxure,
Du page aimé l'amour reſpectueux :
Et du couvent le ſac inceſtueux. (*f*)

Après avoir bien expliqué leurs craintes,
Repris cent fois le fil de leurs complaintes,
Maudit le ſort et les cruels Anglais,
Tous deux étaient plus triſtes que jamais.
Il était nuit ; le char de la grande ourſe (*g*)
Vers ſon nadir avait fourni ſa courſe.

Le jacobin dit au prince penſif :
Il eſt bien tard ; ſoyez mémoratif
Que tout mortel, prince ou moine, à cette heure
Devrait chercher quelque honnête demeure,
Pour y ſouper et pour paſſer la nuit.
Le triſte roi par le moine conduit,
Sans rien répondre, et ruminant ſa peine,
Le cou penché, galoppe dans la plaine ;
Et bientôt Charle, et le prêtre et Bonneau,
Furent tous trois aux foſſés du château.

NON loin du pont était l'aimable page,
Lequel ayant jeté dans le canal
Le corps maudit de ſon damné rival,
Ne perdait point l'objet de ſon voyage.
Il dévorait en ſecret ſon ennui,
Voyant ce pont entre ſa dame et lui.
Mais quand il vit aux rayons de la lune
Les trois Français, il ſentit que ſon cœur
Du doux eſpoir éprouvait la chaleur ;
Et d'une grâce adroite et non commune,
Cachant ſon nom, et ſur-tout ſon ardeur,
Dès qu'il parut, dès qu'il ſe fit entendre,
Il inſpira je ne ſais quoi de tendre ;
Il plut au prince, et le moine benin
Le careſſait de ſon air patelin,
D'un œil dévot et du plat de la main.

Le nombre pair étant formé de quatre,
On vit bientôt les deux flèches abattre
Le pont mobile ; et les quatre courſiers
Font en marchant gémir les madriers. (*h*)
Le gros Bonneau tout eſſoufflé chemine,
En arrivant, droit devers la cuiſine,
Songe au ſouper. Le moine, au même lieu,
Dévotement en rendit grâce à DIEU.
Charles prenant un nom de gentilhomme,
Court à Cutendre avant qu'il prît ſon ſomme.
Le bon baron lui fit ſon compliment,
Puis le mena dans ſon appartement.
Charle a beſoin d'un peu de ſolitude,
Il veut jouir de ſon inquiétude.
Il pleure Agnès. Il ne ſe doutait pas
Qu'il fût ſi près de ſes jeunes appas.

Le beau Monroſe en ſut bien davantage.
Avec adreſſe il fit cauſer un page,
Il ſe fit dire où repoſait Agnès,
Remarquant tout avec des yeux diſcrets.
Ainſi qu'un chat, qui d'un regard avide
Guette au paſſage une ſouris timide,
Marchant tout doux, la terre ne ſent pas
L'impreſſion de ſes pieds délicats ;
Dès qu'il l'a vue, il a ſauté ſur elle.
Ainſi Monroſe, avançant vers la belle,

Etend un bras, puis avance à tâtons,
Poſant l'orteil et hauſſant les talons.
Agnès, Agnès, il entre dans ta chambre !
Moins promptement la paille vole à l'ambre,
Et le fer ſuit moins ſympathiquement
Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.
Le beau Monroſe en arrivant ſe jette
A deux genoux au bord de la couchette,
Où ſa maîtreſſe avait entre deux draps,
Pour ſommeiller, arrangé ſes appas.
De dire un mot aucun d'eux n'eut la force
Ni le loiſir ; le feu prit à l'amorce
En un clin d'œil ; un baiſer amoureux
Unit ſoudain leurs bouches demi-cloſes.
Leur ame vint ſur leurs lèvres de roſes.
Un tendre feu ſortit de leurs beaux yeux ;
Dans leurs baiſers leurs langues ſe cherchèrent ;
Qu'éloquemment alors elles parlèrent !
Diſcours muets, langage des déſirs,
Charmant prélude, organe des plaiſirs,
Pour un moment il vous fallut ſuſpendre
Ce doux concert, et ce duo ſi tendre.

Agnès aida Monroſe impatient
A dépouiller, à jeter promptement
De ſes habits l'incommode parure,
Déguiſement qui pèſe à la nature,

Dans l'âge d'or aux mortels inconnu,
Que hait ſur-tout un dieu qui va tout nu.

Dieux ! quels objets ! eſt-ce Flore et Zéphyre ?
Eſt-ce Pſyché qui careſſe l'Amour ?
Eſt-ce Vénus que le fils de Cinyre (*i*)
Tient dans ſes bras loin des rayons du jour,
Tandis que Mars eſt jaloux et ſoupire ?

Le Mars français, Charle au fond du château
Soupire alors avec l'ami Bonneau,
Mange à regret et boit avec triſteſſe.
Un vieux valet, bavard de ſon métier,
Pour égayer ſa taciturne alteſſe, (*k*)
Apprit au roi, ſans ſe faire prier,
Que deux beautés, l'une robuſte et fière,
Aux cheveux noirs, à la mine guerrière,
L'autre plus douce, aux yeux bleus, au teint frais,
Couchaient alors dans la gentilhommière.
Charle étonné les ſoupçonne à ces traits ;
Il ſe fait dire, et puis redire encore,
Quels ſont les yeux, la bouche, les cheveux,
Le doux parler, le maintien vertueux
Du cher objet de ſon cœur amoureux.
C'eſt elle enfin, c'eſt tout ce qu'il adore ;
Il en eſt sûr, il quitte ſon repas.
Adieu, Bonneau : je cours entre ſes bras.

Il dit et vole, et non pas ſans fracas :
Il était roi, cherchant peu le myſtère.

PLEIN de ſa joie, il répète et redit
Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.
Le couple heureux en trembla dans ſon lit.
Que d'embarras! comment ſortir d'affaire ?
Voici comment le beau page s'y prit :
Près du lambris, dans une grande armoire,
On avait mis un petit oratoire,
Autel de poche, où, lorſque l'on voulait,
Pour quinze ſous un capucin venait. (*l*)
Sur le retable, en voûte pratiquée
Eſt une niche en attendant ſon ſaint.
D'un rideau verd la niche était maſquée.
Que fait Monroſe ? un beau penſer lui vint
De s'ajuſter dans la niche ſacrée ;
En bienheureux, derrière le rideau
Il ſe tapit, ſans pourpoint, ſans manteau.
Charles voyait, et preſque dès l'entrée
Il ſaute au cou de ſa belle adorée ;
Et tout en pleurs, il veut jouir des droits
Qu'ont les amans, ſur-tout quand ils ſont rois.
Le ſaint caché frémit à cette vue ;
Il fait du bruit et la table remue :
Le prince approche, il y porte la main,
Il ſent un corps, il recule, il s'écrie :

Amour, Satan, ſaint François, ſaint Germain !
Moitié frayeur et moitié jalouſie :
Puis tire à lui, fait tomber ſur l'autel,
Avec grand bruit, le rideau ſous lequel
Se blotiſſait cette aimable figure
Qu'à ſon plaiſir façonna la nature.
Son dos tourné par pudeur étalait
Ce que Céſar ſans pudeur ſoumettait
A (*m*) Nicomède en ſa belle jeuneſſe,
Ce que jadis le héros de la Grèce
Admira tant dans ſon Epheſtion, (*n*)
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les héros, ô ciel, ont de faibleſſe !

Si mon lecteur n'a point perdu le fil
De cette hiſtoire, au moins ſe ſouvient-il
Que dans le camp la courageuſe Jeanne
Traça jadis au bas du dos profane,
D'un doigt conduit par monſieur ſaint Denis,
Adroitement trois belles fleurs de lis.
Cet écuſſon, ces trois fleurs, ce derrière,
Emurent Charle : il ſe mit en prière ;
Il croit que c'eſt un tour de Belzébut.
De repentir et de douleur atteinte,
Le belle Agnès s'évanouit de crainte.
Le prince alors, dont le trouble s'accrut,
Lui prend les mains : Qu'on vole ici vers elle !
Accourez tous ; le diable eſt chez ma belle.

Aux cris du roi le confeſſeur troublé,
Non ſans regret quitte auſſitôt la table :
L'ami Bonneau monte tout eſſoufflé ;
Jeanne s'éveille, et d'un bras redoutable
Prenant ce fer que la victoire ſuit,
Cherche l'endroit d'où partait tout le bruit.
Et cependant le baron de Cutendre
Dormait à l'aiſe, et ne put rien entendre.

Fin du douzième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DOUZIEME.

(*a*) Ce fragment, trouvé dans les papiers de l'auteur, paraît être une variante du commencement de ce douzième Chant. Il y manque quelques vers.

Oui, j'ai juré de ne plus diſcourir,
De conter net, de bannir la harangue,
Mais quels fermens, hélas! puis-je tenir?
Le tendre Amour eſt maître de ma langue;
L'Amour m'inſpire, il lui faut obéir.
Ce Dieu charmant eſt venu me ſourire,
Lorſque ma main n'oſait plus l'encenſer;
Quand je fuyais ſes traits et ſon empire,
Du haut du ciel il vint me careſſer.
Quoi! m'a-t-il dit, faut-il que la triſteſſe
File aujourd'hui la trame de tes jours?
Quand tu ſerais dans la froide vieilleſſe,
Encor faudrait implorer mon ſecours.
Mais dans l'été, c'eſt une ignominie
Que de m'ôter l'empire de ton ſort.
Vivre ſans moi, c'eſt être déjà mort:
Laiſſe-moi donc renouveler ta vie.
A ce diſcours l'Amour ne s'eſt tenu.
Il m'a donné la plus belle maîtreſſe. . .
. . . . . .
De ſes faveurs elle enivre mes ſens,
Son tendre amour devient l'eau de Jouvence,
Et dans ſes bras j'ai trouvé mon printemps.
Je conclus donc, cher lecteur, quand j'y penſe,
Qu'on peut aimer au-delà de trente ans.

(*b*) *Mâchicoulis*, ou *mâchecoulis*, ce ſont des ouvertures entre les créneaux, par leſquelles on peut tirer ſur l'ennemi quand il eſt dans le foſſé.

(*c*) Il faut avouer que les piſtolets ne furent inventés à Piſtoie que long-temps après. Nous n'oſons affirmer qu'il ſoit permis d'anticiper ainſi les temps; mais que ne pardonne-t-on point dans un poëme épique? l'épopée a de grands droits.

(*d*) L'équité demande que nous faſſions ici une remarque ſur la morale admirable de ce poëme. Le vice y eſt toujours puni: l'aumônier ſcandaleux meurt impénitent, *Grisbourdon* eſt damné, *Chandos* eſt vaincu et tué, &c. C'eſt ce que le ſage *Horatius Flaccus* recommande *in arte poëticâ*.

(*e*) *Charles* oublie ſept cents femmes, ce qui fait mille. Mais en cela nous ne pouvons qu'applaudir à la retenue de l'auteur et à ſa ſageſſe.

(*f*) Edition de 1756:

Et du couvent le ſac inceſtueux.
Ainſi Louis, ſe perdant à la chaſſe
Dans les taillis de ſon Fontainebleau,
De queſtions fatigue ſon Bonneau:
A ſon retour lui demande la trace
De la beauté qui captive ſon cœur,
Veut que de rien il ne lui faſſe grâce,
Et n'en apprend que tout bien, tout honneur.
Après avoir, &c.

(*g*) Le *nadir* en arabe ſignifie le plus bas; et le *zénith*, le plus haut. La grande ourſe eſt l'*arctos* des Grecs, qui a donné ſon nom au pôle arctique.

(*h*) Ce ſont les planches du pont: elles ne prennent le nom de madriers que quand elles ont quatre pouces d'épaiſſeur.

(*i*) *Adonis*.

(*k*) On traitait les rois d'alteſſe alors.

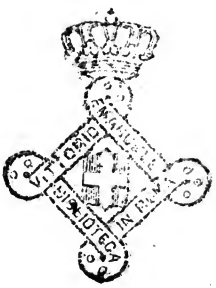
(*l*) Il n'y avait point encore de pères capucins; c'eſt une faute contre *le coſtume*.

(*m*) Des ignorans, dans les éditions précédentes toutes tronquées, avaient imprimés *Licomède* au lieu de *Nicomède :* c'était un roi de Bithynie. *Cæsar in Bithyniam missus*, dit *Suétone*, *desedit apud Nicomedem, non sine rumore prostratæ regi pudicitiæ.*

(*n*) *Alexander pœdicator Hephæstionis, Adrianus Antinoi.* Non-seulement l'empereur *Adrien* fit mettre la statue d'*Antinoüs* dans le Panthéon, mais il lui érigea un temple; et *Tertullien* avoue qu'*Antinoüs* faisait des miracles.

Fin des Notes et Variantes du Chant douzième.

CHANT


VITTORIO
BIBLIOTECA

De la cuiraſſe il défait les cordons.

Il voit, ô ciel ! ô plaiſir ! ô merveille!

Pucelle Chant 13

J. M. Moreau le Jeune. *1788.* *Longueil Sculp.*

CHANT XIII.

ARGUMENT.

Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle et de Jean Chandos : étrange loi du combat à laquelle la Pucelle eſt ſoumiſe ; viſion du père Bonifoux ; miracle qui ſauve l'honneur de Jeanne.

C'ETAIT le temps de la ſaiſon brillante,
Quand le ſoleil aux bornes de ſon cours
Prend ſur les nuits pour ajouter aux jours,
Et ſe plaiſant, dans ſa démarche lente,
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arrête encor ſes pas.
O grand ſaint Jean ! (*a*) c'était alors ta fête ;
Premier des Jeans, orateur des déſerts,
Toi qui criais jadis à pleine tête,
Que du ſalut les chemins ſoient ouverts ;
Grand précurſeur, je t'aime, je te ſers.
Un autre Jean eut la bonne fortune
De voyager au pays de la lune
Avec Aſtolphe, et rendit la raiſon, (*b*)
Si l'on en croit un auteur véridique,
Au paladin amoureux d'Angélique.
Rends-moi la mienne, ô Jean ſecond du nom !

Tu protégeas ce chantre aimable et rare
Qui réjouit les ſeigneurs de Ferrare
Par le tiſſu de ſes contes plaiſans ;
Tu pardonnas aux vives apoſtrophes
Qu'il t'adreſſa dans ſes comiques ſtrophes.
Etends ſur moi tes ſecours bienfeſans :
J'en ai beſoin ; car tu ſais que les gens
Sont bien plus ſots, et bien moins indulgens
Qu'on ne l'était au ſiècle du génie,
Quand l'Arioſte illuſtrait l'Italie.
Protège-moi contre ces durs eſprits,
Frondeurs peſans de mes légers écrits.
Si quelquefois l'innocent badinage
Vient en riant égayer mon ouvrage,
Quand il le faut je ſuis très-ſérieux ;
Mais je voudrais n'être point ennuyeux.
Conduis ma plume, et ſur-tout daigne faire
Mes complimens à Denis, ton confrère.

En accourant la fière Jeanne d'Arc
D'une lucarne aperçut dans le parc
Cent palefrois, une brillante troupe
De chevaliers ayant dames en croupe,
Et d'écuyers qui tenaient dans leurs mains
Tout l'attirail des combats inhumains ;
Cent boucliers où des nuits la courrière
Réfléchiſſait ſa tremblante lumière ;

Cent caſques d'or d'aigrettes ombragés,
Et les longs bois d'un fer pointu chargés,
Et des rubans dont les touffes dorées
Pendaient au bout des lances acérées.
Voyant cela, Jeanne crut fermement
Que les Anglais avaient ſurpris Cutendre :
Mais Jeanne d'Arc ſe trompa lourdement.
En fait de guerre on peut bien ſe méprendre, (*c*)
Ainſi qu'ailleurs : mal voir et mal entendre
De l'héroïne était ſouvent le cas,
Et ſaint Denis ne l'en corrigea pas.

Ce n'était point des enfans d'Angleterre
Qui de Cutendre avaient ſurpris la terre ;
C'eſt ce Dunois de Milan revenu,
Ce grand Dunois à Jeanne ſi connu,
C'eſt la Trimouille avec ſa Dorothée.
Elle était d'aiſe et d'amour tranſportée ;
Elle en avait ſujet aſſurément :
Elle voyage avec ſon cher amant, (*d*)
Ce cher amant, ce tendre la Trimouille,
Que l'honneur guide et que l'amour chatouille.
Elle le ſuit toujours avec honneur,
Et ne craint plus monſieur l'inquiſiteur.

En nombre pair cette troupe dorée
Dans le château la nuit était entrée.
Jeanne y vola : le bon roi qui la vit,
Crut qu'elle allait combattre, et la ſuivit ;

Et dans l'erreur qui trompait ſon courage,
Il laiſſe encore Agnès avec ſon page.

O page heureux, et plus heureux cent fois
Que le plus grand, le plus chrétien des rois,
Que de bon cœur alors tu rendis grâce
Au benoît ſaint dont tu tenais la place!
Il te fallut r'habiller promptement; (*e*)
Tu rajuſtas ta trouſſe diaprée;
Agnès t'aidait d'une main timorée,
Qui s'égarait et ſe trompait ſouvent.
Que de baiſers ſur ſa bouche de roſe
Elle reçut en r'habillant Monroſe!
Que ſon bel œil, le voyant rajuſté,
Semblait encor chercher la volupté!
Monroſe au parc deſcendit ſans rien dire.
Le confeſſeur tout ſaintement ſoupire,
Voyant paſſer ce beau jeune garçon,
Qui lui donnait de la diſtraction.

La douce Agnès compoſa ſon viſage,
Ses yeux, ſon air, ſon maintien, ſon langage.
Auprès du roi Bonifoux ſe rendit,
Le conſola, le raſſura, lui dit
Que dans la niche un envoyé céleſte
Etait d'en-haut venu pour annoncer
Que des Anglais la puiſſance funeſte
Touchait au terme, et que tout doit paſſer;

Que le roi Charle obtiendrait la victoire.
Charles le crut, car il aimait à croire.
La fière Jeanne appuya ce diſcours.
Du ciel, dit-elle, acceptons le ſecours ;
Venez, grand Prince, et réjoignons l'armée,
De votre abſence à bon droit alarmée.

Sans balancer, la Trimouille et Dunois
De cet avis furent à haute voix.
Par ces héros la belle Dorothée
Honnêtement au roi fut préſentée.
Agnès la baiſe, et le noble eſcadron
Sortit enfin du logis du baron.

Le juſte ciel aime ſouvent à rire
Des paſſions du ſublunaire empire.
Il regardait cheminer dans les champs
Cet eſcadron de héros et d'amans.
Le roi de France allait près de ſa belle
Qui, s'efforçant d'être toujours fidelle,
Sur ſon cheval la main lui préſentait,
Serrait la ſienne, exhalait ſa tendreſſe ;
Et cependant, ô comble de faibleſſe !
De temps en temps le beau page lorgnait.
Le confeſſeur, pſalmodiant ſuivait,
Des voyageurs récitait la prière,
S'interrompait en voyant tant d'attraits,
Et regardait avec des yeux diſtraits
Le roi, le page, Agnès et ſon bréviaire.

Tout brillant d'or, et le cœur plein d'amour,
Ce la Trimouille, ornement de la cour,
Caracolait auprès de Dorothée,
Ivre de joie et d'amour transportée,
Qui le nommait son cher libérateur,
Son cher amant, l'idole de son cœur.
Il lui disait : Je veux après la guerre
Vivre à mon aise avec vous dans ma terre.
O cher objet dont je suis toujours fou,
Quand serons-nous tous les deux en Poitou ?

JEANNE auprès d'eux, ce fier soutien du trône,
Portant corset et jupon d'amazone,
Le chef orné d'un petit chapeau vert,
Enrichi d'or et de plumes couvert,
Sur son fier âne étalait ses gros charmes,
Parlait au roi, courait, allait le pas,
Se rengorgeait, et soupirait tout bas
Pour le Dunois compagnon de ses armes ;
Car elle avait toujours le cœur ému,
Se souvenant de l'avoir vu tout nu.

BONNEAU portant barbe de patriarche,
Suant, soufflant, Bonneau fermait la marche.
O d'un grand roi serviteur précieux !
Il pense à tout ; il a soin de conduire
Deux gros mulets tout chargés de vins vieux,
Longs saucissons, pâtés délicieux,
Jambons, poulets ou cuits ou prêts à cuire.

On avançait, alors que Jean Chandos,
Cherchant par-tout ſon Agnès et ſon page,
Au coin d'un bois, près d'un certain paſſage,
Le fer en main, rencontra nos héros.
Chandos avait une ſuite aſſez belle
De fiers Bretons, pareille en nombre à celle
Qui ſuit les pas du monarque amoureux.
Mais elle était d'eſpèce différente :
On n'y voyait ni tetons ni beaux yeux.
Oh, oh ! dit-il d'une voix menaçante,
Galans Français, objets de mon courroux,
Vous aurez donc trois filles avec vous,
Et moi Chandos je n'en aurai pas une ?
Çà, combattons : je veux que la fortune
Décide ici qui ſait le mieux de nous (*f*)
Mettre à plaiſir ſes ennemis deſſous,
Frapper d'eſtoc et pointer de ſa lance :
Que de vous tous le plus ferme s'avance ;
Qu'on entre en lice ; et celui qui vaincra,
L'une des trois à ſon aiſe tiendra.

Le roi piqué de cette offre cynique,
Veut l'en punir, s'avance, prend ſa pique.
Dunois lui dit : Ah ! laiſſez-moi, Seigneur,
Venger mon prince et des dames l'honneur.
Il dit et court : la Trimouille l'arrête ;
Chacun prétend à l'honneur de la fête.

L'ami Bonneau, toujours de bon accord,
Leur propoſa de s'en remettre au ſort.
Car c'eſt ainſi que les guerriers antiques
En ont uſé dans les temps héroïques :
Même aujourd'hui dans quelques républiques
Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux,
Se tire aux dés (*g*), et tout en va bien mieux.
Si j'oſais même en cette noble hiſtoire
Citer des gens que tout mortel doit croire,
Je vous dirais que monſieur ſaint Mathias
Obtint ainſi la place de Judas.
Le gros Bonneau tient le cornet, ſoupire,
Craint pour ſon roi, prend les dés, roule, tire.
Denis du haut du céleſte rempart
Voyait le tout d'un paternel regard ;
Et contemplant la Pucelle et ſon âne,
Il conduiſait ce qu'on nomme haſard.
Il fut heureux, le ſort échut à Jeanne.
Jeanne, c'était pour vous faire oublier
L'infame jeu de ce grand cordelier,
Qui ci-devant avait raflé vos charmes.

JEANNE à l'inſtant court au roi, court aux armes,
Modeſtement va derrière un buiſſon
Se délacer, détacher ſon jupon,
Et revêtir ſon armure ſacrée,
Qu'un écuyer tient déjà préparée ;

Puis

Puis ſur ſon âne elle monte en courroux,
Branlant ſa lance et ſerrant les genoux. (*h*)
Elle invoquait les onze mille belles,
Du pucelage héroïnes fidelles. (*i*)
Pour Jean Chandos, cet indigne chrétien
Dans les combats n'invoquait jamais rien.

JEAN contre Jeanne avec fureur avance :
Des deux côtés égale eſt la vaillance ;
Ane et cheval bardés, coiffés de fer,
Sous l'éperon partent comme un éclair,
Vont ſe heurter, et de leur tête dure
Front contre front fracaſſent leur armure ;
La flamme en ſort, et le ſang du courſier
Teint les éclats du voltigeant acier.
Du choc affreux les échos retentiſſent ;
Des deux courſiers les huit pieds rejailliſſent,
Et les guerriers, du coup déſarçonnés,
Tombent chacun ſur la croupe étonnés :
Ainſi qu'on voit deux boules ſuſpendues
Aux bouts égaux de deux cordes tendues,
Dans une courbe au même inſtant partir,
Hâter leur cours, ſe heurter, s'applatir,
Et remonter ſous le choc qui les preſſe,
Multipliant leur poids par leur vîteſſe.
Chaque parti crut morts les deux courſiers,
Et treſſaillit pour les deux chevaliers.

Or des Français la championne auguſte
N'avait la chair ſi ferme, ſi robuſte,
Les os ſi durs, les membres ſi diſpos,
Si muſculeux, que le fier Jean Chandos.
Son équilibre ayant dans cette rixe
Abandonné ſa ligne et ſon point fixe,
Son quadrupède un haut le corps lui fit,
Qui dans le pré Jeanne d'Arc étendit
Sur ſon beau dos, ſur ſa cuiſſe gentille,
Et comme il faut que tombe toute fille.

Chandos penſait qu'en ce grand déſarroi
Il avait mis ou Dunois ou le roi.
Il veut ſoudain contempler ſa conquête :
Le caſque ôté, Chandos voit une tête
Où languiſſaient deux grands yeux noirs et longs.
De la cuiraſſe il défait les cordons.
Il voit, ô ciel ! ô plaiſir ! ô merveille !
Deux gros tetons de figure pareille,
Unis, polis, ſéparés, demi-ronds,
Et ſurmontés de deux petits boutons
Qu'en ſa naiſſance a la roſe vermeille.
On tient qu'alors, en élevant la voix,
Il bénit dieu pour la première fois.
Elle eſt à moi la Pucelle de France,
S'écria-t-il ; contentons ma vengeance.
J'ai, grâce au ciel, doublement mérité
De mettre à bas cette fière beauté.

Que ſaint Denis me regarde et m'accuſe ;
Mars et l'Amour ſont mes droits, et j'en uſe. (*k*)

Son écuyer diſait : Pouſſez, Milord ;
Du trône anglais affermiſſez le ſort.
Frère Lourdis en vain nous décourage ;
Il jure en vain que ce ſaint pucelage
Eſt des Troyens le grand Palladium,
Le bouclier (*l*) ſacré du Latium ;
De la victoire il eſt, dit-il, le gage ;
C'eſt l'oriflamme : il faut vous en ſaiſir.
Oui, dit Chandos, et j'aurai pour partage
Les plus grands biens, la gloire et le plaiſir.

Jeanne pâmée écoutait ce langage
Avec horreur, et feſait mille vœux
A ſaint Denis, ne pouvant faire mieux.
Le grand Dunois, d'un courage héroïque,
Veut empêcher le triomphe impudique.
Mais comment faire ? il faut dans tout état
Qu'on ſe ſoumette à la loi du combat.
Les fers en l'air et la tête penchée,
L'oreille baſſe et du choc écorchée,
Languiſſamment le céleſte baudet
D'un œil confus Jean Chandos regardait.
Il nourriſſait dès long-temps dans ſon ame
Pour la Pucelle une diſcrète flamme,
Des ſentimens nobles et délicats
Très-peu connus des ânes d'ici-bas. (*m*)

Le confeſſeur du bon monarque Charle
Tremble en ſa chair alors que Chandos parle.
Il craint ſur-tout que ſon cher pénitent,
Pour ſoutenir la gloire de la France
Qu'on avilit avec tant d'impudence,
A ſon Agnès n'en veuille faire autant;
Et que la choſe encor ſoit imitée
Par la Trimouille et par ſa Dorothée.
Au pied d'un chêne il entre en oraiſon,
Et fait tout bas ſa méditation,
Sur les effets, la cauſe, la nature
Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.
En méditant avec attention, (*n*)
Le benoît moine eut une viſion,
Aſſez ſemblable au prophétique ſonge
De ce Jacob, heureux par ſon menſonge, (*o*)
Pate-pelu dont l'eſprit lucratif
Avait vendu ſes lentilles en juif. (*p*)
Ce vieux Jacob, ô ſublime myſtère!
Devers l'Euphrate une nuit aperçut
Mille béliers qui grimpèrent en rut
Sur des brebis qui les laiſsèrent faire.
Le moine vit de plus plaiſans objets; (*q*)
Il vit courir à la même aventure
Tous les héros de la race future.
Il obſervait les différens attraits
De ces beautés qui, dans leur douce guerre,
Donnent des fers aux maîtres de la terre.

Chacune était auprès de ſon héros,
Et l'enchaînait des chaînes de Paphos.
Tels au retour de Flore et du Zéphyre,
Quand le printemps reprend ſon doux empire,
Tous ces oiſeaux, peints de mille couleurs,
Par leurs amours agitent les feuillages :
Les papillons ſe baiſent ſur les fleurs,
Et les lions courent ſous les ombrages
A leurs moitiés qui ne ſont plus ſauvages.

C'EST-LA qu'il vit le beau François premier. (*r*)
Ce brave roi, ce loyal chevalier,
Avec Etampe, (*s*) heureuſement oublie
Les autres fers qu'il reçut à Pavie.
Là Charles-Quint joint le myrte au laurier,
Sert à la fois la Flamande et la Maure.
Quels rois, ô ciel ! l'un à ce beau métier
Gagne la goutte, et l'autre pis encore.
Près de Diane (*t*) on voit danſer les Ris,
Aux mouvemens que l'Amour lui fait faire, (*u*)
Quand dans ſes bras tendrement elle ſerre,
En ſe pâmant, le ſecond des Henris.
De Charles neuf le ſucceſſeur volage (*x*)
Quitte en riant ſa Cloris pour un page,
Sans s'alarmer des troubles de Paris.

MAIS quels combats le jacobin vit rendre
Par Borgia le ſixième Alexandre !

En cent tableaux il eſt repréſenté.
Là ſans tiare, et d'amour tranſporté, (*y*)
Avec Vanoze (*z*) il ſe fait ſa famille.
Un peu plus bas on voit ſa ſainteté
Qui s'attendrit pour Lucrèce ſa fille.
O Léon dix ! ô ſublime Paul trois !
A ce beau jeu vous paſſiez tous les rois ;
Mais vous cédez à mon grand Béarnois,
A ce vainqueur de la ligue rebelle,
A mon héros plus connu mille fois
Par les plaiſirs que goûta Gabrielle, (*aa*)
Que par vingt ans de travaux et d'exploits. (*bb*)

BIENTOT on voit le plus beau des ſpectacles,
Ce ſiècle heureux, ce ſiècle des miracles,
Ce grand Louis, cette ſuperbe cour
Où tous les arts ſont inſtruits par l'Amour.
L'Amour bâtit le ſuperbe Verſailles ;
L'Amour aux yeux des peuples éblouis,
D'un lit de fleurs fait un trône à Louis :
Malgré les cris du fier dieu des batailles,
L'Amour amène au plus beau des humains
De cette cour les rivales charmantes,
Toutes en feu, toutes impatientes :
De Mazarin la nièce aux yeux divins, (*cc*)
La généreuſe et tendre la Vallière,
La Monteſpan plus ardente et plus fière.

L'une ſe livre au moment de jouir,
Et l'autre attend le moment du plaiſir. (*dd*)

VOICI le temps de l'aimable Régence,
Temps fortuné, marqué par la Licence,
Où la Folie, agitant ſon grelot,
D'un pied léger parcourt toute la France,
Où nul mortel ne daigne être dévot,
Où l'on fait tout excepté pénitence.
Le bon Régent, de ſon palais royal,
Des voluptés donne à tous le ſignal.
Vous répondez à ce ſignal aimable,
Jeune Daphné, bel aſtre de la cour,
Vous répondez du ſein du Luxembourg,
Vous que Bacchus et le dieu de la table
Mènent au lit, eſcortés par l'Amour. (*ee*)
Mais je m'arrête, et de ce dernier âge
Je n'oſe en vers tracer la vive image.
Trop de péril ſuit ce charme flatteur. (*ff*)
Le temps préſent eſt l'arche du Seigneur;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du ciel, tombait en léthargie.
Je me tairai; mais ſi j'oſais pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle!
O tendre objet, noble, ſimple, touchant,
Et plus qu'Agnès généreuſe et fidelle;
Si j'oſais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus!

Si de l'Amour je déployais les armes ;
Si je chantais ce tendre et doux lien ;
Si je disais.... non, je ne dirai rien :
Je ſerais trop au-deſſous de vos charmes.

DANS ſon extaſe enfin le moine noir
Vit à plaiſir ce que je n'oſe voir.
D'un œil avide, et toujours très-modeſte,
Il contemplait le ſpectacle céleſte
De ces beautés, de ces nobles amans,
De ces plaiſirs défendus et charmans :
Hélas ! dit-il, ſi les grands de la terre
Font deux à deux cette éternelle guerre ;
Si l'univers doit en paſſer par-là,
Dois-je gémir que Jean Chandos ſe mette (*gg*)
A deux genoux auprès de ſa brunette ?
Du Seigneur DIEU la volonté ſoit faite :
Amen, *amen* ; il dit, et ſe pâma,
Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.

MAIS ſaint Denis était loin de permettre
Qu'aux yeux du ciel Jean Chandos allât mettre
Et la Pucelle et la France aux abois.
Ami lecteur, vous avez quelquefois
Ouï conter qu'on nouait l'aiguillette. (*hh*)
C'eſt une étrange et terrible recette,
Et dont un ſaint ne doit jamais uſer
Que quand d'une autre il ne peut s'aviſer.

D'un pauvre amant le feu ſe tourne en glace,
Vif et perclus ſans rien faire il ſe laſſe;
Dans ſes efforts étonné de languir,
Et conſumé ſur le bord du plaiſir.
Telle une fleur, des feux du jour ſéchée,
La tête baſſe et la tige penchée,
Demande en vain les humides vapeurs
Qui lui rendaient la vie et les couleurs.
Voilà comment le bon Denis arrête
Le fier Anglais dans ſes droits de conquête. (*ii*)

JEANNE, échappant à ſon vainqueur confus,
Reprend ſes ſens quand il les a perdus;
Puis d'une voix impoſante et terrible
Elle lui dit : Tu n'es pas invincible;
Tu vois qu'ici, dans le plus grand combat,
DIEU t'abandonne et ton cheval s'abat :
Dans l'autre un jour je vengerai la France,
Denis le veut, et j'en ai l'aſſurance;
Et je te donne, avec tes combattans,
Un rendez-vous ſous les murs d'Orléans.
Le grand Chandos lui repartit : Ma belle,
Vous m'y verrez, pucelle ou non pucelle;
J'aurai pour moi ſaint George le très-fort,
Et je promets de réparer mon tort.

Fin du treizième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT TREIZIEME.

(*a*) L'AUTEUR désigne clairement la fin du mois de juin. La fête de *saint Jean le baptiſeur*, qu'on appelle *Baptiſte*, eſt célébrée le 24 juin.

(*b*) Ce que dit ici l'auteur fait alluſion au XXXIVe chant de l'*Orlando furioſo* :

Quando ſcoprendo il nome ſuo gli diſſe
Eſſer colui che l'evangelio ſcriſſe ;

Voyez notre préface, et ſur-tout ſouvenez-vous qu'*Arioſto* place ſaint *Jean* dans la lune avec les trois Parques.

(*c*) Edition de 1756, au lieu des trois vers ſuivans on liſait :

Témoin Ajax et certain général,
Duc, bel-eſprit, miniſtre, maréchal :
L'un ſur le Rhin, l'autre aux bords du Scamandre,
Un beau matin s'avisèrent de prendre
Des moutons blancs pour autant d'ennemis,
Sans que l'honneur fût en rien compromis.
Ce n'était point, &c.

M. de *Voltaire* a pris conſtamment contre *la Beaumelle* la défenſe de ce général (le maréchal de *Noailles*) et de ſa famille ; ainſi l'on peut facilement juger auquel des deux appartiennent ces vers.

(*d*) Edition de 1756 :

Elle voyage avec ſon cher amant.
Ce cher amant, ce tendre la Trimouille,
Pour qui ſon œil de pleurs ſouvent ſe mouille,

L'ayant cherchée à travers cent combats,
L'avait trouvée et ne la quittait pas.
En nombre pair, &c.

(*e*) Edition de 1756 :

Il te fallut r'habiller promptement :
Sur le ſatin de ton cu ferme et blanc,
Tu rajuſtas, &c.

(*f*) Edition de 1756 :

Décide ici qui de nous ſait le mieux
Pouſſer ſa lance et plaire à deux beaux yeux,
Que la valeur ſoit notre ſeule chance!
Que de vous tous, &c.

(*g*) Les exemples des ſorts ſont très-fréquens dans *Homère*. On devinait auſſi par les ſorts chez les Hébreux. Il eſt dit que la place de *Judas* fut tirée au ſort; et aujourd'hui à Veniſe, à Gènes et dans d'autres Etats, on tire au ſort pluſieurs places.

(*h*) Manuſcrit :

Le fier Chandos ſe targuait dans ſa gloire,
De deux combats eſpérant la victoire,
Jurant ce mot lequel commence en F.
Jeanne invoquait l'épouſe de Joſeph,
Mère de DIEU, reine du pucelage.
L'un contre l'autre ils volent avec rage;
Les deux courſiers, bardés, coiffés de fer, &c.

(*i*) Les onze mille vierges et martyres enterrées à Cologne.

(*k*) Edition de 1756 et manuſcrits :

Mars et l'Amour ſont mes droits, et j'en uſe.
Puis ſe tournant devers ſon écuyer :
Je vois, dit-il, qu'elle eſt hors d'elle-même;
J'ai ces deux bras pour combattre et tuer :
Pour la guérir je prendrai le troiſième.

Jamais Chandos ne promit rien en vain.
Comme il le dit, il prend ce bras ſoudain.
Le grand Dunois d'un courage héroïque, &c.

(*l*) C'était un bouclier qui était tombé du ciel à Rome, et qui était gardé ſoigneuſement, comme un gage de la ſureté de la ville.

(*m*) Edition de 1756 :

Très-peu connus des ânes d'ici-bas ;
Il ſoupirait en voyant les trois bras.
Le confeſſeur, &c.

(*n*) Le treizième chant de l'édition de 1762 eſt diviſé en deux dans celle de 1756, où le douzième chant finit par ce vers :

Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.

Et le treizième commence ainſi :

En méditant avec attention, &c.

(*o*) Manuſcrit :

De ce Jacob, le patron du menſonge,
Pate-pelu, dont l'eſprit lucratif
Trompa Laban, qu'il vola comme un juif.
Ce vieux Jacob, &c.

Notre auteur entend, ſans doute, l'artifice dont uſa *Jacob* quand il ſe fit paſſer pour *Eſaü*. *Pate-pelu* ſignifie les gants de peau et de poil dont il couvrit ſes mains.

(*p*) Edition de 1756 :

Ce vieux Jacob, (admirez bien, mes frères,
Du livre ſaint les ſublimes myſtères.)
Devers l'Euphrate, &c.

(*q*) Edition de 1756 :

Le moine vit de plus plaiſans objets ;
Il vit très-bien, ou crut voir le bon père,
Ce qu'aucun ſaint n'obtint de voir jamais :
Il vit courir à la même aventure,

Il vit aux pieds des futures Agnès
Les demi-dieux de la race future ;
Il obſerva les différens attraits
De ces beautés, dont l'adreſſe féconde
Feſait danſer tous les maîtres du monde :
Chacune était juſte ſous ſon héros,
Partant enſemble et diſant les grands mots ;
Chacune avait ſon trot et ſon allure ;
Chacun piquait à l'envi ſa monture.
Tous excellaient à ce jeu des deux dos.
Tels au retour de Flore, &c.

On voit ſans peine que ces trois derniers vers ſont du capucin. Ce chant eſt un de ceux où il en a ajouté le plus.

(*r*) Manuſcrit :

C'eſt-là qu'il vit le beau François premier,
Roi malheureux, mais galant chevalier,
Qui ſur un lit fait goûter à deux belles
Tous les plaiſirs que François reçoit d'elles ;
Là Charles-Quint, &c.

(*s*) *Anne de Piſſeleu*, ducheſſe d'Etampes.

(*t*) *Diane de Poitiers*, ducheſſe de Valentinois.

(*u*) Edition de 1756 :

Quand dans ſes bras décharnés et flétris,
Ivre d'amour, tendrement elle ſerre,
En ſe pâmant, le ſecond des Henris.
De la débauche un long et triſte uſage
De la beauté lui fait avoir le prix.
De Charles neuf, &c.

(*x*) *Henri III* et ſes mignons.

(*y*) Edition de 1756 :

Là, ſans tiare, et d'amour tranſporté,
Tournant le dos, trouſſant ſa foutanelle,
Avec Vanoze il ſe fait la femelle ;
Un peu plus bas on voit ſa ſainteté,

Pour ſes plaiſirs convoitant ſa famille,
Donner l'aſſaut à Lucrèce ſa fille.
O Léon dix ! ô ſublime Paul trois !
Jules ſecond ! et toi Monté le drille !
A ce beau jeu, &c.

On voit clairement ici que le capucin ayant lu *la femelle* au lieu de *ſa famille*, a voulu ſuppléer les rimes qui manquaient.

Un manuſcrit porte :

Un peu plus bas on voit ſa ſainteté
Faire un enfant à Lucrèce ſa fille.

(*z*) *Alexandre VI*, pape, eut trois enfans de *Vanoza*. *Lucrèce* ſa fille paſſa pour être ſa maitreſſe et celle de ſon frère : *Alexandri filia, ſponſa, nurus.*

(*aa*) La fameuſe *Gabrielle d'Eſtrées*, ducheſſe de Beaufort.

(*bb*) Edition de 1756 :

Le moine vit des doges de Veniſe,
Et ces grands ducs, fiers oppreſſeurs de Piſe,
Avec les boucs partageant leurs plaiſirs ;
Mais les laiſſant à leurs puans déſirs.
Bientôt on voit, &c.

(*cc*) Celle qui depuis fut la connétable *Colonne*.

(*dd*) Edition de 1756 :

Et l'autre attend le moment du plaiſir.
Mais tout à coup quelle métamorphoſe !
D'un long froc noir lugubrement paré,
L'amour met bas ſa couronne de roſe ;
Son front ſe perd ſous un bonnet carré.
Le ſot Scrupule et la froide Décence
Maſquent les traits de ſa riante enfance.
L'Hymen le ſuit à pas myſtérieux ;
Les deux flambeaux brûlent des mêmes feux,

Feux ſans éclat dont la pâle lumière
Porte l'ennui dans les lieux qu'elle éclaire.
A la lueur de ces triſtes flambeaux,
Suivi d'un prêtre et de deux m.....
Pour guide un diable en noire ſoutanelle,
Le grand Louis, couronné de pavots,
Vient d'épouſer ſa vieille m.....
Le moine vit ce phénix des Bourbons
Enforcelé de deux fiaſques tetons,
Sur un ſofa piquer ſa haridelle.
L'Amour en pleurs et ſa ſuite fidelle,
Les Jeux, les Ris s'envolent à Paphos.
Paris, la cour, ſont en proie aux dévots.
Une groſſière et mauſſade luxure
Rappelle aux ſens toute la volupté.
Sous l'air cafard un cyniſme effronté
Met Diogène où régnait Epicure.
Dans les excès d'une crapule obſcure
Le courtiſan cherche la liberté.
Hercule en froc et Priape en ſoutane
Dans le palais portent l'obſcénité;
Tout leur fait jour, et le couple profane,
Recommandé par ſa brutalité,
A ſon plaiſir patine la beauté.
C'en était fait du tendre Amour en France,
Quand la fortune ou bien la Providence,
A Saint-Denis logea ce roi bigot.
Le moine voit, à ce règne cagot,
Dans les deſtins ſuccéder la Régence,
Temps fortuné, marqué par la Licence,
Où la Folie, agitant ſon grelot,
Jette ſur tout un vernis d'innocence;
Où le cafard n'eſt priſé que du ſot.
Tendre Argentan, folâtre Parabère,
C'eſt par vos ſoins que le dieu de Cythère,
Régnant en maître au palais d'Orléans,
Sur ſes autels revoit fumer l'encens.

Le dieu du goût, ſon ſeul et digne émule,
Tâche d'unir les grâces aux talens.
Faune et Priape, et le brutal Hercule,
Forcés de fuir, rentrent dans les couvens;
Ils n'oſent plus ſe faire voir en France
Que ſous les traits de Rieux ou de Vence.
Le bon Régent, &c.

(*ee*) Edition de 1756:

Mènent au lit, eſcortés par l'Amour.
Près de Paris, ſous la pourpre romaine....
Mais je m'arrête; un ſemblable tableau
Pourrait au peintre attirer dure aubaine:
Il y faudrait placer plus d'un Bonneau
En robe courte. Or, dans ce dernier âge,
Homme d'épée eſt un fier m.....
Et moi chétif, j'abhorre le tapage.
Je tiendrai donc contre l'appât flatteur;
Je me tairai, n'en déplaiſe au lecteur.
O Rambouillet! &c.

Il y a eu encore ici des vers ajoutés, et comme ci-deſſus, (note *c*) dans la charitable intention de faire à l'auteur des ennemis puiſſans.

(*ff*) Edition de 1756:

Je me tairai, n'en déplaiſe au lecteur.
O Rambouillet, aſile du myſtère!
Meudon, Choiſi, réduits délicieux,
Que les Plaiſirs, les Amours et les Jeux
Ont ſi ſouvent préférés à Cythère,
Sur vos ſecrets, cenſurés par Lignière,
Et reſpectés de ſon prudent recteur,
Ma chaſte muſe eſt forcée à ſe taire.
Le temps préſent eſt l'arche du Seigneur;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du ciel, tombait en léthargie.

Je

Je me tairai. Mais ſi j'oſais pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle!
O tendre objet, noble, ſimple, touchant,
O potelée et douce la Tournelle!
Si j'oſais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus;
Si je chantais cette haute fortune,
L'objet des vœux de Flavacourt la brune;
Si je chantais ce tendre et doux lien,
Ce nœud ſi cher, quoique ſi peu chrétien,
Formé, béni par la vieille éminence,
Maudit, rompu par un prélat bigot,
Et reſſerré par ce grand roi de France,
Malgré l'avis et les ſermens d'un ſot;
Si de l'Amour je déployais les armes;
Si je diſais.... non, je ne dirai mot;
Je ſerais trop au-deſſous de vos charmes.
Dans ſon extaſe enfin le moine noir
Vit à plaiſir ce que je n'oſe voir.
D'un œil avide, et toujours très-modeſte,
Il contemplait le ſpectacle céleſte
De tous ces rois accouplés bout à bout;
Charles ſecond ſur la belle Portſmouth;
George ſecond ſur la tendre Yarmouth;
Et ce dévot roi de Luſitanie,
En priant DIEU ſe pâmant ſur ſa mie;
Et ce Victor, attrapé tour à tour
Par ſon orgueil, par ſon fils, par l'Amour.

Lignière était un jéſuite confeſſeur de *Louis XV;* mais confeſſeur heureuſement moins connu que *le Tellier* et *la Chaiſe.*

Madame de *la Tournelle*, née *Mailli*, prit le titre de ducheſſe de Châteauroux, en acceptant la place de maîtreſſe du roi. Elle était d'une beauté ſingulière. On ſait avec quelle rudeſſe de zèle l'évêque de Soiſſons, *Fitz-James*, petit fils de mademoiſelle *Churchil*, maîtreſſe de *Jacques II*, traita une femme qui avait en France la même dignité que ſa grand'mère avait eue en Angleterre.

Cet évêque était un homme ſimple, tolérant, bon et ſans intrigue; mais par-là même très-propre à ſe rendre, ſans le ſavoir, l'inſtrument des intrigans de la cour. On lui fit accroire qu'il était obligé en conſcience de forcer le roi à traiter ſa maîtreſſe avec une rigueur à peine excuſable s'il eût été queſtion de chaſſer de la cour un miniſtre qui aurait trahi l'Etat ou corrompu le monarque.

Madame de *Châteauroux* fut rappelée bientôt après; le roi envoya chez elle un miniſtre d'Etat (M. le comte de *Maurepas*, ſon ennemi) la prier de ſa part de vouloir bien reprendre ſes places à la cour. Elle tomba malade le jour même et mourut. On attribua ſa mort aux violentes émotions qu'elle avait éprouvées. Dans le moment de ſa faveur on ſe déchaîna contre elle, comme c'eſt l'uſage. *La pauvre femme*, diſait un de ſes amis, *elle n'eſt qu'à plaindre; c'eſt une tuile qui lui eſt tombée ſur la tête.* Il avait raiſon. La faveur ne valut à madame de *Châteauroux* que de la contrainte, des chagrins et une mort prématurée.

Madame de *Flavacourt* était ſœur de madame de *Châteauroux*. On prétendait qu'elle aſpirait à la même place; et les courtiſans attribuaient à ſes vues ambitieuſes la réſiſtance qu'elle avait oppoſée au goût paſſager du roi.

Ces vers de l'édition de 1756 furent faits pendant le ſiége de Fribourg, époque du raccommodement; mais la nouvelle faveur de madame de *Châteauroux* n'ayant duré qu'un moment, l'auteur a cru devoir les changer.

Suite de la même variante; édition de 1756.

Mais quand au bout de l'auguſte enfilage
Il aperçut entre Iris et ſon page,
. . . . . .
Cet auteur roi, ſi dur et ſi bizarre,
Que dans le Nord on admire, on compare
A Salomon; ainſi que les Germains,
Leur empereur au Céſar des Romains.
Hélas! dit-il, &c.

Ces vers ne ſont pas de M. de *Voltaire*. *Entre Iris et ſon page* n'eſt qu'une répétition du vers ſur *Henri III: Quitte en riant ſa Cloris pour un page*. Le nom de *Salomon du Nord*, dont

on ſe moque ici, n'a pas été donné par les gens du Nord, mais par M. de *Voltaire* lui-même ; (*) et nous avons d'ailleurs des raiſons déciſives pour croire que ces vers n'ont pu être que des éditeurs, ſoit capucins, ſoit propoſans.

(*gg*) Edition de 1756 ;

Dois-je gémir que Jean Chandos ſe mette
Les deux gigots ſur ſa belle brunette ?

Vers enjolivé par le capucin.

(*hh*) On portait autrefois des hauts de chauſſe attachés avec une aiguillette ; et on diſait d'un homme qui n'avait pu s'acquitter de ſon devoir, que ſon aiguillette était nouée. Les ſorciers ont de tout temps paſſé pour avoir le pouvoir d'empêcher la conſommation du mariage : cela s'appelait *nouer l'aiguillette*. La mode des aiguillettes paſſa ſous *Louis XIV*, quand on mit des boutons aux braguettes.

(*ii*) Edition de 1756 :

Chandos ſuant, et ſoufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt ſi l'autre eſt une fille :
Au diable ſoit, dit-il, la ſotte aiguille !
Bientôt le diable emporte l'étui neuf ;
Il veut encor ſecouer ſa guenille.
Jeanne échappant, &c.

On reconnaît encore ici les vers du capucin. Les lecteurs qui ont du goût diſtingueront ſans peine tous ces embelliſſemens étrangers. Nous nous diſpenſerons d'en faire auſſi ſouvent la remarque.

(*) *Le Salomon du Nord en eſt donc l'Alexandre.*

Fin des Notes et Variantes du Chant treizième.

CHANT XIV.

ARGUMENT.

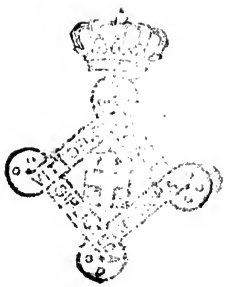
Comment Jean Chandos veut abuſer de la dévote Dorothée. Combat de la Trimouille et de Chandos. Ce fier Chandos eſt vaincu par Dunois.

O Volupté, mère de la nature, (*a*)
Belle Vénus, ſeule divinité
Que dans la Gréce invoquait Epicure,
Qui du chaos chaſſant la nuit obſcure,
Donnes la vie et la fécondité,
Le ſentiment et la félicité
A cette foule innombrable, agiſſante
D'êtres mortels à ta voix renaiſſante;
Toi que l'on peint déſarmant dans tes bras
Le Dieu du ciel et le Dieu de la guerre,
Qui d'un ſourire écartes le tonnerre,
Rends l'air ſerein, fais naître ſous tes pas
Les doux plaiſirs qui conſolent la terre;
Deſcends des cieux, Déeſſe des beaux jours,
Viens ſur ton char entouré des Amours,
Que les Zéphyrs ombragent de leurs ailes,
Que font voler tes colombes fidelles,
En ſe baiſant dans le vague des airs:
Viens échauffer et calmer l'univers,

L'Hermite auprès qui marmotte tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole,

Page 14 Chant 14

J. M. Moreau l. ainé. *Ch. 3* *Malleu Sculp.*



Viens ; qu'à ta voix les Soupçons, les Querelles,
Le triſte Ennui, plus déteſtable qu'elles,
La noire Envie, à l'œil louche et pervers,
Soient replongés dans le fond des enfers,
Et garrotés de chaines éternelles :
Que tout s'enflamme et s'uniſſe à ta voix ;
Que l'univers en aimant ſe maintienne.
Jetons au feu nos vains fatras de lois,
N'en ſuivons qu'une, et que ce ſoit la tienne.

TENDRE Vénus, conduis en ſureté
Le roi des Francs qui défend ſa patrie.
Loin des périls conduis à ſon côté
La belle Agnès, à qui ſon cœur ſe fie.
Pour ces amans de bon cœur je te prie.
Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas,
Elle n'eſt pas encor ſous ton empire :
C'eſt à Denis de veiller ſur ſes pas ;
Elle eſt pucelle, et c'eſt lui qui l'inſpire.
Je recommande à tes douces faveurs
Ce la Trimouille et cette Dorothée.
Verſe la paix dans leurs ſenſibles cœurs ;
De ſon amant que jamais écartée
Elle ne ſoit expoſée aux fureurs
Des ennemis qui l'ont perſécutée. (*b*)

ET toi, Comus, (*c*) récompenſe Bonneau,
Répands tes dons ſur ce bon Tourangeau

Qui ſut conclure un accord pacifique
Entre ſon prince et ce Chandos cynique.
Il obtint d'eux avec dextérité,
Que chaque troupe irait de ſon côté,
Sans nul reproche et ſans nulles querelles,
A droite, à gauche, ayant la Loire entre elles.
Sur les Anglais il étendit ſes ſoins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs et leurs beſoins.
Un gros *roſtbif* que le beure aſſaiſonne, (*d*)
Des *plumpuddings*, des vins de la Garonne
Leur ſont offerts; et les mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique et flatte,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Le fier Chandos partit donc après boire,
Et côtoya les rives de la Loire,
Jurant tout haut que la première fois
Sur la Pucelle il reprendrait ſes droits.
En attendant il reprit ſon beau page.
Jeanne revint, ranimant ſon courage,
Se replacer à côté de Dunois.

Le roi des Francs avec ſa garde bleue,
Agnès en tête, un confeſſeur en queue,
A remonté, l'eſpace d'une lieue,
Les bords fleuris où la Loire s'étend
D'un cours tranquille et d'un flot inconſtant.

Sur des bateaux et des planches uſées
Un pont joignait les rives oppoſées.
Une chapelle était au bout du pont :
C'était dimanche. Un hermite à ſandale
Fait réſonner ſa voix ſacerdotale :
Il dit la meſſe ; un enfant la répond.
Charle et les ſiens ont eu ſoin de l'entendre,
Dès le matin, au château de Cutendre ;
Mais Dorothée en entendait toujours
Deux pour le moins, depuis qu'à ſon ſecours
Le juſte ciel, vengeur de l'innocence,
Du grand bâtard employa la vaillance,
Et protégea ſes fidelles amours.
Elle deſcend, ſe retrouſſe, entre vîte,
Signe ſa face en trois jets d'eau bénite,
Plie humblement l'un et l'autre genou,
Joint les deux mains, et baiſſe ſon beau cou.
Le bon hermite en ſe tournant vers elle,
Tout ébloui, ne ſe connaiſſant plus,
Au lieu de dire un *fratres*, *oremus*,
Roulant les yeux, dit : *fratres*, *qu'elle eſt belle !*

Chandos entra dans la même chapelle,
Par paſſe-temps, beaucoup plus que par zèle.
La tête haute, il ſalue en paſſant
Cette beauté dévote à la Trimouille ;
Paſſe, repaſſe, et toujours en ſifflant ;
Mais derrière elle enfin il s'agenouille,

Sans un ſeul mot de *pater* ou d'*ave*.
D'un cœur contrit au Seigneur élevé,
D'un air charmant, la tendre Dorothée
Se proſternait, par la grâce excitée,
Front contre terre et derrière levé ;
Son court jupon, retrouſſé par mégarde, (*e*)
Offrait aux yeux de Chandos qui regarde,
A découvert, deux jambes dont l'Amour
A deſſiné la forme et le contour,
Jambes d'ivoire, et telles que Diane
En laiſſa voir au chaſſeur Actéon.
Chandos alors feſant peu l'oraiſon,
Sentit au cœur un déſir très-profane.
Sans nul reſpect pour un lieu ſi divin,
Il va gliſſant une inſolente main
Sous le jupon qui couvre un blanc ſatin. (*f*)
Je ne veux point, par un crayon cynique,
Effarouchant l'eſprit ſage et pudique
De mes lecteurs, étaler à leurs yeux
Du grand Chandos l'effort audacieux.

Mais la Trimouille ayant vu diſparaître
Le tendre objet dont l'Amour le fit maître,
Vers la chapelle il adreſſe ſes pas.
Juſqu'où l'Amour ne nous conduit-il pas ?
La Trimouille entre au moment où le prêtre
Se retournait, où l'inſolent Chandos
Etait tout près du plus charmant des dos,

Où

Où Dorothée, effrayée, éperdue,
Pouſſait des cris qui vont fendre la nue.
Je voudrais voir nos bons peintres nouveaux,
Sur cette affaire exerçant leurs pinceaux,
Peindre à plaiſir ſur ces quatre viſages
L'étonnement des quatre perſonnages.
Le Poitevin criait à haute voix :
Oſes-tu bien, chevalier diſcourtois,
Anglais ſans frein, profanateur impie,
Juſqu'en ces lieux porter ton infamie ?
D'un ton railleur où règne un air hautain,
Se rajuſtant, et regagnant la porte,
Le fier Chandos lui dit : Que vous importe ?
De cette égliſe êtes-vous ſacriſtain ?
Je ſuis bien plus, dit le Français fidèle,
Je ſuis l'amant aimé de cette belle ;
Ma coutume eſt de venger hautement
Son tendre honneur, attaqué trop ſouvent.
Vous pourriez bien riſquer ici le vôtre,
Lui dit l'Anglais : nous ſavons l'un et l'autre
Notre portée ; et Jean Chandos peut bien
Lorgner un dos, mais non montrer le ſien.

Le beau Français, et le Breton qui raille,
Font préparer leurs chevaux de bataille.
Chacun reçoit des mains d'un écuyer
Sa longue lance et ſon rond bouclier,

Se met en ſelle, et d'une courſe fière,
Paſſe, repaſſe, et fournit ſa carrière.
De Dorothée et les cris et les pleurs
N'arrêtaient point l'un et l'autre adverſaire.
Son tendre amant lui criait : Beauté chère,
Je cours pour vous, je vous venge, ou je meurs.
Il ſe trompait : ſa valeur et ſa lance
Brillaient en vain pour l'Amour et la France.

Après avoir en deux endroits percé
De Jean Chandos le haubert fracaſſé,
Prêt à ſaiſir une victoire sûre,
Son cheval tombe, et ſur lui renverſé,
D'un coup de pied ſur ſon caſque fauſſé,
Lui fait au front une large bleſſure.
Le ſang vermeil coule ſur la verdure.
L'hermite accourt ; il croit qu'il va paſſer,
Crie *in manus*, et le veut confeſſer.
Ah Dorothée ! ah douleur inouie !
Auprès de lui ſans mouvement, ſans vie,
Ton déſeſpoir ne pouvait s'exhaler.
Mais que dis-tu lorſque tu pus parler ?
„ Mon cher amant ! c'eſt donc moi qui te tue ?
De tous tes pas la compagne aſſidue
Ne devait pas un moment s'écarter ;
Mon malheur vient d'avoir pu te quitter.
Cette chapelle eſt ce qui m'a perdue ;

Et j'ai trahi la Trimouille et l'Amour,
Pour aſſiſter à deux meſſes par jour! ,,
Ainſi parlait ſa tendre amante en larmes.

CHANDOS riait du ſuccès de ſes armes :
,, Mon beau Français, la fleur des chevaliers,
Et vous auſſi, dévote Dorothée,
Couple amoureux, ſoyez mes priſonniers ;
De nos combats c'eſt la loi reſpectée. (*g*)
J'eus un moment Agnès en mon pouvoir ;
Puis j'abattis ſous moi votre Pucelle ;
Je l'avoûrai, je fis mal mon devoir :
J'en ai rougi ; mais avec vous, la belle,
Je reprendrai tout ce que je perdis ;
Et la Trimouille en dira ſon avis. ,,

LE Poitevin, Dorothée et l'hermite
Tremblaient tous trois à ce propos affreux ;
Ainſi qu'on voit au fond des antres creux
Une bergère, éplorée, interdite,
Et ſon troupeau que la crainte a glacé,
Et ſon beau chien par un loup terraſſé.

LE juſte ciel, tardif en ſa vengeance,
Ne ſouffrit pas cet excès d'inſolence.
De Jean Chandos les péchés redoublés,
Filles, garçons, tant de fois violés,
Impiété, blaſphême, impénitence,
Tout en ſon temps fut mis dans la balance,

Et fut pesé par l'ange de la mort.
Le grand Dunois avait de l'autre bord
Vu le combat et la déconvenue
De la Trimouille ; une femme éperdue
Qui le tenait languissant dans ses bras,
L'hermite auprès qui marmotte tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole.
A ces objets il pique, il court, il vole.

C'ETAIT alors l'usage en Albion,
Qu'on appelât les choses par leur nom.
Déjà du pont franchissant la barrière,
Vers le vainqueur il s'était avancé.
(*h*) *Fils de putain* nettement prononcé,
Frappe au tympan de son oreille altière.
Oui, je le suis, dit-il d'une voix fière ;
Tel fut Alcide et le divin Bacchus, (*i*)
L'heureux Persée et le grand Romulus,
Qui des brigands ont délivré la terre.
C'est en leur nom que j'en vais faire autant.
Va, souviens-toi que d'un bâtard normand (*k*)
Le bras vainqueur a soumis l'Angleterre.
O vous, bâtards du maître du tonnerre,
Guidez ma lance et conduisez mes coups !
L'honneur le veut ; vengez-moi, vengez-vous.
Cette prière était peu convenable ;
Mais le héros savait très-bien la fable :
Pour lui la Bible eut des charmes moins doux.

Il dit et part. La molette dorée
Des éperons armés de courtes dents
De ſon courſier pique les nobles flancs :
Le premier coup de ſa lance acérée
Fend de Chandos l'armure diaprée,
Et fait tomber une part du collet
Dont l'acier joint le caſque au corſelet.

Le brave Anglais porte un coup effroyable ;
Du bouclier la voûte impénétrable.
Reçoit le fer qui s'écarte en gliſſant.
Les deux guerriers ſe joignent en paſſant ;
Leur force augmente ainſi que leur colère :
Chacun ſaiſit ſon robuſte adverſaire.
Les deux courſiers ſous eux ſe dérobans,
Débarraſſés de leurs fardeaux brillans,
S'en vont en paix errer dans les campagnes.
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblemens
Deux gros rochers, détachés des montagnes,
Avec grand bruit l'un ſur l'autre roulans :
Ainſi tombaient ces deux fiers combattans,
Frappant la terre et tous deux ſe ſerrans.
Du choc bruyant les échos retentiſſent,
L'air s'en émeut, les nymphes en gémiſſent.
Ainſi quand Mars, ſuivi par la Terreur,
Couvert de ſang, armé par la Fureur,
Du haut des cieux deſcendait pour défendre
Les habitans des rives du Scamandre,

Et quand Pallas animait contre lui
Cent rois ligués dont elle était l'appui ;
La terre entière en était ébranlée,
De l'Achéron la rive était troublée ; (*l*)
Et, pâlissant sur ses horribles bords,
Pluton tremblait pour l'empire des morts.

Les deux héros fièrement se relèvent,
Les yeux en feu, se regardent, s'observent,
Tirent leur sabre, et sous cent coups divers
Rompent l'acier dont tous deux sont couverts.
Déjà le sang, coulant de leurs blessures
D'un rouge noir avait teint leurs armures.
Les spectateurs en foule se pressans
Fesaient un cercle autour des combattans,
Le cou tendu, l'œil fixe, sans haleine,
N'osant parler et remuant à peine.
On en vaut mieux quand on est regardé ;
L'œil du public est aiguillon de gloire.
Les champions n'avaient que préludé
A ce combat d'éternelle mémoire.
Achille, Hector, et tous les demi-dieux,
Les grenadiers bien plus terribles qu'eux,
Et les lions beaucoup plus redoutables,
Sont moins cruels, moins fiers, moins implacables,
Moins acharnés. Enfin l'heureux bâtard
Se ranimant, joignant la force à l'art,

Saiſit le bras de l'Anglais qui s'égare,
Fait d'un revers voler ſon fer barbare ;
Puis d'une jambe avancée à propos
Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos,
Mais en tombant ſon ennemi l'entraîne.
Couverts de poudre ils roulent dans l'arène,
L'Anglais deſſous et le Français deſſus.

Le doux vainqueur, dont les nobles vertus
Guident le cœur quand ſon fort eſt proſpère,
De ſon genou preſſant ſon adverſaire :
Rends-toi, dit-il. Oui, dit Chandos, attends ;
Tiens, c'eſt ainſi, Dunois, que je me rends.

Tirant alors, pour reſſource dernière,
Un ſtylet court, il étend en arrière
Son bras nerveux, le ramène en jurant,
Et frappe au cou ſon vainqueur bienfeſant :
Mais une maille en cet endroit entière
Fit émouſſer la pointe meurtrière.
Dunois alors cria : Tu veux mourir,
Meurs, ſcélérat : et, ſans plus diſcourir,
Il vous lui plonge, avec peu de ſcrupule,
Son fer ſanglant devers la clavicule.
Chandos mourant, ſe débattant en vain,
Diſait encór tout bas, *fils de putain !*
Son cœur altier, inhumain, ſanguinaire,
Juſques au bout garda ſon caractère.

Ses yeux, ſon front, pleins d'une ſombre horreur,
Son geſte encor menaçaient ſon vainqueur.
Son ame impie, inflexible, implacable,
Dans les enfers alla braver le diable.
Ainſi finit, comme il avait vécu,
Ce dur Anglais par un Français vaincu.

Le beau Dunois ne prit point ſa dépouille :
Il dédaignait ces uſages honteux,
Trop établis chez les Grecs trop fameux.
Tout occupé de ſon cher la Trimouille,
Il le ramène, et deux fois ſon ſecours
De Dorothée ainſi ſauva les jours.
Dans le chemin elle ſoutient encore
Son tendre amant qui, de ſes mains preſſé,
Semble revivre, et n'être plus bleſſé
Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore ;
Il les regarde et reprend ſa vigueur.
Sa belle amante, au ſein de la douleur,
Sentit alors le doux plaiſir renaître :
Les agrémens d'un ſourire enchanteur
Parmi ſes pleurs commençaient à paraître ;
Ainſi qu'on voit un nuage éclairé
Des doux rayons d'un ſoleil tempéré.

Le roi gaulois, ſa maîtreſſe charmante,
L'illuſtre Jeanne, embraſſent tour à tour
L'heureux Dunois dont la main triomphante
Avait vengé ſon pays et l'Amour.

On admirait ſur-tout ſa modeſtie,
Dans ſon maintien, dans chaque repartie.
Il eſt aiſé, mais il eſt beau pourtant
D'être modeſte alors que l'on eſt grand.

JEANNE étouffait un peu de jalouſie,
Son cœur tout bas ſe plaignait du deſtin.
Il lui fâchait que ſa pucelle main
Du mécréant n'eût pas tranché la vie :
Se ſouvenant toujours du double affront
Qui vers Cutendre a fait rougir ſon front,
Quand par Chandos au combat provoquée, (*m*)
Elle ſe vit abattue et manquée.

Fin du quatorzième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT QUATORZIEME.

CET exorde ſemble imité du premier chant de l'admirable poëme de *Lucrèce :*

Aeneadum genitrix hominum divûmque voluptas,
Alma Venus cœli ſubter labentia ſigna, &c. &c.

(*b*) Edition de 1756 :

Tendre Vénus, c'eſt par un muletier
Que tu formas le cœur de Coriſandre.
Depuis ce jour, douce, aviſée et tendre,
A tes autels prompte à ſacrifier,
Elle ſut plaire, et jouir et ſe rendre
A tous les nœuds dignes de la lier.
Ainſi l'on voit un artiſan groſſier
Tourner, polir, d'une main rude et noire,
L'or, le rubis, et le jaſpe et l'ivoire
Dont ſe pavane un brillant chevalier.
Aux beaux Français, dont la troupe aguerrie
Unit l'audace à la galanterie,
Au poſſeſſeur du bon ſens de Bonneau,
La belle fait les honneurs du château,
Et puis conclut un accord pacifique
Entre Charlot et Chandos le cynique.
Il obtint d'eux, &c.

Ces vers ſe rapportent à l'épiſode de *Coriſandre*, que nous avons placé à la ſuite de ce quatorzième chant, et qui, dans l'édition de 1756, précédait la mort de *Chandos*.

Ce même chant quatorzième, qui était alors le quinzième, et qui, comme on l'a dit, ſuivait le chant de *Coriſandre*, commençait ainſi dans quelques éditions :

O Volupté, mère de la nature,
Belle Vénus, ſeule divinité
Que dans la Grèce invoquait Epicure,
Qui du chaos chaſſant la nuit obſcure,
Donnes la vie et la fécondité,
Le ſentiment et la félicité,
A cette foule innombrable, agiſſante,
D'êtres mortels à ta voix renaiſſante;
Toi que l'on peint déſarmant dans tes bras
Le Dieu du ciel et le Dieu de la guerre,
Qui d'un ſourire écartes le tonnerre,
Calmes les flots, fais naître ſous tes pas
Tous les plaiſirs qui conſolent la terre;
Tendre Vénus, c'eſt par un muletier
Que tu formas l'eſprit de Coriſandre:
Depuis ce jour, ſpirituelle et tendre,
A tes autels prompte à ſacrifier,
Son cœur inſtruit ne ſe laiſſa plus prendre
Que dans des nœuds dignes de la lier.
Ainſi l'on voit un artiſan groſſier
Tourner, polir, d'une main rude et noire,
L'or, le rubis, et le jaſpe et l'ivoire,
Que porte enſuite un galant chevalier.
D'un air modeſte et mêlé d'aſſurance,
Noble, engageant, poli, reſpectueux,
Elle reçoit le monarque de France.
Un feu charmant anime ſes beaux yeux;
Les grâces ſont dans ſa démarche leſte,
Dans ſon maintien, dans ſon ris, dans ſon geſte;
Puis ayant fait les honneurs du château
Au poſſeſſeur du bon ſens de Bonneau,
Aux beaux Français dont la troupe aguerrie
Unit l'audace à la galanterie;
Sur les Anglais elle étendit ſes ſoins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs et leurs beſoins.
Un gros roſtbeef que le beurre aſſaiſonne,
Des plumpuddings, des vins de la Garonne

Leur ſont offerts ; et les mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique et flatte,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Elle fit plus. Son heureuſe entremiſe
Sut ménager avec douce accortiſe
Les deux partis ; obtint que chacun d'eux,
Mettant à part ſa folie héroïque,
Fît de chez elle un départ pacifique,
A droite, à gauche, et la Loire entre deux,
Sans nul reproche et ſans forfanterie,
Selon les lois de la chevalerie.
Le preux Chandos, ſuivant les mêmes lois,
Sur ſon beau page a repris ſon empire ;
Charle et Chandos ſont rentrés dans leurs droits.
Agnès Sorel tout doucement ſoupire,
Son tendre cœur, près du plus grand des rois,
Du page heureux ſe ſouvient quelquefois,
Toujours docile au roi qui toujours l'aime.
Heureux ceux-là qu'on peut tromper de même!
Quand le château fut bien débarraſſé
Du grand dégât qu'avaient fait de tels hôtes,
La belle alors n'eut rien de plus preſſé
Que de ſonger à réparer ſes fautes.
Elle appela les plus jeunes amans
Qui l'ayant vue avaient couru les champs.
Le dieu d'amour voulut une vengeance ;
Elle honora d'un choix plein de prudence,
Un bachelier beau, bien fait et diſpos ;
Mais revenons, lecteurs, à nos héros.
Le roi des Francs avec ſa garde bleue, &c.

(*c*) *Comus*, dieu des feſtins.

(*d*) *Roſt-beef*, prononcez *roſtbif ;* c'eſt le mets favori des Anglais : c'eſt ce que nous appelons un *aloyau*. Les *puddings* ſont des pâtiſſeries ; il y a des *plumpuddings*, des *breadpuddings*, et pluſieurs autres ſortes de puddings. *Notandi ſunt tibi mores.*

(*e*) Edition de 1756 :

Son court jupon, retrouſſé par mégarde,
Offrait aux yeux de Chandos qui regarde,
A découvert, deux jambes que l'Amour
Refit depuis pour porter Pompadour,
Cette beauté que pour Louis Dieu garde,
Et qu'au couvent il mettra quelque jour:
Jambes d'ivoire, &c.

Ces deux derniers vers ſont des éditeurs.

(*f*) Manuſcrit :

Il la dirige, il découvre ſans peine
Ce bel autel où s'adreſſent ſes vœux,
Autel charmant, autel à la romaine
A deux envers, pour lui ſacrés tous deux.
Je ne veux point, &c.

(*g*) Edition de 1756 :

De nos combats c'eſt la loi reſpectée.
Venez, je veux que ce héros vaincu
Soit en un jour et captif et cocu.
Le juſte ciel, &c.

(*h*) Il l'était en effet.

(*i*) *Alcide*, *Bacchus*, *Perſée*, fils de *Jupiter*, *Romulus* de *Mars*, &c.

(*k*) *Guillaume le conquérant*, bâtard d'un duc de Normandie, fils de putain, comme le remarque judicieuſement l'auteur d'après milord *Ch....d.*

(*l*) Cet endroit eſt encore imité d'*Homère;* mais ceux qui font ſemblant de l'avoir lu dans le grec, diront que le français ne peut jamais en approcher

(*m*) Manuſcrit :

Quand par Chandos, hélas ! ſi maltraitée
Elle ſe vit abattue et ratée.

Fin des Notes et Variantes du Chant quatorzième.

CHANT QUATORZIEME.

DE L'EDITION DE 1756.

CORISANDRE. (*a*)

Mon cher lecteur ſait par expérience
Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne ſont point jeux d'enfans,
A deux carquois tout à fait différens.
L'un a des traits dont la douce piqûre
Se fait ſentir ſans danger, ſans douleur,
Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laiſſe une vive bleſſure.
Les autres traits ſont un feu dévorant,
Dont le coup part et brûle au même inſtant.
Dans les cinq ſens il porte le ravage.
Un rouge vif allume le viſage;
D'un nouvel être on ſe croit animé,
D'un nouveau ſang le corps eſt enflammé.
On n'entend rien, le regard étincelle; (*b*)
L'eau ſur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui ſur ſes bords s'élève, échappe et fuit,
N'eſt qu'une image imparfaite, infidelle,
De ces déſirs dont l'excès vous pourſuit.
Vous connaiſſez tous ces états, mes frères;
Mais ce tyran de nos ames légères,
Ce dieu fripon, cet étourdi d'Amour,
Feſait alors un bien plus plaiſant tour.
Il fit loger entre Blois et Cutendre
Une beauté dont les aimables traits
Auraient paſſé tous les charmes d'Agnès,
Si cette belle avait eu le cœur tendre,

Beau don qui vaut tous les autres attraits.
C'était la jeune et ſotte Coriſandre.
L'Amour voulut que tout roi, chevalier,
Homme d'Egliſe et jeune bachelier,
Dès qu'il verrait cette belle imbécille,
Perdît le ſens à ſe faire lier.
Mais les valets, le peuple, eſpèce vile,
Etaient exempts de la bizarre loi :
Il fallait être ou noble, ou prêtre, ou roi
Pour être fou. Ce n'eſt pas tout encore :
L'art d'Eſculape, et cent grains d'ellébore,
Contre ce mal étaient un vain ſecours ;
Et la cervelle empirait tous les jours,
Juſqu'au moment où la belle innocente
Pour quelque amant ſerait compatiſſante :
Et ce moment du ciel était preſcrit,
Pour que la ſotte eût enfin de l'eſprit.

Plus d'un galant né ſur les bords de Loire,
Pour avoir vu Coriſandre une fois,
Avait perdu le ſens et la mémoire.
L'un ſe croit cerf, et broute dans les bois :
L'autre imagine avoir un cu de verre ;
Dès qu'un paſſant le heurte en ſon chemin,
Il va criant qu'on caſſe ſon derrière :
Bertaud ſe croit du ſexe féminin,
Porte une jupe, et ſe meurt de triſteſſe
Qu'à la trouſſer nul amant ne s'empreſſe :
D'un large bât Merardon s'eſt chargé ;
Il ſe croit âne et ne ſe trompe guère,
Veut qu'on le charge, et ne ceſſe de braire :
Culand (*c*) ſe croit en marmite changé,
Marche à trois pieds ; une main poſe à terre,
L'autre fait l'anſe. Hélas, chacun de nous
Pourrait fort bien ſe mettre au rang des fous,
Sans avoir vu la belle Coriſandre.
Quel bon eſprit ne ſe laiſſe ſurprendre

A ſes déſirs ? et qui n'a ſes travers ?
Chacun eſt fou, tant en proſe qu'en vers.
Or Coriſandre avait une grand'mère,
Femme de bien, d'une humeur peu ſévère,
Dont en ſecret l'orgueil ſe complaiſait
A voir les fous que ſa fille feſait.
Mais de ſcrupule à la fin obſédée,
Elle eut pitié d'un ſi triſte fléau :
Notre beauté, ſi fatale au cerveau,
Fut dans ſa chambre étroitement gardée ;
On fit poſter, pour garder le chateau,
Deux champions à la mine aſſurée,
Qui défendaient l'accès de la maiſon
A tout venant qui riſquait ſa raiſon.
La belle ſotte, ainſi claquemurée,
Filait, couſait, et chantait ſans penſer,
Sans nul regret qui vint la traverſer,
Sans goût, ſans ſoin, et ſans la moindre envie
De s'appliquer à guérir la folie
De ſes amans : ce qui n'aurait tenu
Qu'à dire oui, ſi la belle eût voulu.
Le fier Chandos, encor tout en colère
D'avoir manqué ſa gentille adverſaire,
Vers ſes Anglais retournait en grondant,
Semblable au chien dont la vorace dent
Saiſit en vain le lièvre qui s'échappe ;
Il tourne, il crie, il vire, il pleure, il jappe
Puis vers ſon maître approche à petits pas,
Portant la queue et l'oreille fort bas.
Chandos maudit ſon animal revêche,
Qui lui fit faute en ce brave duel.
Son général cependant lui dépêche,
Pour le hâter, un jeune colonel,
Brave irlandais, nommé Paul Tirconel,
Portant l'air haut, une large poitrine,
Jarrets tendus, bras nerveux, double échine,
Au ſourcil fier ; on voit bien à ſa mine

Qu'il

Qu'il n'a jamais eſſuyé cet affront
Qui de Chandos feſait rougir le front.
Ces deux guerriers, avec leur noble eſcorte,
De Coriſandre arrivant à la porte,
Veulent entrer, quand des deux portiers l'un
Crie : Arrêtez, gardez-vous d'entreprendre
De pénétrer juſques à Coriſandre,
Si vous voulez garder le ſens commun.
Le fier Chandos, qui croit qu'on l'injurie,
Pouſſe en avant, et frappant en furie,
D'un coup d'eſtoc renverſe à douze pas
Un des huiſſiers, qui ſe démet le bras,
Et tout meurtri roule au loin ſur le ſable.
Paul Tirconel, non moins impitoyable,
De l'éperon donne à la fois deux coups,
Lâche la bride et ſerre les genoux.
Son beau courſier, plus prompt que la tempête,
Saute, bondit, et paſſe ſur la tête
De l'autre huiſſier qui lève un œil confus,
Reſte un moment interdit et perclus,
Et ſe tournant reçoit une ruade
Qui vous l'étend près de ſon camarade.
Tel en province un brillant officier,
Jeune, galant, aigrefin, petit-maître,
Court au ſpectacle, et roſſe le portier,
Gagne une loge, et, placé ſans payer,
Siffle par air tout ce qu'il voit paraître.
La ſuite anglaiſe arrive dans la cour :
La vieille dame y deſcend éplorée.
A ce grand bruit Coriſandre effarée,
Prend un jupon, ſort de la chambre, accourt.
Chandos leur fait un compliment fort court,
En digne Anglais, qui de parler n'a cure.
Mais obſervant l'innocente figure,
Ce teint de lis, ces charmes ſucculens,
Ces bras d'ivoire, et ces tetons naiſſans

Que de ſes mains arrondit la nature,
Il s'en promet une heureuſe aventure ;
Et Corifandre, à l'hébété maintien,
Jette au haſard un œil qui ne dit rien.
Pour Tirconel, d'une façon gentille,
Il ſalua la grand'mère et la fille,
Et pour ſa part fit auſſi les yeux doux.
Qu'arrive-t-il ? les voilà tous deux fous.
Chandos atteint de cette maladie,
En maquignon, natif de Normandie,
Pour un cheval prend la jeune beauté,
Prétend qu'il ſoit ſellé, bridé, monté,
Et puis claquant ſa croupe rebondie,
D'un demi tour s'élance ſur ſon dos.
La belle plie, et tombe ſous Chandos ;
Quand Tirconel, par une autre manie,
Au même inſtant ſe croit cabaretier,
Et prend la belle à genoux accroupie (*d*)
Pour un tonneau ; prétend le relier
Et le percer, et ſur-tout eſſayer
De la liqueur que Bacchus a rougie.
Tout chevauchant alors Chandos lui crie,
Vous êtes fou ! *God dam !* L'eſprit malin
A détraqué, je crois, votre cervelle.
Quoi ! vous prenez pour un tonneau de vin
Mon cheval blanc à crinière iſabelle. —
C'eſt mon tonneau, j'en porte le bondon, —
C'eſt mon cheval, — c'eſt mon tonneau, mon frère
Egalement tous deux avaient raiſon. (*e*)
Chacun ſoutient ſa brave opinion.
Un jacobin ſe met moins en colère
Pour ſaint Thomas, ou tel autre ſaint père,
Et d'Olivet pour ſon cher Cicéron.
Des démentis en réplique et duplique,
Et certains mots que, grâce à ma pudeur,
Mon ſtyle honnête épargne à mon lecteur,
Mots effrayans pour qui d'honneur ſe pique, (*f*)

Font que déjà nos illuſtres Bretons,
Ont dégaîné leurs fiers eſtramaçons.

Comme le vent, dans ſon faible murmure,
Friſe d'abord la ſurface des eaux,
S'élève, gronde, et briſant les vaiſſeaux,
Répand l'horreur ſur toute la nature:
Ainſi l'on vit nos deux Anglais d'abord
Se plaiſanter, faire ſemblant de rire,
Puis ſe fâcher, puis dans leur noir délire
Se menacer et ſe porter la mort.
Tous deux en garde, en la même poſture,
Le bras tendu, le corps en ſon profil,
La tête haute et le bras de droit fil,
En quarte, en tierce, ils tâtent leur peau dure.

Mais auſſitôt, ſans règle ni meſure,
Plus acharnés, plus fiers, plus en courroux,
Du fer tranchant ils portent de grands coups.

Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir cocu les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins redoublés, moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Le gros canon dont ſe moque la terre.

Des deux côtés le ſang eſt répandu,
Du bras, du col, et du crâne fendu,
Malgré l'acier de leur brillante armure,
Sans qu'un ſeul cri ſuccède à la bleſſure.
La bonne mère en gémit de douleur,
Dit ſon *Pater*, demande un confeſſeur;
Et cependant ſa fille avec langueur,
Se rengorgeant, rajuſte ſa coiffure.
Nos deux Anglais, laſſés, ſanglans, rendus,
Giſſaient tous leux ſur la terre étendus,
Quand arriva notre bon roi de France,
Et ces héros, brillans porteurs de lance,

Et ces beautés qui formaient une cour
Digne de Mars et du dieu de l'amour.

Le belle ſotte au devant d'eux s'avance,
Fait gauchement une humble révérence,
Nonchalamment leur donne le bon jour,
Et les voit tous avec indifférence.
Qui l'aurait cru, que la nature mit
Tant de poiſon dans des yeux ſans eſprit!
Des beaux Français les têtes détraquées
Sont par la belle à peine remarquées.
Les dons du ciel verſés bénignement
Sont des mortels reçus différemment:
Tout ſe façonne à notre caractère:
Diverſement ſur nous la grâce opère.
Le même ſuc, dont la terre nourrit
Des fruits divers les ſemences écloſes,
Fait des œillets, des chardons et des roſes. (*g*)
Chacun ſe ſent des mœurs de ſon pays:
Tout ſe varie: une tête françaiſe
Tourne autrement qu'une cervelle anglaiſe.
Chez les Anglais, ſombres et durs eſprits,
Toute folie eſt noire, atrabilaire;
Chez les Français elle eſt vive et légère.

D'abord nos gens, ſe prenant par la main,
Danſent en rond et chantent le refrain.
Le gros Bonneau lourdement ſe démène,
Hors de cadence ainſi que hors d'haleine;
Bréviaire en main, le père Bonifoux
A pas plus lents danſe avec tous ces fous; (*h*)
Il s'eſt placé tout auprès du beau page,
D'un air dévot lorgnant ce beau viſage;
A ſon ſouris, à ſon dévot langage,
A ſes yeux doux, à ſes mains, à ſon ton,
On lui croirait un reſte de raiſon.

Le mal nouveau qui faſcine la vue
De la royale et danſante cohue,

Leur fait penſer que la cour du château
Eſt un jardin avec un baſſin d'eau :
Et voulant tous s'y baigner, ils dépouillent
Leurs corſelets ; et nus ſur le gazon,
Nageant à vide et levant le menton,
Dans l'onde claire ils penſent qu'ils ſe mouillent.
Et remarquez que le moine engageant,
Près de Monroſe allait toujours nageant.

A cet amas de têtes ſans cervelle,
A ces objets, à tant de nudités,
On vit d'abord nos pudiques beautés,
La Dorothée, Agnès et la Pucelle
Qui détournaient leur diſcrète prunelle,
Puis regardaient, et puis levaient les yeux
Avec le cœur et les mains vers les cieux.

Quoi ! s'écria l'inébranlable Jeanne,
J'aurai pour moi ſaint Denis et mon âne ;
J'aurai battu plus d'un anglais profane,
Vengé mon prince et ſauvé des couvens ;
J'aurai marché vers les murs d'Orléans ;
Le tout en vain ! Le deſtin nous condamne
A voir périr nos travaux impuiſſans,
Et nos héros à perdre le bon ſens.
La douce Agnès, la tendre Dorothée,
De nos nageurs ſe tenaient à portée,
Pleuraient tantôt, et riaient quelquefois,
De voir ſi fous des héros et des rois.

Mais que réſoudre ? où fuir ? quel parti prendre ?
On regrettait le château de Cutendre.
Une ſervante en ſecret leur apprit
Comme on trouvait au logis de la belle,
L'art de guérir ceux qui perdaient l'eſprit,
La Providence a décrété, dit-elle,
Que le bon ſens ne peut être hébergé
Chez les cerveaux, dont il a délogé,

Que quand enfin la belle Coriſandre
Aux lacs d'Amour ſe laiſſera ſurprendre.

Ce bon avis ne fut pas ſans profit.
Le muletier par bonheur l'entendit :
Car vous ſaurez que ce valet terrible,
Pour Jeanne d'Arc étant toujours ſenſible,
Jaloux de l'âne, avait d'un pied diſcret
Suivi de loin l'amazone en ſecret.
Il ſe ſentit la noble confiance
De ſecourir et ſon prince et la France.
La belle était juſtement dans un coin (*i*)
Propre au myſtère : il l'aperçut de loin.
Du moine noir il s'aviſa de prendre
L'accoutrement : la belle à cet aſpect
Sentit ſon cœur ſaiſi d'un ſaint reſpect.
Elle obéit ſans oſer ſe défendre,
Innocemment et ſans réflexion,
Comme feſant une bonne action.
Le muletier fit tant par ſes menées
Qu'il accomplit ſes hautes deſtinées.
Il la ſubjugue. A peine elle ſentit
La volupté, dont la triſte ignorance
De ſa jeune ame abrutiſſait l'eſſence,
De tous côtés le charme ſe rompit.
Chaque cervelle auſſitôt fut remiſe
En ſon état, non ſans quelque mépriſe :
Car le roi Charle obtint le gros bon ſens
Du vieux Bonneau, lequel eut en partage
Celui du moine ; et chacun des galans
Troqua de même. On eut peu d'avantage
Dans ces marchés : la raiſon des humains,
Ce don de DIEU, n'eſt que fort peu de choſe ;
Il ne l'a pas verſée à pleines mains,
Et tout mortel eſt content de ſa doſe.
Ce changement n'en produiſit aucun
Chez les amans : chacun pour ſa maîtreſſe

Garda ſon goût, conſerva ſa tendreſſe;
Car en amour, que fait le ſens commun?
Pour Coriſandre, elle obtint la ſcience
Du bien, du mal, une honnête aſſurance,
De l'art, du goût enfin mille agrémens
Qu'elle ignorait dans ſa triſte innocence.
Un muletier lui fit tous ces préſens.
Ainſi d'Adam la compagne imbécille,
Dans ſon jardin vivant ſans volupté,
Dès que du diable elle eut un peu tâté,
Devint charmante, éclairée et ſubtile,
Telles que ſont les femmes de nos jours,
Sans appeler le diable à leur ſecours.

Fin du Chant de Coriſandre.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DE CORISANDRE.

(*a*) Ce chant ne se trouve que dans les premières éditions, et il y fourmille de fautes. Il paraît ici, pour la première fois, imprimé correctement, d'après le manuscrit de l'auteur. Il a été suprimé dans l'édition de 1762 et les suivantes.

(*b*) Edition de 1756.

Sans réflechir le geste et l'acte suit.
L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui sur les bords du broc qui la recèle.
S'élève, court, s'échappe, tombe et fuit,
N'est qu'une image imparfaite, infidelle,
Du feu d'amour quand dans nous il agit.
Vous connaissez, &c.

(*c*) Les premiers éditeurs n'avaient pas manqué de changer ces noms pour susciter des ennemis à M. de *Voltaire*.

(*d*) Edition de 1756 :

Pour un tonneau qu'il convient préparer
Pour le percer et pour le soutirer
Par l'orifice, au clair jusqu'à la lie.
Tout chevauchant, &c.

(*e*) Edition de 1756 :

Ils soutenaient leur folle opinion,
Avec l'ardeur dont un moine en colère
Plaide en faveur du dévot scapulaire,
Et d'Olivet, &c.

(*f*) Edition de 1756 :

Mots effrayans pour qui d'amour se pique,
Mirent en feu nos illustres Bretons
Qui se narguaient de leurs estramaçons.

Comme

Comme le vent d'abord faible, murmure,
S'élève, gronde, et briſant les vaiſſeaux
Trop agités pour réſiſter aux eaux,
Répand l'horreur, &c.

(*g*) Edition de 1756 :

D'Argent ſoupire alors que d'Arget rit;
Et Maupertuis débite des fadaiſes,
Comme Newton ſes doctes hypothèſes.
. . . . . .
. . . . . .

Nous ſupprimons ici deux vers des éditeurs. Les trois précédens ne ſont pas davantage de M. de *Voltaire;* mais ces éditeurs, qui ſavaient les querelles qu'il avait eues récemment à Berlin, le faiſaient parler comme ils auraient parlé eux-mêmes dans des circonſtances ſemblables.

(*h*) Edition de 1756 :

Mais ſe plaiſant ſur-tout avec le page,
A ſon ſouris, à ſon dévot langage,
A ſes yeux doux, à ſon geſte, à ſon ton,
On croit au père un reſte de raiſon.
Le mal nouveau qui faſcine la vue, &c.

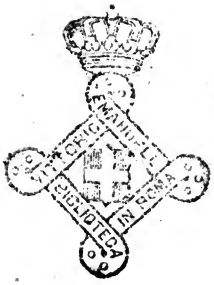
(*i*) Edition de 1756 :

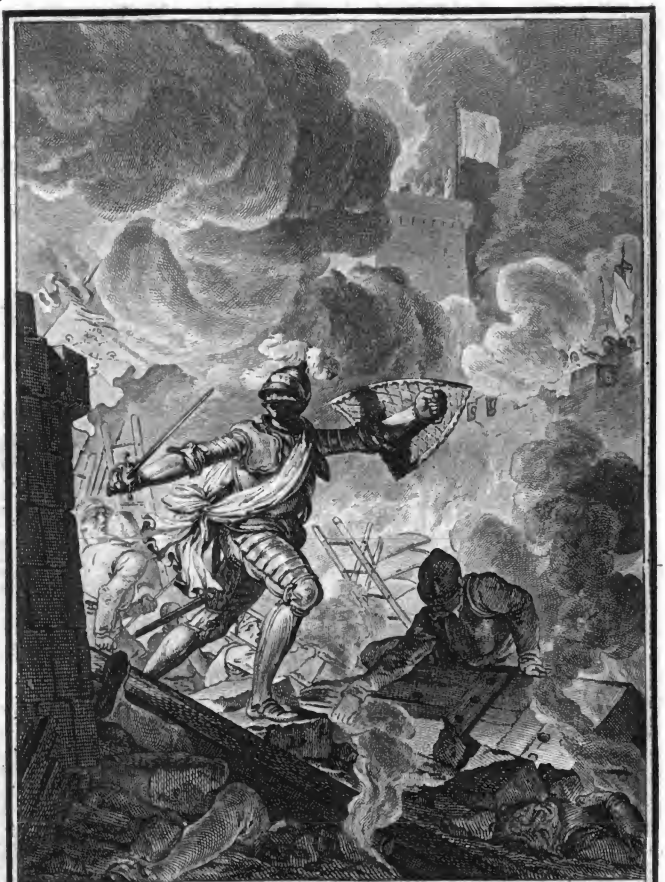
La belle était juſtement dans un coin
Propre au myſtère : il la guette de loin,
Puis court vers elle, armé, plein de courage.
On le crut fou; mais c'était le ſeul ſage.
O muletier, de quels rares tréſors
La juſte main de la riche nature
T'avait payé la trop commune injure
De la fortune ! En un ſeul haut-le-corps
Il met à bas la belle créature ;
Il la ſubjugue. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Du bruſque aſſaut la jeune Coriſandre
N'avait pas eu le temps de ſe défendre:
Les poings fermés, tout le corps en arrêt,
Serrant les dents, retirant le jarrêt,
Sans dire mot, ſans rien voir, rien entendre,
Elle attendait, en invoquant les ſaints,
Que l'ennemi ſe fût caſſé les reins.
Pour elle enfin le moment vint d'apprendre
Et de ſavoir. A peine elle ſentit
La volupté, &c.

Fin des Notes et Variantes du Chant de Coriſandre.


REAL
BIBLIOTECA



Le fier Talbot entre et se précipite.
Fureur, succés, gloire, amour, tout l'excite.

Pucelle Chant 18e

J. M. Moreau le J.e inv. *Baquoy Sculp.*

CHANT XV.

ARGUMENT.

Grand repas à l'hôtel-de-ville d'Orléans, ſuivi d'un aſſaut général. Charles attaque les Anglais. Ce qui arrive à la belle Agnès et à ſes compagnons de voyage.

CENSEURS malins, je vous mépriſe tous,
Car je connais mes défauts mieux que vous.
J'aurais voulu dans cette belle hiſtoire,
Ecrite en or au temple de Mémoire,
Ne préſenter que des faits éclatans,
Et couronner mon roi dans Orléans
Par la Pucelle, et l'Amour et la Gloire.
Il eſt bien dur d'avoir perdu mon temps
A vous parler de Cutendre et d'un page,
De Grisbourdon, de ſa lubrique rage,
D'un muletier, et de tant d'accidens
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage.

MAIS vous ſavez que ces événemens
Furent écrits par Tritême le ſage; (*a*)
Je le copie et n'ai rien inventé;
Dans ces détails ſi mon lecteur s'enfonce,
Si quelquefois ſa dure gravité
Juge mon ſage avec ſévérité,

A certains traits ſi le ſourcil lui fronce,
Il peut, s'il veut, paſſer ſa pierre ponce (*b*)
Sur la moitié de ce livre enchanté ;
Mais qu'il reſpecte au moins la vérité.

O Vérité ! vierge pure et ſacrée,
Quand ſeras-tu dignement révérée ?
Divinité, qui ſeule nous inſtruis,
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits ?
Du fond du puits quand ſeras-tu tirée ?
Quand verrons-nous nos doctes écrivains,
Exempts de fiel, libres de flatterie,
Fidèlement nous apprendre la vie,
Les grands exploits de nos beaux paladins ?
Oh qu'Arioſte étala de prudence,
Quand il cita l'archevêque Turpin ! (*c*)
Ce témoignage à ſon livre divin
De tout lecteur attire la croyance.

Tout inquiet encor de ſon deſtin,
Vers Orléans Charle était en chemin,
Environné de ſa troupe dorée,
D'armes, d'habits richement décorée ;
Et demandant à Dunois des conſeils,
Ainſi que font tous les rois ſes pareils,
Dans le malheur dociles et traitables,
Dans la fortune un peu moins praticables.
Charles croyait qu'Agnès et Bonifoux
Suivaient de loin. Plein d'un eſpoir ſi doux,

L'amant royal ſouvent tourne la tête
Pour voir Agnès, et regarde et s'arrête ;
Et quand Dunois, préparant ſes ſuccès,
Nomme Orléans, le roi lui nomme Agnès.

L'HEUREUX bâtard, dont l'active prudence
Ne s'occupait que du bien de la France,
Le jour baiſſant, découvre un petit fort
Que négligeait le bon duc de Bedfort.
Ce fort touchait à la ville inveſtie :
Dunois le prend, le roi s'y fortifie.
Des aſſiégeans c'était les magaſins.
Le dieu ſanglant qui donne la victoire,
Le dieu joufflu qui préſide aux feſtins,
D'emplir ces lieux ſe diſputaient la gloire,
L'un de canons et l'autre de bons vins :
Tout l'appareil de la guerre effroyable,
Tous les apprêts des plaiſirs de la table
Se rencontraient dans ce petit château ;
Quels vrais ſuccès pour Dunois et Bonneau !

TOUT Orléans à ces grandes nouvelles
Rendit à DIEU des grâces ſolennelles.
Un *Te Deum* en (*d*) faux-bourdon chanté
Devant les chefs de la noble cité,
Un long dîner où le juge et le maire,
Chanoine, évêque, et guerrier invité,
Le verre en main, tombèrent tous par terre ;

Un feu ſur l'eau, dont les brillans éclairs
Dans la nuit ſombre illuminaient les airs,
Les cris du peuple et le canon qui gronde,
Avec fracas, annoncèrent au monde
Que le roi Charle, à ſes ſujets rendu,
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

Ces chants de gloire et ces bruits d'allégreſſe
Furent ſuivis par des cris de détreſſe.
On n'entend plus que le nom de Bedfort,
Alerte, aux murs, à la brèche, à la mort.
L'Anglais uſait de ces momens propices
Où nos bourgeois, en vidant les flacons,
Louaient leur prince, et danſaient aux chanſons.
Sous une porte on plaça deux fauciſſes,
Non de boudin, non telles que Bonneau
En inventa pour un ragoût nouveau;
Mais fauciſſons dont la poudre fatale
Se dilatant, s'enflant avec éclair,
Renverſe tout, confond la terre et l'air,
Machine affreuſe, homicide, infernale,
Qui contenait dans ſon ventre de fer
Ce feu pétri des mains de Lucifer.
Par une mêche artiſtement poſée,
En un moment la matière embraſée,
S'étend, s'élève et porte à mille pas
Bois, gonds, battans et ferrure en éclats.

Le fier Talbot entre et ſe précipite.
Fureur, ſuccès, gloire, amour, tout l'excite.
On voit de loin briller ſur ſon armet
En or friſé le chiffre de Louvet :
Car la Louvet était toujours la dame
De ſes penſers, et piquait ſa grande ame.
Il prétendait careſſer ſes beautés
Sur les débris des murs enſanglantés.

Ce beau Breton, cet enfant de la guerre,
Conduit ſous lui les braves d'Angleterre.
Allons, dit-il, généreux conquérans,
Portons par-tout et le fer et les flammes,
Buvons le vin des poltrons d'Orléans,
Prenons leur or, baiſons toutes leurs femmes.
Jamais Céſar, dont les traits éloquens
Portaient l'audace et l'honneur dans les ames,
Ne parla mieux à ſes fiers combattans.

Sur ce terrain que la porte enflammée
Couvre en ſautant d'une épaiſſe fumée,
Eſt un rempart que la Hire et Poton
Ont élevé de pierre et de gazon.
Un parapet, garni d'artillerie,
Peut repouſſer la première furie,
Les premiers coups du terrible Bedfort.

Poton, la Hire y paraiſſent d'abord.

Un peuple entier derrière eux s'évertue,
Le canon gronde, et l'horrible mot *tue*
Eſt répété quand les bouches d'enfer
Sont en ſilence, et ne troublent plus l'air.
Vers le rempart les échelles dreſſées
Portent déjà cent cohortes preſſées ;
Et le ſoldat, le pied ſur l'échelon,
Le fer en main, pouſſe ſon compagnon.

Dans ce péril, ni Poton ni la Hire
N'ont oublié leur eſprit qu'on admire.
Avec prudence ils avaient tout prévu,
Avec adreſſe à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante et la poix embraſée,
De pieux pointus une forêt croiſée,
De larges faulx, que leur tranchant effort
Fait reſſembler à la faulx de la mort,
Et des mouſquets qui lancent les tempêtes
De plomb volant ſur les bretonnes têtes,
Tout ce que l'art et la néceſſité,
Et le malheur et l'intrépidité,
Et la peur même ont pu mettre en uſage,
Eſt employé dans ce jour de carnage.
Que de Bretons bouillis, coupés, percés,
Mourans en foule et par rangs entaſſés !
Ainſi qu'on voit ſous cent mains diligentes
Choir les épis des moiſſons jauniſſantes.

Mais cet affaut fièrement ſe maintient ;
Plus il en tombe, et plus il en revient.
De l'hydre affreux les têtes menaçantes
Tombant à terre, et toujours renaiſſantes,
N'effrayaient point le fils de Jupiter ;
Ainſi l'Anglais, dans les feux, ſous le fer,
Après ſa chute encor plus formidable,
Brave en montant le nombre qui l'accable.

Tu t'avançais ſur ces remparts ſanglans,
Fier Richemont, digne eſpoir d'Orléans.
Cinq cents bourgeois, gens de cœur et d'élite,
En chancelant marchent ſous ſa conduite,
Enluminés du gros vin qu'ils ont bu ;
Sa sève encore animait leur vertu ;
Et Richemont criait d'une voix forte :
Pauvres bourgeois, vous n'avez plus de porte,
Mais vous m'avez, il ſuffit, combattons.
Il dit, et vole au milieu des Bretons.
Déjà Talbot s'était fait un paſſage
Au haut du mur, et déjà dans ſa rage
D'un bras terrible il porte le trépas.
Il fait de l'autre avancer ſes ſoldats ; (*e*)
Criant *Louvet* d'une voix ſtentorée ; (*f*)
Louvet l'entend, et s'en tient honorée.
Tous les Anglais criaient auſſi *Louvet*,
Mais ſans ſavoir ce que Talbot voulait.

O fots humains ! on fait trop vous apprendre
A répéter ce qu'on ne peut comprendre.

CHARLE en ſon fort triſtement retiré,
D'autres anglais par malheur entouré,
Ne peut marcher vers la ville attaquée.
D'accablement ſon ame eſt ſuffoquée.
Quoi, diſait-il, ne pouvoir ſecourir
Mes chers ſujets que mon œil voit périr !
Ils ont chanté le retour de leur maître.
J'allais entrer, et combattre, et peut-être
Les délivrer des Anglais inhumains.
Le ſort cruel enchaine ici mes mains. (*g*)
Non, lui dit Jeanne, il eſt temps de paraître.
Venez, mettez, en ſignalant vos coups,
Ces durs Bretons entre Orléans et vous.
Marchez, mon prince, et vous ſauvez la ville;
Nous ſommes peu, mais vous en valez mille.
Charles lui dit : Quoi ! vous ſavez flatter !
Je vaux bien peu; mais je vais mériter,
Et votre eſtime et celle de la France,
Et des Anglais. Il dit, pique et s'avance.
Devant ſes pas l'oriflamme eſt porté,
Jeanne et Dunois volent à ſon côté.
Il eſt ſuivi de ſes gens d'ordonnance;
Et l'on entend à travers mille cris :
Vive le roi, Montjoie et ſaint Denis.

CHARLES, Dunois, et la Barroiſe altière,
Sur les Bretons s'élancent par derrière :
Tels que des monts qui tiennent dans leur ſein
Les réſervoirs du Danube et du Rhin ;
L'aigle ſuperbe aux ailes étendues,
Aux yeux perçans, aux huit griffes pointues,
Planant dans l'air tombe ſur des faucons
Qui s'acharnaient ſur le cou des hérons. (*h*)

CE fut alors que l'audace anglicane,
Semblable au fer ſur l'enclume battu,
Qui de ſa trempe augmente la vertu,
Repouſſa bien la valeur gallicane.
Les voyez-vous ces enfans d'Albion,
Et ces ſoldats des fils de Clodion ;
Fiers, enflammés, de ſang inſatiables,
Ils ont volé comme un vent dans les airs.
Dès qu'ils ſont joints, ils ſont inébranlables,
Comme un rocher ſous l'écume des mers.
Pied contre pied, aigrette contre aigrette,
Main contre main, œil contre œil, corps à corps,
En jurant DIEU, l'un ſur l'autre on ſe jette,
Et l'un ſur l'autre on voit tomber les morts.

OH que ne puis-je en grands vers magnifiques
Ecrire au long tant de faits héroïques !
Homère ſeul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les aventures,

De les étendre, et de les répéter,
De ſupputer les coups et les bleſſures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector,
De grands combats, et des combats encor.

DETOURNEZ-VOUS de ces objets funeſtes, (*i*)
Ami lecteur, oſez lever vos yeux
Et votre eſprit vers les plaines céleſtes.
Venez, montez aux demeures des dieux;
Contemplez-y la ſageſſe profonde,
Qui dans la paix fait le deſtin du monde;
Un tel ſpectacle eſt plus digne de vous
Que le barbare et ſanglant étalage
De ces combats qui ſe reſſemblent tous:
Leur long récit doit ennuyer le ſage.

Fin du quinzième Chant.

NOTES ET VARIANTES.

DU CHANT QUINZIEME.

(*a*) Nous avons déjà remarqué que l'abbé *Tritême* n'a jamais rien dit de la Pucelle et de la belle *Agnès;* c'eſt par pure modeſtie que l'auteur de ce poëme attribue tout à un autre.

(*b*) Dit-on pierre ponce ou de ponce? c'eſt une grande queſtion.

(*c*) L'archevêque *Turpin*, à qui l'on attribue la vie de *Charlemagne* et de *Roland*, était archevêque de Reims ſur la fin du huitième ſiècle : ce livre eſt d'un moine nommé *Turpin*, qui vivait dans l'onzième ; et c'eſt de ce roman que l'*Arioſte* a tiré quelques-uns de ſes contes. Le ſage auteur feint ici qu'il a puiſé ſon poëme dans l'abbé *Tritême*.

(*d*) Le faux-bourdon eſt un plain-chant meſuré. Le ſerpent de la paroiſſe donne le ton, et toutes les parties s'accordent comme elles peuvent. C'eſt une muſique excellente pour les gens qui n'ont point d'oreille.

(*e*) Manuſcrits :

Il s'établit ſur ce dernier aſile
Qui te reſtait, ô malheureuſe ville!
Charle en ſon fort, &c.

(*f*) *Stentor* était le crieur d'*Homère*. Il eſt immortaliſé pour ce beau talent, et le mérite bien.

(*g*) Manuſcrit. Ce chant finiſſait ainſi :

Le ſort cruel enchaîne ici mes mains.
Ma chère Agnès, hélas! que devient-elle?
Je perds encor mon Agnès, ma Pucelle ;
Mon confeſſeur eût pu me conſoler ;
Il m'eſt ravi ; le ciel pour m'accabler

M'ôte à la fois dans cette horrible guerre
Tous les plaiſirs du ciel et de la terre !
C'était ainſi que Charles répondait
Par ſes ſanglots au canon qui grondait.
Le gros Bonneau, dans ce cruel martyre,
Près de ſon roi pleurait à faire rire ;
Et le bâtard, ſe ſentant étonner,
Ne ſavait plus quel conſeil lui donner.

(*h*) Edition de 1756 :

Qui s'acharnaient ſur le cou des hérons.
L'Anglais ſurpris, croyant voir une armée,
Deſcend ſoudain de la ville alarmée.
Tous les bourgeois, devenus valeureux,
Les voyant fuir, deſcendent après eux.
Charles plus loin, entouré de carnage,
Juſqu'à leur camp ſe fait un beau paſſage.
Les aſſiégeans à leur tour aſſiégés,
En tête, en queue, aſſaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts, et de mourans jonchées ;
Et de leurs corps ils feſaient un rempart.

Dans cette horrible et ſanglante mêlée,
Le roi diſait à Dunois : Cher bâtard,
Dis-moi, de grâce, où donc eſt-elle allée ?
Qui ? dit Dunois... Le bon roi lui repart :
Ne ſais-tu pas ce qu'elle eſt devenue ? ...
Qui donc ?.... Hélas ! elle était diſparue
Hier au ſoir, avant qu'un heureux ſort
Nous eût conduits au château de Bedfort ;
Et dans la place on eſt entré ſans elle.
Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
Ciel ! dit le roi, qu'elle me ſoit fidelle !
Garde-la moi. Pendant ce beau diſcours
Il avançait et combattait toujours.
Oh que ne puis-je en grands vers magnifiques
Ecrire au long tant de faits héroïques !

Homère ſeul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les aventures,
De les étendre et de les répéter,
De ſupputer les coups et les bleſſures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector
De grands combats, et des combats encor.
C'eſt-là, ſans doute, un sûr moyen de plaire.
Mais je ne puis me réſoudre à vous taire
D'autres dangers, dont un deſtin cruel
Circonvenait la belle Agnès Sorel,
Quand ſon amant s'avançait vers la gloire.

Dans le chemin, ſur les rives de Loire,
Elle entretient le père Bonifoux,
Qui toujours ſage, inſinuant et doux,
Du tentateur lui contait quelque hiſtoire
Divertiſſante, et ſans réflexions,
Sous l'agrément déguiſant ſes leçons.
A quelques pas, la Trimouille et ſa dame
S'entretenaient de leur fidelle flamme,
Et du deſſein de vivre enſemble un jour
Dans leur château, tout entiers à l'amour.
Dans leur chemin la main de la nature
Tend ſous leurs pieds un tapis de verdure,
Velours uni, ſemblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide Atalante.
Sur le duvet de cette herbe naiſſante,
Agnès approche et chemine avec eux.
Le confeſſeur ſuivit la belle errante.
Tous quatre allaient, tenant de beaux diſcours
De piété, de combats et d'amours.
Sur les Anglais, ſur le diable on raiſonne.
En raiſonnant on ne vit plus perſonne.
Chacun fondait doucement, doucement,
Homme et cheval, ſous le terrain mouvant.
D'abord les pieds, puis le corps, puis la tête,
Tout diſparut, ainſi qu'à cette fête

Qu'en un palais d'un auteur cardinal
Trois fois au moins par ſemaine on apprête,
A l'opéra, ſouvent joué ſi mal,
Plus d'un héros à nos regards échappe,
Et dans l'enfer deſcend par une trappe.
Monroſe vit du rivage prochain
La belle Agnès, et fut tenté ſoudain
De venir rendre à l'objet qu'il obſerve
Tout le reſpect que ſon ame conſerve.
Il paſſe un pont; mais il devient perclus,
Quand la voyant ſon œil ne la vit plus.
Froid comme marbre, et blême comme gypſe,
Il veut marcher, mais lui-même il s'éclipſe
Paul Tirconel, qui de loin l'aperçut,
A ſon ſecours au grand galop courut.
En arrivant ſur la place funeſte,
Paul Tirconel y fond avec le reſte.
Ils tombent tous dans un grand ſouterrain
Qui conduiſait aux portes d'un jardin
Tel que n'en eut Louis le quatorzième,
Aïeul d'un roi qu'on mépriſe et qu'on aime; (*)
Et le jardin conduiſait au château
Digne en tout ſens de ce jardin ſi beau.
C'était.... mon cœur à ce ſeul mot ſoupire,
De Conculix le formidable empire.
O! Dorothée, Agnès et Bonifoux,
Qu'allez-vous faire? et que deviendrez-vous?

(*i*) Edition de 1762 :

Au lieu de ces vers, le chant ſe terminait par ceux-ci;

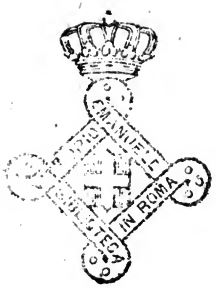
C'eſt-là, ſans doute, un sûr moyen de plaire;
Je ne l'ai point, c'eſt à moi de me taire.

(*) Les manuſcrits portent :

Tel que jamais n'en eut le quatorzième
De nos Louis, aïeul d'un roi qu'on aime.

Fin des Notes et Variantes du Chant quinzième.

CHANT


VITTORIO EMANUELE III
IN ROMA

Il ſalua trois fois très humblement
Les Conſeillers, le premier Préſident ;

Pucelle Chant 16.

J. M^e. Moreau le j.^eur inv. *Ginger Sculp.*

CHANT XVI.

ARGUMENT.

Comment St Pierre apaiſa St George et St Denis, et comment il promit un beau prix à celui des deux qui lui apporterait la meilleure ode Mort de la belle Roſamore.

PALAIS des cieux, ouvrez-vous à ma voix,
Etres brillans, aux fix ailes légères,
Dieux emplumés, dont les mains tutélaires
Font les deſtins des peuples et des rois!
Vous qui cachez, en étendant vos ailes,
Des derniers cieux les ſplendeurs éternelles,
Daignez un peu vous ranger de côté:
Laiſſez-moi voir, en cette horrible affaire,
Ce qui ſe paſſe au fond du ſanctuaire;
Et pardonnez ma curioſité.

CETTE prière eſt de l'abbé Tritême, (*a*)
Non pas de moi; car mon œil effronté
Ne peut percer juſqu'à la cour ſuprême;
Je n'aurais pas tant de témérité.

LE dur ſaint George et Denis notre apôtre
Etaient au ciel enfermés l'un et l'autre;

Ils voyaient tout ; mais ils ne pouvaient pas
Prêter leurs mains aux terreſtres combats ;
Ils cabalaient : c'eſt tout ce qu'on peut faire,
Et ce qu'on fait quand on eſt à la cour.
George et Denis s'adreſſent tour à tour
Dans l'empyrée au bon monſieur ſaint Pierre.

Ce grand portier, dont le pape eſt vicaire,
Dans ſes filets enveloppant le fort,
Sous ſes deux clefs tient la vie et la mort.
Pierre leur dit : Vous avez pu connaître,
Mes chers amis, quel affront je reçus
Quand je remis une oreille à Malchus.
Je me ſouviens de l'ordre de mon maître ;
Il fit rentrer mon fer dans ſon fourreau ; (*b*)
Il m'a privé du droit brillant des armes ;
Mais j'imagine un moyen tout nouveau,
Pour décider de vos grandes alarmes.

Vous, ſaint Denis, prenez dans ce canton
Les plus grands ſaints qu'ait vu naître la France ;
Vous, monſieur George, allez en diligence
Prendre les ſaints de l'île d'Albion.
Que chaque troupe en ce moment compoſe
Un hymne en vers, non pas une ode en proſe. (*c*)
Houdart a tort ; il faut dans ces hauts lieux
Parler toujours le langage des dieux ;

Qu'on faſſe, dis-je, une ode pindarique
Où le poëte exalte mes vertus,
Ma primauté, mes droits, mes attributs,
Et que le tout ſoit mis vîte en muſique;
Chez les mortels il faut toujours du temps
Pour rimailler des vers aſſez méchans :
On va plus vîte au ſéjour de la gloire.
Allez, vous dis-je, exercez vos talens ;
La meilleure ode obtiendra la victoire :
Et vous ferez le ſort des combattans.

Ainsi parla du plus haut de ſon trône
Aux deux rivaux l'infaillible Barjône ;
Cela fut dit, en deux mots tout au plus ;
Le laconiſme eſt langue des élus.
En un clin d'œil, les deux rivaux céleſtes
Pour terminer leurs querelles funeſtes,
Vont aſſembler les ſaints de leurs pays,
Qui ſur la terre ont été beaux eſprits.

Le bon patron qu'on révère à Paris,
Fit auſſitôt ſeoir à ſa table ronde
Saint Fortunat, (*d*) peu connu dans le monde,
Et qui paſſait pour l'auteur du *Pange ;*
Et ſaint Proſper, (*e*) d'épithètes chargé,
Quoiqu'un peu dur et qu'un peu janſéniſte.
Il mit auſſi Grégoire dans ſa liſte,
Le grand Grégoire, (*f*) évêque tourangeau,
Cher au pays qui vit naître Bonneau ;

Et saint Bernard, (*g*) fameux par l'antithèse,
Qui dans son temps n'avait pas son pareil ;
Et d'autres saints pour servir de conseil.
Sans prendre avis, il est rare qu'on plaise.

GEORGE, en voyant tous ces soins de Denis,
Le regardait d'un dédaigneux souris ;
Il aviſa dans le sacré pourpris
Un saint Austin prêcheur de l'Angleterre, (*h*)
Puis en ces mots il lui dit son avis :

BON homme Austin, je suis né pour la guerre,
Non pour les vers, dont je fais peu de cas ;
Je sais brandir mon large cimeterre,
Pourfendre un buste, et casser tête et bras ;
Tu sais rimer : travaille, versifie,
Soutiens en vers l'honneur de la patrie.
Un seul anglais, dans les champs de la mort,
De trois français triomphe sans effort.
Nous avons vu devers la Normandie,
Dans le haut Maine, en Guienne, en Picardie,
Ces beaux messieurs aisément mis à bas ;
Si pour frapper nous avons meilleurs bras,
Crois, en fait d'hymne, et d'ode et d'œuvre telle,
Quand il s'agit de penser, de rimer,
Que nous avons non moins bonne cervelle.
Travaille, Austin, cours en vers t'escrimer :
Je veux que Londre ait à jamais l'empire
Dans les deux arts de bien faire et bien dire ;

Denis ameute un tas de rimailleurs
Qui tous enſemble ont très-peu de génie ;
Travaille ſeul : tu ſais tes vieux auteurs ;
Courage, allons, prends ta harpe bénie,
Et moque-toi de ſon académie.

Le bon Auſtin, de cet emploi chargé,
Le remercie en auteur protégé.
Denis et lui dans un réduit commode
Vont ſe tapir ; et chacun fit ſon ode.
Quand tout fut fait, les brûlans ſéraphins,
Les gros joufflus, têtes de chérubins,
Près de Barjône en deux rangs ſe perchèrent ;
Au-deſſous d'eux les anges ſe nichèrent ;
Et tous les ſaints, ſoigneux de s'arranger,
Sur des gradins s'aſſirent pour juger.

Austin commence : il chantait les prodiges
Qui de l'Egypte endurcirent les cœurs ;
Ce grand Moïſe, et ſes imitateurs
Qui l'égalaient dans ſes divins preſtiges :
Les flots du Nil, jadis ſi bienfeſans,
D'un ſang affreux dans leur courſe écumans ;
Du noir limon les venimeux reptiles
Changés en verge, et la verge en ſerpens ;
Le jour en nuit ; les déſerts et les villes,
De moucherons, de vermine couverts,
La rogne aux os ; la foudre dans les airs ;

Les premiers-nés d'une race rebelle
Tous égorgés par l'ange du Seigneur;
L'Egypte en deuil, et le peuple fidèle
De ſes patrons emportant la vaiſſelle, (*i*)
Et par le vol méritant ſon bonheur;
Ce peuple errant pendant quarante années;
Vingt mille juifs égorgés pour un veau; (*k*)
Vingt mille encore envoyés au tombeau
Pour avoir eu des amours fortunées. (*l*)
Et puis Aod, ce Ravaillac hébreu, (*m*)
Aſſaſſinant ſon maître au nom de DIEU;
Et Samuël, qui d'une main divine
Prend ſur l'autel un couteau de cuiſine,
Et bravement met Agag en hachis, (*n*)
Car cet Agag était incirconcis;
Puis la beauté qui, ſauvant Béthulie, (*o*)
Si purement de ſon corps fit folie;
Le bon Baza qui maſſacra Nadad; (*p*)
Et puis Achab mourant comme un impie, (*q*)
Pour n'avoir pas égorgé Benhadad;
Le roi Joas meurtri par Joſabad (*r*)
Fils d'Atrobad; et la reine Athalie,
Si méchamment miſe à mort par Joad. (*s*)

LONGUETTE fut la triſte litanie;
Ces beaux récits étaient entrelacés
De ces grands traits ſi chers aux temps paſſés.

On y voyait le ſoleil ſe diſſoudre,
La mer fuyant, la lune miſe en poudre,
Le monde en feu qui toujours treſſaillait,
Dieu qui cent fois en fureur s'éveillait;
Des flots de ſang, des tombeaux, des ruines.
Et cependant près des eaux argentines
Le lait coulait ſous de verds oliviers,
Les monts ſautaient tout comme des béliers,
Et les béliers tout comme des collines.
Le bon Auſtin célébrait le Seigneur
Qui menaçait le Chaldéen vainqueur,
Et qui laiſſait ſon peuple en eſclavage;
Mais des lions briſant toujours les dents,
Sous ſes deux pieds écraſant les ſerpens,
Parlant au Nil, et ſuſpendant la rage
Des baſilics (*t*) et des léviatans. (*u*)
Auſtin finit. Sa pindarique ivreſſe
Fit élever parmi les bienheureux
Un bruit confus, un murmure douteux,
Qui n'était pas en faveur de la pièce.

Denis ſe lève; et baiſſant ſes doux yeux,
Puis les levant avec un air modeſte,
Il ſalua l'auditoire céleſte,
Parut ſurpris de leurs traits radieux;
Et finement ſa pudeur ſemblait dire:
Encouragez celui qui vous admire.

Il ſalua trois fois très-humblement
Les conſeillers, le premier préſident ;
Puis il chanta d'une voix douce et tendre
Cet hymne adroit que vous allez entendre.

O Pierre ! ô Pierre ! ô toi ſur qui JESUS
Daigna fonder ſon Egliſe immortelle,
Portier des cieux, paſteur de tout fidèle,
Maître des rois à tes pieds confondus,
Docteur divin, prêtre ſaint, tendre père,
Auguſte appui de nos rois très-chrétiens,
Etends ſur eux ta faveur ſalutaire :
Leurs droits ſont purs, et ces droits ſont les tiens.
Le pape à Rome eſt maître des couronnes :
Aucun n'en doute ; et ſi ton lieutenant
A qui lui plaît fait ce petit préſent,
C'eſt en ton nom, car c'eſt toi qui les donnes.
Hélas ! hélas ! nos gens de parlement
Ont banni Charle : ils ont impudemment
Mis ſur le trône une race étrangère ;
On ôte au fils l'héritage du père.
Divin portier oppoſe tes bienfaits
A cette audace, à dix ans de misère ;
Rends-nous les clefs de la cour du palais.

C'EST ſur ce ton que ſaint Denis prélude ;
Puis il s'arrête : il lit avec étude
Du coin de l'œil dans les yeux de Céphas,
En affectant un ſecret embarras.

Céphas

Céphas content fit voir ſur ſon viſage
De l'amour propre un ſecret témoignage ;
Et raſſurant les eſprits interdits
Du chantre habile, il dit dans ſon langage :
Cela va bien ; continuez, Denis.

L'HUMBLE Denis repart avec prudence :
Mon adverſaire a pu charmer les cieux ;
Il a chanté le Dieu de la vengeance,
Je vais bénir le Dieu de la clémence :
Haïr eſt bon, mais aimer vaut bien mieux.

DENIS alors d'une voix aſſurée,
En vers heureux chanta le bon berger
Qui va cherchant ſa brebis égarée,
Et ſur ſon dos ſe plaît à la charger ;
Le bon fermier, dont la main libérale
Daigne payer l'ouvrier négligent
Qui vient trop tard, afin que diligent
Il vienne ouvrer dès l'aube matinale ;
Le bon patron qui, n'ayant que cinq pains
Et trois poiſſons, nourrit cinq mille humains :
Le bon prophète, encor plus doux qu'auſtère,
Qui donne grâce à la femme adultère,
A Magdelène ; et permet que ſes pieds
Soient gentiment par la belle eſſuyés.
(Par Magdelène, Agnès eſt figurée.)
Denis a pris ce délicat détour ;

Il réuſſit : la grand'chambre éthérée
Sentit le trait, et pardonna l'amour.
Du doux Denis l'ode fut bien reçue ;
Elle eut le prix, elle eut toutes les voix.
Du ſaint anglais l'audace fut déçue ;
Auſſin rougit ; il fuit en tapinois :
Chacun en rit, le paradis le hue.
Tel fut hué dans les murs de Paris
Un pédant ſec, à face de Therſite,
Vil délateur, inſolent hypocrite,
Qui fut payé de haine et de mépris,
Quand il oſa dans ſes phraſes vulgaires
Flétrir les arts et condamner nos frères.

Pierre à Denis donna deux beaux agnus ;
Denis les baiſe ; et ſoudain l'on ordonne,
Par un arrêt ſigné de douze élus,
Qu'en ce grand jour les Anglais ſoient vaincus
Par les Français, et par Charle en perſonne.

En ce moment la barroiſe amazone
Vit dans les airs, dans un nuage épais,
De ſon griſon la figure et les traits ;
Comme un ſoleil, dont ſouvent un nuage
Reçoit l'empreinte et réfléchit l'image.
Elle cria : ce jour eſt glorieux ;
Tout eſt pour nous, mon âne eſt dans les cieux.
Bedfort ſurpris de ce prodige horrible,
Déjà s'arrête et n'eſt plus invincible.

Il lit au ciel, d'un regard conſterné,
Que de ſaint George il eſt abandonné.
L'Anglais ſurpris, croyant voir une armée,
Deſcend ſoudain de la ville alarmée ;
Tous les bourgeois, devenus valeureux,
Les voyant fuir, deſcendent après eux.
Charles plus loin, entouré de carnage,
Juſqu'à leur camp ſe fait un beau paſſage.
Les aſſiégeans, à leur tour aſſiégés,
En tête, en queue, aſſaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts, et de mourans jonchées.

C'EST en ces lieux, c'eſt dans ce champ mortel
Que tu venais exercer ta vaillance,
O dur Anglais ! ô Chriſtophe Arondel !
Ton maintien ſec, ta froide indifférence,
Donnaient du prix à ton courage altier.
Sans dire un mot ce ſourcilleux guerrier
Examinait comme on ſe bat en France :
Et l'on eût dit, à ſon air d'importance,
Qu'il était là pour ſe déſennuyer.
Sa Roſamore, à ſes pas attachée,
Eſt comme lui de fer enharnachée,
Tel qu'un beau page ou qu'un jeune écuyer :
Son caſque eſt d'or, ſa cuiraſſe eſt d'acier ;
D'un perroquet la plume panachée

Au gré des vents ombrage ſon cimier.
Car dès ce jour où ſon bras meurtrier
A dans ſon lit décollé Martinguerre
Elle ſe plaît tout à fait à la guerre.
On croirait voir la ſuperbe Pallas
Quittant l'aiguille et marchant aux combats,
Ou Bradamante, ou bien Jeanne elle-même.
Elle parlait au voyageur qu'elle aime,
Et lui montrait les plus grands ſentimens,
Lorſqu'un démon trop funeſte aux amans,
Pour leur malheur, vers Arondel attire
Le dur Poton et le jeune la Hire,
Et Richemont qui n'a pitié de rien.
Poton, voyant le grave et fier maintien
De notre Anglais, tout indigné s'élance
Sur le cauſeur ; et d'un grand coup de lance,
Qui par le flanc ſort au milieu du dos,
D'un ſang trop froid lui fait verſer des flots ;
Il tombe et meurt : et la lance caſſée
Roule avec lui dans ſon corps enfoncée.

A ce ſpectacle, à ce moment affreux,
On ne vit point la belle Roſamore
Se renverſer ſur l'amant qu'elle adore,
Ni s'arracher l'or de ſes blonds cheveux,
Ni remplir l'air de ſes cris douloureux,
Ni s'emporter contre la Providence ;
Point de ſoupirs ; elle cria, *vengeance ;*

Et dans l'inſtant que Poton ſe baiſſait,
En ramaſſant ſon fer qui ſe caſſait,
Ce bras tout nu, ce bras dont la puiſſance
Avait d'un coup ſéparé dans un lit
Un chef griſon du cou d'un vieux bandit,
Tranche à Poton la main trop redoutable,
Cette main droite à ſes yeux ſi coupable.
Les nerfs cachés ſous la peau des cinq doigts,
Les font mouvoir pour la dernière fois;
Poton depuis ne ſut jamais écrire.

MAIS dans l'inſtant le brave et beau la Hire
Porte au guerrier, du grand Poton vainqueur,
Un coup mortel qui lui perce le cœur.
Son caſque d'or, que ſa chute détache,
Découvre un ſein de roſes et de lis;
Son front charmant n'a plus rien qui le cache;
Ses longs cheveux tombent ſur ſes habits;
Ses grands yeux bleus dans la mort endormis,
Tout laiſſe voir une femme adorable,
Et montre un corps formé pour les plaiſirs.
Le beau la Hire en pouſſe des ſoupirs,
Répand des pleurs; et d'un ton lamentable
S'écrie: ô Ciel! je ſuis un meurtrier,
Un houſard noir plutôt qu'un chevalier;
Mon cœur, mon bras, mon épée eſt infame:
Eſt-il permis de tuer une dame?

Mais Richemont, toujours mauvais plaiſant,
Et toujours dur, lui dit : Mon cher la Hire,
Va, tes remords ont ſur toi trop d'empire;
C'eſt une anglaiſe, et le mal n'eſt pas grand :
Elle n'eſt pas pucelle comme Jeanne.

TANDIS qu'il tient un diſcours ſi profane,
D'un coup de flèche il ſe ſentit bleſſé :
Et devenu plus fier, plus courroucé,
Il rend cent coups à la troupe bretonne,
Qui comme un flot le preſſe et l'environne.
La Hire et lui, nobles, bourgeois, ſoldats,
Portent par-tout les efforts de leurs bras :
On tue, on tombe, on pourſuit, on recule,
De corps ſanglans un monceau s'accumule;
Et des mourans l'Anglais fait un rempart.

DANS cette horrible et ſanglante mêlée,
Le roi diſait à Dunois : Cher bâtard,
Dis-moi, de grâce, où donc eſt-elle allée?
Qui, dit Dunois? Le bon roi lui repart :
Ne ſais-tu pas ce qu'elle eſt devenue? —
Qui donc? — hélas! elle était diſparue,
Hier au ſoir, avant qu'un heureux ſort
Nous eût conduits au château de Bedfort :
Et dans la place on eſt entré ſans elle.
Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
Ciel! dit le roi, qu'elle me ſoit fidelle!

Gardez-la moi. Pendant ce beau diſcours,
Il avançait et combattait toujours.

BIENTOT la nuit, couvrant notre hémiſphère,
L'enveloppa d'un noir et long manteau,
Et mit un terme à ce cours tout nouveau
Des beaux exploits que Charle eût voulu faire.

COMME il ſortait de cette grande affaire,
Il entendit qu'on avait le matin
Vu cheminer vers la forêt voiſine
Quelques tendrons du genre féminin;
Une ſur-tout, à la taille divine,
Aux grands yeux bleus, au minois enfantin,
Au ſouris tendre, à la peau de ſatin,
Que ſermonait un bon bénédictin.
Des écuyers brillans, à mines fières,
Des chevaliers, ſur leurs courſiers fringans,
Couverts d'acier, et d'or et de rubans,
Accompagnaient les belles cavalières.
La troupe errante avait porté ſes pas
Vers un palais qu'on ne connaiſſait pas,
Et que jamais, avant cette aventure,
On n'avait vu dans ces lieux écartés;
Rien n'égalait ſa bizarre ſtructure.

LE roi, ſurpris de tant de nouveautés,
Dit à Bonneau : Qui m'aime doit me ſuivre;
Demain matin, je veux au point du jour

Revoir l'objet de mon fidèle amour,
Reprendre Agnès, ou bien ceſſer de vivre.
Il reſta peu dans les bras du ſommeil.
Et quand Phoſphore (*x*), au viſage vermeil,
Eut précédé les roſes de l'aurore,
Quand dans le ciel on attelait encore
Les beaux courſiers que conduit le Soleil, (*y*)
Le roi, Bonneau, Dunois et la Pucelle,
Allégrement ſe remirent en ſelle,
Pour découvrir ce ſuperbe palais.
Charles diſait : Voyons d'abord ma belle;
Nous rejoindrons aſſez tôt les Anglais;
Le plus preſſé, c'eſt de vivre avec elle.

Fin du ſeizième Chant.

NOTES

DU CHANT SEIZIEME.

(*a*) J'AVOUE que je ne l'ai point lu dans *Tritême :* mais il ſe peut que je n'aie pas lu tous les ouvrages de ce grand homme.

(*b*) *Remettez votre épée en ſon lieu, car qui prendra l'épée périra par l'épée.* Saint *Pierre* conſeille ici avec une piété adroite aux Anglais de ne pas faire la guerre.

(*c*) *La Motte-Houdart*, poëte un peu ſec, mais qui a fait d'aſſez bonnes choſes, avait malheureuſement fait des odes en proſe, en 1730; preuve nouvelle que ce poëme divin fut compoſé vers ce temps-là.

(*d*) *Fortunat*, évêque de Poitiers, poëte. Il n'eſt pas l'auteur du *Pange lingua*, qu'on lui attribue.

(*e*) Saint *Proſper*, auteur d'un poëme fort ſec ſur la grâce, au cinquième ſiècle.

(*f*) *Grégoire de Tours*, le premier qui écrivit une hiſtoire de France, toute pleine de miracles.

(*g*) Saint *Bernard*, bourguignon, né en 1091, moine de Cîteaux, puis abbé de Clervaux; il entra dans toutes les affaires publiques de ſon temps, et agit autant qu'il écrivit. On ne voit pas qu'il ait fait beaucoup de vers. Quant à l'antithèſe dont notre auteur le glorifie, il eſt vrai qu'il était grand amateur de cette figure. Il dit d'*Abélard : Leonem invaſimus, inſidimus in draconem.* Sa mère étant groſſe de lui ſongea qu'elle accouchait d'un chien blanc, et on lui prédit que ſon fils ſerait moine, et aboierait contre les mondains.

(*h*) Saint *Auſtin* ou *Auguſtin*, moine qu'on regarde comme le fondateur de la primatie de Cantorbéri, ou Kenterburi.

(*i*) Les Juifs empruntèrent, comme on ſait, les vaſes des Egyptiens, et s'enfuirent.

(*k*) Les Lévites qui égorgèrent vingt mille de leurs frères.

(*l*) *Phynée* qui fit maſſacrer vingt-quatre mille de ſes frères, parce qu'un d'eux couchait avec une madianite.

(*m*) *Aod*, ou *Eüd*, aſſaſſina le roi *Eglon*, mais de la main gauche.

(*n*) *Samuel* coupa en morceaux le roi *Agag* que *Saül* avait mis à rançon.

(*o*) *Judith* aſſez connue.

(*p*) *Baza*, roi d'Iſraël, aſſaſſina *Nadad* ou *Nabab*, et lui ſuccéda.

(*q*) *Achab* avait eu une groſſe rançon de *Benhadad*, roi ſyrien, comme *Saül* en avait eu une d'*Agag*, et fut tué pour avoir pardonné. *Benhadad* vaincu envoya des députés à *Achab* pour lui demander la vie. S'il vit, répondit *Achab* aux députés, il n'eſt plus que mon frère. Cette réponſe qui, humainement parlant, eſt d'une naïveté touchante et ſublime, attira ſur *Achab* la colère du ciel et ſur-tout celle des prophètes. (Rois liv. III, ch. 20.)

(*r*) *Joas*, aſſaſſiné par *Jozabad*.

(*s*) Alluſion à l'épigramme de *Racine* :

Je pleure, hélas ! de ce pauvre Holopherne,
Si méchamment mis à mort par Judith.

(*t*) Baſilic, animal fort fameux, mais qui n'exiſta jamais.

(*u*) Léviatan, autre animal fort célèbre. Les uns diſent que c'eſt la baleine, les autres le crocodile.

(*x*) Phoſphore, porte-lumière, qui précédait l'aurore, laquelle précédait le char du ſoleil. Tout était animé, tout était brillant dans l'ancienne mythologie. On ne peut trop en poëſie déplorer la perte de ces temps de génie, remplis de belles fictions, toutes allégoriques. Que nous ſommes ſecs et arides en comparaiſon, nous autres *remués de barbares !*

(*y*) Les anciens donnèrent un char au ſoleil. Cela était fort commun. *Zoroaſtre* traverſait les airs dans un char ;

Elie fut tranſporté au ciel dans un char lumineux. Les quatre chevaux du ſoleil étaient blancs. Leurs noms étaient *Piroïs*, *Eoïs*, *Eton*, *Phlégon*, ſelon *Ovide;* c'eſt-à-dire, l'enflammé, l'oriental, l'annuel, le brûlant. Mais, ſelon d'autres ſavans antiquaires, ils s'appelaient *Erithrée*, *Actéon*, *Lampos* et *Philogée;* c'eſt-à-dire, le rouge, le lumineux, l'éclatant, le terreſtre. Je crois que ces ſavans ſe ſont trompés, et qu'ils ont pris les noms des quatre parties du jour pour ceux des chevaux; c'eſt une erreur groſſière que je démontrerai dans le prochain mercure, en attendant les deux diſſertations *in-folio* que j'ai faites ſur ce ſujet.

Fin des Notes du Chant ſeizième.

CHANT XVII.

ARGUMENT.

Comment Charles VII, Agnès, Jeanne, Dunois, la Trimouille, &c. devinrent tous fous, et comment ils revinrent en leur bon ſens par les exorciſmes du R. P. Bonifoux, confeſſeur ordinaire du roi.

Oh que ce monde eſt rempli d'enchanteurs!
Je ne dirai rien des enchantereſſes.
Je t'ai paſſé, temps heureux des faibleſſes,
Printemps des fous, bel âge des erreurs;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De vrais ſorciers, tout-puiſſans ſéducteurs,
Vêtus de pourpre et rayonnans de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord,
Puis on vous plonge au fond de l'onde noire;
Et vous buvez l'amertume et la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous frotter à de tels nécromans:
Et s'il vous faut quelques enchantemens,
Aux plus grands rois préférez vos griſettes.

Hermaphrodix a bâti tout exprès
Le beau château qui retenait Agnès,

Le Confeſſeur qui dans ſa prompte fuite,
D'Agnès Sorel évitait la pourſuite,

Pucelle Chant 17.

J. M. Moreau le J.ne inv.

Trière Sculp

Pour ſe venger des belles de la France,
Des chevaliers, des ânes et des ſaints
Dont la pudeur et les exploits divins
Avaient bravé ſa magique puiſſance.
Quiconque entrait en ce maudit logis,
Méconnaiſſait ſur le champ ſes amis,
Perdait le ſens, l'eſprit et la mémoire.
L'eau du Léthé que les morts allaient boire,
Les mauvais vins, funeſtes aux vivans,
Ont des effets bien moins extravagans.

Sous les grands arcs d'un immenſe portique,
Amas confus de moderne et d'antique,
Se promenait un fantôme brillant,
Au pied léger, à l'œil étincelant,
Au geſte vif, à la marche égarée,
La tête haute, et de clinquans parée.
On voit ſon corps toujours en action;
Et ſon nom eſt l'*Imagination*.
Non cette belle et charmante déeſſe
Qui préſida, dans Rome et dans la Grèce,
Aux beaux travaux de tant de grands auteurs,
Qui répandit l'éclat de ſes couleurs,
Ses diamans, ſes immortelles fleurs,
Sur plus d'un chant du grand peintre d'Achille,
Sur la Didon que célébra Virgile,
Et qui d'Ovide anima les accens;
Mais celle-là qu'abjure le bon ſens,

Cette étourdie, effarée, insipide,
Que tant d'auteurs approchent de si près,
Qui les inspire, et qui servit de guide
Aux Scudéris, (*a*) le Moine, Desmarets.
Elle répand ses faveurs les plus chères
Sur nos romans, nos nouveaux opéra;
Et son empire assez long-temps dura
Sur le théâtre, au barreau, dans les chaires.
Près d'elle était le *Galimatias*,
Monstre bavard caressé dans ses bras;
Nommé jadis le docteur séraphique, (*b*)
Subtil, profond, énergique, angélique,
Commentateur d'imagination,
Et créateur de la confusion,
Qui depuis peu fit *Marie à la Coque*. (*c*)
Autour de lui voltigent l'équivoque,
La louche énigme, et les mauvais bons mots,
A double sens, qui font l'esprit des sots;
Les préjugés, les méprises, les songes,
Les contre-sens, les absurdes mensonges,
Ainsi qu'on voit aux murs d'un vieux logis
Les chats-huans, et les chauve-souris.
Quoi qu'il en soit, ce damnable édifice
Fut fabriqué par un tel artifice,
Que tout mortel qui dans ces lieux viendra
Perdra l'esprit tant qu'il y restera.
A peine Agnès, avec sa douce escorte,
De ce palais avait touché la porte,

Que Bonifoux, ce grave confeſſeur,
Devint l'objet de ſa fidelle ardeur ;
Elle le prend pour ſon cher roi de France.
O mon héros ! ô ma ſeule eſpérance !
Le juſte ciel vous rend à mes ſouhaits,
Ces fiers Bretons ſont-ils par vous défaits ?
N'auriez-vous point reçu quelque bleſſure ?
Ah ! laiſſez-moi détacher votre armure.
Lors elle veut, d'un effort tendre et doux,
Oter le froc du père Bonifoux,
Et dans ſes bras bientôt abandonnée,
L'œil enflammé, le cou vers lui tendu,
Cherche un baiſer qui ſoit pris et rendu.
Charmante Agnès, que tu fus conſternée,
Lorſque cherchant un menton frais tondu,
Tu ne ſentis qu'une barbe tannée,
Longue, piquante, et rude et mal peignée !
Le confeſſeur tout effaré s'enfuit,
Méconnaiſſant la belle qui le ſuit.
La tendre Agnès ſe voyant dédaignée,
Court après lui, de pleurs toute baignée.

Comme ils couraient dans ce vaſte pourpris,
L'un ſe ſignant et l'autre toute en larmes,
Ils ſont frappés des plus lugubres cris.
Un jeune objet, touchant, rempli de charmes,
Avec frayeur embraſſait les genoux

D'un chevalier qui, couvert de ſes armes,
L'allait bientôt immoler ſous ſes coups.
Peut-on connaître à cette barbarie
Ce la Trimouille et ce parfait amant
Qui de grand cœur en tout autre moment
Pour Dorothée aurait donné ſa vie ?
Il la prenait pour le fier Tirconel :
Elle n'avait nul trait en ſon viſage
Qui reſſemblât à cet Anglais cruel ;
Elle cherchait le héros qui l'engage,
Le cher objet d'un amour immortel ;
Et lui parlant, ſans pouvoir le connaître,
Elle lui dit : Ne l'avez-vous point vu
Ce chevalier qui de mon cœur eſt maître ?
Qui près de moi dans ces lieux eſt venu ?
Mais la Trimouille, hélas ! eſt diſparu.
Que fait-il donc ? de grâce, où peut-il être ?
Le Poitevin, à ces touchans diſcours,
Ne connut point ſes fidelles amours.
Il croit entendre un Anglais implacable,
Qui vient ſur lui prêt à trancher ſes jours.
Le fer en main il ſe met en défenſe,
Vers Dorothée en meſure il avance :
Je te ferai, dit-il, changer de ton,
Fier, dédaigneux, triſte, arrogant Breton ;
Dur inſulaire, ivre de bière forte,
C'eſt bien à toi de parler de la ſorte,
De menacer un homme de mon nom !

Moi

Moi petit-fils des Poitevins célèbres,
Dont les exploits, au séjour des ténèbres,
Ont fait passer tant d'Anglais valeureux,
Plus fiers que toi, plus grands, plus généreux.
Eh quoi, ta main ne tire pas l'épée!
De quel effroi ta vile ame est frappée!
Fier en discours, et lâche en action,
Chevreuil anglais, Therſite d'Albion,
Fait pour brailler chez tes parlementaires,
Vîte, essayons tous deux nos cimeterres;
Çà, qu'on dégaîne, ou je vais de ma main
Signer ton front, des fronts le plus vilain,
Et t'appliquer sur ton large derrière,
A mon plaisir, deux cents coups d'étrivière.
A ce discours qu'il prononce en fureur,
Pâle, éperdue, et mourante de peur:
Je ne suis point Anglais, dit Dorothée;
J'en suis bien loin: comment, pourquoi, par où,
Me vois-je ici par vous si maltraitée?
Dans quel danger je suis précipitée!
Je cherche ici le héros du Poitou;
C'est une fille, hélas! bien tourmentée,
Qui baise en pleurs votre noble genou.
Elle parlait, mais sans être écoutée;
Et la Trimouille étant tout-à-fait fou,
Allait déjà la prendre par le cou.
Le confesseur, qui dans sa prompte fuite
D'Agnès Sorel évitait la poursuite,

Bronche en courant et tombe au milieu d'eux ;
Le Poitevin veut le prendre aux cheveux,
N'en trouve point, roule avec lui par terre ;
La belle Agnès, qui le ſuit et le ſerre,
Sur lui trébuche, en pouſſant des clameurs
Et des ſanglots qu'interrompent ſes pleurs ;
Et ſous eux tous ſe débat Dorothée,
Très en déſordre et fort mal ajuſtée.

TOUT au milieu de ce conflit nouveau,
Le bon roi Charle eſcorté de Bonneau,
Avec Dunois et la fière Pucelle,
Entre à la fois dans ce fatal château,
Pour y chercher ſa maîtreſſe fidelle.
O grand pouvoir ! ô merveille nouvelle !
A peine ils ſont de cheval deſcendus,
Sous le portique à peine ils ſont rendus,
Incontinent ils perdent la cervelle.
Tels dans Paris tous ces docteurs fourrés,
Pleins d'argumens ſous leurs bonnets quarrés,
Vont gravement vers la ſorbonne antique,
Séjour de noiſe, antre théologique,
Où la Diſpute et la Confuſion
Ont établi leur ſacré domicile,
Et dont jamais n'approcha la Raiſon.
Nos révérends arrivent à la file :
Ils avaient l'air d'être de ſens raſſis :
Chacun paſſait pour ſage en ſon logis ;

On les prendrait pour des gens fort honnêtes,
Point querelleurs et point extravagans ;
Quelques-uns même étaient de bonnes têtes :
Ils sont tous fous quand ils sont sur les bancs.

CHARLE enivré de joie et de tendresse,
Les yeux mouillés, tout pétillant d'ardeur,
Et ressentant un battement de cœur,
Disait d'un ton d'amour et de langueur :

„ MA chère Agnès, ma pudique maîtresse,
Mon paradis, précis de tous les biens,
Combien de fois, hélas ! fus-tu perdue ?
A mes désirs te voilà donc rendue.
Parle d'amour, je te vois, je te tiens ;
Oh que tu fais une charmante mine !
Mais tu n'as plus cette taille si fine,
Que je pouvais embrasser autrefois
En la serrant du bout de mes dix doigts.
Quel embonpoint ! quel ventre ! quelles fesses !
Voilà le fruit de nos tendres caresses :
Agnès est grosse, Agnès me donnera
Un beau bâtard qui pour nous combattra.
Je veux greffer, dans l'ardeur qui m'emporte,
Ce fruit nouveau sur l'arbre qui le porte.
Amour le veut ; il faut que dans l'instant
J'aille au-devant de cet aimable enfant. „

A qui le roi ſe feſait-il entendre ?
A qui tient-il ce diſcours noble et tendre ?
Qui tenait-il dans ſes bras amoureux ?
C'était Bonneau, ſoufflant, ſuant, poudreux ;
C'était Bonneau ; jamais homme en ſa vie
Ne ſe ſentit l'ame plus ébahie.
Charles preſſé d'un déſir violent,
D'un bras nerveux le pouſſe tendrement ;
Il le renverſe ; et Bonneau peſamment
S'en va tomber ſur la troupe mêlée,
Qui de ſon poids ſe ſentit accablée.
Ciel ! que de cris et que de hurlemens !
Le confeſſeur reprit un peu ſes ſens ;
Sa groſſe panſe était juſte portée
Deſſus Agnès et deſſous Dorothée ;
Il ſe relève, il marche, il court, il fuit ;
Tout haletant le bon Bonneau le ſuit.
Mais la Trimouille à l'inſtant s'imagine
Que ſa beauté, ſa maîtreſſe divine,
Sa Dorothée était entre les bras
Du Tourangeau qui fuyait à grands pas.
Il court après, il le preſſe, il lui crie :
Rends-moi mon cœur, bourreau, rends-moi ma vie !
Attends, arrête. En prononçant ces mots,
D'un large ſabre il frappe ſon gros dos
Bonneau portait une épaiſſe cuiraſſe,
Et reſſemblait à la peſante maſſe,

Qui dans la forge à grand bruit retentit,
Sous le marteau qui frappe et rebondit.
La peur hâtait ſa marche équarquillée.
Jeanne voyant le Bonneau qui trottait,
Et les grands coups que l'autre lui portait,
Jeanne caſquée et de fer habillée,
Suit à grands pas la Trimouille, et lui rend
Tout ce qu'il donne au royal confident.
Dunois, la fleur de la chevalerie,
Ne ſouffre pas qu'on attente à la vie
De la Trimouille; il eſt ſon cher appui;
C'eſt ſon deſtin de combattre pour lui:
Il le connaît; mais il prend la Pucelle
Pour un anglais; il vous tombe ſur elle,
Il vous l'étrille ainſi qu'elle étrillait
Le Poitevin qui toujours chatouillait
L'ami Bonneau qui lourdement fuyait.

Le bon roi Charle, en ce déſordre extrême,
Dans ſon Bonneau voit toujours ce qu'il aime;
Il voit Agnès. Quel état pour un roi!
Pour un amant des amans le plus tendre!
Nul ennemi ne lui cauſe d'effroi;
Contre une armée il voudrait la défendre.
Tous ces guerriers après Bonneau courans,
Sont à ſes yeux des raviſſeurs ſanglans,
L'épée au poing ſur Dunois il s'élance;
Le beau bâtard ſe retourne et lui rend

Sur la visière un énorme fendant.
Ah ! s'il savait que c'est le roi de France,
Qu'il se verrait avec un œil d'horreur !
Il périrait de honte et de douleur.
En même temps Jeanne, par lui frappée,
Lui répondit de sa puissante épée ;
Et le bâtard, incapable d'effroi,
Frappe à la fois sa maîtresse et son roi ;
A droite, à gauche, il lance sur leurs têtes
De mille coups les rapides tempêtes.
Charmant Dunois, belle Jeanne, arrêtez ;
Ciel ! quels seront vos regrets et vos larmes,
Quand vous saurez qui poursuivent vos armes,
Et qui vous frotte, et qui vous combattez !

Le Poitevin, dans l'horrible mêlée,
De temps en temps appesantit son bras
Sur la Pucelle, et rosse ses appas.
L'ami Bonneau ne les imite pas ;
Sa grosse tête était la moins troublée.
Il recevait, mais il ne rendait point.
Il court toujours ; Bonifoux le précède,
Aiguillonné de la peur qui le point.
Le tourbillon que la rage possède,
Tous contre tous, assaillans, assaillis,
Battans, battus, dans ce grand chamaillis,
Criant, hurlant, parcourent le logis.

Agnès en pleurs, Dorothée éperdue,
Crie au ſecours : on m'égorge, on me tue.
Le confeſſeur, plein de contrition,
Menait toujours cette proceſſion.

Il aperçoit à certaine fenêtre,
De ce logis le redoutable maître !
Hermaphrodix, qui contemplait gaîment
Des bons Français le barbare tourment,
Et ſe tenait les deux côtés de rire.
Bonifoux vit que ce fatal empire
Etait, ſans doute, une œuvre du démon.
Il conſervait un reſte de raiſon ;
Son long capuce et ſa large tonſure
A ſa cervelle avaient ſervi d'armure.
Il ſe ſouvint que notre ami Bonneau
Suivait toujours l'uſage antique et beau,
Très-ſagement établi par nos pères,
D'avoir ſur ſoi les choſes néceſſaires ;
Muſcade, clou, poivre, girofle et ſel. (*d*)
Pour Bonifoux, il avait ſon miſſel.
Il aperçut une fontaine claire,
Il y courut, ſel et miſſel en main,
Bien réſolu d'attraper le malin.
Le voilà donc qui travaille au myſtère ;
Il dit tout bas : *Sanctam*, *Catholicam*,
Papam, *Romam*, *aquam benedictam*.

Puis de Bonneau prend la taſſe, et va vîte
Adroitement aſperger d'eau bénite
Le farfadet né de la belle Alix.

Chez les païens l'eau brûlante du Styx
Fut moins fatale aux ames criminelles.
Son cuir tanné fut couvert d'étincelles;
Un gros nuage, enfumé, noir, épais,
Enveloppa le maître et le palais.
Les combattans, couverts d'une nuit ſombre,
Couraient encore et ſe cherchaient dans l'ombre.
Tout auſſitôt le palais diſparut;
Plus de combat, d'erreur ni de mépriſe,
Chacun ſe vit, chacun ſe reconnut;
Chaque cervelle en ſon lieu fut remiſe.
A nos héros un ſeul moment rendit
Le peu de ſens qu'un ſeul moment perdit:
Car la folie, hélas! ou la ſageſſe,
Ne tient à rien dans notre pauvre eſpèce.
C'était alors un grand plaiſir de voir
Ces paladins aux pieds du moine noir,
Le béniſſant, chantant des litanies,
Se demandant pardon de leurs folies.
O la Trimouille! ô vous, royal amant!
Qui me peindra votre raviſſement!
On n'entendait que ces mots: Ah! ma belle,
Mon tout, mon roi, mon ange, ma fidelle,

C'eſt

C'eſt vous ! c'eſt toi ! jour heureux, doux momens !
Et des baiſers, et des embraſſemens,
Cent queſtions, cent réponſes preſſées,
Leur voix ne peut ſuffire à leurs penſées.
Le confeſſeur, d'un paternel regard,
Les lorgnait tous et priait à l'écart.
Le grand bâtard et ſa fière maîtreſſe
Modeſtement s'expliquaient leur tendreſſe.
De leurs amours le rare compagnon
Elève alors la tête avec le ton;
Il entonna l'octave diſcordante
De ſon goſier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Tout fut ému : la nature tremblante
Frémit d'horreur ; et Jeanne vit ſoudain
Tomber les murs de ce palais magique,
Cent tours d'acier et cent portes d'airain,
Comme autrefois la horde moſaïque
Fit voir, au ſon de ſa trompe hébraïque,
De Jéricho le rempart écroulé, (*e*)
Réduit en poudre, à la terre égalé.
Le temps n'eſt plus de ſemblable pratique.

ALORS, alors ce ſuperbe palais
Si brillant d'or, ſi noirci de forfaits,
Devint un ample et ſacré monaſtère.
Le ſallon fut en chapelle changé.
Le cabinet, où ce maître enragé

Avait dormi dans le vice plongé,
Transmué fut en un beau sanctuaire.
L'ordre de DIEU, qui préside aux destins,
Ne changea point la salle des festins,
Mais elle prit le nom de réfectoire.
On y bénit le manger et le boire.
Jeanne, le cœur élevé vers les saints,
Vers Orléans, vers le sacre de Reims,
Dit à Dunois : Tout nous est favorable
Dans nos amours et dans nos grands desseins ;
Espérons tout ; soyez sûr que le diable
A contre nous fait son dernier effort.
Parlant ainsi Jeanne se trompait fort. (*f*)

Fin du dix-septième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DIX-SEPTIEME.

(*a*) *Scudéri*, auteur d'Alaric, poëme épique; *le Moine*, jéſuite, auteur du Saint-Louis, ou Louiſiade, poëme épique; *Deſmarets Saint-Sorlin*, auteur de Clovis, poëme épique; ces trois ouvrages ſont de terribles poëmes épiques.

(*b*) Noms que prenaient autrefois les théologiens.

(*c*) L'hiſtoire de *Marie à la Coque*, ouvrage rare par l'excès du ridicule, compoſé par *Longuet*, alors évêque de Soiſſons. Ce paſſage nous indique que le fameux poëme que nous commentons fut fait vers l'an 1730, temps où il était beaucoup queſtion de *Marie à la Coque*.

(*d*) C'eſt ce qu'on appelait autrefois *cuiſine de poche*, et ce que ſignifie ce vers d'une comédie :

Porte cuiſine en poche, et poivre concaſſé.

(*e*) Jéricho, comme vous ſavez, tomba au ſon des cornemuſes : c'eſt un événement très-commun.

(*f*) Le commencement de ce chant, qui était alors le quatorzième, et ſuivait la mort de *Chandos*, eſt différent dans un manuſcrit trouvé parmi les papiers de l'auteur. Le voici :

C'était le temps de la ſaiſon brillante,
Quand le ſoleil, aux bornes de ſon cours,
Prend ſur les nuits pour ajouter aux jours,
Et ſe plaiſant dans ſa démarche lente
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arrête encor ſes pas.
O grand ſaint Jean! c'était alors ta fête;
Premier des Jeans, orateur des déſerts,
Toi qui crias jadis à pleine tête,

Que du ſalut les chemins ſoient ouverts ;
Grand précurſeur du vainqueur des enfers,
Toi qui plongeas l'Agneau de Dieu dans l'onde,
Et baptiſas le baptiſeur du monde !
Du roi des Francs le benin confeſſeur
Voulut alors réparer le ſcandale
Qu'avait porté la luxure fatale
De Jean Chandos au logis du Seigneur.
Il rebénit la chapelle pollue,
Puis fit crier dans les lieux d'alentour,
Par cet hermite à la barbe touffue :
„ Tout pénitent qui veut en ce ſaint jour,
„ De ſes péchés détaillant le grimoire,
„ Se dérober au gentil purgatoire,
„ Peut s'adreſſer au père Boniſoux ;
„ Avec trois mots tous péchés ſont abſous. „
A ce tocſin de la vie éternelle,
Des lieux voiſins une foule accourut :
Bourgeois, ſoldat, jeune, ſempiternelle,
Anglais, Français, pour faire ſon ſalut,
Attrit, contrit, à genoux comparut,
De ſes péchés contant la kyrielle.
La belle Agnès, qui toujours dans ſon cœur
Avait gardé la crainte du Seigneur,
Au tribunal ne fut pas la dernière.
Le révérend tenait ſa cour plénière,
Les yeux baiſſés, un mouchoir à la main,
A droite, à gauche, abſolvant ſon prochain.
O Dorothée ! ô cœur dévot et tendre,
Dans le ſaint lieu tu vins auſſi te rendre ;
Et la Trimouille, un peu faible et traînant,
Y vint chercher ſa part du ſacrement.
Ce couple heureux eut le plaiſir ſuprême
De détailler les doux péchés qu'il aime ;
Et Boniſoux était par piété
Le confident de leur fidélité.
Ces gens de bien ayant dit leur hiſtoire,
Se promenaient ſur le bord de la Loire,

Signant leur face, et récitant encor
Quelques morceaux de leur *Confiteor*.
Le beau Monrose alors vint à paraître;
Il déplorait la mort de son cher maître.
De ce trépas le grand événement
Porte en son cœur un trouble pénitent:
Il entrevoit, dans sa douleur profonde,
Le grand néant des vanités du monde;
Et de remords saintement tourmenté,
Pour un moment songe à l'éternité.
Il entre seul dans la demeure sainte;
Il se présente à ce bon Bonifoux
Qui le reçoit dans sa petite enceinte,
Le pose en face entre ses deux genoux,
Et lui pressant la tête et la poitrine,
Lui fait conter les péchés qu'il devine.
Cher pénitent, pour ces petits péchés,
Et pour les cas en iceux épluchés,
Il vous convient avoir la discipline.
Çà, mettez-vous en état; que ma main
Légèrement pour votre bien remplisse
Sur votre peau ce bienheureux office.
D'un cœur contrit et d'un air enfantin,
Le doux Monrose offre à la main du père
Modestement, ces globes de satin
Dont quelquefois abusa le malin.
Il les soumet au tourment salutaire
Qui va mêler la rose à leur blancheur.
Que devins-tu, mon prudent confesseur,
Lorsque tu vis sur ce charmant ivoire
Ces fleurs de lis, ces monumens de gloire,
Ce rare hommage au sceptre des Français,
Ainsi rendu par le cu d'un Anglais?
Charle avait pris ce signe inconcevable,
Pour un effet des malices du diable.
Toi, qui lis mieux dans le livre du ciel,
Tu découvris par quel ordre éternel

Les fleurs de lis allaient lever leur tête,
Que fit baiſſer cette longue tempête.
Extaſié, ſaiſi d'un ſaint tranſport,
Tu contemplais ces trois fleurs de lis d'or
En champ d'albâtre; et ta main ſuſpendue,
Comme ton ame, en demeurait perclue;
Tu t'arrêtais, cou penché, pied tremblant,
Les bras en haut, l'œil fixe, étincelant.
Comme il gardait cette belle attitude,
Paul Tirconel, ſoldat fier, eſprit rude,
Vers la chapelle avançait ſans deſſein,
De Jean Chandos déplorant le deſtin.
Le cœur pétri du fiel de ſes ancêtres,
Et déteſtant les Français et les prêtres,
Il vit de loin ce beau page étalé,
Et Bonifoux par derrière inſtalé.
Il crut voir pis. Sa cervelle gâtée
Croyait le mal beaucoup plus que le bien.
Cette poſture et ce plaiſant maintien
Sont un affront à ſon ame irritée.
Quoi! diſait-il, un Français jacobin
A de Chandos le plus bel héritage!
Il prend ſon fer, il ſe livre à la rage.
Monroſe fuit en tenant d'une main
Son haut-de-chauſſe, et le dominicain
Tout éperdu court en ſuivant le page.
Tirconel fuit le grave perſonnage,
Qui lourdement ſe hâtait par la peur.
Le Poitevin voyant ſon confeſſeur,
Que Tirconel ſemblait vouloir pourfendre,
Suit cet Anglais, et crie: Oſe m'attendre,
Maudit Breton: n'auras-tu donc du cœur
Qu'avec un moine? et ta rare valeur
Contre un guerrier craint-elle de paraître?
Je fus hier bien battu; mais peut-être
Tu reverras en moi quelque vigueur,
Et tour à tour chacun trouve ſon maître.

Ainſi parlait la Trimouille aſſez bas
A Tirconel qui ne l'entendait pas.
La Dorothée, en voyant dans la plaine
Son cher amant qui courait hors d'haleine,
Se mit alors à galopper auſſi.
La belle Agnès, qui la voit fuir ainſi,
Trotte après elle, et cependant ignore
Pourquoi l'on court, et de loin trotte encore:
Tel un mouton, par ſon inſtinct porté,
Saute à ſon tour quand un autre a ſauté.
Le fier Dunois était près du roi Charle
Vers l'autre bord: en ſecret il lui parle
De l'appareil, des meſures, du temps
Dont il lui faut entrer dans Orléans.
Non loin du pont la redoutable Jeanne
Caracolait noblement ſur ſon âne;
Elle aperçut deſſus ces bords fleuris,
Vers la chapelle à quelques quarts de mille,
Les ſix courſiers ſe ſuivant à la file;
D'étonnement ſes ſens furent ſaiſis.
Jeanne bientôt s'étonna davantage,
Lorſque voyant ces gens courir ſi bien,
En un moment elle ne vit plus rien.
Au coin d'un bois la main de la nature
Tend ſous leurs pieds un tapis de verdure,
Velours uni, ſemblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide Atalante.
Sur le duvet de cette herbe riante
Monroſe vole, et de ſes blonds cheveux
L'air ſoulevait la parure ondoyante.
Jeanne de l'œil le ſuit et s'y complaît.
Mais tout à coup Monroſe diſparaît.
Le confeſſeur au même endroit arrive.
Ciel! plus de prêtre et plus de Boniſoux.
Tirconel vient toujours plein de courroux.
Jeanne portait une vue attentive

Sur cet Anglais ; l'Anglais s'évanouit
A ſes regards. La Trimouille le ſuit,
La Trimouille eſt éclipſé comme un autre.
Quel ſentiment, quel trouble était le vôtre,
O Dorothée ! Elle accourt, et ſoudain
Elle eſt perdue, et l'œil la cherche en vain.
Agnès ſe rend ſur la place funeſte,
La belle Agnès y fond avec le reſte.
Tel dans Paris près du palais royal,
A l'opéra ſouvent joué ſi mal,
Plus d'un héros à nos regards échappe,
Et dans l'enfer deſcend par une trappe.
Jeanne effarée, et ſe frottant les yeux,
Priant Denis, et ſon âne et les cieux,
Crut être alors dans le pays du diable,
Des enchanteurs, des larves, des ſorciers,
Pays ſi cher à nos bons devanciers,
Que de Roland le chantre inimitable
Chanta depuis dans ſon délire heureux ;
Que Torquato rendit encor fameux,
Que crut long-temps l'Egliſe charitable,
Qu'ont ſuppoſé de graves parlemens,
Et des docteurs, et même des ſavans.
Jeanne piquant ſa divine monture,
La lance en main, ſe rend ſur la verdure
Où ſe paſſait cette étrange aventure.
Mais c'eſt en vain que d'un double éperon
Elle preſſait le céleſte griſon.
Il s'arrêta vers la place fatale,
D'un cou rétif, et rebelle au bridon,
Se démenant d'une ardeur ſans égale,
Ruant, tournant, et fuyant ce gazon,
Tout animal reçut de la nature
Certain inſtinct dont la conduite eſt sûre ;
Et les humains n'ont que de la raiſon.
De ſaint Denis cet ingénieux âne
Sent le péril que ne voyait point Jeanne.

Il prend ſon vol, et prompt comme un éclair,
Portant ſa dame aux campagnes de l'air,
Franchit le bois qui bordait la prairie.
Du ſaint patron l'aſſiſtance chérie,
Qui conduiſait le quadrupède oiſeau,
Fixa ſa courſe aux portes d'un château,
Tel que n'en eut jamais le quatorzième
De ces Louis, aïeul d'un roi qu'on aime.
Jeanne voyant le marbre, les rubis,
Le jaſpe et l'or de ce brillant pourpris:
Ah ſainte Vierge! ah Denis! cria-t-elle,
Le ciel le veut, la vengeance m'appelle,
C'eſt le château du paillard Conculix.
Tandis qu'ainſi l'errante chevalière,
Branlant ſa lance, et feſant ſa prière,
De l'aventure attend l'heureuſe fin,
Le roi des Francs ſuit toujours ſon chemin,
Environné de ſa troupe dorée, &c.

Voyez la ſuite au chant XV, page 316. Une partie de ces vers ſe trouve dans les variantes du même chant, tirées des éditions imprimées.

Le chant ſuivant, qui alors était le quinzième, commençait ainſi dans le manuſcrit; le préambule ſe trouve à préſent au chant dix-ſeptième, et la fin dans le chant vingtième.

Oh que ce monde eſt rempli d'enchanteurs!
Je ne dirai rien des enchantereſſes:
Je t'ai paſſé, bel âge des faibleſſes,
Je t'ai paſſé, temps heureux des erreurs;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De ces ſorciers tout-puiſſans ſéducteurs,
Vêtus de pourpre et rayonnans de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord;
Puis on vous plonge au ſein de l'onde noire,
Et vous buvez l'amertume et la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,

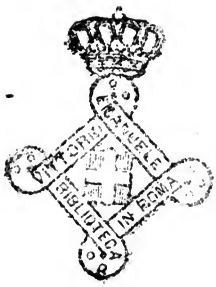
De vous frotter à de tels nécromans ;
Et s'il vous faut quelques enchantemens,
Aux plus grands rois préférez vos griſettes.
Jeanne preſſant de ſon divin baudet
Le dos pointu ſous ſes feſſes charnues,
Vers le château fondit du haut des nues,
Le cœur ému, le regard ſtupéfait,
Vers ce château dont le mur étalait
Des ornemens dont l'œil s'émerveillait.
Jeanne effarée, et ne ſachant que croire,
Craignant encor les tours de Conculix,
Fit en ſecret à monſieur ſaint Denis
Une oraiſon qu'on tient jaculatoire ;
Elle priait ſeulement en eſprit,
Ne diſant mot. Saint Denis l'entendit.
Il fit ſoudain, du haut de l'empyrée,
Partir un trait d'influence ſacrée,
Qui pénétra tout droit juſqu'au griſon :
Lors élevant la tête avec le ton,
L'âne entonna l'octave diſcordante
De ſon goſier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Blois, Orléans, Tours et Saumur et Nante,
Tout retentit ; la nature tremblante
S'émut d'horreur, et Jeanne vit ſoudain
Tomber les murs de ce palais magique ;
Cent tours d'acier et cent portes d'airain ;
Comme autrefois la horde moſaïque
Ayant ſonné de ſa trompe hébraïque,
De Jéricho le rempart diſparut,
Le beau rempart, ſi jamais il en eut.
Le temps n'eſt plus de ſemblable pratique ;
Et pour briſer les murs audacieux
Du Milanais ou du pays belgique,
Nous prétendons que le canon vaut mieux.
Dès qu'aux accens de la trompette afine,
Des murs épais la ſuperbe ruine

S'éparpilla dans les champs d'alentour,
Le ſaint baudet et la groſſe héroïne
D'un ſaut léger entrèrent dans la cour.
Les priſonniers près de Jeanne accoururent ;
Ce la Trimouille et ce dur Tirconel
Accompagnaient Dorothée et Sorel :
En bons chrétiens tous les deux comparurent.
Dans l'eſclavage ils s'étaient réunis ;
Les malheureux volontiers ſont amis.
De Charles ſept le confeſſeur très-ſage
Venait derrière avec le jeune page.
Mais quelle foule, ô ciel ! quel aſſemblage
De priſonniers de toute nation,
De tout état, âge, religion,
Que Conculix tenait en eſclavage
Pour ſes plaiſirs et pour ſon double uſage !
Auprès de Jeanne ils s'empreſsèrent tous :
Chacun voulait conter ſon aventure.
Jeanne cria : Qu'on ſe mette à genoux.
Chacun ſe mit en cette humble poſture.
Alors, alors ce ſuperbe palais,
Si brillant d'or, ſi noirci de forfaits,
Devint un ample et ſacré monaſtère.
Le ſallon fut en chapelle changé,
Le cabinet, où ce maître enragé
Avait dormi dans le vice plongé,
Tranſmué fut en un beau ſanctuaire :
L'ordre de Dieu, qui préſide aux deſtins,
Ne changea point la ſalle des feſtins,
Mais elle prit le nom de réfectoire.
Le Conculix pour jamais fut exclus
De ces repas réſervés aux élus ;
On y bénit le manger et le boire.
Mais qui croirait que ce ſéjour ſi ſaint,
Malgré Denis, très-fortement retint
L'impreſſion des mœurs du premier maître ?
C'eſt en ces lieux que devaient reparaître

Ces vains déſirs et ces vœux effrontés,
Ces attentats dont frémit la nature,
Et que les Grecs ont hardiment chantés.
Muſes, tremblez de l'étrange aventure
Qu'il faut apprendre à la race future.
Et vous, lecteurs, en qui le ciel a mis
Les ſages goûts d'une tendreſſe pure,
Remerciez le bon monſieur Denis
Qu'un grand péché n'ait pas été commis:

La ſuite ſe trouve au vingtième chant.

Fin des Notes et Variantes du Chant dix-ſeptième.


VITTORIO EMANUELE
BIBLIOTECA
IN ROMA

Mon Roi, dit-elle, avouez que ce jour
Est fortuné pour cette pauvre race.

Pucelle Chant 18e

J. M. Moreau le J.e inv. *Delongueil Sculp.*

CHANT XVIII.

ARGUMENT.

Disgrâce de Charles et de sa troupe dorée.

Je ne connais dans l'histoire du monde (*a*)
Aucun héros, aucun homme de bien,
Aucun prophète, aucun parfait chrétien,
Qui n'ait été la dupe d'un vaurien,
Ou des jaloux, ou de l'esprit immonde.

La Providence en tout temps éprouva
Mon bon roi Charle avec mainte détresse.
Dès son berceau fort mal on l'éleva;
Le Bourguignon poursuivit sa jeunesse; (*b*)
De tous ses droits son père le priva;
Le parlement de Paris près Gonesse, (*c*)
Tuteur des rois, (*d*) son pupille ajourna;
De ses beaux lis un chef anglais s'orna;
Il fut errant, manqua souvent de messe
Et de dîner; rarement séjourna
En même lieu. Mère, (*e*) oncle, ami, maîtresse,
Tout le trahit ou tout l'abandonna.
Un pape anglais partagea la tendresse
De son Agnès; et l'enfer déchaîna

Hermaphrodix, qui par magique adreſſe
Pour quelque temps la tête lui tourna.
Il eſſuya des traits de toute eſpèce ;
Il les ſouffrit, et DIEU lui pardonna.

DE nos amans la troupe fière et leſte
S'acheminait loin du château funeſte,
Où Belzébut dérangea le cerveau
Des chevaliers d'Agnès et de Bonneau.
Ils côtoyaient la forêt vaſte et ſombre,
Qui d'Orléans porte aujourd'hui le nom.
A peine encor l'épouſe de Titon
En ſe levant mêlait le jour à l'ombre.
On aperçut de loin des hoquetons,
Au rond bonnet, aux écourtés jupons ;
Leur corſelet paraiſſait mi-partie
De fleurs de lis et de trois léopards. (*f*)
Le roi fit halte, en fixant ſes regards
Sur la cohorte en la forêt blottie.
Dunois et Jeanne avancent quelques pas.
La tendre Agnès, étendant ſes beaux bras,
Dit à ſon Charle : Allons, fuyons, mon maître.
Jeanne en courant s'approcha, vit paraître
Des malheureux deux à deux enchaînés,
Les yeux en terre, et les fronts conſternés.
Hélas ! ce ſont des chevaliers, dit-elle,
Qui ſont captifs ; et c'eſt notre devoir
De délivrer cette troupe fidelle.

Allons, bâtard, allons et fesons voir
Ce qu'est Dunois et ce qu'est la Pucelle,
Lance en arrêt, ils fondent à ces mots
Sur les soldats qui gardaient ces héros.
Au fier aspect de la puissante Jeanne
Et de Dunois, et plus encor de l'âne,
D'un pas léger ces prétendus guerriers
S'en vont au loin comme des lévriers.
Jeanne aussitôt, de plaisir transportée,
Complimenta la troupe garrottée.
Beaux chevaliers, que l'Anglais mit aux fers,
Remerciez le roi qui vous délivre;
Baisez sa main, soyez prêts à le suivre,
Et vengeons-nous de ces Anglais pervers.
Les chevaliers, à cette offre courtoise,
Montraient encore une face fournoise,
Baissaient les yeux.... Lecteurs impatiens,
Vous demandez qui sont ces personnages,
Dont la Pucelle animait les courages.
Ces chevaliers étaient des garnemens
Qui, dans Paris payés pour leur mérite,
Allaient ramer sur le dos d'Amphitrite;
On les connut à leurs accoutremens.
En les voyant le bon Charles soupire:
Hélas! dit-il, ces objets dans mon cœur
Ont enfoncé les traits de la douleur.
Quoi! les Anglais règnent dans mon empire!
C'est en leur nom que l'on rend des arrêts!

C'eſt pour eux ſeuls que l'on dit des prières !
C'eſt de leur part, hélas ! que mes ſujets
Sont de Paris envoyés aux galères ! . . . .
Puis le bon prince avec compaſſion
Daigne approcher du maître compagnon,
Qui de la file était mis à la tête.
Nul malandrin n'eut l'air plus mal-honnête ;
Sa barbe torſe ombrage un long menton ;
Ses yeux tournés plus menteurs que ſa bouche,
Portent en bas un regard double et louche ;
Ses ſourcils roux mélangés et retords,
Semblent loger la fraude et l'impoſture.
Sur ſon front large eſt l'audace et l'injure,
L'oubli des lois, le mépris des remords ;
Sa bouche écume, et ſa dent toujours grince.

Le ſycophante, à l'aſpect de ſon prince,
Affecte un air humble, dévot, contrit,
Baiſſe les yeux, compoſe et radoucit
Les traits hagards de ſon affreux viſage.
Tel eſt un dogue au regard impudent,
Au goſier rauque, affamé de carnage ;
Il voit ſon maître, il rampe doucement,
Lèche ſes mains, le flatte en ſon langage,
Et pour du pain devient un vrai mouton.
Ou tel encore on nous peint le démon,
Qui s'échappant des gouffres du Tartare,
Cache ſa queue et ſa griffe barbare,

Vient

Vient parmi nous, prend la mine et le ton,
Le front tondu d'un jeune anachorète,
Pour mieux tenter sœur Rose ou sœur Discrète.

Le roi des Francs, trompé par le félon,
Lui témoigna commisération,
L'encouragea par un discours affable.
Dis-moi quel est ton métier, pauvre diable,
Ton nom, ta place, et pour quelle action
Le Châtelet, avec tant d'indulgence,
Te fait ramer sur les mers de Provence ?
Le condamné, d'un ton de doléance,
Lui répondit : O monarque trop bon !
Je suis de Nante, et mon nom est Fréron. (g)
J'aime Jésus d'un feu pur et sincère,
Dans un couvent je fus quelque temps frère ;
J'en ai les mœurs ; et j'eus dans tous les temps
Un très-grand soin du salut des enfans.
A la vertu je consacrai ma vie.
Sous les charniers qu'on dit des Innocens,
Paris m'a vu travailler de génie ;
J'ai vendu cher mes feuilles à Lambert ;
Je suis connu dans la place Maubert ;
C'est-là sur-tout qu'on m'a rendu justice.
Des indévots quelquefois par malice
M'ont reproché les faiblesses du froc,
Celles du monde et quelques tours d'escroc ;

Mais j'ai pour moi ma bonne conſcience.

Ce bon propos toucha le roi de France.
Conſole-toi, dit-il, et ne crains rien.
Dis-moi, l'ami, ſi chaque camarade,
Qui vers Marſeille allait en ambaſſade,
Ainſi que toi fut un homme de bien ?
Ah ! dit Fréron, ſur ma foi de chrétien,
Je réponds d'eux ainſi que de moi-même ;
Nous ſommes tous en un moule jetés.
L'abbé Guyon, (*h*) qui marche à mes côtés,
Quoi qu'on en diſe, eſt bien digne qu'on l'aime ;
Point étourdi, point brouillon, point menteur,
Jamais méchant ni calomniateur.
Maître Chaumeix (*i*) deſſous ſa mine baſſe,
Porte un cœur haut, plein d'une ſainte audace ;
Pour ſa doctrine il ſe ferait feſſer.
Maître Gauchat (*k*) pourrait embarraſſer
Tous les rabbins ſur le texte et la gloſe.
Voyez plus loin cet avocat ſans cauſe ;
Il a quitté le barreau pour le ciel.
Ce Sabatier (*l*) eſt tout pétri de miel. (*m*)
Ah l'eſprit fin ! le bon cœur ! le ſaint prêtre !
Il eſt bien vrai qu'il a trahi ſon maître,
Mais ſans malice et pour très-peu d'argent.
Il s'eſt vendu, mais c'eſt au plus offrant.
Il trafiquait comme moi de libelles :

Eſt-ce un grand mal ? on vit de ſon talent.
Employez-nous ; nous vous ſerons fidèles.
En ce temps-ci la gloire et les lauriers
Sont dévolus aux auteurs des charniers.
Nos grands ſuccès ont excité l'envie ;
Tel eſt le ſort des auteurs, des héros,
Des grands eſprits, et ſur-tout des dévots :
Car la vertu fut toujours pourſuivie.
O mon bon roi ! qui le ſait mieux que vous ?

Comme il parlait ſur ce ton tendre et doux,
Charle aperçut deux triſtes perſonnages,
Qui des deux mains cachaient leurs gros viſages.
Qui ſont, dit-il, ces deux rameurs honteux ?

Vous voyez là, reprit l'homme aux ſemaines, (*n*)
Les plus diſcrets et les plus vertueux
De ceux qui vont ſur les liquides plaines.
L'un eſt Fantin, (*o*) prédicateur des grands,
Humble avec eux, aux petits débonnaire ;
Sa piété ménagea les vivans ;
Et pour cacher le bien qu'il ſavait faire,
Il confeſſait et volait les mourans.
L'autre eſt Grizel, (*p*) directeur de nonnettes,
Peu ſoucieux de leurs faveurs ſecrettes,
Mais s'appliquant ſagement les dépôts,
Le tout pour Dieu. Son ame pure et ſainte

Mépriſait l'or ; mais il était en crainte
Qu'il ne tombât aux mains des indévots. (*q*)

POUR le dernier de la noble ſequelle,
C'eſt mon ſoutien, c'eſt mon cher la Beaumelle. (*r*)
De dix gredins qui m'ont vendu leur voix,
C'eſt le plus bas, mais c'eſt le plus fidèle ;
Eſprit diſtrait, on prétend que parfois,
Tout occupé de ſes œuvres chrétiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les ſiennes.
Il eſt d'ailleurs ſi ſage en ſes écrits,
Il ſait combien pour les faibles eſprits
La vérité ſouvent eſt dangereuſe ;
Qu'aux yeux des ſots la lumière eſt trompeuſe,
Qu'on en abuſe ; et ce diſcret auteur,
Qui toujours d'elle eut une ſage peur,
A réſolu de ne la jamais dire.
Moi, je la dis à votre majeſté ;
Je vois en vous un héros que j'admire,
Et je l'apprends à la poſtérité.
Favoriſez ceux que la calomnie
Voulut noircir de ſon ſouffle empeſté.
Sauvez les bons des filets de l'impie.
Délivrez-nous, vengez-nous, payez-nous,
Foi de Fréron, nous écrirons pour vous.

ALORS il fit un diſcours pathétique
Contre l'Anglais et pour la loi ſalique ;

Et démontra que bientôt ſans combat,
Avec ſa plume il défendrait l'Etat.
Charle admira ſa profonde doctrine ;
Il fit à tous une charmante mine,
Les aſſurant avec compaſſion
Qu'il les prenait ſous ſa protection.

La belle Agnès, préſente à l'entrevue,
S'attendriſſait, ſe ſentait toute émue ;
Son cœur eſt bon. Femme qui fait l'amour,
A la douceur eſt toujours plus encline
Que femme prude ou bien femme héroïne.
Mon roi, dit-elle, avouez que ce jour
Eſt fortuné pour cette pauvre race.
Puiſque ces gens contemplent votre face,
Ils ſont heureux, leurs fers ſeront briſés.
Votre viſage eſt viſage de grâce. (*s*)
Les gens de loi ſont des gens bien oſés
D'inſtrumenter au nom d'un autre maître !
C'eſt mon amant qu'on doit ſeul reconnaître ;
Ce ſont pédans en juges déguiſés.
Je les ai vus ces héros d'écritoire,
De nos bons rois ces tuteurs prétendus,
Bourgeois altiers, tyrans en robe noire,
A leur pupille ôter ſes revenus ;
Par-devant eux le citer en perſonne,
Et gravement confiſquer ſa couronne.

Les gens de bien qui ſont à vos genoux,
Par leurs arrêts ſont traités comme vous;
Protégez-les : vos cauſes ſont communes :
Proſcrit comme eux, vengez leurs infortunes.

De ce diſcours le roi fut très-touché :
Vers la clémence il a toujours penché.
Jeanne, dont l'ame eſt d'eſpèce moins tendre,
Soutint au roi qu'il les fallait tous pendre;
Que les Frérons, et gens de ce métier,
N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.
Le grand Dunois, plus profond et plus ſage,
En bon guerrier tint un autre langage.
Souvent, dit-il, nous manquons de ſoldats;
Il faut des dos, des jambes et des bras.
Ces gens en ont; et dans nos aventures,
Dans les aſſauts, les marches, les combats,
Nous pouvons bien nous paſſer d'écritures.
Enrôlons-les; mettons-leur dès demain,
Au lieu de rame, un mouſquet à la main.
Ils barbouillaient du papier dans les villes;
Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles.
Du grand Dunois le roi goûta l'avis.
A ſes genoux ces bonnes gens tombèrent
En ſoupirant, et de pleurs les baignèrent.
On les mena ſous l'auvent d'un logis,
Où Charle, Agnès, et la troupe dorée,

Après dîner paſsèrent la ſoirée.
Agnès eut ſoin que l'intendant Bonneau
Fît bien manger la troupe délivrée ;
On leur donna les reſtes du ſerdeau.

CHARLE et les ſiens aſſez gaîment ſoupèrent,
Et puis Agnès et Charles ſe couchèrent.
En s'éveillant chacun fut bien ſurpris
De ſe trouver ſans manteau, ſans habits.
Agnès en vain cherche ſes engageantes,
Son beau collier de perles jauniſſantes,
Et le portrait de ſon royal amant.
Le gros Bonneau, qui gardait tout l'argent
Bien enfermé dans une bourſe mince,
Ne trouve plus le tréſor de ſon prince.
Linge, vaiſſelle, habits, tout eſt trouſſé,
Tout eſt parti. La horde griffonnante,
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
D'une main prompte et d'un zèle empreſſé,
Pendant la nuit avait débarraſſé
Notre bon roi de ſon leſte équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon, le luxe eſt peu d'uſage.
Puis s'eſquivant par de petits ſentiers,
Au cabaret la proie ils partagèrent.
Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité, bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaiſirs et du bien.

On y prouva que les hommes ſont frères,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de DIEU, les humaines misères,
Vivre en commun pour ſe mieux ſoulager.
Ce livre ſaint, mis depuis en lumière,
Fut enrichi d'un docte commentaire
Pour diriger *et l'eſprit et le cœur*,
Avec préface et l'avis au lecteur.

DU clément roi la maiſon conſternée
Eſt cependant au trouble abandonnée ;
On court en vain dans les champs, dans les bois.
Ainſi jadis on vit le bon Phinée,
Prince de Thrace, et le pieux Enée, (*t*)
Tout effarés et de frayeur pantois,
Quand à leur nez les gloutonnes harpies,
Juſte à midi de leurs antres ſorties,
Vinrent manger le dîner de ces rois.

AGNÈS timide, et Dorothée en larmes,
Ne ſavent plus comment couvrir leurs charmes.
Le bon Bonneau, fidèle trèſorier,
Les feſait rire à force de crier.
Ah ! diſait-il, jamais pareille perte
Dans nos combats ne fut par nous ſoufferte.
Ah ! j'en mourrai ; les fripons m'ont tout pris ;
Le roi mon maître eſt trop bon, quand j'y penſe.
Voilà le prix de ſon trop d'indulgence,
Et ce qu'on gagne avec les beaux eſprits.

La

La douce Agnès, Agnès compatiſſante,
Toujours accorte et toujours bien diſante,
Lui répliqua : Mon cher et gros Bonneau,
Pour Dieu, gardez qu'une telle aventure
Ne vous inſpire un dégoût tout nouveau
Pour les auteurs et la littérature,
Car j'ai connu de très-bons écrivains,
Ayant le cœur auſſi pur que les mains,
Sans le voler aimant le roi leur maître,
Feſant du bien ſans chercher à paraître,
Parlant en proſe, en vers mélodieux,
De la vertu, mais la pratiquant mieux ;
Le bien public eſt le fruit de leurs veilles ;
Le doux plaiſir, déguiſant leurs leçons,
Touche les cœurs en charmant les oreilles ;
On les chérit ; et, s'il eſt des Frelons
Dans notre ſiècle, on trouve des abeilles.

Bonneau reprit : Eh que m'importe, hélas !
Frelon, abeille, et tout ce vain fatras ?
Il faut dîner, et ma bourſe eſt perdue.
On le conſole ; et chacun s'évertue,
En vrais héros endurcis aux revers,
A réparer les dommages ſoufferts.
On s'achemine auſſitôt vers la ville,
Vers ce château, le noble et sûr aſile
Du grand roi Charle et de ſes paladins,
Garni de tout et fourni de bons vins.

Nos chevaliers à moitié s'équipèrent,
Fort ſimplement les dames s'ajuſtèrent.
On arriva mal en point, haraſſé,
Un pied tout nu, l'autre à demi-chauſſé.

Fin du Chant dix-huitième.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DIX-HUITIEME.

(*a*) Ce chant a paru pour la première fois avec les contes de *Guillaume Vadé*.

L'auteur l'a joint aux nouvelles éditions de la Pucelle, avec quelques changemens.

(*b*) Le duc de *Bourgogne* qui aſſaſſina le duc d'*Orléans*. Mais le bon *Charles* le lui rendit bien au pont de Montereau.

(*c*) Goneſſe, village auprès de Paris, célèbre par ſes boulangers et par pluſieurs combats.

(*d*) *Charles VII* ajourné à la table de marbre par l'avocat général *Deſmarets*.

(*e*) Sa propre mère *Iſabelle de Bavière* fut celle qui le perſécuta le plus. Elle preſſa le traité de Troyes, par lequel ſon gendre, le roi d'Angleterre, *Henri V*, eut la couronne de France.

(*f*) Ce ſont les armes d'Angleterre.

(*g*) Selon les chroniques de ce temps-là, il y avait un miſérable de ce nom qui écrivait des feuilles ſous les charniers Saint-Innocent. Il fit quelques tours de paſſe-paſſe, pour leſquels il fut enfermé pluſieurs fois au châtelet, à bicêtre et au fort-l'évêque. Il avait été quelque temps moine, et s'était fait chaſſer du couvent; il réuſſit beaucoup dans le nouveau métier qu'il embraſſa. Pluſieurs célèbres écrivains lui ont rendu juſtice. Il était originaire de Nantes, et exerçait à Paris la profeſſion de gazetier ſatirique. Jamais homme ne fut plus mépriſé et plus déteſté que lui, comme dit la chronique de *Froiſſart*.

(*h*) *Guyon* ou *Goyon*, auteur du temps de *Charles VII*. Il compoſa une hiſtoire romaine déteſtable, à la vérité, mais qui était paſſable pour le temps. Il fit auſſi l'Oracle des

philoſophes. C'eſt un tiſſu ridicule de calomnies. Auſſi il s'en repentit ſur la fin de ſa vie, comme le dit *Monſtrelet*.

(*i*) Autre calomniateur du temps.

(*k*) Autre calomniateur.

(*l*) *Sabatier*, natif de Caſtres, auteur de deux eſpèces de dictionnaires, où il dit le pour et le contre; calomniateur effronté, et le tout pour de l'argent. Il trahit ſon maître M. le comte de *L....e*, et fut chaſſé d'une manière un peu rude, dont il s'eſt reſſenti long-temps.

(*m*) Première édition:

Ce Caveirac eſt tout pétri de miel,
Ah l'honnête homme! indulgent, pacifique,
Doux, charitable, et ſur-tout véridique!
Tous ces ſavans dignes de mes lauriers,
Grands écrivains, Cicérons des charniers,
Sont comme moi victime de l'envie.
On nous accuſe, et bien mal à propos,
D'avoir commis quelque crime de faux;
Mais la vertu fut toujours pourſuivie.

(*n*) *Fréron* donnait alors toutes les ſemaines une feuille, dans laquelle il haſardait quelquefois de petits menſonges, de petites calomnies, de petites injures, pour leſquels il fut repris de juſtice, comme on l'a déjà dit.

(*o*) Il ſemble que ce chant de l'abbé *Tritême* ſoit une prophétie. En effet, nous avons vu un *Fantin*, docteur et curé à Verſailles, qui fut aperçu volant un rouleau de cinquante louis à un malade qu'il confeſſait. Il fut chaſſé, mais il ne fut pas pendu.

(*p*) Autre prophétie. Tout Paris a vu un abbé *Grizel*, fameux directeur de femmes de qualité, diſſiper en débauches ſourdes l'argent qu'il extorquait de ſes dévotes, et qu'on lui remettait en dépôt pour le ſoulagement des pauvres. Il y a grande apparence que quelque homme inſtruit de nos mœurs a inféré une partie de cette tirade dans cette nouvelle édition du divin poëme de l'abbé *Tritême*. Il aurait bien dû dire un mot de l'abbé *la Coſte*, condamné à être marqué d'un fer chaud, et aux galères perpétuelles, en l'an

de grâce 1759, pour pluſieurs crimes de faux. Cet abbé *la Coſte* avait travaillé avec *Fréron* à l'année littéraire.

(*q*) Première édition :

Qu'il ne tombât aux mains des indévots.
Voici, grand roi, ce benin ſycophante,
A tête longue et de côté pendante ;
Du nombre trois par fois il ſe tourmente.
A ſon air humble, au maintien qu'il a pris,
Du bon Tartuffe on le croirait le fils.
Sur tous ſes tours ſon petit pays gloſe,
Du doigt index on le montre aux paſſans ;
On fait de lui des contes ſi plaiſans !
Je crois, pour moi, qu'il en eſt quelque choſe.
Mais, ô mon roi ! votre bénignité
Eſt au-deſſus de ſa malignité.
Pour le dernier, &c.

Il eſt probablement ici queſtion de *Vernet* le trinitaire. Voyez la ſatire intitulée : *l'Hypocriſie*, vol. de Contes ; la lettre curieuſe de *Robert Covelle*, Mélanges littéraires, tome III, &c.

(*r*) *La Beaumelle*, natif d'un village près de Caſtres, prédicant quelque temps à Genève, précepteur chez M. de *Boiſy*, puis réfugié à Copenhague. Chaſſé de ce pays, il alla à Gotha ; où l'on vola la toilette d'une dame et ſes dentelles ; il s'enfuit avec la femme de chambre qui avait commis ce vol, ce qui eſt connu de toute la cour de Gotha. Il a été mis au cachot deux fois à Paris, enſuite en a été banni : et ce malheureux a trouvé enfin de la protection. C'eſt lui qui eſt l'auteur d'un mauvais petit ouvrage intitulé *Mes penſées*, dans lequel il vomit les plus lâches injures contre preſque tous les gens en place. C'eſt lui qui a falſifié les *Lettres de madame de Maintenon*, et les a fait imprimer avec les notes les plus ſcandaleuſes et les plus calomnieuſes. Il fit imprimer à Francfort, en quatre petits volumes, le *Siècle de Louis XIV*, qu'il falſifia et qu'il chargea de remarques, non-ſeulement rebutantes par la plus craſſe ignorance, mais puniſſables pour les calomnies atroces répandues contre la maiſon royale, et contre les plus illuſtres maiſons du royaume

Tous ceux dont il eſt ici queſtion ont écrit des volumes d'ordures contre celui qui daigne ici les faire connaître. Il y a des gens qui ſont bien aiſes de voir inſulter, calomnier, par des gredins, les hommes célèbres dans les arts. Ils leur diſent : N'y faites pas attention ; laiſſez crier ces miſérables, afin que nous ayons le plaiſir de voir des gueux vous jeter de la boue. Nous ne penſons pas ainſi ; nous croyons qu'il faut punir les gueux quand ils ſont inſolens et fripons, et ſur-tout quand ils ennuient. Ces anecdotes trop véritables ſe trouvent en vingt endroits, et doivent s'y trouver comme des ſentences affichées contre les malfaiteurs au coin de toutes les rues. *Oportet cognoſci malos.*

(*e*) Première édition :

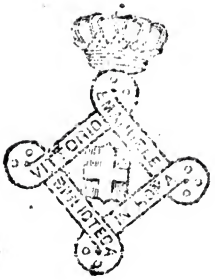
Les gens de loi ſont des gens bien oſés,
D'inſtrumenter au nom d'un autre maître !
C'eſt mon amant qu'on doit ſeul reconnaître ;
L'arrêt eſt nul, et vous l'allez caſſer.
Jeanne dont l'ame, &c.

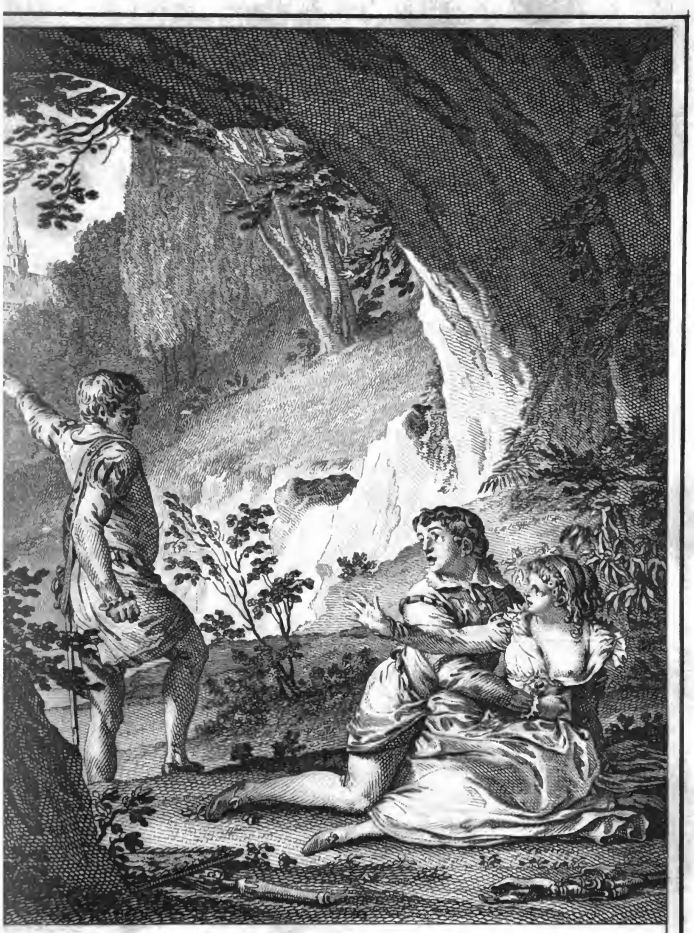
(*f*) Les harpies *Célèno*, *Ocypète* et *Aëllo*, filles de *Neptune* et de la Terre, venaient manger tous les mets qu'on ſervait ſur la table du roi de Thrace, *Phinée*, et infectaient toute la maiſon. *Zétès* et *Calaïs*, fils de *Borée*, chaſsèrent ces harpies juſque vers les îles Strophades près de la Gréce. Elles traitèrent *Enée* comme *Phinée ;* mais *Virgile* en fait des prophéteſſes. Voilà de plaiſantes créatures pour être inſpirées de Dieu !

Virginei volucrum vultus, fœdiſſima ventris
Proluvies, uncæque manus, et pallida ſemper
Ora fame.

Elles ſe plaignent à *Enée* de ce qu'il veut leur faire la guerre pour quelques morceaux de bœuf, et lui prédiſent que pour ſa peine il ſera contraint un jour de manger ſes aſſiettes en Italie. Les amateurs des anciens diſent que cette fiction eſt fort belle.

Fin des Notes et Variantes du Chant dix-huitième.





A ce discours La Trimouille repond,
Ce n'est point moi. Je n'ai point cette gloire.

Pucelle Chant 19e

J. Moreau le jeune inv. 1789. *Simonet Sculp.*

CHANT XIX.

ARGUMENT.

Mort du brave et tendre la Trimouille et de la charmante Dorothée. Le dur Tirconel ſe fait chartreux.

SOEUR de la Mort, impitoyable Guerre,
Droit des brigands que nous nommons héros,
Monſtre ſanglant, né des flancs d'Atropos,
Que tes forfaits ont dépeuplé la terre !
Tu la couvris et de ſang et de pleurs.
Mais, quand l'Amour joint encor ſes malheurs
A ceux de Mars, lorſque la main chérie
D'un tendre amant de faveurs enivré,
Répand un ſang par lui-même adoré,
Et qu'il voudrait racheter de ſa vie ;
Lorſqu'il enfonce un poignard égaré
Au même ſein que ſes lèvres brûlantes
Ont marqueté d'empreintes ſi touchantes ;
Qu'il voit fermer à la clarté du jour
Ces yeux aimés qui reſpiraient l'amour :
D'un tel objet les peintures terribles
Font plus d'effet ſur les cœurs nés ſenſibles,

Que cent guerriers qui terminent leur ſort,
Payés d'un roi pour courir à la mort.

CHARLE, entouré de la troupe royale,
Avait repris cette raiſon fatale,
Préſent maudit dont on fait tant de cas,
Et s'en ſervait pour chercher les combats.
Ils cheminaient vers les murs de la ville,
Vers ce château, ſon noble et sûr aſile,
Où ſe gardaient ces magaſins de Mars,
Ce long amas de lances et de dards,
Et les canons que l'enfer en ſa rage
Avait fondus pour notre affreux uſage.
Déjà des tours le faîte paraiſſait;
La troupe en hâte au grand trot avançait,
Pleine d'eſpoir ainſi que de courage:
Mais la Trimouille, honneur des Poitevins
Et des amans, allant près de ſa dame
Au petit pas, et parlant de ſa flamme,
Manqua ſa route et prit d'autres chemins.

DANS un vallon qu'arroſe une onde pure,
Au fond d'un bois de cyprès toujours verds,
Qu'en pyramide a formés la nature,
Et dont le faîte a bravé cent hivers,
Il eſt un antre où ſouvent les Naïades
Et les Silvains viennent prendre le frais.
Un clair ruiſſeau, par des conduits ſecrets,

Y tombe en nappe et forme vingt caſcades ;
Un tapis verd eſt tendu tout auprès ;
Le ſerpolet, la méliſſe naiſſante,
Le blanc jaſmin, la jonquille odorante,
Y ſemblent dire aux bergers d'alentour :
Repoſez-vous ſur ce lit de l'Amour.
Le Poitevin entendit ce langage
Du fond du cœur. L'haleine des zéphyrs,
Le lieu, le temps, ſa tendreſſe, ſon âge,
Sur-tout ſa dame, allument ſes déſirs.
Les deux amans de cheval deſcendirent,
Sur le gazon côte à côte ſe mirent,
Et puis des fleurs, puis des baiſers cueillirent :
Mars et Vénus, planant du haut des cieux,
N'ont jamais vu d'objets plus dignes d'eux.
Du fond des bois les Nymphes applaudirent ;
Et les moineaux, les pigeons de ces lieux
Prirent exemple, et s'en aimèrent mieux.

Dans le bois même était une chapelle,
Séjour funèbre à la mort conſacré,
Où l'avant-veille on avait enterré
De Jean Chandos la dépouille mortelle.
Deux deſſervans, vêtus d'un blanc ſurplis,
Y dépêchaient de longs *De profundis* ;
Paul Tirconel aſſiſtait au ſervice,
Non qu'il goûtât ce dévot exercice,
Mais au defunt il était attaché.

Du preux Chandos il était frère d'armes,
Fier comme lui, comme lui débauché,
Ne connaiſſant ni l'amour ni les larmes.
Il conſervait un reſte d'amitié
Pour Jean Chandos ; et dans ſa violence
Il jurait DIEU qu'il en prendrait vengeance,
Plus par colère encor que par pitié.

IL aperçut du coin d'une fenêtre
Les deux chevaux qui s'amuſaient à paître ;
Il va vers eux : ils tournent en ruant
Vers la fontaine, où l'un et l'autre amant
A ſes tranſports en ſecret s'abandonne,
Occupés d'eux et ne voyant perſonne.
Paul Tirconel, dont l'eſprit inhumain
Ne ſouffrait pas les plaiſirs du prochain,
Grinça des dents, et s'écria : Profanes,
C'eſt donc ainſi, dans votre indigne ardeur,
Que d'un héros vous inſultez les manes!
Rebut honteux d'une cour ſans pudeur,
Vils ennemis, quand un anglais ſuccombe,
Vous célébrez ce rare événement ;
Vous l'outragez au ſein du monument,
Et vous venez vous baiſer ſur ſa tombe !
Parle, eſt-ce toi, diſcourtois chevalier,
Fait pour la cour, et né pour la molleſſe,
Dont la main faible aurait, par quelque adreſſe,

Donné la mort à ce puiſſant guerrier ?
Quoi ! ſans parler tu lorgnes ta maîtreſſe !
Tu ſens ta honte, et ton cœur ſe confond.

A ce diſcours la Trimouille répond :
Ce n'eſt point moi ; je n'ai point cette gloire.
DIEU qui conduit la valeur des héros,
Comme il lui plaît accorde la victoire.
Avec honneur je combattis Chandos ;
Mais une main qui fut plus fortunée,
Aux champs de Mars trancha ſa deſtinée ;
Et je pourrai peut-être dès ce jour
Punir auſſi quelque anglais à mon tour.

COMME un vent frais d'abord par ſon murmure
Friſe en ſifflant la ſurface des eaux,
S'élève, gronde, et briſant les vaiſſeaux
Répand l'horreur ſur toute la nature,
Tels la Trimouille et le dur Tirconel
Se préparaient au terrible duel,
Par ces propos pleins d'ire et de menace.
Ils ſont tous deux ſans caſque et ſans cuiraſſe.
Le Poitevin ſur les fleurs du gazon
Avait jeté, près de ſa Milanaiſe,
Cuiraſſe, lance, et ſabre et morion,
Tout ſon harnois, pour être plus à l'aiſe ;
Car de quoi ſert un grand ſabre en amours ?
Paul Tirconel marchait armé toujours ;

Mais il laiſſa dans la chapelle ardente
Son caſque d'or, ſa cuiraſſe brillante,
Ses beaux braſſards aux mains d'un écuyer.
Il ne garda qu'un large baudrier
Qui ſoutenait ſa lame étincelante.
Il la tira. La Trimouille à l'inſtant,
Prêt à punir ce brutal inſulaire,
D'un ſaut léger à ſon arme ſautant,
La ramaſſa tout bouillant de colère,
Et s'écriant : Monſtre cruel, attends,
Et tu verras bientôt ce que mérite
Un ſcélérat qui, feſant l'hypocrite,
S'en vient troubler un rendez-vous d'amans.
Il dit, et pouſſe à l'anglais formidable.
Tels en Phrygie Hector et Ménélas
Se menaçaient, ſe portaient le trépas,
Aux yeux d'Hélène affligée et coupable. (*a*)

L'antre, le bois, l'air, le ciel retentit
Des cris perçans que jetait Dorothée :
Jamais l'amour ne l'a plus tranſportée ;
Son tendre cœur jamais ne reſſentit
Un trouble égal. Eh quoi, ſur le pré même
Où je goûtais les pures voluptés !
Dieux tout-puiſſans, je perdrais ce que j'aime !
Cher la Trimouille ! ah, barbare, arrêtez ;
Barbare anglais, percez mon ſein timide.

DISANT ces mots, courant d'un pas rapide,

Les bras tendus, les yeux étincelans,
Elle s'élance entre les combattans.
De ſon amant la poitrine d'albâtre,
Ce doux ſatin, ce ſein qu'elle idolâtre,
Etait déjà vivement effleuré
D'un coup terrible à grand'peine paré.
Le beau français, que ſa bleſſure irrite,
Sur le breton vole et ſe précipite.
Mais Dorothée était entre les deux.
O dieu d'amour! ô ciel! ô coup affreux!
O quel amant pourra jamais apprendre,
Sans arroſer mes écrits de ſes pleurs,
Que des amans le plus beau, le plus tendre,
Le plus comblé des plus douces faveurs,
A pu frapper ſa maîtreſſe charmante!
Ce fer mortel, cette lame ſanglante
Perçait ce cœur, ce ſiége des amours,
Qui pour lui ſeul fut embraſé toujours:
Elle chancelle, elle tombe expirante,
Nommant encor la Trimouille.... et la mort,
L'affreuſe mort déjà s'emparait d'elle;
Elle le ſent, elle fait un effort,
Rouvre les yeux qu'une nuit éternelle
Allait fermer; et de ſa faible main,
De ſon amant touchant encor le ſein,
Et lui jurant une ardeur immortelle,
Elle exhalait ſon ame et ſes ſanglots:
Et j'aime.... j'aime.... étaient les derniers mots

Que prononça cette amante fidelle.
C'était en vain. Son la Trimouille, hélas !
N'entendait rien. Les ombres du trépas
L'environnaient ; il eſt tombé près d'elle
Sans connaiſſance : il était dans ſes bras
Teint de ſon ſang, et ne le ſentait pas.
A ce ſpectacle épouvantable et tendre,
Paul Tirconel demeura quelque temps
Glacé d'horreur ; l'uſage de ſes ſens
Fut ſuſpendu. Tel on nous fait entendre
Que cet Atlas, que rien ne put toucher, (*b*)
Prit autrefois la forme d'un rocher.
MAIS la pitié que l'aimable nature
Mit de ſa main dans le fond de nos cœurs,
Pour adoucir les humaines fureurs,
Se fit ſentir à cette ame ſi dure :
Il ſecourut Dorothée ; il trouva
Deux beaux portraits tous deux en miniature,
Que Dorothée avec ſoin conſerva
Dans tous les temps et dans toute aventure.
On voit dans l'un la Trimouille aux yeux bleus,
Aux cheveux blonds ; les traits de ſon viſage
Sont fiers et doux ; la grâce et le courage
Y ſont mêlés par un accord heureux.
Tirconel dit : il eſt digne qu'on l'aime.
Mais que dit-il, lorſqu'au ſecond portrait
Il aperçut qu'on l'avait peint lui-même ?
Il ſe contemple ; il ſe voit trait pour trait.

Quelle ſurpriſe ! en ſon ame il rappelle
Que vers Milan voyageant autrefois,
Il a connu Carminetta la belle,
Noble et galante, aux Anglais peu cruelle ;
Et qu'en partant au bout de quelques mois,
La laiſſant groſſe, il eut la complaiſance
De lui donner, pour adoucir l'abſcence,
Ce beau portrait que du lombard Bélin (*c*)
La main ſavante a mis ſur le vélin.
De Dorothée, hélas ! elle fut mère ;
Tout eſt connu : Tirconel eſt ſon père.

Il était froid, indifférent, hautain,
Mais généreux et dans le fond humain.
Quand la douleur à de tels caractères
Fait éprouver ſes atteintes amères,
Ses traits ſur eux font des impreſſions
Qui n'entrent point dans les cœurs ordinaires,
Trop aiſément ouverts aux paſſions.
L'acier, l'airain plus fortement s'allume
Que les roſeaux qu'un feu léger conſume.
Ce dur anglais voit ſa fille à ſes pieds,
De ſon beau ſang la mort s'eſt affouvie ;
Il la contemple, et ſes yeux ſont noyés
Des premiers pleurs qu'il verſa de ſa vie.
Il l'en arroſe, il l'embraſſe cent fois,
De hurlemens il étonne les bois ;

Et maudiſſant la fortune et la guerre,
Tombe à la fin ſans haleine et ſans voix.

A ces accens tu r'ouvris la paupière,
Tu vis le jour, la Trimouille, et ſoudain
Tu déteſtas ce reſte de lumière.
Il retira ſon arme meurtrière
Qui traverſait cet adorable ſein;
Sur l'herbe rouge il poſe la poignée,
Puis ſur la pointe avec force élancé,
D'un coup mortel il eſt bientôt percé,
Et de ſon ſang ſa maîtreſſe eſt baignée.

Aux cris affreux que pouſſa Tirconel,
Les écuyers, les prêtres accoururent;
Epouvantés du ſpectacle cruel,
Ces cœurs de glace ainſi que lui s'émurent;
Et Tirconel aurait ſuivi ſans eux
Les deux amans au ſéjour ténébreux.

Ayant enfin de ce déſordre extrême
Calmé l'horreur, et rentrant en lui-même,
Il fit poſer ces amans malheureux
Sur un brancard que des lances formèrent:
Au camp du roi des guerriers les portèrent,
Et de leurs pleurs les chemins arrosèrent.

Paul Tirconel, homme en tout violent,
Prenait toujours ſon parti ſur le champ.

Il déteſta, depuis cette aventure,
Et femme et fille, et toute la nature.
Il monte un barbe; et courant ſans valets,
L'œil morne et ſombre, et ne parlant jamais,
Le cœur rongé, va dans ſon humeur noire
Droit à Paris, loin des rives de Loire.
En peu de jours il arrive à Calais,
S'embarque, et paſſe à ſa terre natale:
C'eſt là qu'il prit la robe monacale
De ſaint Bruno; (*d*) c'eſt là qu'en ſon ennui
Il mit le ciel entre le monde et lui,
Fuyant ce monde, et ſe fuyant lui-même;
C'eſt là qu'il fit un éternel carême;
Il y vécut ſans jamais dire un mot,
Mais ſans pouvoir jamais être dévot.

Quand le roi Charle, Agnès et la guerrière
Virent paſſer ce convoi douloureux,
Qu'on aperçut ces amans généreux,
Jadis ſi beaux et ſi long-temps heureux,
Souillés de ſang et couverts de pouſſière,
Tous les eſprits parurent effrayés,
Et tous les yeux de pleurs furent noyés.
On pleura moins dans la ſanglante Troie,
Quand de la mort Hector devint la proie;
Et lorſqu'Achille en modeſte vainqueur
Le fit traîner avec tant de douceur, (*e*)

Les pieds liés et la tête pendante
Après ſon char qui volait ſur des morts;
Car Andromaque au moins était vivante,
Quand ſon époux paſſa les ſombres bords.

La belle Agnès, Agnès toute tremblante,
Preſſait le roi qui pleurait dans ſes bras,
Et lui diſait : Mon cher amant, hélas !
Peut-être un jour nous ſerons l'un et l'autre
Portés ainſi dans l'empire des morts :
Ah ! que mon ame, auſſi-bien que mon corps,
Soit à jamais unie avec la vôtre !

A ces propos, qui portaient dans les cœurs
La triſte crainte et les molles douleurs,
Jeanne prenant ce ton mâle et terrible,
Organe heureux d'un courage invincible,
Dit : Ce n'eſt point par des gémiſſemens,
Par des ſanglots, par des cris, par des larmes,
Qu'il faut venger ces deux nobles amans ;
C'eſt par le ſang : prenons demain les armes.
Voyez, ô roi ! ces remparts d'Orléans,
Triſtes remparts que l'Anglais environne.
Les champs voiſins ſont encor tout fumans
Du ſang verſé, que vous-même en perſonne
Fîtes couler de vos royales mains.
Préparons-nous : ſuivez vos grands deſſeins,

C'eſt ce qu'on doit à l'ombre enſanglantée
De la Trimouille et de ſa Dorothée :
Un roi doit vaincre, et non pas ſoupirer.
Charmante Agnès, ceſſez de vous livrer
Aux mouvemens d'une ame douce et bonne.
A ſon amant Agnès doit inſpirer
Des ſentimens dignes de ſa couronne.
Agnès reprit : Ah ! laiſſez-moi pleurer !

Fin du dix-neuvième Chant.

NOTES

DU CHANT DIX-NEUVIEME.

(*a*) Vous savez, mon cher lecteur, qu'*Hector* et *Ménélas* se battirent, et qu'*Hélène* les regardait faire tranquillement. *Dorothée* a bien plus de vertu : aussi notre nation est bien plus vertueuse que celle des Grecs. Nos femmes sont galantes, mais au fond elles sont beaucoup plus tendres, comme je le prouve dans mon Philosophe chrétien, tome XII, p. 169.

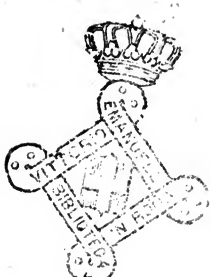
(*b*) Je crois que notre auteur entend par ces mots, *que rien ne put toucher*, la dureté de cœur que fit paraître *Atlas* quand il refusa l'hospitalité à *Persée*. Il le laissa coucher dehors, et *Jupiter* l'en punit, comme chacun sait, en le changeant en montagne.

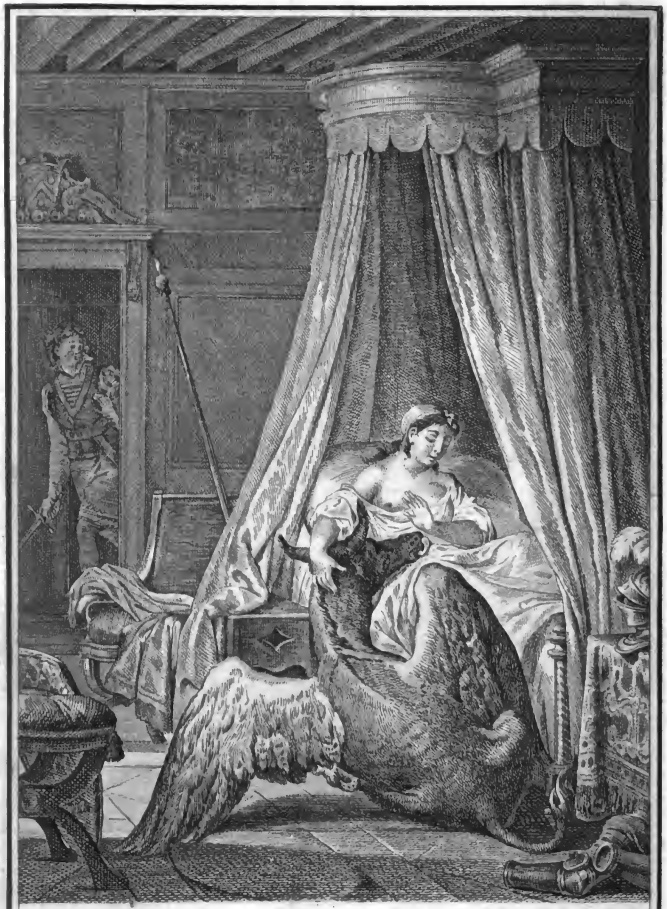
(*c*) Ce *Bélin* était en effet un contemporain ; ce fut lui qui depuis peignit *Mahomet II*.

(*d*) Vous savez que *Bruno* fonda les chartreux, après avoir vu ce chanoine de Paris qui parlait après sa mort.

(*e*) Je soupçonne un peu d'ironie dans notre grave auteur.

Fin des Notes du Chant dix-neuvième.


EMANUEL
BIBLIOTECA



Vers ſon amant elle avança la main,
Sans y ſonger; puis la tira ſoudain.

Parelle Chant 2de.

J. M. Moreau le Jne inv. *Duclos Sculp*

CHANT XX.

ARGUMENT.

Comment Jeanne tomba dans une étrange tentation; tendre témérité de ſon âne; belle réſiſtance de la Pucelle.

L'HOMME et la femme eſt choſe bien fragile, (*a*)
Sur la vertu gardez-vous de compter.
Ce vaſe eſt beau, mais il eſt fait d'argile:
Un rien le caſſe: on peut le rajuſter;
Mais ce n'eſt pas entrepriſe facile.
Garder ce vaſe avec précaution,
Sans le ternir, croyez-moi, c'eſt un rêve:
Nul n'y parvient; témoin le mari d'Eve,
Et le vieux Loth, et l'aveugle Samſon,
David le ſaint, le ſage Salomon,
Et vous ſur-tout, ſexe doux, ſexe aimable,
Tant du nouveau, que du vieux Teſtament,
Et de l'hiſtoire, et même de la fable.
Sexe dévot, je pardonne aiſément
Vos petits tours et vos petits caprices,
Vos doux refus, vos charmans artifices;
Mais j'avoûrai qu'il eſt de certains cas,
De certains goûts que je n'excuſe pas.

J'ai vu par fois une bamboche, un singe,
Gros, court, tanné, tout velu sous le linge,
Comme un blondin caressé dans vos bras.
J'en suis fâché pour vos tendres appas.
Un âne ailé vaut cent fois mieux peut-être,
Qu'un fat en robe et qu'un lourd petit-maître.
Sexe adorable, à qui j'ai consacré
Le don des vers dont je fus honoré,
Pour vous instruire il est temps de connaître
L'erreur de Jeanne, et comme un beau grison
Pour un moment égara sa raison;
C'est n'est pas moi, c'est le sage Tritême,
Ce digne abbé qui vous parle lui-même.

Le gros damné de père Grisbourdon,
Terrible encore au fond de sa chaudière,
En blasphémant cherchait l'occasion
De se venger de la Pucelle altière,
Par qui là-haut d'un coup d'estramaçon
Son chef tondu fut privé de son tronc.
Il s'écriait : O Belzébuth ! mon père,
Ne pourrais-tu dans quelque gros péché
Faire tomber cette Jeanne sévère ?
J'y crois pour moi ton honneur attaché. (*b*)
Comme il parlait, arriva plein de rage
Hermaphrodix au ténébreux rivage,
Son eau bénite encor sur le visage.

Pour ſe venger l'amphibie animal
Vient s'adreſſer à l'auteur de tout mal.
Les voilà donc tous les trois qui conſpirent
Contre une femme. Hélas ! le plus ſouvent
Pour les ſéduire il n'en fallut pas tant.
Depuis long-temps tous les trois ils apprirent
Que Jeanne d'Arc deſſous ſon cotillon
Gardait les clefs de la ville aſſiégée ;
Et que le ſort de la France affligée
Ne dépendait que de ſa miſſion.
L'eſprit du diable a de l'invention :
Il courut vîte obſerver ſur la terre
Ce que feſaient ſes amis d'Angleterre ;
En quel état, et de corps et d'eſprit,
Se trouvait Jeanne après le grand conflit.

Le roi, Dunois, Agnès alors fidelle,
L'âne, Bonneau, Boniſoux, la Pucelle,
Etaient entrés vers la nuit dans le fort,
En attendant quelque nouveau renfort.
Des aſſiégés la brèche réparée
Aux aſſaillans ne permet plus l'entrée.
Des ennemis la troupe eſt retirée.
Les citoyens, le roi Charle et Bedfort,
Chacun chez ſoi ſoupe en hâte et s'endort.

Muses, tremblez de l'étrange aventure
Qu'il faut apprendre à la race future ;

Et vous, lecteurs, en qui le ciel a mis
Les ſages goûts d'une tendreſſe pure,
Remerciez et Dunois et Denis,
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.

Il vous ſouvient que je vous ai promis
De vous conter les galantes merveilles
De ce Pégaſe aux deux longues oreilles,
Qui combattit, ſous Jeanne et ſous Dunois,
Les ennemis des filles et des rois.
Vous l'avez vu ſur ſes ailes dorées
Porter Dunois aux lombardes contrées:
Il en revint; mais il revint jaloux:
Vous ſavez bien qu'en portant la Pucelle,
Au fond du cœur il ſentit l'étincelle
De ce beau feu, plus vif encor que doux,
Ame, reſſort, et principe des mondes,
Qui dans les airs, dans les bois, dans les ondes,
Produit les corps et les anime tous.
Ce feu ſacré, dont il nous reſte encore
Quelques rayons dans ce monde épuiſé,
Fut pris au ciel pour animer Pandore.
Depuis ce temps le flambeau s'eſt uſé:
Tout eſt flétri; la force languiſſante
De la nature, en nos malheureux jours,
Ne produit plus que d'imparfaits amours.
S'il eſt encore une flamme agiſſante,

Un

Un germe heureux des principes divins,
Ne cherchez pas chez Vénus-Uranie,
Ne cherchez pas chez les faibles humains,
Adreſſez-vous aux héros d'Arcadie.

Beaux céladons, que des objets vainqueurs
Ont enchaînés par des liens de fleurs;
Tendres amans en cuiraſſe, en ſoutane,
Prélats, abbés, colonels, conſeillers,
Gens du bel air, et même cordeliers,
En fait d'amour, défiez-vous d'un âne.
Chez les Latins le fameux âne d'or,
Si renommé par ſa métamorphoſe,
De celui-ci n'approchait pas encor;
Il n'était qu'homme, et c'eſt bien peu de choſe.

L'abbé Tritême, eſprit ſage et diſcret,
Et plus ſavant que le pédant Larchet, (*c*)
Modeſte auteur de cette noble hiſtoire,
Fut effrayé plus qu'on ne ſaurait croire,
Quand il fallut, aux ſiècles à venir,
De ces excès tranſmettre la mémoire.
De ſes trois doigts il eut peine à tenir
Sur ſon papier ſa plume épouvantée.
Elle tomba: mais ſon ame agitée
Se raſſura, feſant réflexion
Sur la malice et le pouvoir du diable.

Du genre humain cet ennemi coupable

Eſt tentateur de ſa profeſſion ;
Il prend les gens en ſa poſſeſſion ;
De tout péché ce père formidable,
Rival de Dieu, ſéduiſit autrefois
Ma chère mère un ſoir au coin d'un bois, (*d*)
Dans ſon jardin. Ce ſerpent hypocrite
Lui fit manger d'une pomme maudite.
Même on prétend qu'il lui fit encor pis.
On la chaſſa de ſon beau paradis.
Depuis ce jour, Satan dans nos familles
A gouverné nos femmes et nos filles.
Le bon Tritême en avait dans ſon temps
Vu de ſes yeux des exemples touchans.
Voici comment ce grand homme raconte
Du ſaint baudet l'inſolence et la honte.

La groſſe Jeanne, au viſage vermeil,
Qu'ont rafraîchi les pavots du ſommeil,
Entre ſes draps doucement recueillie,
Se rappelait les deſtins de ſa vie.
De tant d'exploits ſon jeune cœur flatté
A ſaint Denis n'en donna pas la gloire ;
Elle conçut un grain de vanité.
Denis fâché, comme on peut bien le croire,
Pour la punir, laiſſa quelques momens
Sa protégée au pouvoir de ſes ſens.
Denis voulut que ſa Jeanne qu'il aime,
Connût enfin ce qu'on eſt par ſoi-même,

Et qu'une femme, en toute occaſion,
Pour ſe conduire a beſoin d'un patron.
Elle fut prête à devenir la proie
D'un piége affreux que tendit le démon.
On va bien loin ſitôt qu'on ſe fourvoie. (*e*)

Le tentateur, qui ne néglige rien,
Prenait ſon temps ; il le prend toujours bien.
Il eſt par-tout : il entra par adreſſe
Au corps de l'âne, il forma ſon eſprit,
Valeur des ſons à ſa langue il apprit,
De ſa voix rauque adoucit la rudeſſe,
Et l'inſtruiſit aux fineſſes de l'art
Approfondi par Ovide et Bernard. (*f*)

L'ane éclairé ſurmonta toute honte ;
De l'écurie adroitement il monte
Au pied du lit, où dans un doux repos
Jeanne en ſon cœur repaſſait ſes travaux ;
Puis doucement s'accroupiſſant près d'elle,
Il la loua d'effacer les héros,
D'être invincible, et ſur-tout d'être belle.
Ainſi jadis le ſerpent ſéducteur,
Quand il voulut ſubjuguer notre mère,
Lui fit d'abord un compliment flatteur.
L'art de louer commença l'art de plaire.

Ou ſuis-je ? ô ciel ! s'écria Jeanne d'Arc :
Qu'ai-je entendu ? par ſaint Luc ! par ſaint Marc !

Eſt-ce mon âne ? ô merveille ! ô prodige !
Mon âne parle, et même il parle bien.
L'ANE à genoux, compoſant ſon maintien,
Lui dit : ô d'Arc ! ce n'eſt point un preſtige ;
Voyez en moi l'âne de Canaan :
Je fus nourri chez le vieux Balaam ;
Chez les païens Balaam était prêtre,
Moi j'étais juif ; et ſans moi, mon cher maître
Aurait maudit tout ce bon peuple élu,
Dont un grand mal fut ſans doute advenu.
Adonaï récompenſa mon zèle ;
Au vieil Enoc bientôt on me donna ;
Enoc avait une vie immortelle ;
J'en eus autant ; et le maître ordonna
Que le ciſeau de la Parque cruelle
Reſpecterait le fil de mes beaux ans.
Je jouis donc d'un éternel printemps.
De notre pré le maître débonnaire
Me permit tout, hors un cas ſeulement :
Il m'ordonna de vivre chaſtement.
C'eſt pour un âne une terrible affaire.
Jeune et ſans frein dans ce charmant ſéjour,
Maître de tout, j'avais droit de tout faire,
Le jour, la nuit, tout, excepté l'amour.
J'obéis mieux que ce premier ſot homme,
Qui perdit tout pour manger une pomme.
Je fus vainqueur de mon tempérament ;
La chair ſe tut ; je n'eus point de faibleſſes ;

Je vécus vierge : or ſavez-vous comment ?
Dans le pays il n'était point d'ânesſes.
Je vis couler, content de mon état,
Plus de mille ans dans ce doux célibat. (*g*)

Lorsque Bacchus vint du fond de la Gréce,
Porter le thyrſe, et la gloire et l'ivreſſe,
Dans les pays par le Gange arrosés,
A ce héros je ſervis de trompette :
Les Indiens par nous civilisés
Chantent encor ma gloire et leur défaite.
Silène (*h*) et moi nous ſommes plus connus
Que tous les grands qui ſuivirent Bacchus.
C'eſt mon nom ſeul, ma vertu ſignalée,
Qui fit depuis tout l'honneur d'Apulée. (*i*)

Enfin là-haut dans ces plaines d'azur,
Lorſque ſaint George, à vos Français ſi dur,
Ce fier ſaint George, aimant toujours la guerre,
Voulut avoir un courſier d'Angleterre ;
Quand ſaint Martin fameux par ſon manteau, (*k*)
Obtint encore un cheval aſſez beau ;
Monſieur Denis, qui fait, comme eux, figure,
Voulut, comme eux, avoir une monture :
Il me choiſit, près de lui m'appela; (*l*)
Il me fit don de deux brillantes ailes ;
Je pris mon vol aux voûtes éternelles ;
Du grand ſaint Roch (*m*) le chien me feſtoya ;

J'eus pour ami le porc de ſaint Antoine,
Céleſte porc, emblême de tout moine ;
D'étrilles d'or mon maître m'étrilla ;
Je fus nourri de nectar, d'ambroſie :
Mais, ô ma Jeanne ! une ſi belle vie
N'approche pas du plaiſir que je ſens
Au doux aſpect de vos charmes puiſſans.
Le chien, le porc, et George et Denis même,
Ne valent pas votre beauté ſuprême.
Croyez ſur-tout que de tous les emplois
Où m'éleva mon étoile bénigne,
Le plus heureux, le plus ſelon mon choix,
Et dont je ſuis peut-être le plus digne,
Eſt de ſervir ſous vos auguſtes lois.
Quand j'ai quitté le ciel et l'empyrée,
J'ai vu par vous ma fortune honorée.
Non, je n'ai pas abandonné les cieux,
J'y ſuis encor ; le ciel eſt dans vos yeux. (*n*)

A ce diſcours, peut-être téméraire,
Jeanne ſentit une juſte colère :
Aimer un âne et lui donner ſa fleur!
Souffrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir ſauvé ſon innocence
Des muletiers et des héros de France!
Après avoir, par la grâce d'en haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut !

Mais que cet âne, ô ciel! a de mérite!
Ne vaut-il pas la chèvre favorite
D'un calabrois qui la pare de fleurs?
Non, disait-elle, écartons ces horreurs.
Tous ces pensers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne, et confondaient sa tête.
Ainsi qu'on voit sur les profondes mers
Les fiers tyrans des ondes et des airs,
L'un accourant des cavernes australes,
L'autre fifflant des glaces boréales,
Battre un vaisseau cinglant sur l'Océan
Vers Sumatra, Bengale, ou Céïlan:
Tantôt la nef aux cieux semble portée,
Près des rochers tantôt elle est jetée;
Tantôt l'abyme est prêt à l'engloutir,
Et des enfers elle paraît sortir.

L'ENFANT malin qui tient sous son empire
Le genre humain, les ânes et les dieux,
Son arc en main, planait au haut des cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux sourire,
De Jeanne d'Arc le grand cœur en effet
Etait flatté de l'étonnant effet
Que produisait sa beauté singulière
Sur le sens lourd d'une ame si grossière.
Vers son amant elle avança la main,
Sans y songer; puis la tira soudain.

Elle rougit, s'effraie et se condamne ;
Puis se rassure, et puis lui dit : Bel âne,
Vous concevez un chimérique espoir ;
Respectez plus ma gloire, et mon devoir ;
Trop de distance est entre nos espèces ;
Non, je ne puis approuver vos tendresses ;
Gardez-vous bien de me pousser à bout.

L'ANE reprit : L'amour égale tout.
Songez au cygne à qui Léda fit fête (*o*)
Sans cesser d'être une personne honnête.
Connaissez-vous la fille de Minos, (*p*)
Pour un taureau négligeant des héros,
Et soupirant pour son beau quadrupède ?
Sachez qu'un aigle enleva Ganimède,
Et que Philyre avait favorisé
Le dieu des mers en cheval déguisé.

IL poursuivait son discours ; et le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fournissait ces exemples frappans,
Et mettait l'âne au rang de nos savans.

TANDIS qu'il parle avec tant d'élégance,
Le grand Dunois, qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout stupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait ;
Et quel rival l'Amour lui suscitait.

Il entre, il voit, ô prodige, ô merveille!
Le poſſédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.

JADIS Vénus fut ainſi confondue,
Lorſqu'en un rets formé de fils d'airain,
Aux yeux des dieux le malheureux Vulcain
Sous le dieu Mars la montra toute nue.
Jeanne après tout n'a point été vaincue;
Le bon Denis ne l'abandonnait pas;
Près de l'abyme il affermit ſes pas;
Il la ſoutint dans ce péril extrême.
Jeanne s'indigne et rentre en elle-même.
Comme un ſoldat dans ſon poſte endormi,
Qui ſe réveille aux premières alarmes,
Frotte ſes yeux, ſaute en pied, prend les armes,
S'habille en hâte, et fond ſur l'ennemi.

DE Débora la lance redoutable
Etait chez Jeanne auprès de ſon chevet,
Et de malheur ſouvent la préſervait.
Elle la prend; la puiſſance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Jeanne et Dunois fondent ſur le malin;
Le malin court, et ſa voix effrayante
Fait retentir Blois, Orléans et Nante;
Et les baudets dans le Poitou nourris,
Du même ton répondaient à ſes cris.

Satan fuyait ; mais dans ſa courſe prompte
Il veut venger les Anglais et ſa honte ;
Dans Orléans il vole comme un trait
Droit au logis du préſident Louvet.
Il s'y tapit dans le corps de madame ;
Il était sûr de gouverner cette ame ;
C'était ſon bien ; le perfide eſt inſtruit
Du mal ſecret qui tient la préſidente ;
Il ſait qu'elle aime, et que Talbot l'enchante.
Le vieux ſerpent en ſecret la conduit,
Il la dirige, il l'enflamme, il eſpère
Qu'elle pourra prêter ſon miniſtère
Pour introduire aux remparts d'Orléans
Le beau Talbot et ſes fiers combattans :
En travaillant pour les Anglais qu'il aime,
Il ſait aſſez qu'il combat pour lui-même.

Fin du vingtième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT VINGTIEME.

(*a*) Edition de 1756 :

Que la vengeance eſt une paſſion
Funeſte au monde, affreuſe, impitoyable !
C'eſt un tourment, c'eſt une obſeſſion ;
Et c'eſt auſſi le partage du diable.
Le gros damné, &c.

(*b*) Edition de 1756.

J'y crois pour moi ton honneur attaché.
Il ne faut pas beaucoup de rhétorique,
Pour engager le tentateur antique
A travailler de ſon premier métier.
De tout méchef ce maudit ouvrier
Courut bien vite obſerver ſur la terre, &c.

(*c*) Le pédant *Larcher*, mazarinier ridicule, homme de collége, qui, dans un livre critique, aſſure, d'après *Hérodote*, qu'à Babylone toutes les dames ſe proſtituaient dans le temple par dévotion, et que tous les jeunes Gaulois étaient ſodomites.

(*d*) Voilà comment il convient de parler du diable, et de tous les diables qui ont ſuccédé aux furies, et de toutes les impertinences qui ont ſuccédé aux impertinences antiques. On ſait aſſez que *Satan*, *Belzébuth*, *Aſtaroth*, n'exiſtent pas plus que *Tiſiphone*, *Alecton* et *Mégère*. Le ſombre et fanatique *Milton*, de la ſecte des indépendans, déteſtable ſecrétaire en langue latine du parlement nommé le *Croupion*, et déteſtable apologiſte de l'aſſaſſinat de *Charles I*, peut, tant qu'il voudra, célébrer l'enfer, et peindre le diable déguiſé en cormoran et en crapaud, et faire tenir tous les diables en pygmées dans une grande ſalle ; ces imaginations dégoûtantes, affreuſes,

abſurdes, ont pu plaire à quelques fanatiques comme lui. Nous déclarons que nous avons ces facéties abominables en horreur. Nous ne voulons que nous réjouir.

(*e*) Manuſcrit :

Négligemment la belle ſur ſon lit
Sans corſelet, ſans armes s'étendit.
Ses vêtemens qui ſe jouaient en ondes,
Se relevaient ſur ſes deux cuiſſes rondes.
Le tentateur, &c.

(*f*) *Bernard*, auteur de l'opéra de Caſtor et Pollux, et de quelques pièces fugitives, a fait un *Art d'aimer*, comme *Ovide*.

(*g*) Edition de 1756 :

Bientôt il plut au maître du tonnerre,
Au créateur du ciel et de la terre,
Pour racheter le genre humain captif,
De ſe faire homme, et, ce qui pis eſt, juif.
Joſeph Panther, et la brune Marie,
Sans le ſavoir, firent cette œuvre pie.
A ſon époux la belle dit adieu,
Puis accoucha d'un bâtard qui fut Dieu.
Il fut d'abord ſuivi par la canaille,
Par des Matthieux, des Jacques, des enfans :
Car Dieu ſe cache aux ſages comme aux grands ;
L'humble le ſuit, l'homme d'état s'en raille :
La cour d'Hérode et les gens du bel air
Narguent un Dieu bâtard et fait de chair.
De cette chair l'humanité ſacrée
Eſt de Pilate aſſez peu révérée.
Mais quelques jours avant qu'il fût feſſé,
Et qu'un long bois pour Jéſus fût dreſſé,
Il devait faire en public ſon entrée.
C'était un point de la religion,
Que ſur un âne il entrât dans Sion ;

Cet âne était prédit par Iſaïe,
Ezéchiel, Baruch et Jérémie :
C'était un cas important dans la loi ;
O Jeanne d'Arc ! cet âne, c'était moi.
Un ordre vint à l'archange terrible,
Qui du jardin eſt le fuiſſe inflexible,
De me laiſſer ſortir de ce beau lieu.
Je pris ma courſe et j'allai porter Dieu.
Notre préſence impoſait aux oracles :
A chaque pas nous feſions des miracles ;
Vérole, toux, fièvre, chancre, farcin,
Diſparaiſſaient à notre aſpect divin ;
Chacun criait : Vive le roi de gloire !
Vous connaiſſez le reſte de l'hiſtoire.
Le créateur pendu publiquement
Reſſuſcita bientôt ſecrètement.
Je fus fidèle et reſtai chez ſa mère,
Très-mal bâté, feſant très-maigre chère.
Marie, au jour de ſon aſſomption,
Par teſtament me laiſſa pènſion ;
Et je vécus mille ans dans la maiſon,
Juſques au jour où cette maiſon ſainte,
De la cité quittant l'indigne enceinte,
Alla par mer aux rivages heureux
Où de Lorette eſt le tréſor fameux.
Là du Seigneur je ſervis les pucelles ;
J'en fus aimé ; je fus plus vierge qu'elles.
Enfin là haut, &c.

(*h*) L'âne de *Silène* eſt aſſez connu ; on tient qu'il ſervit de trompette.

(*i*) L'âne d'*Apulée* ne parla point ; il ne put jamais prononcer que *oh* et *non* : maïs il eut une bonne fortune avec une dame, comme on peut le voir dans l'*Apuleïus* en deux volumes in-4°, *cum notis ad uſum delphini*. Au reſte, on attribua de tout temps les mêmes ſentimens aux bêtes qu'aux hommes. Les chevaux pleurent dans l'Iliade et dans l'Odiſſée ; les bêtes parlent dans *Pilpay*, dans *Lokman* et dans *Eſope*, &c.

(*k*) Les hérétiques doivent ſavoir que le diable demandant l'aumône à *Martin*, ce *Martin* lui donna la moitié de ſon manteau.

(*l*) Edition de 1756 :

D'étrilles d'or mon maître m'étrilla ;
Du doux Jéſus les bontés paternelles
Me firent don de deux brillantes ailes ;
Et dans le temps que les anges des airs
Feſaient voguer la maiſon ſur les mers,
Je pris mon vol aux voûtes éternelles :
L'aigle de Jean et le bœuf de Matthieu
Me firent fête en cet auguſte lieu ;
L'agneau ſans tâche avec moi brouta l'herbe :
Là je bravai le cheval ſi ſuperbe,
Qui doit porter, par arrêt du deſtin,
Tantôt Luther, tantôt le dur Calvin.
Je fus nourri de nectar, d'ambroſie :
Mais, ô ma Jeanne ! une ſi belle vie
N'approche pas du plaiſir que je ſens
Au doux aſpect de vos charmes puiſſans.
L'aigle, le bœuf, le cheval, l'agneau même,
Ne valent pas votre beauté ſuprême.
Croyez ſur-tout, &c.

(*m*) *Saint Rock*, qui guérit de la peſte, eſt toujours peint avec un chien ; et *ſaint Antoine* eſt toujours ſuivi d'un cochon. Tous les bons chrétiens connaiſſent l'aigle de *ſaint Jean*, le bœuf de *ſaint Luc*, et les autres bêtes du paradis.

(*n*) Edition de 1756 :

Ainſi parlait l'âne avec élégance,
En appuyant ſa flatteuſe éloquence
D'un geſte heureux, que n'ont point eu Baron,
Et Bourdaloue et le doux Maſſillon.
Ce beau récit, cette hiſtoire admirable,
Cet air naïf dont l'âne débitait,
Mais plus que tout ce geſte inimitable,

Firent ſur Jeanne un vif et prompt effet,
Que ſon Dunois n'avait point encor fait.
Tandis qu'il parle avec tant d'impudence,
Le grand Dunois, qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout ſtupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'Amour lui ſuſcitait.
Il entre, il voit, ô prodige! ô merveille!
Le poſſédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.
De Débora la lance redoutable
Etait chez Jeanne auprès de ſon chevet.
Il la ſaiſit; la puiſſance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Le grand Dunois pourſuit l'eſprit malin;
Belzébut tremble; et prompt à diſparaître,
Emporte l'âne à travers la fenêtre.
Il le conduit par le chemin des airs
Dans ce château, fatal à l'innocence,
Où Conculix tenait en ſa puiſſance
La belle Agnès et les héros divers,
Anglais, Français, qui, tombés dans le piége,
Sont priſonniers en ce lieu ſacrilége.

Ce Conculix, depuis le jour cruel
Où le bâtard et la Pucelle altière,
L'ayant couvert d'un affront éternel,
De ſon palais ont forcé la barrière,
Se gardait bien de donner des ſoupés
Aux chevaliers dans ſes lacs attrapés.
Il les traitait avec rude manière,
Il les tenait dans le fond d'un caveau.
Son chancelier s'en vint en long manteau
Signifier à la troupe éplorée
De Conculix la volonté ſacrée.
Vous jeûnerez et vous boirez de l'eau,

Serez feſſés une fois par ſemaine,
Juſqu'au moment où quelqu'une ou quelqu'un,
En rempliſſant un devoir peu commun,
Pourra ſauver votre demi-douzaine.
Tâchez d'aimer ; il faut qu'un de vous fix
Du fond du cœur brûle pour Conculix.
Il veut qu'on l'aime : il en vaut bien la peine.
Si nul de vous ne peut y réuſſir,
Soyez feſſés, car tel eſt ſon plaiſir.

Il s'en retourne ; après cette ſentence
Les priſonniers reſtent en conférence.
Mais qui voudra ſe dévouer pour tous ?
Agnès diſait : pourrais-je en conſcience
Du dieu d'amour ſentir ici les coups ?
Le don d'aimer ne dépend pas de nous ;
Et je ſerai fidelle au roi de France.
Parlant ainſi, ſes regards affligés
Lorgnent Monroſe, et de pleurs ſont chargés.
Monroſe dit : Pour moi j'aime une belle
Que pour des dieux je ne ſaurais quitter.
Cent Conculix ne ſauraient me tenter,
Et je voudrais être feſſé pour elle.

Je voudrais l'être auſſi pour mon amant,
Dit Dorothée. Il n'eſt point de tourment
Que de l'amour le charme n'adouciſſe :
Quand on eſt deux, eſt-il quelque ſupplice ?

Son la Trimouille, à ce diſcours charmant,
Tombe à ſes pieds, et s'abandonne en proie
A des douleurs qu'allége un peu de joie.

Le confeſſeur, ayant touſſé deux fois,
Leur dit : Meſſieurs, j'étais jeune autrefois :
Ce temps n'eſt plus, et les rides de l'âge
Ont ſillonné la peau de mon viſage :
Que puis-je ? hélas ! je ſuis, par mon emploi,
Dominicain et confeſſeur du roi ;

Je

Je ne ſaurais vous tirer d'eſclavage.

Paul Tirconel, qu'anîme un fier courage,
Se lève et dit : Eh bien ! ce ſera moi.

A ces trois mots dits avec aſſurance,
Les priſonniers reprirent l'eſpérance.
A Conculix, le lendemain matin,
Etant pourvu du ſexe féminin,
Paul écrivit une lettre fort tendre,
Qu'au chancelier la géolière alla rendre.
Paul y joignit un petit madrigal,
D'un goût tout neuf et fort original.

(*o*) *Léda* ayant donné ſes faveurs à un cygne, accoucha de deux œufs.

(*p*) *Paſiphaé*, amoureuſe d'un taureau, en eut le minotaure. *Philyre* eut d'un cheval le centaure *Chiron*, précepteur d'*Achille :* ce ne fut point *Neptune*, mais *Saturne*, qui prit la forme d'un cheval; notre auteur ſe trompe en ce point. Je ne nie pas que quelques doctes ne ſoient de ſon avis.

Fin des Notes et Variantes du Chant vingtième.

CHANT XXI.

ARGUMENT.

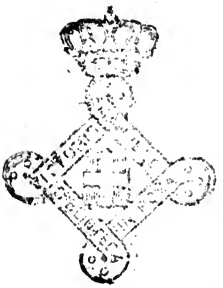
Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du diable. Rendez-vous donné par la présidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par frère Lourdis. Belle conduite de la discrète Agnès. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand roi Charles VII.

Mon cher lecteur sait par expérience
Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne sont pas jeux d'enfans,
A deux carquois tout à fait différens :
L'un a des traits, dont la douce piqûre
Se fait sentir sans danger, sans douleur,
Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laisse une vive blessure.
Les autres traits sont un feu dévorant
Dont le coup part et brûle au même instant.
Dans les cinq sens ils portent le ravage,
Un rouge vif allume le visage,
D'un nouvel être on se croit animé,
D'un nouveau sang le corps est enflammé,

Au-lieu d'amis, Jeanne, la lance en main,
Fondait vers lui ſur ſon âne divin.

Pucelle Chant 21e

J. M.e Moreau le J.eune. *Ragney Sculp.*



On n'entend rien ; le regard étincelle.
L'eau ſur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui ſur ſes bords s'élève, échappe et fuit,
N'eſt qu'une image imparfaite, infidelle,
De ces déſirs dont l'excès vous pourſuit.

PROFANATEURS indignes de mémoire,
Vous qui de Jeanne avez ſouillé la gloire,
Vils écrivains, qui du menſonge épris
Falſifiez les plus ſages écrits,
Vous prétendez que ma Pucelle Jeanne
Pour ſon griſon ſentit ce feu profane ;
Vous imprimez qu'elle a mal combattu, (*a*)
Vous inſultez ſon ſexe et ſa vertu.
D'écrits honteux compilateurs infames,
Sachez qu'on doit plus de reſpect aux dames ;
Ne dites point que Jeanne a ſuccombé :
Dans cette erreur nul ſavant n'eſt tombé,
Nul n'avança des fauſſetés pareilles.
Vous confondez et les faits et les temps,
Vous corrompez les plus rares merveilles ;
Reſpectez l'âne et ſes faits éclatans ;
Vous n'avez pas ſes fortunés talens ;
Et vous avez de plus longues oreilles.
Si la Pucelle, en cette occaſion,
Vit d'un regard de ſatisfaction
Les feux nouveaux qu'inſpirait ſa perſonne,
C'eſt vanité qu'à ſon ſexe on pardonne,

C'eſt amour propre, et non pas l'autre amour.

POUR achever de mettre en tout ſon jour
De Jeanne d'Arc le luſtre interniſſable,
Pour vous prouver qu'aux malices du diable,
Aux fiers tranſports de cet âne éloquent,
Son noble cœur était inébranlable,
Sachez que Jeanne avait un autre amant.
C'était Dunois, comme aucun ne l'ignore;
C'eſt le bâtard que ſon grand cœur adore.
On peut d'un âne écouter les diſcours,
On peut ſentir un vain déſir de plaire;
Cette paſſade, innocente et légère,
Ne trahit point de fidèles amours.

C'EST dans l'hiſtoire une choſe avérée,
Que ce héros, ce ſublime Dunois,
Etait bleſſé d'une flèche dorée,
Qu'Amour tira de ſon premier carquois.
Il commanda toujours à ſa tendreſſe;
Son cœur altier n'admit point de faibleſſe,
Il aimait trop et l'Etat et le roi;
Leur intérêt fut ſa première loi.

O Jeanne! il ſait que ton beau pucelage
De la victoire eſt le précieux gage:
Il reſpectait Denis et tes appas;
Semblable au chien courageux et fidèle,

Qui réſiſtant à la faim qui l'appelle,
Tient la perdrix et ne la mange pas.
Mais quand il vit que le baudet céleſte
Avait parlé de ſa flamme funeſte,
Dunois voulut en parler à ſon tour.
Il eſt des temps où le ſage s'oublie.

C'ETAIT, ſans doute, une grande folie
Que d'immoler ſa patrie à l'Amour.
C'était tout perdre ; et Jeanne encor honteuſe
D'avoir d'un âne écouté les propos,
Réſiſtait mal à ceux de ſon héros.
L'amour preſſait ſon ame vertueuſe :
C'en était fait, lorſque ſon doux patron
Du haut du ciel détacha ſon rayon ;
Ce rayon d'or, ſa gloire et ſa monture,
Qui tranſporta ſa béate figure,
Quand il chercha, par ſes ſoins vigilans,
Un pucelage aux remparts d'Orléans.
Ce ſaint rayon frappant au ſein de Jeanne,
En écarta tout ſentiment profane.
Elle cria : Cher bâtard, arrêtez,
Il n'eſt pas temps, nos amours ſont comptés :
Ne gâtons rien à notre deſtinée ;
C'eſt à vous ſeul que ma foi s'eſt donnée ;
Je vous promets que vous aurez ma fleur.
Mais attendons que votre bras vengeur,
Votre vertu, ſous qui le Breton tremble,

Ait du pays chaſſé l'uſurpateur:
Sur des lauriers nous coucherons enſemble.

A ce propos le bâtard s'adoucit;
Il écouta l'oracle et ſe ſoumit.
Jeanne reçut ſon pur et doux hommage,
Modeſtement; et lui donna pour gage
Trente baiſers chaſtes, pleins de pudeur,
Et tels qu'un frère en reçoit de ſa ſœur.
Dans leurs déſirs tous deux ils ſe continrent,
Et de leurs faits honnêtement convinrent.
Denis les voit, Denis très-ſatisfait,
De ſes projets preſſa le grand effet.

Le preux Talbot devait cette nuit même
Dans Orléans entrer par ſtratagême;
Exploit nouveau pour ſes Anglais hautains,
Tous gens ſenſés, mais plus hardis que fins.

O dieu d'amour! ô faibleſſe! ô puiſſance!
Amour fatal, tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'oſait plus eſpérer,
Ce que Bedford et ſon expérience,
Ce que Talbot et ſa rare vaillance
Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris!
Tu fais nos maux, cher enfant, et tu ris!

Si dans le cours de ſes vaſtes conquêtes
Il effleura de ſes flèches honnêtes

Le cœur de Jeanne, il lança d'autres coups
Dans les cinq ſens de notre préſidente.
Il la frappa de ſa main triomphante
Avec les traits qui rendent les gens fous.
Vous avez vu la fatale eſcalade,
L'aſſaut ſanglant, l'horrible canonade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorſque Talbot et ſes fières cohortes
Avaient briſé les remparts et les portes,
Et que ſur eux tombaient du haut des toits
Le fer, la flamme, et la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait, d'un pas agile,
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renverſant tout, criant à haute voix :
Anglais ! entrez ; bas les armes, bourgeois !
Il reſſemblait au grand dieu de la guerre,
Qui ſous ſes pas fait retentir la terre,
Quand la Diſcorde, et Bellone, et le Sort,
Arment ſon bras, miniſtre de la mort.

La préſidente avait une ouverture
Dans ſon logis, auprès d'une maſure,
Et par ce trou contemplait ſon amant ;
Ce caſque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ſes prunelles,

Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.
La préſidente en était toute en feu,
Hors de ſes ſens, de honte dépouillée.
Telle autrefois, d'une loge grillée,
Madame Audou, (*b*) dont l'Amour prit le cœur,
Lorgnait Baron, cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait ſa figure,
Son beau maintien, ſes geſtes, ſa parure,
Mêlait tout bas ſa voix à ſes accens,
Et recevait l'amour par tous les ſens.

Chez la Louvet vous ſavez que le diable
Etait entré ſans ſe rendre importun ;
Et que le diable et l'Amour, c'eſt tout un :
L'archange noir, de mal inſatiable,
Prit la cornette et les traits de Suzon,
Qui dès long-temps ſervait dans la maiſon ;
Fille entendue, active, néceſſaire,
Coiffant, friſant, portant des billets doux,
Savante en l'art de conduire une affaire,
Et ménageant ſouvent deux rendez-vous,
L'un pour ſa dame, et puis l'autre pour elle.
Satan, caché ſous l'air de la donzelle,
Tint ce diſcours à notre groſſe belle :

Vous connaiſſez mes talens et mon cœur,
Je veux ſervir votre innocente ardeur ;

Votre

Votre intérêt d'aſſez près me concerne.
Mon grand couſin eſt de garde ce ſoir
En ſentinelle à certaine poterne ;
Là, ſans riſquer que votre honneur ſoit terne,
Le beau Talbot peut en ſecret vous voir.
Ecrivez-lui ; mon grand couſin eſt ſage,
Il vous fera très-bien votre meſſage.
La préſidente écrit un beau billet,
Tendre, emporté : chaque mot porte à l'ame
La volupté, les déſirs et la flamme.
On voyait bien que le diable dictait.
Le grand Talbot, habile ainſi que tendre,
Au rendez-vous fit ſerment de ſe rendre :
Mais il jura que dans ce doux conflit,
Par les plaiſirs il irait à la gloire ;
Et tout fut prêt, afin qu'au ſaut du lit
Il ne fit plus qu'un ſaut à la victoire.

Il vous ſouvient que le frère Lourdis
Fut envoyé, par le grand ſaint Denis,
Chez les Anglais pour lui rendre ſervice.
Il était libre et chantait ſon office,
Diſait ſa meſſe, et même confeſſait.
Le preux Talbot ſur ſa foi le laiſſait,
Ne jugeant pas qu'un ruſtre, un imbécille,
Un moine épais, excrément de couvent,
Qu'il avait fait feſſer publiquement,
Pût traverſer un général habile.

Le juſte ciel en jugeait autrement.
Dans ſes décrets il ſe complaît ſouvent
A ſe moquer des plus grands perſonnages.
Il prend les ſots pour confondre les ſages.
Un trait d'eſprit, venant du paradis,
Illumina le crâne de Lourdis.
De ſon cerveau la matière épaiſſie
Devint légère, et fut moins obſcurcie ;
Il s'étonna de ſon diſcernement.
Las ! nous penſons, le bon DIEU ſait comment !
Connaiſſons-nous quel reſſort inviſible
Rend la cervelle ou plus ou moins ſenſible ?
Connaiſſons-nous quels atomes divers
Font l'eſprit juſte ou l'eſprit de travers ?
Dans quels recoins du tiſſu cellulaire
Sont les talens de Virgile ou d'Homère ?
Et quel levain, chargé d'un froid poiſon,
Forme un Therſite, un Zoïle, un Fréron ?
Un intendant de l'empire de Flore
Près d'un œillet voit la ciguë éclore ;
La cauſe en eſt au doigt du Créateur ;
Elle eſt cachée aux yeux de tout docteur :
N'imitons pas leur babil inutile.

LOURDIS d'abord devint très-curieux ;
Utilement il employa ſes yeux.
Il vit marcher ſur le ſoir, vers la ville,
Des cuiſiniers qui portaient à la file

Tous les apprêts pour un repas exquis;
Truffes, jambons, gélinottes, perdrix;
De gros flacons à panſe ciſelée
Rafraîchiſſaient, dans la glace pilée,
Ce jus brillant, ces liquides rubis
Que tient Cîteaux (*c*) dans ſes caveaux bénis.
Vers la poterne on marchait en ſilence;
Lourdis alors fut rempli de ſcience, (*d*)
Non de latin, mais de cet art heureux
De ſe conduire en ce monde ſcabreux.
Il fut doué d'une douce faconde,
Devint accort, attentif, aviſé,
Regardant tout du coin d'un œil ruſé,
Fin courtiſan, plein d'aſtuce profonde,
Le moine, enfin, le plus moine du monde.
Ainſi l'on voit en tout temps ſes pareils,
De la cuiſine entrer dans les conſeils;
Brouillons en paix, intrigans dans la guerre,
Régnant d'abord chez le groſſier bourgeois,
Puis ſe gliſſant au cabinet des rois,
Et puis enfin troublant toute la terre;
Tantôt adroits et tantôt inſolens,
Renards ou loups, ou ſinges ou ſerpens:
Voilà pourquoi les Bretons mécréans
De leur engeance ont purgé l'Angleterre.

Notre Lourdis gagne un petit ſentier,
Qui par un bois mène au royal quartier.

En ſon eſprit roulant ce grand myſtère,
Il va trouver Bonifoux ſon confrère.
Dom Bonifoux, en ce même moment,
Sur les deſtins rêvait profondément ;
Il meſurait cette chaîne inviſible
Qui tient liés les deſtins et les temps,
Les petits faits, les grands événemens,
Et l'autre monde, et le monde ſenſible.
Dans ſon eſprit il les combine tous,
Dans les effets voit la cauſe et l'admire,
Il en ſuit l'ordre : il ſait qu'un rendez-vous
Peut renverſer ou ſauver un empire.
Le confeſſeur ſe ſouvenait encor
Qu'on avait vu les trois fleurs de lis d'or
En champ d'albâtre à la feſſe d'un page,
D'un page anglais : ſur-tout il enviſage
Les murs tombés du mage Hermaphrodix.
Ce qui ſur-tout l'étonne davantage,
C'eſt le bon ſens, c'eſt l'eſprit de Lourdis.
Il connut bien qu'à la fin ſaint Denis
De cette guerre aurait tout l'avantage.

Lourdis ſe fait préſenter poliment
Par Bonifoux à la royale amie :
Sur ſa beauté lui fait ſon compliment,
Et ſur le roi ; puis il lui dit comment
Du grand Talbot la prudence endormie

A pour le ſoir un rendez-vous donné
Vers la poterne, où ce déterminé
Eſt attendu par la Louvet qui l'aime.
On peut, dit-il, uſer d'un ſtratagême ;
Suivre Talbot, et le ſurprendre là,
Comme Samſon le fut par Dalila.
Divine Agnès, propoſez cette affaire
Au grand roi Charle. Ah ! mon révérend père,
Lui dit Agnès, penſez-vous que le roi
Puiſſe toujours être amoureux de moi ?
Je n'en ſais rien : je penſe qu'il ſe damne,
Répond Lourdis ; ma robe le condamne,
Mon cœur l'abſout. Ah ! qu'ils ſont fortunés,
Ceux qui pour vous feront un jour damnés !
Agnès reprit : Moine, votre réponſe
Eſt bien flatteuſe, et de l'eſprit annonce.
Puis dans un coin le tirant à l'écart,
Elle lui dit : Auriez-vous par haſard
Chez les Anglais vu le jeune Monroſe ?
Le moine noir l'entendit finement :
Oui, je l'ai vu, dit-il ; il eſt charmant.
Agnès rougit, baiſſe les yeux, compoſe
Son beau viſage ; et prenant par la main
L'adroit Lourdis, le mène avant nuit cloſe
Au cabinet de ſon cher ſuzerain.

Lourdis y fit un diſcours plus qu'humain.
Le roi Charlot, qui ne le comprit guère,

Fit aſſembler ſon conſeil ſouverain,
Ses aumôniers et ſon conſeil de guerre.
Jeanne au milieu des héros ſes pareils,
Comme au combat aſſiſtait aux conſeils.
La belle Agnès d'une façon gentille,
Diſcrétement travaillant à l'aiguille,
De temps en temps donnait de bons avis,
Qui du roi Charle étaient toujours ſuivis.

On propoſa de prendre avec adreſſe
Sous les remparts Talbot et ſa maîtreſſe :
Tels dans les cieux le Soleil et Vulcain
Surprirent Mars avec ſon Aphrodiſe. (*e*)
On prépara cette grande entrepriſe,
Qui demandait et la tête et la main.
Dunois d'abord prit le plus long chemin,
Fit une marche et pénible et ſavante,
Effort de l'art que dans l'hiſtoire on vante.
Entre la ville et l'armée on paſſa.
Vers la poterne enfin on ſe plaça.
Talbot goûtait avec ſa préſidente
Les premiers fruits d'une union naiſſante,
Se promettant que du lit aux combats,
En vrai héros il ne ferait qu'un pas.
Six régimens devaient ſuivre à la file.
L'ordre eſt donné. C'était fait de la ville.
Mais ſes guerriers de la veille engourdis,
Pétrifiés d'un ſermon de Lourdis,

Bâillaient encore et ſe mouvaient à peine.
L'un contre l'autre ils dormaient dans la plaine.
O grand miracle ! ô pouvoir de Denis !

JEANNE et Dunois, et la brillante élite
Des chevaliers qui marchaient à leur ſuite,
Bordaient déjà, ſous les murs d'Orléans,
Les longs foſſés du camp des aſſiégeans.
Sur un cheval venu de Barbarie,
Le ſeul que Charle eût dans ſon écurie,
Jeanne avançait, en tenant d'une main
De Débora l'eſtramaçon divin ;
A ſon côté pendait la noble épée
Qui d'Holopherne a la tête coupée.
Notre Pucelle, avec dévotion,
Fit à Denis tout bas cette oraiſon :

„ TOI qui daignas à ma faibleſſe obſcure,
„ Dans Domremi, confier cette armure,
„ Sois le ſoutien de ma fragilité,
„ Pardonne-moi, ſi quelque vanité
„ Flatta mes ſens quand ton âne infidelle
„ S'émancipa juſqu'à me trouver belle.
„ Mon cher patron, daigne te ſouvenir
„ Que c'eſt par moi que tu voulus punir
„ De ces Anglais les ardeurs enragées,
„ Qui polluaient des nonnes affligées.
„ Un plus grand cas ſe préſente aujourd'hui :
„ Je ne puis rien ſans ton divin appui.

» Prête ta force au bras de ta ſervante,
» Il faut ſauver la patrie expirante,
» Il faut venger les lis de Charles ſept
» Avec l'honneur du préſident Louvet.
» Conduis à fin cette aventure honnête,
» Ainſi le ciel te conſerve la tête! »

Du haut du ciel ſaint Denis l'entendit;
Et dans le camp ſon âne la ſentit :
Il ſentit Jeanne ; et d'un battement d'aile,
La tête haute, il s'envole vers elle.
Il s'agenouille, il demande pardon
Des attentats de ſa tendreſſe impure.
Je fus, dit-il, poſſédé du démon ;
Je m'en repens. Il pleure, il la conjure
De le monter ; il ne ſaurait ſouffrir
Que ſous ſa Jeanne un autre oſe courir.
Jeanne vit bien qu'une vertu divine
Lui ramenait la volatile aſine.
Au pénitent ſa grâce elle accorda ;
Feſſa ſon âne, et lui recommanda
D'être à jamais plus diſcret et plus ſage.
L'âne le jure, et rempli de courage,
Fier de ſa charge, il la porte dans l'air.

Sur les Anglais il fond comme un éclair,
Comme un éclair que la foudre accompagne.
Jeanne en volant inonde la campagne

De flots de ſang, de membres diſperſés,
Coupe cent cous l'un ſur l'autre entaſſés.

Dans ſon croiſſant de la nuit la courrière
Lui fourniſſait ſa douteuſe lumière.
L'Anglais ſurpris, encor tout étourdi,
Regarde en haut d'où le coup eſt parti.
Il ne voit point la lance qui le tue ;
La troupe fuit, égarée, éperdue,
Et va tomber dans les mains de Dunois.
Charles ſe voit le plus heureux des rois.
Ses ennemis à ſes coups ſe préſentent,
Tels que perdreaux en l'air éparpillés,
Tombant en foule et par le chien pillés,
Sous le fuſil la bruyère enſanglantent.
La voix de l'âne inſpire la terreur ;
Jeanne d'en haut étend ſon bras vengeur,
Pourſuit, pourfend, perce, coupe, déchire ;
Dunois aſſomme ; et le bon Charles tire
A ſon plaiſir tout ce qui fuit de peur.

Le beau Talbot, tout enivré des charmes
De ſa Louvet, et de plaiſirs rendu,
Sur ſon beau ſein mollement étendu,
A ſa poterne entend le bruit des armes ;
Il en triomphe. Il diſait à part ſoi :
Voilà mes gens, Orléans eſt à moi.
Il s'applaudit de ſes ruſes habiles.
Amour, dit-il, c'eſt toi qui prends les villes.

Dans cet eſpoir Talbot encouragé,
Donne à ſa belle un baiſer de congé.
Il ſort du lit, il s'habille, il s'avance,
Pour recevoir les vainqueurs de la France.

Auprès de lui le grand Talbot n'avait
Qu'un écuyer, qui toujours le ſuivait.
Grand confident et rempli de vaillance,
Digne vaſſal d'un ſi galant héros,
Gardant ſa lance ainſi que les manteaux.
Entrez, amis, ſaiſiſſez votre proie,
Criait Talbot; mais courte fut ſa joie.
Au lieu d'amis, Jeanne, la lance en main,
Fondait vers lui ſur ſon âne divin.
Deux cents Français entrent par la poterne;
Talbot frémit, la terreur le conſterne.
Ces bons Français criaient : *Vive le roi,*
A boire, à boire, avançons; marche à moi.
A moi, Gaſcons, Picards, qu'on s'évertue,
Point de quartier; les voilà, tire, tue.

Talbot, remis du long ſaiſiſſement
Que lui cauſa le premier mouvement,
A ſa poterne oſe encor ſe défendre.
Tel, tout ſanglant, dans ſa patrie en cendre,
Le fils d'Anchiſe attaquait ſon vainqueur.
Talbot combat avec plus de fureur;
Il eſt anglais; l'écuyer le ſeconde :
Talbot et lui combattraient tout un monde.

Tantôt de front, et tantôt dos à dos,
De leurs vainqueurs ils repouſſent les flots ;
Mais à la fin leur vigueur épuiſée
Cède aux Français une victoire aiſée.
Talbot ſe rend, mais ſans être abattu.
Jeanne et Dunois prisèrent ſa vertu.
Il vont tous deux, de manière engageante,
Au préſident rendre la préſidente.
Sans nul ſoupçon il la reçoit très-bien.
Les bons maris ne ſavent jamais rien.
Louvet toujours ignora que la France
A ſa Louvet devait ſa délivrance.

Du haut des cieux Denis applaudiſſait ;
Sur ſon cheval ſaint George frémiſſait ;
L'âne entonnait ſon octave écorchante,
Qui des Bretons redoublait l'épouvante.
Le roi, qu'on mit au rang des conquérans,
Avec Agnès ſoupa dans Orléans.
La même nuit, la fière et tendre Jeanne,
Ayant au ciel renvoyé ſon bel âne,
De ſon ſerment accompliſſant les lois,
Tint ſa parole à ſon ami Dunois.
Lourdis, mêlé dans la troupe fidelle,
Criait encore : *Anglais ! elle eſt pucelle !* (*f*)

Fin du vingt-unième et dernier Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT VINGT-UNIEME.

(*a*) L'AUTEUR du teſtament du cardinal *Alberoni*, et de quelques autres livres pareils, s'aviſa de faire imprimer la Pucelle avec des vers de ſa façon, qui ſont rapportés dans notre préface. Ce malheureux était un capucin défroqué, qui ſe réfugia à Lauſanne et en Hollande, où il fut correcteur d'imprimerie.

(*b*) On ſent bien qu'ici le nom de madame *Audou* eſt ſubſtitué au nom d'une grande dame de la cour, qui en effet avait eu de la paſſion pour *Baron* le comédien.

(*c*) Il y a dans Cîteaux et dans Clervaux une groſſe tonne, ſemblable à celle d'Heidelberg : c'eſt la plus belle relique du couvent.

(*d*) Manuſcrit :

Lourdis alors fut rempli de ſcience.
Bientôt d'un ſot il devint un fripon,
Homme d'Etat, politique, eſpion,
Fin courtiſan, plein d'aſtuce profonde,
Le moine enfin, le plus moine du monde.
Ainſi l'on voit, &c.

(*e*) *Aphrodiſe* eſt le nom grec de *Vénus ;* cela ne veut dire qu'*écume*. Mais que les noms grecs ſont ſonores! que cette écume eſt une belle allégorie! Voyez *Héſiode*. Vous ne douterez pas que les anciennes fables ne ſoient ſouvent l'emblême de la vérité.

(*f*) Le dernier chant des premières éditions étant preſque entièrement changé ou ſupprimé dans celles qui ont été imprimées ſous les yeux de l'auteur, nous le donnons ici tel qu'il a paru dans les éditions en 18 et en 24 chants.

Je dois conter quelle terrible ſuite
De Conculix eut l'infame conduite ;
Ce que devint l'effronté Tirconel,
Et quel ſecours étrange et ſalutaire
Sut procurer notre révérend père
A Dorothée, à la douce Sorel,
Et par quel art il les tira d'affaire.
Je dois chanter par quels feux, quels exploits,
L'âne ravit la Pucelle à Dunois,
Et comment Dieu punit l'âne infidelle
Par qui Satan pollua la Pucelle.
Mais, avant tout, le ſiége d'Orléans,
Où s'eſcrimaient tant de fiers combattans,
Eſt le grand point qui tous nous intéreſſe.
O dieu d'amour ! ô puiſſance ! ô faibleſſe !
Amour fatal ! tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'oſait plus eſpérer,
Ce que Bedfort et ſon expérience,
Ce que Talbot et ſa rare vaillance
Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris.
Songez, lecteurs, que ces fatales flammes
Brûlent vos corps et haſardent vos ames.
Tu fais nos maux, cher enfant, et tu ris !
En te jouant dans la triſte contrée,
Où cent héros combattaient pour deux rois,
Ta douce main bleſſa depuis deux mois
Le grand Talbot d'une flèche dorée,
Que tu tiras de ton premier carquois.
C'était avant ce ſiége mémorable,
Dans une trève, hélas ! trop peu durable.
Il conféra, ſoupa paiſiblement
Avec Louvet, ce grave préſident,
Lequel Louvet eut la gloire imprudente
De faire auſſi ſouper la préſidente.
Madame était un peu collet-monté.
L'Amour ſe plut à dompter ſa fierté.

Il hait l'air prude, et ſouvent l'humilie.
Il dérangea ſa noble gravité,
Par un des traits qui donnent la folie.
La préſidente, en cette occaſion,
Gagna Talbot et perdit la raiſon.
Vous avez vu la fatale eſcalade,
L'aſſaut ſanglant, l'horrible canonade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorſque Talbot et ſes fières cohortes
Avaient briſé les remparts et les portes,
Et que ſur eux tombaient du haut des toits
Le fer, la flamme et la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait d'un pas agile
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renverſant tout, criant à haute voix :
Anglais ! entrez ; bas les armes, bourgeois !
Il reſſemblait au grand dieu de la guerre,
Qui ſous ſes pas fait retentir la terre,
Quand la Diſcorde, et Bellone et le Sort
Arment ſon bras, miniſtre de la mort.
La préſidente avait une ouverture,
Dans ſon logis, auprès d'une maſure,
Et par ce trou contemplait ſon amant,
Ce caſque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ſes prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.
La préſidente en était toute en feu,
Hors de ſes ſens, de honte dépouillée.
Telle autrefois, d'une loge grillée,
Une beauté dont l'Amour prit le cœur,
Lorgnait Baron, cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait ſa figure,
Son beau maintien, ſes geſtes, ſa parure,
Mêlait tout bas ſa voix à ſes accens,
Et recevait l'amour par tous les ſens.

N'en pouvant plus, la belle préſidente,
Dans ſon accès, dit à ſa confidente :
Cours, ma Suſon, vole, va le trouver,
Dis-lui, dis-lui qu'il vienne m'enlever.
Si tu ne peux lui parler, fais lui dire
Qu'il ait pitié de mon tendre martyre ;
Et que s'il eſt un digne chevalier,
Je veux ſouper ce ſoir dans ſon quartier.

La confidente envoie un jeune page,
C'était ſon frère ; il fait bien ſon meſſage ;
Et ſans tarder, ſix eſtafiers hardis
Vont chez Louvet, et forcent le logis.

On entre, on voit une femme maſquée,
Et mouchetée, et peinte et requinquée,
Le front garni de cheveux vrais ou faux,
Montés en arc et tournés en anneaux.
On vous l'enlève, on la fait diſparaître
Par des chemins dont Talbot eſt le maître.

Ce beau Talbot ayant dans ce grand jour
Tant répandu, tant eſſuyé d'alarmes,
Voulut le ſoir, dans les bras de l'Amour,
Se conſoler du malheur de ſes armes.
Tout vrai héros, ou vainqueur ou battu,
Quand il le peut, ſoupe avec ſa maîtreſſe. (*)
Sire Talbot, qui n'eſt point abattu,
Attend chez lui l'objet de ſa tendreſſe.

Tout était prêt pour un ſouper exquis ;
De gros flacons à panſe ciſelée
Ont rafraîchi, dans la glace pilée,
Ce jus brillant, ces liquides rubis,
Que tient Citeaux dans ſes caveaux bénis ;

(*) On rapporte qu'après la bataille de Mariendal M. de *Turenne* paſſa la nuit dans un moulin. Il coucha avec la meûnière. Son aide de camp en parut un peu étonné. *Mon ami*, lui dit le maréchal, *il faut bien ſe conſoler.*

A l'autre bout de la ſuperbe tente,
Eſt un ſofa d'une forme élégante,
Bas, large, mou, très-proprement orné,
A deux chevets, à doſſier contourné,
Où deux amis peuvent tenir à l'aiſe.
Sire Talbot vivait à la françaiſe.

Son premier ſoin fut de faire chercher
Le tendre objet qu'il avait ſu toucher.
Tout ce qu'il voit parle de ſon amante :
Il la demande ; on vient ; on lui préſente
Un monſtre gris en pompons enfantins,
Haut de trois pieds, en comptant ſes patins.
D'un rouge vif ſes paupières bordées
Sont d'un ſuc jaune en tout temps inondées :
Un large nez, au bout tors et crochu,
Semble couvrir un long menton fourchu.

Talbot crut voir la maîtreſſe du diable.
Il jette un cri qui fait trembler la table.
C'était la ſœur du gros monſieur Louvet,
Qu'en ſon logis la garde avait trouvée,
Et qui de gloire et de plaiſir crevait,
Se pavanant de ſe voir enlevée.

La préſidente, en proie à la douleur
D'avoir manqué ſon illuſtre entrepriſe,
Se déſolait de la triſte mépriſe :
Jamais Valois n'a plus maudit ſa ſœur.
L'amour déjà troublait ſa fantaiſie.
Ce fut bien pis, lorſque la jalouſie
Dans ſon cerveau porta de nouveaux traits ;
Elle devint plus folle que jamais.

L'âne plus fou revint vers la Pucelle.
Jeanne s'émut, ſes ſens furent charmés.
Les yeux en feu : Par ſaint Denis ! dit-elle,
Eſt-il bien vrai, Monſieur, que vous m'aimez ?
Si je vous aime ! en doutez-vous encore,
Répondit l'âne ? Oui, mon cœur vous adore.

Ciel

Ciel ! que je fus jaloux du cordelier !
Qu'avec plaiſir je ſervis l'écuyer,
Qui vous ſauva de la fureur clauſtrale
Où s'emportait la bête monacale !
Mais que je fuis plus jaloux mille fois
De ce bâtard, de ce brutal Dunois !
Ivre d'amour, et fou de jalouſie,
Je tranſportais Dunois en Italie.
Las ! il revint ; il vous offrit ſes vœux ;
Il eſt plus beau, mais non plus amoureux.
O noble Jeanne ! ornement de ton âge,
Dont l'univers vante le pucelage,
Eſt-ce Dunois qui ſera ton vainqueur ?
Ce ſera moi, j'en jure par mon cœur.
Ah ! ſi le ciel en m'ôtant les âneſſes
Te réſerva mes plus pures careſſes ;
Si, toujours doux, toujours tendre et diſcret,
Juſqu'à ce jour j'ai gardé mon ſecret,
De mes déſirs ſi Jeannette eſt flattée ;
Si, pénétré du plus ardent amour,
Je te préfère au céleſte ſéjour,
Et ſi mon dos tant de fois t'a portée,
Tu pourras bien me porter à ton tour.
Jeanne reçut cet aveu téméraire
Avec ſurpriſe autant qu'avec colère ;
Et cependant ſon grand cœur en ſecret
Etait flatté de l'étonnant effet
Que produiſait ſa beauté ſingulière
Sur les ſens lourds d'une ame ſi groſſière.
Vers ſon amant elle avance la main
Sans y ſonger, puis la tire ſoudain.
Elle rougit, s'effraie et ſe condamne,
Puis ſe raſſure, et puis lui dit : Bel âne,
Vous concevez un chimérique eſpoir :
Reſpectez plus ma gloire et mon devoir ;
Trop de diſtance eſt entre nos eſpèces ;
Non, je ne puis approuver vos tendreſſes.

Gardez-vous bien de me pouſſer à bout.

L'âne reprit : L'amour égale tout.
Songez au cygne à qui Léda fit fête,
Sans ceſſer d'être une perſonne honnête.
Connaiſſez-vous la fille de Minos?
Un taureau l'aime : elle fuit des héros,
Et va coucher avec ſon quadrupède :
Sachez qu'un aigle enleva Ganymède,
Et que Philyre avait favoriſé
Le dieu des mers en cheval déguiſé.

Il pourſuivait ſon diſcours ; et le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fourniſſait ces exemples frappans,
Et mettait l'âne au rang de nos ſavans.
Jeanne écoutait ; que ne peut l'éloquence?
Toujours l'oreille eſt le chemin du cœur.
L'étonnement eſt ſuivi du ſilence.
Jeanne ébranlée, admire, rêve, penſe.
Aimer un âne et lui donner ſa fleur!
Souffrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir ſauvé ſon innocence
Des muletiers et des héros de France?
Après avoir, par la grâce d'en haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut?
Mais ce bel âne eſt un amant céleſte,
Il n'eſt héros ſi brillant et ſi leſte;
Nul n'eſt plus tendre, et nul n'a plus d'eſprit :
Il eut l'honneur de porter Jéſus-Chriſt;
Il eſt venu des plaines éternelles;
D'un ſéraphin il a l'air et les ailes;
Il n'eſt point là de beſtialité,
C'eſt bien plutôt de la divinité.
Tous ces penſers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne, et confondaient ſa tête.
Ainſi l'on voit ſur les profondes mers
Deux fiers tyrans des ondes et des airs,

L'un accourant des cavernes auſtrales,
L'autre ſiffiant des plaines boréales,
Contre un vaiſſeau cinglant ſur l'océan
Vers Sumatra, Bengale ou Ceïlan;
Tantôt la nef aux cieux ſemble portée,
Près des rochers tantôt elle eſt jetée,
Tantôt l'abyme eſt prêt à l'engloutir,
Et des enfers elle paraît ſortir.

Notre amazone eſt ainſi tourmentée.
L'âne eſt preſſant, et la belle agitée
Ne put tenir, dans ſon émotion,
Le gouvernail que l'on nomme raiſon.
D'un tendre feu ſes yeux étincelèrent,
Son cœur s'émut, tous ſes ſens ſe troublèrent;
Sur ſon viſage un inſtant de pâleur
Fut remplacé d'une vive rougeur.
Du harangueur le redoutable geſte
Etait ſur-tout l'écueil le plus funeſte.
Elle n'eſt plus maîtreſſe de ſes ſens;
Ses yeux mouillés deviennent languiſſans;
Deſſus ſon lit ſa tête s'eſt penchée;
De ſes beaux yeux la honte s'eſt cachée;
. . . . . .

L'enfant malin qui tient ſous ſon empire
Le genre humain, les ânes et les dieux,
Son arc en main, planait au haut des cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux ſourire,
. . . . . .
Quand tout-à-coup on entend une voix:
Jeanne, accourez, ſignalez vos exploits;
Levez-vous donc, Dunois eſt ſous les armes;
On va combattre, et déjà nos gendarmes
Avec le roi commencent à ſortir:
Habillez-vous, eſt-il temps de dormir?

C'était la belle et jeune Dorothée,
De bonté d'ame envers Jeanne portée,

Qui, la croyant dans les bras du ſommeil,
Venait la voir et hâter ſon réveil.

Ainſi parlant à la belle pâmée,
Elle entr'ouvrit la porte mal fermée;
Dieux! quel ſpectacle! elle fit par trois fois,
Tout en tremblant, le ſigne de la croix.
Jadis Vénus fut bien moins confondue,
Lorſqu'en des rets formés de fil d'airain,
A tous les dieux ce cocu de Vulcain
Sous le dieu Mars la fit voir toute nue.

Jeanne ayant vu que Dorothée eſt là,
Témoin de tout, immobile reſta,
Puis dans ſon lit ſe remit, s'ajuſta,
Puis en ces mots d'un ton ferme parla:
Vous avez vu, ma fille, un grand myſtère,
Suite d'un vœu que j'ai fait pour le roi:
Si l'apparence eſt un peu contre moi,
J'en ſuis fâchée, et vous ſaurez vous taire.
De l'amitié je ſais remplir les droits;
En cas pareil comptez ſur mon ſilence;
Cachez ſur-tout cette affaire à Dunois,
Vous riſqueriez le ſalut de la France.

Après ces mots elle ſauta du lit, (*)
Son corſelet et ſon haubert vêtit,
Quand Dorothée, encor toute ſupriſe,
Ainſi lui parle avec toute franchiſe:

„ En vérité, Madame, mon eſprit
Ne connait rien à pareille aventure;
Je vous tiendrai le ſecret, je vous jure,

(*) Au lieu de ces vers de l'édition en vingt-quatre chants, on trouve ceux-ci dans celle de 1756:

Après ces mots elle ſauta du lit,
D'eau de lavande amplement ſe ſervit,
Prit ſa culotte et changea de chemiſe;
Son corſelet, &c.

Car de l'amour j'éprouvai la bleſſure,
J'en ſuis atteinte, et mon malheur m'apprit
A pardonner des faibleſſes aimables.
Oui, tous les goûts pour moi ſont reſpectables.
Mais j'avoûrai que je ne conçois pas,
Lorſque l'on peut ſerrer entre ſes bras
Le beau Dunois, comment on peut deſcendre.
. . . . . .
Comment enfin on peut ſans réſiſtance,
Sans nul dégoût, en bonne conſcience,
S'aimer ſi peu, ſi peu ſe reſpecter,
Que d'aſſouvir un déſir ſi profane,
De préférer au beau Dunois un âne,
Et d'eſpérer quelque plaiſir goûter.
Vous en goûtiez pourtant, la belle Dame!
Car je l'ai lu dans vos yeux pleins de flamme.
Certes en moi la nature pâtit;
Je me connais; je ſerais alarmée
D'un tel galant. „ Jeanne alors repartit
En ſoupirant: *Ah! s'il t'avait aimée!* (*)

(*) Le trait qui termine ce chant eſt un mot connu. On a laiſſé en blanc quelques vers par reſpect pour les dames. Ces vers ne ſe trouvent dans aucun des manuſcrits que nous avons conſultés, et ils portent d'ailleurs avec eux la marque évidente de leur ſuppoſition.

On voit en liſant ce dernier chant que l'ouvrage n'eſt pas terminé; et il eſt aiſé de ſentir par quelle raiſon l'auteur prit un nouveau plan et changea le dénouement. Suivant le premier plan, il paraît que le poëme ne devait avoir que quinze chants: tous les manuſcrits antérieurs aux premières éditions n'en ont pas davantage. C'eſt d'après une de ces copies que les *la Beaumelle* et les *Maubert* publièrent, en 1755, leur première édition de ce poëme arrangé à leur manière. Ces éditeurs et leurs ſucceſſeurs, ennemis apparemment du nombre impair et s'imaginant que les chants d'un poëme épique devaient être eſſentiellement en nombre rond, ont diviſé la Pucelle, tantôt en dix-huit, tantôt en vingt-quatre chants, ſans autre peine que d'en couper plus ou moins en deux;

car leurs éditions d'ailleurs ne contiennent, aux falsifications près, rien de plus que les manuscrits.

Ce fut sans doute pour arrêter toutes ces éditions subreptices que M. de *Voltaire* se détermina, en 1762, à publier son véritable ouvrage, et en donna la première édition in-8° en vingt chants, dont six n'étaient pas connus; savoir, les huit, neuf, seize, dix-sept, dix-neuf et vingtième; le chant de *Corisandre* en était supprimé : dans la suite il y ajouta encore le dix-huitième chant qui avait paru séparément en 1764. De sorte que le nombre en est demeuré fixé à vingt et un.

Nous n'avons remarqué que de légères différences entre les premiers manuscrits. Dans quelques-uns le quinzième et dernier chant commence ainsi :

Tout bon français dans le fond de son cœur
Doit savourer un plaisir bien flatteur,
Alors qu'il voit dans les champs de l'honneur,
La lance au poing, son respectable maître,
Suivi des siens, en héros reparaître,
Avec l'objet qui seul fait son bonheur,
Et la Pucelle, et son doux confesseur,
Et son Bonneau plus nécessaire encore.
Vers Orléans conduit par sa valeur,
Il va défendre un peuple qui l'implore,
Et l'arracher au joug de son vainqueur.

Le fier Chandos, malgré tout son courage,
N'ayant pu vaincre au grand jeu des deux dos,
Cette Pucelle et si belle et si sage
Se consolait avec son jeune page.
La nuit versait ses humides pavots;
L'anglais confus poursuivait son voyage
Devers son camp; et le roi fortuné,
Par un sentier, du chemin détourné,
Près d'Orléans rejoignit son armée,
Au point du jour, au pied d'un petit fort
Que négligeait le bon duc de Bedfort.
Ce fort touchait à la ville investie, &c.

La ſuite, comme au quinzième chant de notre édition, pages 317 et ſuiv. juſqu'à ce vers :

Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

On lit enſuite :

Le beau Dunois, après tant d'aventures,
Se retrouvant auprès de Jeanne d'Arc,
Avait reçu du dieu qui porte un arc
De nouveaux traits et de vives bleſſures;
Depuis ce jour qu'ils s'étaient vus tout nus,
Ce dieu malin qui jamais ne s'habille,
Lui ſuggérait pour cette auguſte fille
De grands déſirs aux héros très-connus.
Mais ce Dunois ſi fier et ſi ſenſible,
Si beau, ſi frais, ſi poli, ſi loyal,
Ne ſavait pas qu'il avait un rival,
Et le rival de tous le plus terrible.

Mon cher lecteur me ſemble aſſez inſtruit
Que quand Dunois aux Alpes fut conduit,
Il y vola ſur ſa noble monture,
Tant célébrée en la ſainte Ecriture.
La nuit des temps caché encore aux humains
De l'âne ailé quels étaient les deſſeins,
Quand il avait ſur ſes ailes dorées
Porté Dunois aux lombardes contrées.
De ce héros cet âne était jaloux.
Plus d'une fois, en portant la Pucelle,
Au fond du cœur, &c.

La ſuite, comme au vingtième chant, pages 408 et ſuiv. juſqu'à ce vers :

L'abbé Trithême, eſprit ſage, &c.

Page 423, après celui-ci :

Que ſon Dunois n'avait pas encor fait :

on lit :

Son cœur s'émut, tous ſes ſens ſe troublèrent,
Sur ſon viſage un inſtant de pâleur
Fut remplacé d'une vive rougeur ;
D'un tendre feu ſes yeux étincelèrent.
Elle flatta ſon amant de la main,
Mais en tremblant, puis la tira ſoudain.
Elle ſoupire, elle craint, ſe condamne,
Puis ſe raſſure, et puis lui dit : Bel âne,
De vos récits mes eſprits ſont charmés ;
Mais dois-je croire, hélas ! que vous m'aimez ?
Si je vous aime ! en doutez-vous encore ? &c.

La ſuite comme aux variantes du vingt-unième chant, pages 448 et ſuiv., ſauf que les vers groſſiers laiſſés en blanc ne ſe trouvent pas dans les manuſcrits.

Il eſt évident que ces vers intercalés ſont de la façon des premiers éditeurs, ainſi qu'un aſſez grand nombre d'autres vers indiqués dans les variantes des autres chants. Le premier but de ces éditeurs était, comme on l'a dit, de gagner quelque argent, et le ſecond de nuire à M. de *Voltaire*, et de lui ſuſciter de nouveaux ennemis ; car, non-ſeulement ils ont ſouillé ſon poëme de leurs ordures, mais ils y ont outragé pluſieurs de ſes amis, et des perſonnes puiſſantes auxquelles il était attaché. Ce ſont les mêmes motifs qui avaient déjà porté *la Beaumelle* à falſifier le *Siècle de Louis XIV*.

Le dernier chant de l'édition de 1756 eſt ſuivi de cet épilogue :

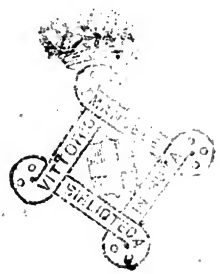
C'EST par ces vers, enfans de mon loiſir,
Que j'égayais les ſoucis du vieil âge :
O don du ciel ! tendre amour ! doux déſir !
On eſt encore heureux par votre image ;
L'illuſion eſt le premier plaiſir.
J'allais enfin, libre en mon hermitage,
Chantant les feux de Jeanne et de Dunois,
Me conſoler de la jalouſe rage,
Des faux mépris, des cruautés des rois,

Des

Des traits du ſot, des ſottiſes du ſage ;
Mais quel démon me vole cet ouvrage ?
Briſons ma lyre ; elle échappe à mes doigts.
Ne t'attends pas à de nouveaux exploits,
Lecteur ; ma Jeanne aura ſon pucelage,
Juſqu'à ce que les vierges du Seigneur,
Malgré leurs vœux, ſachent garder le leur.

Ces vers ſemblent tirés de quelque manuſcrit où le poëme n'était pas achevé, et où *Jeanne* ne cédait ni à *Dunois* ni à ſon autre amant. Les éditeurs capucins ou diacres du ſaint évangile les ont imprimés à la ſuite de leur dernier chant qu'on vient de lire, et avec lequel cet épilogue formerait une contradiction groſſière ; nouvelle preuve de l'honnêteté de ces ſavans éditeurs et de leur bonne intention.

F I N.



TABLE

DES CHANTS

ET ARGUMENS

DE LA PUCELLE.

Avertissement des Editeurs. Page 3

Préface de dom Apuleius Risorius, bénédictin. 13

CHANT PREMIER.

Argument. *Amours honnêtes de Charles VII et d'Agnès Sorel. Siége d'Orléans par les Anglais. Apparition de St Denis, &c.* 21

CHANT SECOND.

Argument. *Jeanne, armée par St Denis, va trouver Charles VII à Tours : ce qu'elle fit en chemin ; et comment elle eut son brevet de pucelle.* 38

CHANT TROISIEME.

Argument. *Description du palais de la Sottise. Combat vers Orléans. Agnès se revêt de l'armure*

de Jeanne pour aller trouver ſon amant : elle eſt priſe par les Anglais, et ſa pudeur ſouffre beaucoup. 62

CHANT QUATRIEME.

Argument. *Jeanne et Dunois combattent les Anglais. Ce qui leur arrive dans le château d'Hermaphrodix.* 85

CHANT CINQUIEME.

Argument. *Le cordelier Grisbourdon, qui avait voulu violer Jeanne, eſt en enfer très-juſtement. Il raconte ſon aventure aux diables.* 114

CHANT SIXIEME.

Argument. *Aventure d'Agnès et de Monroſe. Temple de la Renommée. Aventure tragique de Dorothée.* 132

CHANT SEPTIEME.

Argument. *Comment Dunois ſauva Dorothée condamnée à la mort par l'inquiſition.* 153

CHANT HUITIEME.

Argument. *Comment le charmant la Trimouille rencontra un anglais à Notre-Dame de Lorette, et ce qui s'enſuivit avec ſa Dorothée.* 169

CHANT NEUVIEME.

Argument. *Comment la Trimouille et ſire Arondel retrouvèrent leurs maîtreſſes en Provence; et du cas étrange advenu dans la Sainte-Baume.* 187

CHANT DIXIEME.

Argument. *Agnès Sorel pourſuivie par l'aumônier de Jean Chandos. Regrets de ſon amant, &c. Ce qui advint à la belle Agnès dans un couvent.* 201

CHANT ONZIEME.

Argument. *Les Anglais violent le couvent : combat de St George, patron d'Angleterre, contre St Denis, patron de la France.* 220

CHANT DOUZIEME.

Argument. *Monroſe tue l'aumônier. Charles retrouve Agnès, qui ſe conſolait avec Monroſe dans le château de Cutendre.* 238

CHANT TREIZIEME.

Argument. *Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle et de Jean Chandos : étrange loi du combat à laquelle la Pucelle eſt ſoumiſe;*

vision du père Boniſoux ; miracle qui ſauve l'honneur de Jeanne. 257

CHANT QUATORZIEME.

Argument. *Comment Jean Chandos veut abuſer de la dévote Dorothée. Combat de la Trimouille et de Chandos. Ce-fier Chandos eſt vaincu par Dunois.* 284

CHANT QUINZIEME.

Argument. *Grand repas à l'hôtel-de-ville d'Orléans, ſuivi d'un aſſaut général. Charles attaque les Anglais. Ce qui arrive à la belle Agnès et à ſes compagnons de voyage.* 315

CHANT SEIZIEME.

Argument. *Comment ſaint Pierre apaiſa ſaint George et ſaint Denis, et comment il promit un beau prix à celui des deux qui lui apporterait la meilleure ode. Mort de la belle Roſamore.* 329

CHANT DIX-SEPTIEME.

Argument. *Comment Charles VII, Agnès, Jeanne, Dunois, la Trimouille, &c. devinrent tous fous, et comment ils revinrent en leur bon*

ſens par les exorciſmes du R. P. Boniſoux, confeſſeur ordinaire du roi. 348

CHANT DIX-HUITIEME.

Argument. *Diſgrâce de Charles et de ſa troupe dorée.* 373

CHANT DIX-NEUVIEME.

Argument. *Mort du brave et tendre la Trimouille et de la charmante Dorothée. Le dur Tirconel ſe fait chartreux.* 391

CHANT VINGTIEME.

Argument. *Comment Jeanne tomba dans une étrange tentation ; tendre témérité de ſon âne ; belle réſiſtance de la Pucelle.* 405

CHANT VINGT-UNIEME.

Argument. *Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du diable. Rendez-vous donné par la préſidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par frère Lourdis. Belle conduite de la diſcrète Agnès. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand roi Charles VII.* 426

Fin de la Table.

462,363